

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

REVUE DES PATOIS

GALLO-ROMANS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

REVUE DES PATOIS
" "
GALLO-ROMANS

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

J. GILLIÉRON

Maître de conférences à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes

ET

L'ABBÉ ROUSSELOT

Chargé du cours d'histoire de la langue française à l'Ecole des Carmes

TOME IV

PARIS

H. WELTER, ÉDITEUR

59, RUE BONAPARTE, 59

M.D.CCC.XCI

1831

38303
19/11/96.

PC

2701

R56

t.4

SYSTÈME GRAPHIQUE

Voyelles fondamentales.

PURES

	Indét. p ^r la quantité.	Brèves.	Longues.
Indét. p^r le timbre.	<i>a, e, i, o, u, y, æ, ê.</i>	<i>ă. ě, ĭ, ǫ, ů, ŷ, ǽ, ê.</i>	<i>ā, ē, ī. ō, ū, ŷ, ǽ.</i>
Ouvertes.	<i>â, é, î, ô, û, ŷ, ǽ.</i>	<i>ă, ě, ĭ, ǫ, ů, ŷ, ǽ.</i>	<i>ā, ē, ī, ô, ū, ŷ, ǽ.</i>
Fermées.	<i>á, é, í, ó, ú, ŷ, ǽ.</i>	<i>ă, ě, ĭ, ǫ, ů, ŷ, ǽ.</i>	<i>ā, ē, ī, ô, ū, ŷ, ǽ.</i>

NASALES

	Brèves.	Longues.	Demi-nasales.
Indét. p^r le timbre.	<i>ã, ě, ĭ, ǫ, ŷ, ǽ, ê.</i>	<i>ā, ē, ĭ, ǫ.</i>	<i>ā, ě, ĭ, ǫ, ŷ, ŷ, æ.</i>
Ouvertes.	<i>ã, ě, ǫ, ǽ.</i>	<i>ā, ē.</i>	<i>ā, ě, ǫ, ǽ.</i>
Fermées.	<i>ã, ě, ǫ, ǽ.</i>	<i>ā, ē.</i>	<i>ā, ě, ǫ, ǽ.</i>

Voyelles intermédiaires.

Pures.	<i>á, â, ă, é, ŷ, ŷ, ŷ.</i>	<i>á, â.</i>	<i>á, â.</i>
Nasales.	<i>ã, â, ǽ.</i>		

Voyelles toniques. — Toutes ces voyelles existent avec le signe de l'accent (.) : *a, e, i, o, u, y, æ, ê, a, é,* etc.

Consonnes fondamentales.

<i>b,</i>	<i>f,</i>	<i>k,</i>
<i>ε (ch fr.),</i>	<i>g (g dur),</i>	<i>l,</i>
<i>ê (ch dur all.),</i>	<i>b (aspiration française,</i>	<i>ł (l mouillée),</i>
<i>ê (ch doux all.),</i>	<i>c'est-à-dire sonore du</i>	<i>ł (ł interdentale).</i>
<i>d,</i>	<i>ç),</i>	<i>m,</i>
<i>đ (d anglais),</i>	<i>j,</i>	<i>ŋ (m interdentale).</i>

<i>n</i> ,	<i>ř</i> (<i>r</i> voisine du <i>ř</i>),	<i>ł</i> (<i>t</i> anglais),
<i>ŋ</i> (<i>n</i> mouillée),	<i>ṛ̌</i> (<i>r</i> gutturale),	<i>v</i> ,
<i>ɲ</i> (<i>y</i> interdental),	<i>r</i> (<i>r</i> interdental),	<i>w</i> (<i>w</i> anglais),
<i>ñ</i> (<i>n</i> gutturale),	<i>s</i> (<i>s</i> dure),	<i>ũ</i> (<i>u</i> consonne),
<i>þ</i> ,	<i>ʃ</i> (<i>th</i> dur anglais),	<i>y</i> ,
<i>r</i> (<i>r</i> linguale),	<i>ł̣</i> ,	<i>ỹ</i> ,
<i>ṛ̌</i> (<i>r</i> fortement roulée),	<i>ł̣</i> (<i>t</i> interdental),	<i>ỵ̃</i> (<i>th</i> doux anglais).

Consonnes intermédiaires.

ĕ, ĕ̇, ĕ̇̇, ḋ, ĝ, ĝ̇, ĵ, ĵ̇, k̇, þ̇, ł̇, ř̇, ř̇̇, ʃ̇, ʃ̇̇, ʎ̇, ʎ̇̇, ỹ̇, ỹ̇̇.

Lettres d'un type plus petit et destinées à représenter les sons à l'état naissant ou en voie de disparaître — *a, e, i, o, u, u, a, é; á, è, ò, à; á, é, ó, à; ā, ē, ō, ā; ε, d, g, b, k, m, n, s, ł, w, ũ, y.*

Signes de résonnance. — Résonnance pharyngienne : *ọ*; résonnance nasale : *ỵ̃, ỵ̃̇.*

PATOIS DE SAINTE-JAMME

(SEINE-ET-OISE)

INTRODUCTION

1. Les villages de la vallée du *ru de Gally*, petit affluent de la Maudre ont conservé jusqu'à ce jour un parler assez différent du parisien et du français d'école. Les différences, à vrai dire, ne sont pas assez marquées pour le rendre difficile à comprendre ; c'est probablement à cause de cela que ce parler a pu se conserver si longtems, tandis que bien des patois plus différents ont complètement disparu. Néanmoins, il a une physionomie originale qui mérite bien d'être étudiée.

Ce parler m'est familier dès mon enfance. Je ne l'ai jamais parlé moi-même, et j'ai été habitué à considérer le langage des paysans de Sainte-Jamme qui venaient travailler chez mon père comme simplement du « français incorrect » ; je ne le distinguais pas du reste de celui des paysans d'Aigremont et de Chambourcy. Néanmoins, j'ai remarqué de très bonne heure quelques formes particulières ; et, à mesure que j'ai poursuivi mes études linguistiques, je les ai observées avec plus d'intérêt chaque fois que je revenais au pays.

Cet été, pendant un séjour de trois mois, j'ai entrepris une étude méthodique du patois. Je n'ai pas pu la mener à terme : elle présentait de grandes difficultés, car nos paysans ne se rendant pas compte qu'ils parlent patois, on ne peut pas les interroger ni même prendre des notes devant eux ; en outre, les altérations provenant de l'influence du parler parisien sont nombreuses et difficiles à démêler. Je crois pourtant utile de consigner ici mes observations, telles qu'elles sont.

2. J'ignore quelles sont les limites du patois. Au nord, il semble limité par la forêt de Marly, la plaine de la Gatine et les bois de Morainvilliers ; du moins le parler d'Aigremont, de Montaigu, de Chambourcy, villages situés au nord, est bien moins patoisant ; mais je ne sais pas s'il en est de

même des villages situés plus à l'ouest. A l'est, Saint-Nom paraît se rapprocher du parler parisien. Au sud et à l'ouest, il m'a semblé que les différences allaient en s'accroissant ; jusqu'où ? Je l'ignore.

3. Mes observations ont porté sur les villages suivants :

1° Sainte-Jamme, hameau de 300 habitants, sur la lisière de la forêt de Marly. Population de petits cultivateurs, de journaliers, de braconniers, très peu cultivée. Aux indigènes sont mêlés un certain nombre d'étrangers, surtout bretons¹. Beaucoup de jeunes gens quittent le village pour toujours ou pour quelque temps, et il y a des relations continues avec Saint-Germain ; de là de nombreuses altérations dans le parler. — Les écoles, situées à Feucherolles, ont dû aussi avoir une influence, pas très considérable, à cause des nombreux changements du personnel enseignant. — Des « réunions populaires évangéliques », commencées dans ce village il y a dix ans, et qui viennent d'aboutir à l'installation d'un culte protestant, ont aussi influencé le parler (au moins chez les enfants), non pas au point de vue de la phonétique, mais à celui du vocabulaire et de la phraséologie, tout le monde sachant par cœur les « cantiques populaires » et divers textes bibliques.

2° Feucherolles, chef-lieu de la commune dont dépend Sainte-Jamme, 400 habitants. La population est plus cultivée qu'à Sainte-Jamme ; il y a plusieurs boutiques, surtout de marchands de vin. Malgré la présence de deux écoles, le fréquent passage d'étrangers, etc., le parler ne paraît pas différer sensiblement de celui de Sainte-Jamme.

3° Crépières, gros village de 800 habitants, à l'ouest des précédents. C'est un véritable petit centre, avec bureau de poste et télégraphe, notaire, et plusieurs boutiques, même un tailleur. Quoique en communication régulière avec Maule et Plaisir-Grignon, la population de Crépières est plus indépendante de ses voisins que celle de Feucherolles, et le parler local paraît mieux conservé.

4° Chavenay, Davron, Beynes, Montainville, Maule.

4. La plus grande partie de mes observations a été faite à Sainte-Jamme, surtout sur la partie de la population qui a passé au protestantisme. Voici, d'ailleurs, l'indication de mes principales autorités, désignées par des initiales qui serviront dans la suite.

D., homme de 67 ans, natif de Medan, mais demeurant à Sainte-Jamme

¹ Le parler de quelques-uns de ces Bretons, venus ordinairement de la partie française des Côtes-du-Nord, ressemble étonnamment à celui des indigènes.

depuis l'âge de trois ans. Aime à lire et à causer, adopte facilement des mots nouveaux, grâce à une excellente mémoire.

C. D., sa femme, née à Crèpières, établie à Sainte-Jamme depuis son mariage.

A. D., leur fils, âgé de 19 ans, n'a jamais quitté Sainte-Jamme ; très peu instruit.

B., né à Sainte-Jamme, a demeuré quelque tems à Puteaux pour revenir ensuite.

C. B., son frère, aubergiste à Sainte-Jamme.

O. B., femme de B., âgée de 48 ans.

A. B., leur fille, âgée de 9 ans.

Bo., femme d'une cinquantaine d'années, de Sainte-Jamme.

D. M., sa fille mariée, 20 ans, n'a jamais quitté Sainte-Jamme.

N. Bo., fille de Bo., 11 ans.

F., cultivateur, 55 à 60 ans, habite Sainte-Jamme.

M. F., sa femme, née à Feucherolles, établie à Sainte-Jamme depuis longtems.

J. O., leur fille mariée, 27 ans, n'a jamais quitté Sainte-Jamme.

A. F., leur deuxième fille, 22 ans, a été deus ans à Poissy.

L. F., leur troisième fille, 15 ans ; la personne la plus instruite de Sainte-Jamme, dirige maintenant une école enfantine.

A. O., maçon, 28 ans, mari de J. O., né à Sainte-Jamme.

L. O., maçon, frère du précédent.

F. O., femme du précédent.

M., journalier, de Sainte-Jamme, très peu cultivé, ne sait ni lire ni écrire.

F. M., E. M., A. M. (14 ans), fils du précédent, nés et élevés à Sainte-Jamme, bons ouvriers, très peu instruits.

G., vieillard de 65 à 70 ans, de Sainte-Jamme.

PHONÉTIQUE

Variations d'ensemble.

INTONATION

5. L'*intonation* ne paraît pas différer beaucoup de l'intonation parisienne, si ce n'est par une tendance à baisser le ton vers le milieu d'une phrase et à remonter ensuite. Cette particularité s'observe surtout dans les réponses, qui font ainsi souvent l'effet de phrases inachevées :

àlfōs ẽ tĩ à lã mẽzò?

√ il ẽ à fãmè.

ACCENT DE FORCE

6. L'*accent de force* tombe régulièrement sur la dernière syllabe des mots accentués, à moins que celle-ci ne contienne la voyelle *è*. Il est assez marqué et se déplace plus rarement qu'en français, mais à peu près de la même manière. — Les syllabes protoniques longues reçoivent ordinairement un accent secondaire très marqué, souvent aussi fort que l'accent final, parfois même davantage; il y a alors deux syllabes fortes et sensiblement égales : *sẽ pã êkri ã bẽtĩz* « ce n'est pas écrit en bêtise »; *ĩ dĩ k vũ k²yẽtrẽ, mẽ àvè k²yĩ?* « il dit que vous quêterez, mais avec quoi? »

TERMINAISON DES GROUPES

7. Lorsqu'un *groupe de souffle*, c'est-à-dire un membre de phrase séparé de ce qui suit par un arrêt ou un faus arrêt, se termine par une voyelle accentuée, celle-ci peut finir de deux manières, que nous appellerons la *terminaison brusque* et la *terminaison traînée*.

8. Dans la terminaison brusque, la voyelle est plus ouverte que de coutume, les muscles étant, je crois, plus ou moins relâchés; elle est très brève, et la voix s'arrête brusquement; souvent le souffle continue avec assez de force pour qu'on entende un *h'* distinct. Ex. : *ĩ kũp rĩ pã sã, pĩk ỹ kũp tũ* « ils (les gamins) ne couperaient pas ça (du fer), puisqu'ils coupent tout ». — *lã pãròl de ðyãh'* « la parole de Dieu ».

9. Dans la terminaison traînée, la voyelle est prononcée avec les muscles tendus, et diphthonguée d'une manière toute particulière. Il y a à la fois relâchement des organes et fermeture lente de la bouche; on peut dire en gros que les organes tendent à prendre la position de *ĩ* (§ 14), sans jamais

l'atteindre, pendant que la vois résonne encor. Les voyelles labialisées conservent leur arrondissement, qui toutefois diminue pendant la durée de la diptongue; les voyelles nasalisées gardent leur nasalité. — Dans l'impossibilité de représenter exactement ces diptongues, nous les marquerons en ajoutant à la voyelle les signes \bar{i} , \bar{u} , $\bar{\imath}$; mais il faut se rappeler que la diptongue n'atteint jamais cette position. Ex. : *âprêi* « après », *dêû* « deus », *ryêi* « rien ».

La diptongaison est bien plus marquée pour les voyelles d'ouverture moyenne; mais on l'observe parfois dans les voyelles fermées : *ân sôr pâ dîsî âvâ k â savêj lûû* « elle ne sort pas d'ici avant qu'elle (la lettre) soit lue ». Je ne l'ai pas observée à la fin d'un mot pour les voyelles ouvertes *â*, *â*, qui sont seulement allongées.

Si on traîne beaucoup, la diptongue peut être suivie d'une résonnance vocalique indéterminée, sorte d'*e* incomplet : *îl ô kômâsê â mîdîi* « ils ont commencé à midi ». En jouant à « La Tour, prends garde », une bande d'enfants, L. F. en tête, chantaient : *sîvî sâvyêyê*, *sîvî sâvyêyê*, *sêkî dîzê dêvî* « Si vous saviez, si vous saviez, ce qu'ils disent de vous ».

10. Je n'ai pu recueillir aucune donnée sur les causes qui font préférer la terminaison brusque ou la terminaison traînée. J'ai entendu dire *dâh'* et *dêû*, *fânê* et *fânêi*, dans des cas qui me paraissent identiques.

QUANTITÉ

11. La quantité est très nettement marquée. En dehors de l'allongement des voyelles finales dans la terminaison traînée, elle est soumise à peu près aux mêmes règles générales qu'en français¹. Les voyelles des syllabes fortes sont toujours longues devant *v*, *z*, *j*, *y*, *r* finales; *ô*, *â*, *á*, *â*, *é*, *ô*, *â*, *ê*, le sont aussi devant les autres consonnes finales. Les autres voyelles peuvent être brèves ou longues, mais sont plus souvent brèves; cependant le patois fait longues certaines voyelles que je crois brèves en français : *krât* « croûte »; *rûê* « ruche »; *mûê* « mouche »; *dûs* « douce ».

12. Les syllabes protoniques portant un accent secondaire sont souvent demi-longues ou même longues : *bêlîz* « bêtise »; *bûêrô* « bûcheron ».

13. *Remarque.* — En citant des mots isolés, et même certaines phrases, je laisse indéterminée la quantité des voyelles finales qui peuvent être traînées ou terminées brusquement.

¹ J'ai cru d'abord que les mots français en *-ie*, *-oue* se terminaient en patois par une voyelle longue. Je crois maintenant que cela n'arrive que dans la terminaison traînée, comme pour les autres voyelles.

Etude des sons.

VOYELLES

14. Voici la table des voyelles orales, abstraction faite de l'altération des voyelles finales dans la terminaison brusque :

<i>ú</i>	<i>ü</i>	<i>ĩ</i>	<i>ú</i>	<i>í</i>
<i>ó</i>			<i>é</i>	<i>é</i>
	<i>ö</i>	<i>è</i>	<i>e</i>	
<i>ò</i>	<i>è</i>	<i>é</i>		
		<i>á</i>		
<i>á</i>	<i>à</i>			

Les voyelles *u*, *ó*, *ò*, *á*, *à*, *é*, *è*, *í*, *è*, *é*, *ú*, sont les mêmes qu'en français. Par *ĩ* j'indique l'intermédiaire entre *u* et *i*, par *ü* l'intermédiaire entre *u* et *u*¹. *ö* est à peu près la voyelle de *bonne* dans la prononciation parisienne « affectée »; *á* est presque l'*a* de l'anglais *man*.

15. *ú*, *ú*, *í* s'emploient comme en français. *ó*, *è*, *é* correspondent souvent à *ò*, *è*, *é* : *kòr* « encor », *sàer* « sœur », *frèr* « frère », *tèt* « tête », *lès* « laisse ».

16. *á* ne se trouve que devant *r*, où il remplace *é* et *à* : *tár* « tard », *már* « mer ». — Le *é* français devant *r* est régulièrement remplacé par *é* si le *r* était suivi d'un ancien *é*, par *á* s'il était final : *mèr* « mère » ou « maire », *már* « mer », *fèr* « faire », *fár* « fer ». (Il y a pourtant des anomalies : j'ai entendu dire *iyèr* et *iyár* « hier », *pyár* « pierre ».) De même *kòr* « encor » s'oppose à *kòr* « corps ».

17. *á* remplace parfois *é* devant *l* et *m* : *bál* « belle », « *á*(*l*) « elle », *ètárnál* « éternel », *sédjám* « Sainte-Jamme » (autrefois Sainte-Gemme²). Devant *r* suivi d'une consonne, il remplace régulièrement *é* : *fárm* « ferme », *párdú* « perdu ».

18. *á* remplace *à* devant *r* quand celui-ci est suivi d'un ancien *é* : *rár* « rare », *bár* « barre »; de même aussi *káro* « carreau », *márd* « marron ». Ainsi l'on a la série : *mèr* « mère », *már* « mer », *már* « mare ». — C'est encore *á* qui apparaît dans les terminaisons du futur : *í vyèrá* « il viendra », et dans le subjonctif du verbe « aller » : *fò g j í áy* « il faut que j'y aille ».

¹ *Highb-mixt* et *high-mixt-round* de Sweet, voyelles du russe *syn* et du norvégien *hus*. || ² Cette orthographe se trouve dans une inscription de 1807, écrite sous une statue de la patronne du village. Plusieurs cartes l'ont reproduite; d'autres écrivent Saint-James, Sainte-James, Sainte-Gemmes, etc.

19. Les voyelles *ō*, *e*, *ɛ* ne se rencontrent qu'en syllabe faible et brèves : *kōmā* « comment », *mēcā* « méchant », *krēvĕ* « crever ». *ō* passe parfois à *ɛ* quand la syllabe suivante contient une voyelle palatale : *jĕlĭ* « joli », *prĕtĕstā* « protestant ». Ces trois voyelles peuvent disparaître quand elles ne sont pas utiles pour soutenir les consonnes : *fō kmāse* « il faut commencer », *āvā vĭ* « avez-vous vu », *tū lĕ ōt* « tous les autres ». — *ɛ* surtout tombe avec la plus grande facilité et s'ajoute de même : *ɛl pĕr* « le père », *ɛn ɛrsĭrs* « une source », *ɛrcājĕ* « changer ».

20. *ū* ne se trouve, à ma connaissance, que dans le mot *jūsĕ* « jusque », encor ne suis-je sûr de l'avoir observé que chez D. C'est vers *ū* que tendent les voyelles labialisées dans la terminaison trainée (§ 9).

21. *ī* ne se rencontre nulle part que je sache, mais la fin des voyelles palatales s'en rapproche plus ou moins dans la terminaison trainée.

22. Les voyelles nasalisées *ā*, *ō*, *ē* ne donnent lieu à aucune remarque particulière. *ā* manque absolument, à ce que je crois, *un* ayant abouti à *ē* : *ē evāl brĕ* « un cheval brun ». — Devant une consonne nasale, une voyelle est parfois nasalisée comme en vieux français : *ile lĕnĕ* « il est l'ainé ».

CONSONNES

23. Voici le tableau des consonnes :

'	<i>k g</i>	<i>k² g²</i>	<i>k ĝ</i>	<i>t d</i>	<i>p b</i>
			<i>y</i>	<i>u</i>	<i>m</i>
				<i>l</i>	
				<i>r</i>	
<i>b'</i>			<i>y</i>	<i>ε j s z</i>	<i>f v w w̄</i>

24. ', l'explosive glottale, paraît se rencontrer parfois dans les interjections ; en tout cas dans les cris des charretiers : *dyā'* « à gauche », *yō'*, etc.

25. *k*, *g* passent à *k²* *g²* devant les voyelles palatales, et sont alors suivis d'un *y* transitoire : *k²yĭ* « quoi », *g²yĕ* « gai ». — Devant *u* et *w̄*, le *y* disparaît, *k²*, *g²* sont labialisés et ressemblent beaucoup, pour l'oreille, à *t d*, quoique la formation soit très différente : *k²hrcĕ* « curé », *k²w̄īzĭn* « cuisine », *mōtĕg²ŭ* « Montaigu ».

26. *k ĝ* remplacent régulièrement *ty* et *dy*, ainsi que *ky* et *gy* ; ils sont suivis d'un *y* transitoire : *pĭkĕ* « pitié », *ĝĕvĕ* « Dieu », *ĕkĕ* « inquiet », *fĭĝĕ* « figuier ».

27. *y* de même correspond tant à *y* qu'à *ny* français, et est suivi d'un *y* transitoire : *ānyō* « agneau », *pānyĕ* « panier ».

28. *r* varie beaucoup d'une personne à l'autre, mais est ordinairement fortement roulé et très sonore. Il est épenthétique dans *drĕ* « dès », *lār-*

dèmē « lendemain », *óljærdē* « au lieu de », *fèreròl* « Feucherolles » ; prosthétique dans (*è*)*rmårk* « marque », (*è*)*rsûrs* « source », (*è*)*rcâjé* « changer ».

Le *r* parisien, qui existe à peu près seul au nord et à l'est de la région qui nous occupe, a pénétré depuis longtemps à Sainte-Jamme et à Feucherolles, où cependant la grande majorité prononce *r*. A Sainte-Jamme, j'ai recueilli les observations suivantes sur le conflit des deux articulations :

Aucun adulte ne prononce habituellement *r̄*, si ce n'est deux ou trois immigrants venus du nord ou de l'est. (Les Bretons prononcent *r* ou *r̄* comme les indigènes.) — Quelques femmes qui ont habité dans les villes, par exemple O. B., mêlent constamment *r* et *r̄*.

Les *petits enfants* prononcent pour la plupart *r̄*. Les *garçons* de 8 à 10 ans disent déjà *r* ; quant aux filles, presque toutes celles de moins de 15 ans prononcent *r̄*. — D'autre part, je connais des jeunes filles de 16 à 17 ans qui prononcent aujourd'hui *r*, et qui prononçaient *r̄* il y a quelques années. — Enfin, j'ai constaté que des fillettes de 13 et 14 ans prononçaient *r* en parlant et *r̄* en lisant.

Je crois pouvoir conclure comme suit. Sous l'influence des quelques adultes qui emploient *r̄*, et des étrangers avec lesquels ils sont en rapport, les enfants commencent par prononcer *r̄*, dont l'articulation est plus facile. Les garçons adoptent bientôt *r*, qui est plus sonore, à cause de leurs courses dans les champs, de leurs jeux en plein air, de leur imitation des charretiers. Les filles conservent *r̄* plus longtemps, l'emploient à l'école ; plus tard, quand elles vont travailler aux champs, elles aussi adoptent *r* ; toutefois, l'habitude de lire d'une manière convenue fait longtemps persister *r̄* dans la lecture.

29. *b'* se trouve rarement, par exemple, dans l'exclamation *b'ònò* « oh ! non ». L'« *b* aspirée » n'a pas laissé de traces : on dit *l'âc* « la hache », *l'òtâr* « la hauteur ». — Mais *b* apparaît souvent à la fin des mots dans la terminaison brusque (§ 8).

30. Les autres consonnes s'emploient à peu près comme en français.

Phonétique syntactique.

CONSONNES FINALES

31. Les consonnes finales sont restées dans les groupes de mots très étroitement unis entre eux : *è grât òm* « un grand homme » ; *il e dâz àr* « il est deux heures » ; *í eât* « il chante », *íl é* « il est » ; *â vyè* « elle vient », *âl âtâ* « elle entent » ; *s eîè bân exé* « c'était bien commode » ; *dònòzî* « donnons-lui », et analogiquement *dònzî* « donne-lui ». *trop* ne se lie pas, ni

es, est non plus : *îl ɛ trô âra* « il est trop heureux », *âl ɛ ô tâp* « elle est au temple ».

32. Les voyelles nasalisées conservent communément leur nasalité dans la liaison : *môn idé* « mon idée », *ên âr* « une heure ». — Il y a quelques anomalies : *â* « en » devant une voyelle devient *ên* ou *nn* : *kôbâ ç j'ên é ?* « combien est-ce que j'en ai ? », *i nn a déû* « il en a deus ».

ASSIMILATIONS

33. Les assimilations d'un mot sur l'autre sont fréquentes, mais ne paraissent pas différer de celles du parler parisien populaire. On dit par exemple : *stîlâ ç j'ê vî* « celui que j'ai vu », *s sê pá* « je ne sais pas », *kʷy î kʷy î dí* « qu'est-ce qu'il dit. ».

ÉLISIONS ET CONTRACTIONS

34. Ces phénomènes sont très fréquents. Nous avons vu (§ 19) que les voyelles *ê*, *ô*, *e* tombent continuellement. En général, toute voyelle placée entre deux consonnes identiques tend à disparaître, et les consonnes se contractent : *â vî vî ?* « avez-vous vu ? », *lâ mâlâdrî* « la Maladrerie », *s pûrê bê* « ça se pourrait bien ».

35. *l* finale des pronoms tombe devant les consonnes, aussi bien dans *âl* « elle » que dans *il* : *â ló môtr â lîr* « elle leur apprend à lire ».

REDOUBLEMENT

36. Il y a deus cas assez curieux de consonnes redoublées.

Le pronom complément *lê*, entre deux voyelles, devient habituellement *ll* : *jê ll é vî* « je l'ai vu ». — Je suppose que le point de départ de ce changement se trouve dans des locutions comme *îl l â vî* « il l'a vu », ou le *l* final de *îl* a été conservé pour distinguer cette phrase de la phrase *îl â vî* « il a vu » ; puis on a rattaché ce *l* au *l* suivant, et on en a fait un mot *ll*.

37. Le pronom *â* « en », entre deux voyelles, devient *nn* : *kôbâ ç jê nn é ?* « combien est-ce que j'en ai ? », *i nn â déû* « il en a deus ». — Le point de départ de ce redoublement doit se trouver dans un doublet très commun de *â*, *nâ* (*jê nâ frê lâ démarché* « j'en ferai la démarche »), en liaison *nân* et par contraction *nn*.

Changements particuliers.

38. Je ne connais pas assez la phonétique historique du français pour faire la comparaison du patois et du français au point de vue des sons. Je me bornerai à signaler quelques points de détail, outre ceux qui ont été indiqués précédemment.

GROUPES DE CONSONNES

39. Les groupes de consonnes sont souvent allégés. Sans parler des formes comme *ðstîné*, etc., qui sont des archaïsmes, nous remarquons les changements suivants :

40. *ly* se réduit ordinairement à *y* : *yêv* « lièvre », *sîyé* « soulier ». — D'après l'analogie de *ty*, *dy*, *ny*, je suppose qu'il y a eu un *l* intermédiaire. — Du reste, la réduction n'a pas toujours lieu : on dit *ê lyā* « un lien », *ðlyàrdê* « au lieu de ».

41. *w* disparaît dans *bri* « bruit », *frî* « fruit », *plî* « pluie », *pî* « puis¹ », *pik* « puisque ». C'est au contraire *l* qui tombe dans *rûîr* « (re)luire », *pû* « plus ».

42. *y* tombe dans *bê* « bien », enclitique *bâ*.

43. *r* tombe dans *twá* « trois » (§ 44), et dans *lâ* « leur », en liaison *lâz*. — Il y a tout lieu de croire qu'il tombait autrefois dans tous les noms en *-âr*, féminin *-âr*; mais dans le parler actuel je ne connais que (*ê*)*rmêté* « remetteur ».

GROUPES -oi, eau.

44. Au groupe graphique *-oi* du français répondent, dans le patois, les formes les plus diverses. Ordinairement on a *wé* ou *wê* : *mwé* ou *mwê* « moi », *bwét* « boîte », *swéf* « soif », *frwêsé* ou *frwèsê* « froisser ». Devant *r* final, *wé* ou *wâ* : *bwêr* ou *bwâr* « boire »². On a *i* dans *k²yi* « quoi », *âstr* « assoir » ; cette dernière forme coexiste avec *âswêr* et *âswâr*, qui paraissent moins employés. Enfin *ê* se trouve dans *frê*, *frêd* « froid, froide », *plëyé* « ployer », *sëyé* « scier », *sëyó* « scie à main ». J'ai aussi entendu dire *lêr* (ou *lêr*?) « loir », *ekrê* « je crois », *krêšâ* « croissant » ; mais ici mes souvenirs manquent de précision : D. dit *ê lwâr*.

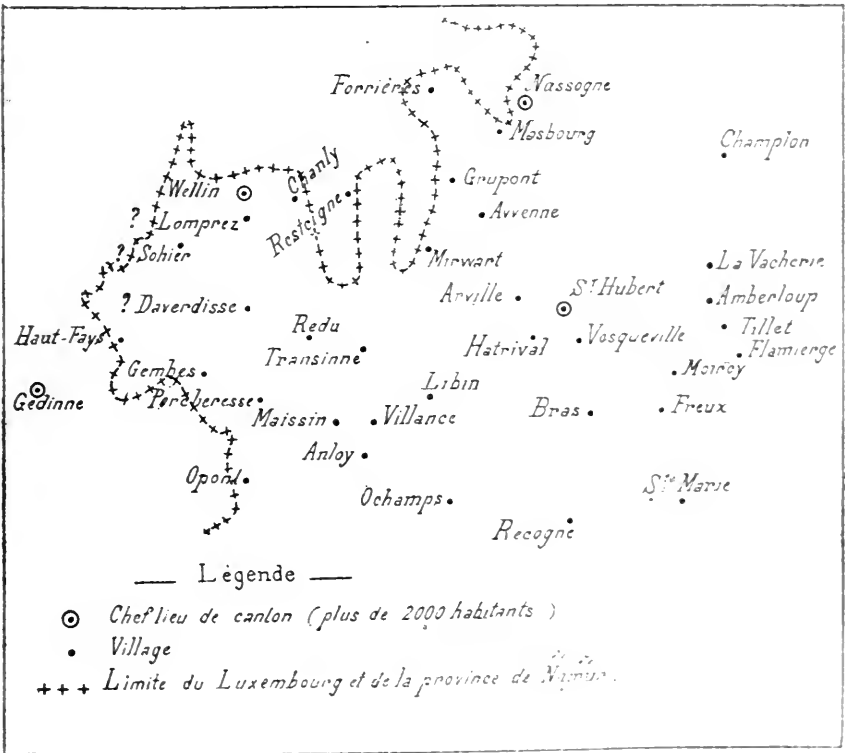
45. Le groupe graphique *-eau* est ordinairement représenté par *ó* et non pas par *yó* comme on aurait pu l'attendre. Cependant on dit toujours *ê syó* « un seau ». Le mot *museau* n'est pas habituel dans le patois, on dit ordinairement *šyâêl* ; mais un jour que je faisais lire un texte phonétique à L. F., elle s'arrêta au mot *múçó* ; je le lui dis, elle répéta *múçyó*. Enfin *mwênó* « petit oiseau », et *bûyó* « bouleau », doivent être pour *mwênýó*, *bûlyó*.

PAUL PASSY.

¹ En lisant, *pûvis*. || ² L'alternance *wé-wê*, *wê-wâ* est-elle due à des différences locales ou à l'influence du parler parisien ? Je ne sais pas trop. Je crois que *wê* est plus commun à Crépières qu'à Ste-Jamme ; et, d'autre part, à Ste-Jamme, ce sont les gens les moins cultivés qui emploient surtout *wê*.

LES PATOIS DU LUXEMBOURG CENTRAL

L'étude suivante embrasse le tiers central du Luxembourg belge, sauf une petite partie à l'est composée de Bastogne et des environs. La région explorée offre le dessin d'un losange dont les pointes sont Nassogne au nord, Flamierge à l'est, Recogne au sud et Haut-Fays à l'ouest.



L'étude n'envisage que les sons présentant une différenciation de traitement avec le patois de Saint-Hubert. *Les autres, qui ne sont pas étudiés ici, offrent, dans toute la région explorée, absolument le même aboutissement qu'à Saint-Hubert*, et, en ce qui les concerne, on pourra recourir à mon travail *Le patois de Saint-Hubert (Luxembourg belge)*¹.

La région comprend trente-six villages, dont deux seulement n'ont pas été visités, faute de temps. Ce sont Mirwart, qui a surtout des communications avec Awenne et Tellin, et sans doute un patois peu différent de ceux de ces localités, très ressemblants entre eux; Daverdisse, qui est à trois quarts de lieue de Redu et à une lieue de Gembes. C'est aux patois de ces deux villages que le sien doit ressembler le plus. Les trente-quatre villages restants constituent la carte ci-jointe, sur laquelle on pourra prendre connaissance de leur situation respective. Je les ai parcourus tous, et c'est sur les lieux mêmes, de la bouche d'indigènes, que j'ai recueilli mes matériaux. Trois, dans les nomenclatures, sont laissés de côté : Chanly, qui parle le même patois que Resteigne, Gembes, qui parle celui de Porcheresse, et Tillet, qui parle celui d'Amberloup. Gedinne, à une lieue et demie à l'est de Haut-Fays, dans la province de Namur, n'est pas cité dans mon étude. Le patois y est absolument le même qu'à Haut-Fays, si ce n'est qu'on dit *drè*, droit; *strè*, étroit; *dè*, doigt; *tè*, toit; mais *sè*, soif; *dèr*, dur; *sèr*, sur; mais *kür*, cure.

I. are.

è.

éclabousser

spitè

plantare

plātè

aller

ālè

Tous les villages autres que ceux qui donnent è.

è.

éclabousser

spitè

auscultare

èitè

scopare

èdovè

Au nord-est, Champlon d'un côté, et de l'autre, au sud-ouest, Haut-Fays, Redu, Porcheresse, Opont, Transinne, Libin, Ochamps, Anloy, Villance et Maissin².

¹ Bouillon, Paris. || ² La région è est donc très étroite entre Champlon et Libin. Elle va en s'évasant vers le sud et vers le nord.

2. y + are.

i.

secare	écraser	balneare	baisser
sòyt	spòtyt	bayi	bàci

Resteigne, Wellin, Haut-Fays, Porcheresse et Opont¹.

ĕ, ê.

Pour tout le reste de la région étudiée, il y a identité de traitement pour *are* et *y + are*. Celui-ci donne ĕ où *are* > ĕ et ê où *are* > ê. On a respectivement sòyĕ, spòtyĕ, bayĕ, bàcĕ et sòyê, spòtyê, bayê, bàcê.

Il y a donc confusion de frontières entre *are* et *y + are*, si ce n'est qu'à l'ouest *y + are* > i dans un petit domaine situé à la fois sur *are* > ĕ et sur *are* > ê.

Toute la région, sauf cinq villages, confond donc les traitements de *are* pur et de *y + are*.

3. alam, avum, avam, al entr., ar entr., as entr.

ā.

pāl, bêche; ēāl, échelle; klā, clou; kāf, cave; ēāf, écale²; mā, mal; i fā, il faut; lār, lard; rityā, geai³; rnā, renard; lām, miel; d'āp, gerbe; āplās, emplâtre; āch, aise.

Champlon, La Vacherie, Flamierge, Amberloup et Moiricy. J'ai rencontré dans tous ces villages un mot qui résistait à la règle : c'est t'fjō, cheval.

ō.

Tout le reste de la région : pōl, etc.⁴.

4. aticum.

ātý.

Saint-Hubert seulement, sans doute par analogie avec le français : ðrātý, orage; vīyātý, village; ðvrātý, ouvrage; sòvātý, sauvage.

ātý.

Tout le reste de la région : sīrātý, cirage; vīzātý, visage; ātý, âge, etc.

¹ Cette région i a une de ses parties sur la région *are* > ĕ et l'autre sur la région *are* > ê. || ² Cf. Scheler, *escalignon*. || ³ Richard. || ⁴ Voir la confirmation de cette limite sous *bl final*.

5. e bref entr.

yĕ à l'ouest.

	hibernum	herbam	bestam	testam	perdit	nervum
Wellin	<i>ivyĕr</i>	<i>yĕp</i>	<i>byĕs</i>	<i>tyĕs</i>		<i>nyĕr</i>
Resteigne	—	—	—	—	<i>pyĕ</i>	—
Haut-Fays	—	—	—	—	<i>pyĕr</i>	—

A l'est, il existe une région analogue composée de Champlon, La Vacherie, Amberloup, Flamierge, Moircy, où l'on dit *nnyĕr*, nerf; *vyĕr*, ver; *ivyĕr*, hiver; *yĕp*, herbe; *byĕs*, bête; *tyĕs*, tête.

yĕ et yĕ au nord.

	nervum	vermem	bestam	testam	herbam
Tellin	<i>nyĕr</i>	<i>vyĕr</i>	<i>byĕs</i>	<i>tyĕs</i>	
Grupont	—	—	—	—	
Forrières	—	—	—	—	
Masbourg	—	—	—	—	
Nassogne	—	—	—	—	
Awenne	<i>nnyĕr</i>	—	—	—	
Arville	<i>nyĕr</i>	—	—	—	<i>yăp</i>
Saint-Hubert	<i>nyăr</i>	<i>vyăr</i>	—	—	—
Vesqueville	<i>nyĕr</i>	<i>vyĕr</i>	—	—	
Freux	<i>nnyĕr</i>	—	—	—	
Bras	—	—	—	—	<i>yĕp</i>

yā et yă.

Hatrival	<i>nnyār</i>	<i>vyār</i>	<i>ivyār</i>	<i>pyāt</i> (perte)	<i>byās</i>	<i>tyās</i> ¹
--------------------	--------------	-------------	--------------	---------------------	-------------	--------------------------

yĕ.

Libin	<i>nyĕr</i>	<i>ı pyĕr</i>	<i>yĕp</i>	<i>byĕs</i>	<i>tyĕs</i>
-----------------	-------------	---------------	------------	-------------	-------------

yĕ au sud-ouest.

Redu	<i>nyĕr</i>	<i>ı pyĕt</i>	<i>yĕp</i>		
Transinne	—	—	—		
Villance	<i>ıvyĕr</i>	<i>vyĕr</i>	<i>byĕs</i>	<i>tyĕs</i>	
Anloy	—	—	—	—	
Maissin	—	—	—	—	
Opont	—	—	—	—	
Porcheresse	—	—	—	—	

¹ Remarquez le traitement de Saint-Hubert, la localité la plus proche d'Hatrival, dans les tableaux 5 et 13.

ē au sud.

Ochamps	<i>nēr</i>	<i>vēr</i>	<i>ivēr</i>	<i>bēs</i>	<i>tēs</i>	
Recogne	—	—	—	<i>bēt</i> ¹	<i>tēs</i>	<i>pērt</i> (perte)
Sainte-Marie	—	—	—	<i>bēs</i>	—	<i>fènēs</i> (fenêtre)

6. *ellum*

donne *ē* partout. Mais à Sohier, à une petite lieue au sud-ouest de Wellin, on rencontre déjà *yā*. Ce village est en dehors des limites que je me suis fixées. Je l'ai toutefois noté comme frontière entre *ē* et *yā*. A Gedinne (prov. de Namur), on dit encore *ē*.

7. *ellam*².

äl à l'est.

	groseille	bretelle	jeune fille	ruelle	prunelle
Forrières	<i>grüzäl</i>	<i>bürtal</i>		<i>rüwal</i>	<i>pürnal</i>
Nassogne	—	—		—	—
Masbourg	—	—			—
Arville			<i>bwäsäl</i>	—	
Saint-Hubert	—	—	—	—	—
Vesqueville	<i>gürzäl</i>	—			
Hatrival	—	—			<i>pèrnäl</i>
Bras	<i>gërzē</i> ³	<i>bërtal</i>	—	<i>rëwal</i>	
Sainte-Marie	<i>gërzäl</i>	—	—		
Freux	—	<i>bërtal</i>	—		
Moircy	<i>gürzē</i>	<i>bürtal</i>	—	<i>rüwäl</i>	
Amberloup	—	—	—		
La Vacherie	<i>gürzäl</i>	—		—	
Flamierge	<i>gürzē</i>	—	—		
Champlon	—	—	<i>bäsäl</i>		

¹ Influencé par le français. ² J'ai omis, par inadvertance, de recueillir des exemples de ce phonème à Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin, Redu. Je donne toutefois les traitements du reste de la région.

³ Le mot est masculin : confusion avec *gërzē*, grèlon (cf. franç. *grésil*).

ël à l'ouest.

Haut-Fays	<i>gürzël</i>	<i>bürtël</i>	<i>bwēēël</i>	<i>rüwël</i>
Porcheresse	—	—	<i>bwēsël</i>	<i>rüwël</i>
Transinne [†]	—	—	—	
Libin	—	—	—	
Villance	—	—	—	
Maissin.	—	—	—	

Traitement varié au sud.

Opont.	<i>gürzël</i>	<i>bürtël</i>	<i>bwēēël</i>	<i>rüwël</i>
Anloy.	<i>gürzül</i>	<i>bürtël</i>	<i>bwēsël</i>	
Ochamps	<i>gērzël</i>	—	—	<i>rüwël</i>
Recogne.	<i>gürzül</i>	<i>bürtël</i>	—	<i>rüwël</i>

On remarquera que le mot *groseille* seul varie; les autres mots ont ël uniformément.

8. ia, ica.

iÿ.

Sporadiquement : à Forrières, Tellin, Resteigne, Wellin, Redu et Anloy, où l'on dit également *vüÿ*, *via*; *plüÿ*, *plicat*; *süÿ*, *secat*.

oy.

Dans l'est, à Flamierge, Champlon, La Vacherie, Amberloup, Moircy, Bras, Recogne, Hatrival, Saint-Hubert, Transinne, Arville, Awenne, Masbourg et Nassogne, où l'on dit *vöÿ*, *plöÿ*, *söÿ*.

Traitement mixte.

La ligne Haut-Fays, Porcheresse, Opont, Maissin, Villance, Libin, Awenne a *vüÿ*, *plöÿ*, *söÿ*.

On a *vüÿ*, *plöÿ*, *döÿ* dans quatre points séparés, à Ochamps, à Sainte-Marie, à Vesqueville et à Freux.

9. eta.

Il y a lieu de faire une division à part pour *eta* qui donne *iÿ* partout : *krüÿ*, *creta*; *mänüÿ*, *moneta*; *müÿ*, *meule* (*meta*).

[†] Redu, qui va presque toujours avec Transinne, doit sans doute aussi donner ël.

On dit seulement *māimūy* à Ochamps et *sōy* (seta) à Villance, Maïssin, Hatrival, Vesqueville, La Vacherie, et *sā* à Masbourg et à Nassogne.

10. e long libre.

wê

dans des formes qui se retrouvent dans toute la région. A St-Hubert, où la règle est *wā*, on a *êtwêl*, *rwê*, *lewê*, *fwê* (étoile, roi, loi, foi). A Recogne et à Sainte-Marie, où la règle est *wā*, on a *mwê*, mois. A Flamierge, Champlon, Amberloup, Moircy, où la règle est *é*, on a *mwê*, *rwê*, *pwêf* (poivre), et ainsi de suite. Ces formes sont d'habitude des mots peu usités par le peuple ou abstraits. Je crois que ce sont des emprunts déjà assez anciens au français : *êtwêl*, qui, à Saint-Hubert, devrait être *stwâl* ou tout au moins *stwêl*, plaide pour cette hypothèse. De plus, quand un patoisant veut wallonniser un mot français qui renferme *oi*, il ne manque pas de dire *wê* : *bon vouloir* devient *bō wûlwêr*, etc.

é à l'est.

	tres	credere	bibere	piram	nigrum
Flamierge.....	<i>trâ</i>	<i>krêr</i>	<i>bêr</i>	<i>pêr</i>	<i>nêr</i>
Champlon.....	—	—	—	—	—
Amberloup.....	—	—	—	—	<i>mwâr</i>
La Vacherie.....	—	—	—	—	—
Moircy.....	—	—	—	<i>pwâr</i>	<i>mwâr</i>
Nassogne.....	—	—	—	—	—
Masbourg.....	—	—	—	—	—
Forrières.....	—	—	—	<i>pwâr</i>	—
Awenne.....	—	—	—	—	—

wa à l'ouest et au sud.

Haut-Fays.....	<i>trwa</i>	<i>krwar</i>	—	<i>pwâr</i>	—
Porcheresse.....	—	—	—	—	—
Opont.....	—	—	—	—	—
Redu.....	<i>trwâ</i>	<i>krwâr</i>	<i>i krewâ</i>	<i>pwâr</i>	—
Maïssin.....	<i>trwa</i>	<i>krwar</i>	<i>bwâr</i>	<i>pwâr</i>	<i>nwâr</i>
Anloy.....	—	—	—	—	—
Villance.....	—	—	—	—	—
Transinne.....	<i>trwâ</i>	<i>krwâr</i>	<i>i krewâ</i>	<i>pwâr</i>	—
Libin.....	—	—	—	—	—
Arville.....	<i>trwa</i>	<i>krwar</i>	—	<i>pwâr</i>	—

Hatrival	<i>twa</i>	<i>kwar</i>	<i>bwar</i>	<i>pwar</i>	<i>mwär</i> ¹
Saint-Hubert	<i>twä</i>	<i>kwär</i>	<i>bwär</i>	<i>pwär</i>	<i>mwär</i>
Vesqueville	<i>trwa</i>	<i>krwar</i>	<i>bwar</i>	<i>pwar</i>	<i>nwar</i>
Freux	—	—	—	—	—
Sainte-Marie	—	—	—	—	—
Bras	—	—	—	—	—
Recogne	<i>twa</i>	<i>kwar</i>	—	—	—
Ochamps	<i>trwä</i>		<i>bwär</i>	<i>pwär</i>	

Je donne pour mémoire les quatre villages restants (nord-ouest), où j'ai négligé de recueillir suffisamment d'exemples et où, chose curieuse, on trouve un inf. *krwar* à côté d'un ind. prés. *krwè*.

Tellin	<i>trwè</i>	<i>krwar</i>	<i>i krwè</i>
Resteigne	—	—	—
Wellin	—	—	—
Grupont	—	—	—

II. e + gutt. + dent.

ä à l'est.

Même région que *e* libre > *ä*, exception faite de trois villages : d'Amberloup et de Moircy, où l'on a bien *rä*, roide, mais à côté de *drè*, *strè*, *frè*, et de La Vacherie, où l'on dit *drè*, *strè*, *frè*, *rè*.

Dans le reste de la dite région, c'est-à-dire à Flamierge, Champlon, Nassogne, Masbourg, Forrières, Awenne, l'on dit *strä*, *drä*, *frä*.

wä au centre.

Arville	<i>strwä</i>	<i>drwä</i>	<i>frwä</i>	
Saint-Hubert	<i>stwä</i>	<i>dwä</i>	<i>fwä</i>	<i>rwä</i> ²
Vesqueville	<i>strwä</i>	<i>drwä</i>		—
Hatrival	<i>stwä</i>	<i>dwä</i>	<i>fwä</i>	—
Bras	<i>strwä</i>	<i>drwä</i>		—
Freux	—	—		—
Sainte-Marie	—	—		—
Recogne	<i>stwä</i>	<i>dwä</i>	<i>fwä</i>	—
Ochamps	<i>strwä</i>	<i>drwä</i>	<i>frä</i>	—

Cette région n'est plus qu'une partie de la région *e* libre > *wa*.

¹ L'*r* protonique tombe à Saint-Hubert, à Hatrival et à Recogne. ||

² L'*r* protonique tombe encore à Saint-Hubert, à Hatrival et à Recogne. A Ochamps, c'est le *w* qui tombe dans *frä*. Ces chutes ont lieu pour éviter des prononciations difficiles.

ě au sud-ouest.

Haut-Fays, Porcheresse, Opont, Redu, Transinne, Libin, Villance, Maissin, Anloy disent *strě*, *drě*, *frě*, *rě*.

Cette région coïncide avec la partie restante de la région *e* libre > *wa*.

wě au nord-ouest.

Les quatre villages que, sous *e* libre, j'ai mis à part parce qu'ils présentent *trwě*, trois, et *krwě* (credit) à côté de *krwar*, et que je n'y ai pas recueilli suffisamment d'exemples, présentent ici *wě*.

Tellin.....	<i>strwě</i>	<i>drwě</i>	<i>rwě</i>	<i>frě</i> ¹
Resteigne.....	—	—	—	
Wellin.....	—	—	—	
Grupont.....	—	—	—	<i>frě</i>

12. tectum, digitum, sitim.

Ces trois mots, ce qui n'est pas facile à expliquer, reçoivent partout un traitement uniforme et différent de celui de *e* + gutt. + dent. et de *e* libre. En conséquence, je me suis vu obligé d'en faire un paragraphe spécial.

A Flamierge, Champlon, Amberloup, La Vacherie, Arville, on dit *tě*, *dě*, *sě*. Or, cette région ne coïncide avec la région *e* libre. > *ě* que pour Flamierge, Champlon, Amberloup et La Vacherie, et avec la région *e* + gutt. + dent. > *ě* que pour Flamierge et Champlon.

A Vesqueville, Hatrival, Bras, Freux, Ste-Marie, Recogne et Ochamps, on dit *twă*, *dwă*, *swă*, ce qui ne coïncide que partiellement encore avec la région *e* + gutt. + dent. > *wă*, car cette dernière comprend en plus Saint-Hubert et Arville, et ce qui est loin de coïncider avec la région *e* libre > *wa*, puisque la région *e* + gutt. + dent., comme on l'a vu, ne comporte guère elle-même que la moitié de la région *e* libre > *wa*.

Enfin, on dit *tě*, *dě*, *sě* dans tous les autres villages sans exception. On comprendra que cette troisième région ne coïncidera non plus avec aucune autre, puisque pour les deux premières il n'y a coïncidence ni avec *e* + gutt. + dent., ni avec *e* libre².

¹ *frě* est une prononciation facilitée. Voy. supra. || ² Eclaircissons la démonstration : *E* libre > *ě* dans 9 vill., *wa* dans 18, *wě* et *wa* dans 4. voy. plus haut. *E* + gutt. + dent. > *ě* et *ě* dans 2 vill., *ě* dans 1 vill., *ě* dans 6, *wă* dans 9, *ě* dans 9, *wě* dans 4. *Tectum*, etc. > *ě* dans 5 vill., *wă* dans 7, *ě* dans 19.

Il me paraît donc démontré que le traitement de ces trois mots est tout à fait particulier.

13. ily, icl, ittam.

On a *ÿ* et *ÿt* partout, si ce n'est dans un îlot formé de Saint-Hubert, d'Hatrival et d'Arville. Saint-Hubert a les deux traitements : *fäy*, fille; *ðräy*, oreille; *sòmäy*, sommeil; *bðtÿy*, bouteille; *üstÿy*, outil; *ðrväy*, Arville; *vësküvÿy*, Vesqueville; *kòpät*, sommet; *tÿÿèrèt*, charrette; *nüjät*, noisette; *lükèt* et *lükät*, chatière; *vðlèt*, clayon.

Hatrival et Arville ont uniformément *äy*, *ät* : *fäy*, *ðräy*, *sòmäy*, *üstäy*, *ðrvay*, *vësküvÿy*, *kòpät*, *tÿÿèrät*, *nüjät*, *lükät*, *bërvät* (brouette), *bävät* (lucarne).

14. o bref libre.

Tout le sud, Vesqueville, Freux, Sainte-Marie, Bras, Hatrival, Arville, Libin, Ochamps, Anloy, Villance, Maissin, Transinne, Redu, Opont, Porcheresse, Haut-Fays a *ü* : *bü*, bœuf; *ü*, œuf; *nü*, *nüf*, neuf, neuve; *i vü*, il veut; *i pü*, il peut.

Recogne seul (tout au sud) commence à présenter *yè*¹ : *byè*, *yè*, *nyè*; *i pyè*, il pleut; mais en même temps *i vü*, *i pü*.

Tout le reste de la région² a *u* : *bü*, *ü*, *nü*, *i vü*, *i pü*.

15. or entr., os entr.

donnent *wa* partout : *mwär*, *mwät*, mort, morte; *fwär*, *fwät*, fort, forte; *stwät*, tordre; *kwäs*, côte; *i wäs*, il ose; *i rpwäs*, il repose, etc.

Il n'y a d'exceptions que pour Ochamps et Recogne (dans le sud), où l'on a *ü* : *mür*, *für*, *stürt*, *i rpüs*. Ce traitement se continue dans le sud.

16. orium.

ü au sud-ouest.

Haut-Fays.....	<i>käilü</i>	<i>sälü</i>	<i>düskrämÿü</i>
Porcheresse.....	—	—	<i>düskrämÿü</i>
Opont.....	—	—	—
Maissin.....	—	<i>ätümü</i>	<i>düskrämÿü</i>
Anloy.....	—	<i>sälü</i>	

¹ Ce son prend une grande extension au delà : Recogne est frontière. ||

² Je ne cite pas tous les villages par le menu. Un coup d'œil sur la carte les fera apercevoir dans leur ensemble.

Villance	<i>külü ätünü düskrämyü</i>
Libin	— <i>fösü käbülü</i>
Transinne	— <i>sälü</i>
Redu	— —

Sens : *külü* = filtre pour le lait (de couler); *sälü* = saloir; *ätünü* = entonnoir; *fösü* = hoyau d'essartage (de fosse); *düskrämyü* = demêloir; *käbülü* = bouilloire pour la *käbölëy*, soupe des bestiaux (*co*-bullata*).

ä et *wë*.

Tout le reste de la région a *ä*. Il me semble inutile de transcrire les exemples recueillis, qui sont les mêmes que plus haut, avec la terminaison *ä*. Il y a exception pour Resteigne et Wellin qui disent *mürwë*, miroir; *kölwë*; *sälwë*. Tellin me paraît frontière entre *ä* et *wë* : il présente *köhlë* à côté de *mürwë*¹.

17. ur libre.

A Flamierge (à l'est), on dit *där*, dur, mais *sür*, sur; *mëzür*, mesure.

ür.

Dans trois localités seulement, à Saint-Hubert, à Moiricy et à Amberloup, où l'on a : *dür*, *sür*, *kür* (*cura*) et *mëzür*.

ër.

Dans tout le restant de l'est, c'est-à-dire à Champlon, La Vacherie, Arville, Vesqueville, Freux, Bras, Sainte-Marie, Recogne, Ochamps, où l'on a : *dër*, *sër*, *kër*. A noter seulement qu'à Champlon l'*r* est roulante.

ër.

Dans toute la région restante, avec de ci de là une exception. C'est ainsi qu'à Nassogne, Forrières et Masbourg on dit *dër*, *sër*, *kür*, *mëzër*. L'*r* paraît plus fortement roulée à Grupont et à Tellin.

18. unam, umam.

N. B. Les villages de Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin, Transinne, Redu et Libin manquent.

¹ Le peu de temps dont je disposais dans ce village m'a empêché de recueillir plus d'exemples.

ï.

Dans l'extrême est, à Champlon, La Vacherie, Flamierge, Amberloup, Moircy qui disent *ëïm*, écume; *plïm*, plume; mais *lün*, lune, qui me paraît influencé par le français.

ê.

Au sud, à Sainte-Marie, Recogne, Ochamps, Bras, Freux et Vesqueville, qui disent *lèn*, *èem*, *plèm* (mais *lün* à Sainte-Marie, à Freux et à Vesqueville).

ë.

A Hatrival : *èëm*, *plëm*.

ï.

Dans tous les villages restants, on a *lün*, *ëïm*, *plïm*, à l'exception de ceux qui n'ont pas été étudiés et d'Opont qui dit *lün*, *ëïm*, *plïm*. J'ajoute qu'à Porcheresse on a *ëïm* à côté de *ëïm*.

19. utum

donne *ü* partout, excepté :

A Champlon et à Flamierge (dans l'est), où l'on a *ü* : *bëtŷü*, pointu (de *bëtŷ*, bec); *wäzŷü*, osé; *mürü*, mourir (infinitif refait en *utum*);

A Ochamps et à Opont qui disent *é* : ex. : *pwëté*, pointu; *mòré*, mourir; *üzé*, oser et osé pour Ochamps; *bëtŷé*, pointu; *mòré*, mourir; *vòlé*, voulu pour Opont.

20. atura.

ær dans tout l'est.

Grupont.....	<i>trävær</i>	<i>lëvær</i>		
Awenne.....	—	<i>spitær</i>		
Masbourg.....		<i>vërdæ</i>		
Forrières.....	<i>lëvær</i>	<i>vërdær</i>		
Nassogne.....		<i>vërdæ</i>		
Champlon.....	<i>trävær</i>	<i>vërdær</i>	<i>styërnær</i>	<i>bätær</i>
Flamierge.....	—	—	—	—
La Vacherie.....	—		<i>styërnëær</i>	—
Amberloup.....	—	<i>vërdær</i>	—	—
Moircy.....	—	—	—	—
Freux.....	—		—	
Sainte-Marie.....	<i>trävüür</i>	<i>vërdüür</i>	<i>stërnüëær</i>	

Recogne.....	<i>trävär</i>	<i>vërdär</i>	
Ochamps.....	—	<i>lëvär</i>	<i>stërnïeär</i>
Bras.....	—		<i>styërnïeär</i>
Vesqueville.....	—		—
Hatrival.....	—	<i>vërdär</i>	<i>styärnïeär</i> ¹ <i>spitär</i>
Saint-Hubert.....	—		<i>styërnïeär</i> <i>bätär</i>
Arville.....	—	<i>lëvär</i>	<i>spitär</i>

Sens des mots : *trävär* (*trabem-atura*) = fenil; *lëvär* = levures; *styërnïeär* ou *styërnïeär* = litière (de *styërnï*, **sternire*, répandre de la litière); *bätär* = petit lait, litt. *batture*; *spitär* = éclaboussure, de *spitë*, éclabousser, qui paraît germ. : le néerl. a *spuiten*, seringuer, et *spatten*, faire jaillir.

ür.

Tout le reste de la région. Les exemples sont les mêmes : *trävür*, *vërdür*, etc.

21. qu

donne *k* dans toute la région. Il n'y a qu'au nord-est, à Champlon et à Flamierge, qu'on rencontre le mélange de *k* et de *kw*.

	quatuor	chartam	quartum	quantos	quando	quaerere
Champlon..	<i>kwät</i>	<i>kwät</i>	<i>kwär</i> ²	<i>kwät</i> ³	<i>kwā</i>	<i>kī</i>
Flamierge..	—	—	—	<i>kāt</i>	<i>kā</i>	—

Cependant le mot *kwät*, quatre est plus résistant et se trouve dans tout le Nord. Les lieux où il est resté sont Nassogne, Forrières, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne et Wellin qui disent *kwät* à côté de *kôt*, *kôr*, *kāt*, *kā*, *kër*.

22. (i)s, (i)ss français, sc latin

donnent tantôt *ê*, tantôt *ε* (respectivement *ʃ*) à Flamierge et à Champlon. On y dit : *ôcê*, oiseau (*aucellum*); *lîcêf* (*legebat*); *têcêf* (*dicebat*) à Flamierge, *tyêf* à Champlon; mais *vçêf* (*fac-ebat*); *âcī*, aisé; *môcô*, maison.

Mais, en revanche, on dit *ôeê*, os (*oscellum*); *wæeê*, cercueil (*vascellum*); *vêcê*, putois (à Liège *wîcô*); *hæeê*, baisser; *eûtê* (*auscultare*); *êdvê* (*scopare*), balayer; *bâjê*, baisser; *pûjê*, puiser. (Il faut remarquer seulement qu'à Champlon les infinitifs sont en *ê*.)

¹ Voy. *e bref entravé* pour *yā*. || ² Pour *ā*, voy. sous *ar entr.* Le sens de *kwär* est monnaie, argent. Le mot est du plur. || ³ Le sens est combien, en quel nombre.

Dans tout le reste de la contrée, on ne rencontre plus que *ε* et *j*. Il n'y a qu'à Forrières, séparé pourtant de Champlon par Nassogne, qui a uniformément *ε* et *j*, que j'ai rencontré la forme *mōcō* à côté de *deē*, *vāēē*, *bāēē*, *eūēē*, *ōjī* (aisé), *bōjē*, *pījē*.

23. bl final.

f.

Tout le nord a *f*.

Champlon, Flamierge, Amberloup, La Vacherie ont *rāf*, râcloir de cantonnier (*rutabulum*); *tāf*, table; *stāf*, étable.

Nassogne, Forrières, Masbourg, Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne et Wellin ont *rōf*, *tōf*, *stōf*.

f et *l*.

Arville, Saint-Hubert et Freux ont *rōf*, *tōl*, *stōl*

l.

Tout le reste de la contrée a *l* : Moircy, *rāl*, *tāl*, *stāl*; les autres villages sans exception, *rōl*, *tōl*, *stōl*.

fabula mérite une mention spéciale. Il est devenu *flaba* et a donné *flāw*, *flōw*, selon les régions. Je n'ai retrouvé *fabla* qu'à Flamierge : *fāj* (conformément à la règle locale).

Les anciennes formes des adjectifs en *abilis* ont disparu et sont remplacées partout par des déformations en *āp* des adjectifs français : *ēmāp*, aimable. On rencontre encore ça et là *ōdōl*, importun (se dit d'un enfant), *ōdāl* à La Vacherie; *āmōl* (*amabilis*), qui a pris un sens tout à fait opposé, et signifie importun (se dit d'un enfant, c'est un synonyme de *ōdōl*) : il se sera employé primitivement par ironie; cette déformation de sens prouve sa vétusté, *āmāl* à La Vacherie; *hēyōl*, importun (se dit d'un enfant), de *hair* + *abilis* à Forrières. Ces mots tombent en désuétude et sont remplacés par *embêtant*, *agaçant* et autres termes du même acabit.

24. Voyelles insérées.

I

Après les mots finissant par une consonne, on insère une voyelle : dans les mots qui commencent par *s* + consonne, entre *s* et la consonne; dans les mots dont la première syllabe s'élide après un mot finissant par une voyelle, comme *tīfō*, cheval, comme les mots composés avec *de* (*demain*), avec *re* (*revenir*), avec *con* (*commander*), à cette même place de l'élosion.

On verra que cette voyelle est toujours la même dans ces différents cas. Même dans les verbes où *de* (par confusion avec *dis*) donne *dus*, *dis*, *dès*, comme (à Saint-Hubert) *dusfêr*, défaire; *dismôtê*, démonter, etc., et où l'élision n'est plus possible, la voyelle est la même que celle résultant de *de* resté pur, de *re*, etc., et varie avec elle selon les villages, sans jamais être avec elle en contradiction. Ceci semble indiquer que c'est *e* bref atone de *re* et de *de* qui est le facteur générateur de cette voyelle, et qu'elle n'a été usitée dans les autres cas que par analogie. Cette voyelle est :

i dans tout le nord.

A Awenne, Grupont, Tellin, Resteigne, Wellin, où l'on dit *sîpitê*, éclabousser; *dîmêy*, demi; *tîvô*, cheval.

A Forrières, Masbourg, Nassogne, Champlon, Flamierge, Moirey, Amberloup, où l'on dit *sîpitê* (*sîpitê* à Champlon); *diskramyâ*, démêloir, peigne, de *diskrâmyê*, démêler (*âkrâmyê* = emmêler : le néerl. a *kram*, crochet?); *tîvô*, cheval.

ê dans le sud-est.

La Vacherie.....	<i>sêpitê</i>	<i>teêvô</i>	<i>sêtyârniêâr</i>	
Vesqueville.....	}	—	—	<i>dêskrâmyê</i>
Bras.....				
Freux.....				
Sainte-Marie.....	—	—	—	<i>sêpêtâr</i> ¹

ê.

Dans deux villages du sud :

Ochamps.....	<i>sêpitê</i>	<i>tîvô</i>	<i>dêskrêmyê</i>
Anloy.....	—	—	<i>dêskrâmyâ</i>

î.

Dans deux villages du sud-ouest, Opont et Porcheresse où l'on a *sîpitê*, *tîvô*, *dîskrâmyâ*.

î.

Dans le reste de la contrée :

Saint-Hubert.....	<i>sîpitê</i>	<i>tîvô</i>	<i>sîpê</i> (épais)
Arville.....	—	—	—
Hatrival.....	—	—	<i>sîtyârniêâr</i>
Recogne.....	—	—	<i>dîskramyê</i>
Libin.....	<i>sîpitê</i>	—	<i>sîpê</i>

¹ Littér. *épétuire* = mèche de fouet.

Villance.....	<i>süpîtê</i>	<i>tšüvô</i>	<i>düşkrämyü</i>
Maissin.....	—	—	—
Transinne.....	—	—	<i>süpê</i>
Redu.....	—	—	—
Haut-Fays.....	—	—	<i>düşkrämyü</i>

II

Aux trois personnes du singulier de l'indicatif présent et au singulier de l'impératif des verbes finissant par une muette + une liquide, on intercale une voyelle qui devient tonique. Cette voyelle est

ê

A Ochamps, à Anloy et à Opont, où l'on dit *ëüfêl*, siffle; *ëtêr*, entre.
ü à l'ouest.

Saint-Hubert.....	} <i>ëüfül</i> <i>ëtür</i>		Libin.....	} <i>ëüfül</i> <i>ëtür</i>
Awenne.....			Recogne.....	
Grupont.....			Villance.....	
Tellin.....			Maissin.....	
Resteigne.....	} <i>ëüfül</i> —		Porcheresse.....	} <i>ëüfül</i> —
Wellin.....			Haut-Fays.....	
Redu.....			Forrières.....	
Transinne.....				

ê à l'est.

Nassogne.....	<i>ëüfêl</i>	<i>ëtêr</i>	Freux.....	<i>ëüfêl</i>	<i>ëtêr</i>
Masbourg.....	—	—	Sainte-Marie.....	<i>süfêl</i>	—
Champlon.....	<i>ëüfêl</i>	—	Bras.....	<i>ëüfêl</i>	—
Flamierge.....	—	—	Vesqueville.....	—	—
La Vacherie.....	—	—	Hatrival.....	<i>ëüfêl</i>	—
Amberloup.....	—	—	Arville.....	<i>ëüfêl</i>	—
Moircy.....	—	—			

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

1. Les participes passés se règlent invariablement sur les infinitifs : à *ê* correspond *ê*, fém. *ëy*; à *ê* correspond *ê*, *ëy*; à *i* correspond *i*, *iy*.

2. La région étudiée mesure dans sa plus grande longueur 50 kilom., et dans sa plus grande largeur 30. — Lomprenz et Sohier, au sud-ouest de Wellin, n'y sont pas compris.

PAUL MARCHOT.

PATOIS DE LACHAUSSÉE

(MEUSE)

L'èôsî, c^{on} de Vèyûl.

Lachaussée, c^{on} de Vigneulles.

Tâjû d' mò ā pây!

Toujours de mal en pis!

— ì n' frèm kò éò drùmè
d'vā sî pā nõy, hãw¹ kòlè?

— mâlè nò, háy! é' pyè lè sî
k' n' ò' m fâ d' râyî.

— l' vyè d' là bæe n' èm tî
kò s' mîtâ d' sêk kâr à là
hây éâl, lî?

— l' y è jâ mmwâ fâ dâw
trû bâwdrây é' krû!

— kè s' fê! lè
kò t' kwâ têrây là hêe á éûfyî
dâ sè dâiy pâr lî
pâ là! á sî dō, kâmā
k' sâ vâ à nõy?

— mò fwâ ā là, mè jâ
s' fû! m' pûpâ vâ tî bål mā, mâ
fûm n' òm kò māv hó, á
pî kòs kè etè dèrâ, kâ là
mòleās ò èû kâkè, fâfâ,
sò pû là p'vèn! á s' tâwv sò

— Il ne fera pas encore chaud dormir
devant chez soi la nuit, hé! Colin?

— Mâtin non, hé! Je plains ceux
qui n'ont pas fini d'arracher (les pom-
mes de terre).

— Le vieux de là-bas n'a-t-il pas
encore son *moitié-de-cinq-quarts* à la
haie Charles, lui?

— Il y a *miè moins* fait (tout de mê-
me) deux ou trois *baudrées*², je crois!

— Que ce soit! (n'importe), il a
encore de quoi tirer la hanche et souf-
fler dans ses doigts par lui (tout seul)
par là! Et à la maison, donc, comment
que cela va aujourd'hui?

— Ma foi, comme çà, pas déjà si
fort! mon père va tout bellement, ma
femme n'est pas encore mout haut; et
puis qu'est-ce que je te dirai, quand la
malchance est chez quelqu'un, fanfan,
c'est pour la peine! A cette heure, c'est

¹ Quand on ne tutoie pas, on dit *hãwè*. Si on tutoie, on dit *hây*.

|| ² Travail quelconque fait pour la culture de la pomme de terre et
durant deux ou trois heures.

mă pǎlîe k' n' ẽm mǎjĩ de t' pǎ
 ǎeĩ ǎ slǎw mǎsǎ, vlǎ kǒ
 mă ǎy kǛ etǎy sǛ kabrĩ tǎl' ǎwř ;
 sǒ tǎtǎvǒ eũ mǛ k' sǎ
 vǎ mǒ.

— m' pǎwř kǒlǛ ! má sǎ
 s'ǎrtrǛ mǎtǎ ! P' pǎyř, lǎ fǎm,
 lǎ pǎlîe, lǛ ǎyǒ ; ĩ fǒ bǛn
 ǎspǎrǎy mũ dǒ¹ kǛ sǎ n' vrǛm
 ǎ lǎ tũjũ d' mǒ ǎ pǎy !

ma pouliche qui n'a pas mangé depuis
 hier au soleil couchant, voilà encore
 ma chèvre qui a jeté ses cabris tout à
 l'heure ; c'est partout chez moi que ça
 va mal.

— Mon pauvre Colin ! mais ça s'ar-
 rêtera, je m'attends ! le père, la femme,
 la pouliche, les cabris !... il faut bien
 espérer, n'est-ce pas donc, que ça n'ira
 pas comme ça toujours de mal en pis !

L'ABBÉ A. DION.

¹ N'est-ce pas donc se dit *mũ dǒ* quand on ne tutoie pas ; dans le cas contraire, c'est *nǛm dǒ*.

LETTRE DE JEAN TIERCELET

SUR LE CHEMIN DE FER DE CHATILLON A BESANÇON

Cette lettre a paru dans le *Progrès de la Côte-d'Or* du 17 septembre 1869. Elle figure aussi dans le *Recueil de pièces en patois bourguignon extraites des journaux publiés à Dijon de 1801 à ce jour*, par Sildman (Milsand), Paris, Jules Martin, 1880, in-12, p. 169-200. Elle roule sur une question d'intérêt local. Il s'agissait alors de construire la ligne de chemin de fer de Châtillon-sur-Seine à Besançon, par Is-sur-Tille et Gray. D'Is-sur-Tille à Gray, deux tracés étaient en présence : l'un (le tracé Renaud dont il est parlé dans la lettre) avait pour objet de desservir la vallée de la Haute-Viugeanne et le canton de Fontaine-Française ; l'autre devait suivre, sur une certaine étendue, la vallée de la Bèze et desservir le canton de Mirebeau. L'auteur de la lettre plaide en faveur du second tracé (c'est à peu près celui qui a été adopté, et la ligne est en exploitation depuis plusieurs années).

Cette lettre a été écrite dans le patois qui était en usage à Bèze à cette époque. Mais Bèze n'est distant de Bourberain que de 4 kilomètres ; le patois des deux villages n'est pas très différent. Pour transcrire cette lettre dans le patois de Bourberain, je n'ai donc eu que très peu de changements à faire. Je n'ai, naturellement, tenu aucun compte de l'orthographe de l'original, et j'ai suivi le même système que pour les textes déjà publiés dans les nos précédents de la *Revue*. Quant aux noms propres d'hommes et aux termes qui n'appartiennent pas au langage populaire, je les ai transcrits sans les accentuer. Ce qui m'a décidé à reproduire cette lettre, c'est qu'elle me paraît un excellent spécimen de conversation entre paysans sur un sujet d'intérêt local, avec la pointe de malice bourguignonne en plus.

è mōsyæ l redijou d lè gāzēt
dæ dijō.

sūrprē pō lè pyāwǝj, vārdī dārāy,
i nōz evē mē è l'ēsūt, mō
è pē dēz āwtr, dā lè kākān dæ
mōsyæ lagare.

ō s è mē è kāwæz d tāt sōt
dæēāwz : d'ēconomie chaussiale, dæ
kōtrībūsyō, d nōt kōsēy kay
āyē rñōmē l jō d lè sē
prūndā, eqsētéra, kā mō kūsē pierre
croquan, ē grō dū pāyī, k evō
tāt ēkātè sā dēbāyē ē māw, sæ
læv :

— d kē k vō vō māwlē? ēn
ēāwz m ōkūp pū k tē sē; s ā
lè lētrad mōsyæ renaud pō nōz
āpōēē d evō nōt eāmē d fēr.

— kā k s ā k mōsyæ
renaud? k dī l grā lagare, drēsē
dān ē kār km ē pēsā.

— i krō k s ēn (= s ā ēn) ōm dæ
pāyī k vē dū fē fō d lè
rūsī, è pē k prēe pō sō
sē, k è rēpōdū c. oquan.

— dvā kad nō kōtē dē
lōuri, è frō bē d vō l
pāyī k è pāl. è nō trēt kāmā
dē rūsye. sē statirique, sē cate
potographique..., s ā pō nō
blāzē. k è vēy, è pī (= pē i) yī
frē vō l pāyī, mō, è pī (= pē i) n
pēdrē pā lē kāt kāmā lū.

— i vōrō d ābōr mārsiyī dēvū
sē fōrj tāt prōt è mārēē, è pē
sō jālī mlē; pū lwē, l mālē
buguet, ē krān mālē pō l kōmērs,
lāvū k tāt i fārgy; ākō
ēmeē pū lwē, è trēātō, brāsri,

A Monsieur le Rédacteur de la Gazette
de Dijon.

Surpris par la pluie, vendredi der-
nier, nous nous avions mis à l'abri, moi
et puis des autres, dans la cabare de
Monsieur Lagare.

On s'a mis à causer de toute sorte
de choses : d'économie sociale, de con-
tributions, de notre conseil que nous
allions renommer le jour de la Saint-
Prudent, etc., quand mon cousin Pierre
Croquan, un gros du pays, qu'avait
tout écouté sans débaillet un mot, se
lève :

— De quoi que vous vous mêlez? Une
chose m'occupe plus que tout ça; c'est
la lettre de Monsieur Renaud pour nous
empêcher d'avoir notre chemin de fer.

— Qu'est que c'est que Monsieur
Renaud? que dit le grand Lagare, dres-
sé dans un coin comme un pisseau.

— Je crois que c'est un homme de
Pouilly que vient du fin fond de la
Russie, et puis que prêche pour son
saint, qu'a répondu Croquan.

— Devant que de nous conter des
plaisanteries, il ferait bien de voir le
pays qu'il parle. Il nous traite comme
des Russiens. Ses statistiques, ses cartes
photographiques..., c'est pour nous
blouser. Qu'il vienne, et puis je lui
ferai voir le pays, moi, et puis je ne
perdrai pas la carte comme lui.

Nous verrons d'abord Marcilly avec
sa forge toute prête à marcher, et puis
son joli moulin; plus loin, le moulin
Buguet, un crâne moulin pour le com-
merce, là où que tout y freguille; encore
un peu plus loin, à Tréchâteau, bras-

mlê è pè fôrj pò fâr
ad l âsyè pû dû k dû fêr. è lûs,
brâsrî, mlê, sirî; è dê pâ,
èl pârâr ak bîy d lê
pyâr nô jîter, dêvê kè k òn è bâti
dê pâle è dijò; è pâkò (= pè âkò) lè
fôrè d vâelûr, lâvû k è y è dê
bò d tât sôt, mêm ak môsyâ
maria ân êêt pò fâr dê
bâtò k vâ sû lè mër.

y ârîvò è bēz : ò s krôrò
ò krâsò, tâ y è d êvêvê
k fæm ! tâ pôlâw dê tyêlri,
dê mékânîk, dê fôrj, dê mârto
k tâp, dê râ k tøn,
dêz ævrâr kæ crient ! sâ
sûpèrb !

è pè starîvâr¹, kakmâs
tâ d è kâw ! èl næ tîrî pâ, stè
lè ! èl nâdêbòd pâ, stè lè !

— pâdè ! dêvê ên fòs d âw dæ-
dê sâ ewâw !

— â sôtâ d bēz, è (= y è ên) è
grû dêsim bêtik lavû k ò fâ
ên mâein tât lè smên ; pû
êvâ, ò s êstâzi devê dê kôtyâ
k â pîsè l ânê pâsè trò mîy
pyês davê, sâ kôlè lè mere

serie, moulin et puis forge pour faire de l'acier plus dur que du fer. A Lux, brasserie, moulin, scierie ; à deux pas, la perrière (carrrière) que donne de la pierre non gelive, avec *quoi qu'on* a bâti des palais à Dijon ; et puis encore la forêt de Velours, là où qu'il n'y a des bois de toute sorte, même que Monsieur Maria en achète pour faire des bateaux que vont sur la mer.

Nous arrivons à Bèze : on se croirait au Creusot, tant n'y a de cheminées que fument ! Tout partout des tuileries, des mécaniques, des forges, des marteaux que tapent, des roues que tournent, des ouvrières que crient ! C'est superbe !

Et puis cette rivière que commence tout d'un coup ! Elle ne tarit pas, celle-là ! Elle ne déborde pas, celle-là !

— Pardi ! Avec une force d'eau de deux cents chevaux.

— En sortant de Bèze, il n'y a une grande décime boutique, là où qu'on fait une machine toutes les semaines ; plus avant, on s'extasie devant des coteaux qu'ont pissé l'année passée trois mille pièces de vin, sans compter la mère

¹ Il s'agit de la rivière de la Bèze qui jaillit du fond d'un cirque, à la manière d'un puits artésien naturel. A. Joanne, *Géographie de la Côte-d'Or*, p. 6, la désigne « comme une des sources les plus fortes de la France ». Au rapport du géographe Robert, *Voyage dans les treize cantons suisses*, t. II, p. 78, c'est une des plus belles sources d'Europe ; elle verse immédiatement une nappe d'eau de plus de 10 mètres de largeur formant une rivière qui met en mouvement des moulins, des huileries et diverses espèces d'usines à fabriquer le fer. On présume qu'elle est alimentée par les eaux de la Tille qui se perdent entre Til-Châtel et Lux, ainsi que par celles de la Venelle, qui, depuis Selonhey, s'infiltrèrent dans les terres et finissent par s'y absorber complètement entre Veronnes-les-Petites et Lux. Cf. Courtépée, *Descript. du duché de Bourgogne*, t. IV, p. 717 sq.

gôte¹ tsé pò lè veyrò, dè vrè
gòrmā !

ā sāgā nōt eāmē, vòsē
nērō dēvā sō fūrñāw k ā
ēyrelè, sō mlē è pē sē sīrī k
māre tā kmā dēz ārējē.
ī dējānō, kmā d bēn ātādū,
è lè trāūt è pēz (= pē èz) ēkrāvīs, è
mīrbō, lè pū jāli vīy dū mōd.
lēyē (= lè è y è ē) mlē k ò dirō è
eātāw. s ā stū lè k ān ēfrāzīy dū
byē è pē k fā d lè bēl fērēn.
ā ! mīrbō è tājō è bō vòzē
dā s mālē lè !

mā nō vlē dā lēzāblō,
dā lè vey, dā lè byē. è fō
vō kmā sē grēn tā lēz ā !
ō yī rēkōlt æ d kē nērī è pē
dēzālērē tēt lè būrgōy.

fōt è pālē d būzyāwt, ad cārm,
ad drābō ? sē n ā pā lē
pōn. vō vōyē bē k mōsyā
renaud nōz è dī dē lōnrī.

— sā vrē ! k dī l pēr pucin.

— è st ūr, sī (= sī ī) fāzō kmā
lū, sī y ātēsō lē pōpūlāsyo dā
lè stāsyō, y ēkāfūyrō sō rēzōnmā
dā l gūyē d lè rīzē pūblīk.

ēōzē dō : ēevān, vrōn,
spō, bōrbālē, vyēvīy, tānē,
kūzrāy, māyī, trōeār,
mērādā, ūzīyī, rnēv, mōmāsō,
tē dē pāyī kan srē
pē (= pā è) dē pyē d nē dū emē d
fēr. s ā k ōn ī fā dēz ēfār, dā
sē pāyī lè !

— ī krō, sōf vōt rēspē, k è
fā l pēr pucin, k lē mōsyē

goutte têtée par les vigneronns, *des vrais*
gourmands !

En suivant notre chemin, voici
Noiron avec son fourneau *qu'est ar-*
rêté, son moulin et puis sa scierie *que*
marchent tout comme des engragés.
Nous déjeunons, *comme de bien enten-*
du, à la truite et puis aux écrevisses, à
Mirebeau, la plus jolie ville du monde.
Là, *il n'y a* un moulin *qu'on* dirait un
château. C'est *celui-là qu'en émiette* du
blé, et puis *que* fait de *la* belle farine.
Ah ! Mirebeau a toujours un bon voi-
sin dans ce moulin-là !

Mais nous voilà dans les houblons,
dans les vignes, dans les blés. Il faut
voir comme ça graine tous les ans !
On y récolte de quoi nourrir et puis
désaltérer toute la Bourgogne.

Faut-il parler de Bézouotte, de Char-
mes, de Drambon. Ça n'est pas la
peine. Vous voyez bien que Monsieur
Renaud nous a dit des *plaisanteries*.

— Ça est vrai ! que dit le père Pucin.

— *A cette heure, si je* faisais comme
lui, si j'entassais les populations dans
les stations, j'*aplatirais* sa renommée
dans la *flaque d'eau* de la risée publique.

Songez donc : Echevannes, Véron-
nes, Spois, Bourberain, Viévigne, Ta-
nay, Cuiserey, Magny, Trochères,
Marandeuil, Oisilly, Renève, Mont-
mançon, tous *des* pays *que* ne seraient
pas à deux pieds de nez du chemin de
fer. C'est qu'on y fait des affaires, dans
ces pays-là.

— Je crois, sauf votre respect, *qu'a*
fait le père Pucin, que les *Monsieurs*

¹ Ce terme n'est pas populaire. Il est emprunté à La Monnoye, v. *Glos-*
saire des Noël's, s. v. *meire-gôte* « vin qui de lui-même sort des grappes dans
la cuve ». C'est le meilleur.

bassot è pè voisin à fâ dî fò
 òstà è lò tû sù k tû sâ
 d lè vèjân è pè d lè vnèl
 àsan.

— sâkò (= s à àkò) bè vrè, sè!

è pè têt l àsâblè s è mè è
 tâpè dè mè kmò (= kmā ò) fâ dâ
 lè vîy.

vèlè, mōsyâ l rédjou, s
 kay ò dî. î vò l àvî
 pò larkèpyè dâ vòt gâzèt;
 sêmeâ (= s à êmeâ) d'importance,
 è pè pierre croquan srè bèn àz k ò knès
 sôn èlòkàs. jean tiercelet.

Bassot et puis Voisin en font dix fois
 autant à eux tout seuls que tous ceux
 de la Vingeanne et puis de la Venelle
 ensemble.

— C'est encore bien vrai, ça!

Et puis toute l'assemblée s'a mis à
 taper des mains comme on fait dans
 les villes.

Voilà, Monsieur le Rédacteur, ce
 que nous avons dit. Je vous l'envoie
 pour le recopier dans votre Gazette; c'est
 un peu d'importance, et puis Pierre
 Croquan sera bien aise qu'on connaisse
 son éloquence. Jean Tiercelet.

postin-cripton. î kâetò mè lètr
 kâ l croquan àtr à târpîyâ
 dè pyè, têt à kâelèr.

— î vè d vò, k è m dî,
 ên lètr d è mōsyâ perroquet
 k pâl dè sùpèrb ùzèy dû tràsè
 renaud. vèvî, y àn è yèn, têt à
 grò! mà lèz àvtr, ò fâ byè têt
 lè nâw pò lè fâr tònè dâ
 tò tû lè mèlè. dû rêt, sâ
 knèsû; dâ lò rîvâr, lè frâmè
 s mèt è jmû pò bôr. pròpòz
 yî sè : î prârò èkè
 ên yâ sù lè tràsè k î nōz
 àrgèyò, è pè stè dè yâ k pâyрэ
 l pû d èpò, karsâvrè l pû
 d lèt, k àsônal kômèrs
 k òn î fâ, èll èrè l èamè d fèr.
 î krò k mōsyâ perroquet n è pû k è
 àfîyè lè vnèl.

Post scriptum. Je cachetais ma lettre
 quand le Croquan entre en trépignant
 des pieds, tout en colère.

— Je viens de voir, qu'il me dit,
 une lettre d'un Monsieur Perroquet
 que parle des superbes usines du tracé
 Renaud. Oui, n'y en a une, tout en
 gros! Mais les autres, on fait bief toute
 la nuit pour les faire tourner deux
 tours tous les matins. Du reste, c'est
 connu; dans leurs rivières, les fourmis
 se mettent à genoux pour boire. Pro-
 pose lui ça : nous prendrons chacun
 une lieue sur les tracés que nous nous
 disputons, et puis celle des lieues que paiera
 le plus d'impôts, que recevra le plus
 de lettres, que révéler le commerce
 qu'on y fait, elle aura le chemin de fer.
 Je crois que M. Perroquet n'a plus qu'à
 enfiler la venelle¹.

¹ Jeu de mot avec le nom de la rivière la Venelle cité plus haut. Venelle signifie petite rue, ruelle, et *enfiler la venelle* est synonyme de se sauver : « J'enfile la venelle », Régnier, *Satire XI*, v. 328. V. aussi La Fontaine, *Fables XII*, 17, et le *Retour de Bontemps*, p. 29 :

J'ai n'eussin baitu, j'ai semelle
 Et vite anfilé lai venelle...

L'ABBÉ RABINET.

LEXIQUE SAINT-POLOIS

(Suite.)

‡ *bībīt*, +, terme d'amitié donné aux petits enfants. *mě plĩ bībīt*. — Par extension et ironiquement, *ā grā bībīt*, un grand dadais, garçonnet ou jeune homme qui se laisse encore cajoler et traiter comme un jeune enfant.

bīblā (*ā* ou *ē*), +. Laisser tout *ā bīblā*, interrompre son travail, ses occupations ou ses affaires pour s'occuper d'autre chose. Même sign. : *ē bī ē blā*. *j'ē lēē tūt ē bī ē blā*.

bīblō, +, petit objet quelconque, soit d'agrément (jouet d'enfant, objet de curiosité), soit d'utilité (ustensile, outil, etc.). — Terme de *tūbākyē*, petit morceau de bois lié à chaque extrémité des *pēt* ou guirlandes de tabac, servant autrefois à les fixer sur les traverses des séchoirs. A cet effet, on y pratiquait à des distances convenables, des traits de scie auxquels on suspendait perpendiculairement les *pēt* par l'un des deux *bīblō*. N'est plus usité dans cette acception. — *bīblō*, terme collectif, attirail. *ē' ē tū ēō? ē bē! j' prē mē bīblō ē pĩ j' fū l' kā, pā pū tār k' āstēr*.

bīblōtē (*s'*), +, réussir assez bien dans ses affaires, épargner quelque

argent. *āwī, ō s' bīblōtō, ĩēī*. — Même sign. : *s' bīlōtē*. — En parlant d'une affaire, suivre son cours régulier, sans aucun incident.

bībōklē, +, éclat, débris de bois de petite dimension.

bībōe, s. f. pl., mélange de fèves et de bisailles. Usité à Torcy.

bībē, +. s. m., heracleum sphondylium; angelica sylvestris; myrrhis chœrophyllum. — Les petits ménagers font de l'*āfūrēy* avec cette dernière plante, très commune dans les environs de Saint-Pol. *ān ōtē d' bībē*.

bībūs, +, chose de peu de valeur; dire sans importance. *ān bībūs d' āryē*. — *ē' ē tū bībūs, ēō k' ō dijē lō?*

bīdālē, +, petit cheval.

bīdāyō, ×, mauvais petit cheval. Banlieue : *bīdālō*.

bīdē, +, cheval. — Le numéro un (au tirage au sort par ex.). *sē frēr il ō prē bīdē*. — Un *grā bīdē*, un grand garçon qui ne veut rien apprendre.

bīdēl, +, chair de vieille vache, et par extension, viande de bœuf dure et coriace.

bīdūl, +, boue plus ou moins liquide. La *bīdūl* diffère des *rāk* en

ce que celles-ci sont plus consistantes. Une averse transforme les *ràk* en *bidûl*. — A Manin : *bédûl*.

bidûyâ, ×, rempli de *bidûl*. *â knê bidûyâ*. — *tâ bidûyâ*, temps pluvieux, propre à faire de la *bidûl*. — Banlieue : *bidûlâ*. — Même sign. : *làbâdâ*.

bidûyê, ×, patauger, marcher dans la *bidûl*. — Banlieue : *bidûlê*.

bîçâr, s. m., sorte de tarte grossière. *ê kârtyê d' bîçâr*. Voir *mâûkê*.

bîçô (*jû d'*), jeu de billon. Usité à Monts-en-Ternois. — Voir *kîl*.

bîçôryâ (*â* ou *ê*), +, de travers, en zig-zag. Un ivrogne marche en *bîçôryâ*.

bîçôryê, +, marcher de travers, en zig-zag.

bîçôryû, +, biscornu.

bîçôtâf, ×, s. m., bigoterie.

bîgr, +, terme adouci remplaçant le mot *bûgr*, avec lequel il est employé concurremment. Voir ce mot.

bîgrêmâ, fort, très, énormément. Voir *bîgrêmâ*.

bîjû, +, s. m., grosse toupie de bois de forme oblongue; on la nomme aussi *bîzû*. — *mê ptî bîjû*, terme d'amitié donné parfois aux petits enfants.

bîk, +, chèvre; n'est usité que dans ces mots : *pyô d' bîk*. Voir *mâçt*. — *vyêl bîk*, terme injurieux sans signification précise, appliqué parfois à une femme.

bîk-bâk, +, *fêr êl bîk-bâk*, basculer, se laisser choir. *j' ârvê â pyê d' mōlêy, ê pî j'ê mâkê l'ôt, eâ fê k' j' ê jê l' bîk-bâk ê pî k' j'ê kêw*. — *mêt â*

bîk-bâk, placer sur une corde, comme le linge qu'on met sécher.

bîl, +, mauvaise humeur, colère; tristesse, ennui. *s' fêr dêl bîl*, être très contrarié.

bîl, +, bille (de bois seulement). *ân bîl êd kên*.

bînâr, véhicule à deux roues servant au transport des arbres. Voir *dyâl*.

bînêt, ×, physionomie, tête plus ou moins ridicule.

bînô, +, s. m., sorte de charru sans coutre ni versoir servant à ameublir une terre déjà labourée, ou à donner aux *êtêlêr* une première façon afin d'en faciliter le labourage.

bînôtâf, +, s. m., façon donnée à une terre au moyen d'un *bînô*; état d'une terre *bînôtêy*. — Un *bînôtâf* exécuté dans une *êtêlêr* se nomme *rêçiyâf*.

bînôtê, +, donner une façon au moyen du *bînô*. — *bînôtê ân êtêlêr* se dit *rêçiyê*.

bîyôw, +, tombereau. *kêrkê fyê â bîyôw*.

bîyôtêy, +, charge, contenu d'un *bîyôw*. *ân bîyôtê d' krûô* : — *ân bîyôtê d' êmôdte*.

bîp, +, bible.

bîs, +, bise. N'est employé que dans ces mots : *vê d' bîs*, vent du nord. *âlê kôm êl vê d' bîs*, marcher très vite.

bîs, ×, s. f. s., parties naturelles de la femme.

— *bîs! bîs!* +, interj. servant à narguer. *bîs! bîs! t' êl l' êrâ pâ!* —

Même sign. : *biskôlâ!* Voir ce mot.

biskâ, +, qui fait *biskê*. *é'ê biskâ d' vèd dû byò bûr kôu eò sí bô mârké!*

— Même sign. : *fûtâ, kânûlâ*.

biskê, +, pester, éprouver du dépit sans trop oser le faire paraître. *êj biskwê têlmê k' j'êl l'êrwê kâlôtê sî l' mômê*. — *fêr biskê* quelqu'un, exciter son dépit ou sa jalousie.

‡ *biskôlâ!* +, interj. servant à narguer, à faire *biskê*. *biskôlâ! l' i vârd pâ!* — Même sign. : *bis! bis!*

— En employant ces deux interj., les enfants ont la coutume de se passer l'index sous le nez à plusieurs reprises, comme pour les souligner et leur donner plus de force.

bistâtûl, +, bagatelle, futilité. Voir *bistûl*.

bistê, faire des *bzâè*, des courses inutiles. *âê bistê*. — *êvôyé bistê*, envoyer paître. — Usité à Ramecourt.

bistêkûvê (êd), +, en biais, d'angle à autre. Par extension, de travers, irrégulièrement. *sê pâr k' êd pûvê, il l' ô plâtê tâ d' bistêkûvê*.

bistûl, +, bagatelle, futilité, conte, mensonge, mauvaise raison. *êj n' ê pûvê fût êd tâ vû bistûl : é' ê d' l' ârjê kî m' fôw!* — Même sign. : *bistâtûl*.

bistûl ou *bistûl*, +, tasse de café avec un petit verre, ou plus exactement, mélange de café, de sucre et d'eau-de-vie, servi dans un tout petit gobelet et coûtant 10 centimes. — Même sign. : *pî pô*.

bistûrî, ×, bistouri. — Banlieue : *flimêt*, fém.

bistûrnêy, +; *fêr ân bistûrnêy*, quitter son ouvrage pour aller boire au cabaret, ou bavarder au voisinage; s'amuser, s'attarder en faisant une course.

bistûyê, ×, bavarder chez les voisins, ou boire au cabaret, après avoir, dans ce but, quitté son ouvrage. — Banlieue : *bistûlê*.

bit, +, membre viril. — A Auxile-Château : *bit êd kûrê*, typha latifolia.

bitâklâj, +, état de ce qui est *bitâklêy*.

bitâklêy, +, tacheté, moucheté. *ân vâk bitâklêy*.

bitârd'. N'est employé que dans la banlieue, et seulement dans cette locution : *mânê* ou *êvôyé* (quelqu'un) *â l' bitârd'*, même sign. que *êvôyé â l' bibêy*. Voir ce mot.

bitêbû (êd), +, tout au long. *êl tômwâr ô fedû sê erjê d' bitêbû*. — Le long de, d'un bout à l'autre. *â-n n'ô pû d' trwê eê, d' îpyô d' ârikô, y'en ô tâ d' bitêbû d' sê mûr*.

bitlê, +, terme d'amitié donné aux tout petits garçons. *mê pî bitlê*. — Même sign. : *bitlô*.

bitlô, +, m., verge des petits garçons; familier. — Terme d'amitié donné aux tout petits garçons.

bityêr, +, brayette.

bivê, +, m., vent de bise; se dit surtout du vent de mars, qui dessèche la surface des champs cultivés. *êê bivê lô, êâ rêû tât*.

bivyê, +, billet. — Etre dans *l' bivyê* de quelqu'un, posséder son amitié à tel point qu'il ne puisse

rien vous refuser. — *bijē d' àtæ*, affiche ; n'est plus usité.

bijō, jeu. Voir *kil*.

bizāl, +, pois gris (*pisum arvense*), légumineuse cultivée soit seule, soit en mélange avec d'autres plantes, pour la nourriture des bestiaux.

bizbis (*ē*), +, en querelle, en chicane. Se dit surtout de gens entre lesquels existe un peu de brouille. *à n' pāl pū à sē byō-jē, i sōt ē bizbis*.

bizē, èt, +, un peu bis. *māgrē k' àl èt ā mōlè bizèt, ès fil, àl è kōr bëlòt*.

bizēg, ×, bisaigle, outil de cordonnier.

bizèt, ×, *bis* des petites filles.

bizèt, +, s. f. pl., débris de grès concassés servant à l'empierrement des routes. Se dit aussi des rognons de grès trop petits pour être taillés.

bizir, +, hâler. *ē' è k' àl vū bizī vīt, dō, l' grād' èr*. — *ès bizir*, devenir bis. *èn restē pwe kōm eō ò sōlèl, em fīyèt, vū fīgūr àl vō s' bizir*.

bizū. Voir *bijū*.

bjil, +, vigile. *ō n' mēj pwe d' èār, il è bjil*. — *ō kāt ò prēm è è bjil*.

blāblā, +, s. m. pl., flatteries, dans un but intéressé. *mī, j' èn sū pā àn jē à àlè fēr dē blāblā à è sārèt pūr āvwār èi è eō, dō!*

blāg, +, vanterie, mensonge, conte. *bēy! tē-t, ē' è tū blāg èk tē dī lō?* — Avoir *dēl blāg*, parler beaucoup et avec facilité. — *él blāg èd èē jē*, les dire du monde.

blāgē, +, dire des *blāg*; par extension, bavarder.

blāgēw, àēz, +, celui, celle qui

blāg; par extension, bavard.

blākē, +, vaciller, flamboyer, en parlant de la flamme d'un foyer, d'une lampe ou d'une chandelle. *èn kādèl k' àl blāk*.

blātyē, ×, en mauvaise part, individu en guenilles, ou dont les vêtements sont déchirés. *sākrē blātyē, tē n' pē pwe rābātōnē l' mārōn?* — N'est guère employé dans l'acception de marchand de blé, on dit plutôt *bàlōtēw*.

blā, blāk, +, adj., blanc. *dū pē blā*; — *èn rōb blāk*; — *dē blā kāvūw*; — *dē blāk-è lōk*. — *blāk èd èār, blāk è tēr*, qui a le teint blanc et rosé, en parlant d'une jeune fille. — *blāk bēt*, animal de l'espèce ovine. — *ètèl blāk*, céréale. *fō jāmē mēt ètèl blāk sūr ètèl blāk*. Terme vieilli. — *dē tēr blāk*, des terres calcaires. — *fēr dē blāz yū*, rouler des yeux menaçants.

blā, +, subst., blanc. *dē blā d'ā*. — *blā d' èkāl* ou *pī blā*, blanc d'Espagne. — *dē blā*, des moellons. *tīrē dē blā*.

blā-bō, +, *populus alba*; *chenopodium album*. — Au fig., se dit pour désigner les pauvres gens décédés, dont les parents n'ont pas les moyens de payer les frais d'enterrement. *ē' è dū blā-bō, el ètèrmē d' èdmē*. Par contre, un *grō mōr*, *ē' è dū kēn*. Une personne riche est, en effet, toujours ensevelie dans un cercueil de chêne, tandis que pour les pauvres un cercueil de *blā-bō* suffit.

blā-bōnē, +, s. m., personne du

sexe féminin. *y' ávè mī ā sēl blā-bōnē, e' étwè tū kápýōw.* — Au plur., *eē blā-bōnē*, les femmes, prises dans un sens collectif. *ī n' fō mī tādī ākūtē eē blā-bōnē, dō, mu ōm.* — Même sign. : *blāk*, subst.

blāe, +; nuit à la *blāe*, nuit passée sans sommeil.

blāeīr, badigeonner. Voir *blākīr*.

blāeīsāf, badigeonnage. Voir *blākīeāf*. — Blanchissage (du linge). Peu usité dans cette acception.

blāeīsār, āw, badigeonneur. Voir *blākīeāw*.

blāe-tāl (ā). Voir *blā-kū*.

blā-dyū, +. *e' blā-dyū*, le Jeudi-saint. — Argent qu'il est d'usage de donner ce jour-là aux *kāe-mānēy, kārtō, māriēō*, etc., pendant la visite qu'ils vont rendre aux personnes qui les emploient d'habitude. *kāeē sē blā-dyū*, en parlant de ces ouvriers, faire cette visite intéressée.

blā-fēr, +, fer-blanc.

blāk, +, s., personne du sexe féminin. *y' ō ān blāk k' āl ō ētēdū eō k' ō dījēm.* — Au pl., *eē blāk*, les femmes en général. *il ō rūdmē kēr eē blāk, ēeti-lō.* — Même sign. : *blā-bōnē*.

blāk-ākwān, +, f., artemisia absinthium. Certaines personnes emploient les formes *bākānwān, bēkānwān*, et même (faub. de Béthune et d'Arras), *blāk-āwvān*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *āpsēt*.

blākāt, +, blanchâtre.

blāk-ēpēn, +, aubépine. — Se dit aussi d'une épine (*bñeō*) servant de borne ou d'*ērō*. — Vieilli à Saint-Pol-ville; on y emploie de préfé-

rence la forme *ēpēn blāe*. — A Torcy : *nōbl-ēpēn*.

blāk-ēz-ēl (ā), ×, se dit d'une chose qui n'est pas bien fixée, qui n'est pas mise d'aplomb, ou qui n'a aucune stabilité. *tē kērō, tn ēkēl āl ēt ā blāk-ēz-ēl.* — Porter à *blāk-ēz-ēl*, porter quelqu'un à deux sur les mains entrelacées. — Au fig., être à *blāk-ēz-ēl*, avoir une santé chancelante, être menacé d'une rechute après une maladie, être entre la vie et la mort.

blākīeāf, +, badigeonnage. A Saint-Pol-ville, conc. : *blāeīsāf*.

blākīeāw, +, badigeonneur. A Saint-Pol-ville, conc. : *blāeīsār, blāeīsāw*.

blākīr, +, blanchir. — Badigeonner. *ī blākīeāwē m' māzōn.* A Saint-Pol-ville, conc. : *blāeīr*.

blākīrīy, +, blanchisserie (de toile). Vieilli.

blākār, blancheur. *mē lēf il ē d' ān blākār k' il ētēēl.* N'est plus usité que dans les faub. et dans la banlieue.

blāk-pāk, +, s. f., dimanche des Rameaux. Concurremment : *pāk ō bāvī*. — Vieillis à Saint-Pol-ville.

blākruūt, +, banqueroute, faillite. Vieilli à Saint-Pol-ville.

blākruūtýē, +, banqueroutier, failli. Vieilli à Saint-Pol-ville.

blā-kū (ā), +; couper un arbre à *blā-kū*, le scier au ras du sol ou le couper avec la cognée de manière à en laisser la souche (*kū*) en terre. — Même sign. : *ā blāe-tāl* (Saint-Pol-ville).

blā-mūskē, ×, hesperis matrona-

lis, la variété à fleurs blanches. —
Même sign. : *dāmā*.

blā-nē, ×, s. m., personne qui
a le teint pâle, ou l'air maladif.

blē, *blēt*, +, blet, blette. — Au
fig., *ân fēm blēt*, une femme molle,
sans énergie.

blēy, ×, blé, froment. — *blē
nōkār*, variété de blé barbu. — *blē
d' tīrk*, maïs. — *blē d' ijōw*, pani-
cum Italicum. — *blē mēyē* ou *mīyē*,
phalaris canariensis. — *blē scvālāw*,
blé mélangé de seigle. — *ptī blēy*,
blé maigre. — *blē d' ārcvēnūr*. Voir
ārcvēnūr. — *blē nwār*, blé atteint de
la carie. — *blē brūzēy*, blé mélangé
de grains cariés qui le noircissent
(*brūst*). — Banlieue : *blāē*.

blērōw, ×, pinceau à savonner la
barbe, fait avec le poil du blaireau.
En patois, l'animal se nomme *grīzār*.

blēyō, +, blé petit et fort maigre.

blīmō, *ōt*, +; *pē blīmō*, pain dont
la mie reste molle et collante. Le
pain devient *blīmō* lorsqu'il est fabri-
qué avec la farine de blé germé, ce
qui arrive souvent quand la récolte
est contrariée par des pluies persis-
tantes. — S'emploie aussi dans le
même sens que le mot *blē*, *blēt*. *ân
pwar blīmōt*.

blīmōtāj, +, état de ce qui est
blīmō. Se prend ordinairement en
mauvaise part. *kā blīmōtāj! n' ākāt
pū d' ēē pwar lō, dō, ē' ē tū jūš bō ā
mēt sū sē fyē*.

blīmōtē, +, v. a. et pr., rendre
blīmō, devenir *blīmō*. *dē pwar kī s'
blīmōtē*.

blīmōtūr, +, partie *blīmōt* (d'un

fruit).

blīmāw, *āē*. Voir *ēvlīmāw*.

blit, +, individu mou, indolent;
fainéant. — Par extension, niais,
vaurien. *bēy! ē' arē s' sākrē blit ēd
dōdōr!* Vieilli à Saint-Pol, ville et
faub., dans cette acception. — Se
dit amicalement d'un enfant joufflu
et bien portant. *ā grō blit*. — Avait
peut-être autrefois la signification
de mendiant, pauvre diable, car une
vieille femme ruinée par la décon-
fiture d'un notaire disait : *mē uwāw
īz ērwēt-tē kōr ā kāk kōs āprē mī,
āstār ī rēstrō blit*.

blō, +, billot (de cuisine, de
charcutier), formé ordinairement
d'un tronçon d'arbre ou d'une grosse
souche à laquelle on a adapté trois
pieds. — Au fig., enfant bien por-
tant et très lourd pour son âge. *kā
blō k' ē' ē el ēfā lō!* — *ē blō*, ou
mieux *ē tāk ē blō*, ensemble, en
gros, en un seul tas. *jē l' ē ākātē sē
pōryō ē tāk ē blō*. — A Saint-Pol-
ville, conc. : *blōk*.

blōkē, +, bloquer. — Par exten-
sion, *ēt, s' trūcwār blōkē*, être em-
pêché (de continuer son chemin,
etc.), par la pluie ou par toute
autre cause imprévue.

blōkē, +, petit billot (*blō*) sur
lequel on hâche ou on découpe la
viande. — Morceau de bois qu'on
enferme dans une maçonnerie à
l'endroit des portes et des fenêtres,
afin de pouvoir les fixer, les clouer
solidement.

blōdē, *blōdinēt*, ×, celui, celle qui
a les cheveux blonds. Ne se dit que

des enfants.

blãw, *blãz*, +, bleu, bleue. *dẽz* yũ *blãw*; — *ãn rõb blãz*; — *dẽ blãs-ẽ mãrõn*; — *ã kõtõ d' kãlmãd blãk ã blãs-ẽ rwẽy*. — Au fig., *fẽr vïr blã* à quelqu'un, lui causer un éblouissement en le frappant sur les yeux. — *vïr blãw*, se tromper, se méprendre. *l' õ vũ blãw*, *e' ẽtã pã lï*. — *ẽt blãw*, être ennuyé ou tracassé par un évènement malheureux, ne savoir que faire pour parer à une situation fâcheuse. *bẽ! õz ï sẽm blãw dpĩ tũ ẽẽ jũ lõ*.

blãẽ, +, centaurea cyanus; c. montana.

blãz ou *blãs*, +, s. f., mensonge, bourde, conte. *iĩ*, *e' ẽ dẽ blãs ãk tẽ m' kõt lõ!* — Même sign. : *kãkũl*, *kãlẽr*, *kãl*, *krãk*.

blãzãt, +, bleuâtre. *ã kõtõ blãzãt*.

blãzïr, +, v. a. et pr., bleuir. *ẽ l' blãzïeã ã mólẽ pũ fõr*, *vũ lẽj*, *ï srõ grãmẽ pũ byõw*. — *ã s' õ blãzï sẽ mẽ ẽn ẽbrũã dz ãkõreã nẽ*.

blãk, +, boucle. *dẽ sõlẽ ã blãk d' ãrjẽ*. — Même sign. : *ãblãk*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bãk*.

blãkõt, +, petite boucle.

blãz, ×; *ẽt*, *s' mèt dã lã blãz*, se tromper à son détriment, mal calculer son affaire, *s' blãzẽ*.

blãzẽ, +, tromper; — *s' blãzẽ*, se tromper, se mettre dans la gêne, s'abuser. *j'ẽn m' ẽrvõ mĩ blãzẽ ã e' pãvõ lõ*, *sũpõz!*

bõ, +, adj. (fém. *bãs*), subst. et adv., bas. *ã gãryẽ fõr bõ*; — *dẽ plãe bãs*; — *dẽẽd' pãr ẽ bõ*; — *ẽl bõ d' ãn pãj*; — *e' ẽ bõ*, *mn õm*, *eõ k' õ fẽjẽ lõ*.

— *ẽ bõ*, au sud. *ẽl vẽ ẽt ẽ bõ*; — *ẽẽl plãvõ ãl vyẽ d' ẽ bõ*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bã*.

bõ, +, bois, dans ses acceptions les plus ordinaires. *ãkãtẽ dũ bõ*; — *dũ bõ mõr*; — *ã plõ d' bõ*; — *kãẽ dũ mũgẽ dẽ e' bõ*; — *ãbãt bõ*. — *bõ ã pyẽ*, taillis. — *bõ nwãr*, ou plus fréquemment *nwãr bõ*, rhamnus frangula. — *bõ d' brẽ*, viburnum lantana. — *bõ d' kõ* ou *bõyõ d' kõ*, viburnum opulus. — *bõ d' prẽt*, evonymus Europeus. — Au plur., *bõ d' ẽyẽt*, tiges desséchées du pavot œillette, dont se servent les ménagers pour chauffer le four. — Au fig., *mõr bõ*, se dit d'un fruit sans saveur. *ẽẽ pãvãr lõ e' ẽ dũ vrẽ mõr bõ*. — *e' ẽ dũ bõ ã kõp*, se dit d'une personne âgée qui vient de tomber malade et dont la vie est en danger.

bõw, ×, s. m., poutre. *ãõkẽ-mẽ e' kãrtõ lõ ã e' bõw*. Employé dans ce sens concurremment avec le mot *sõmyẽ*. — Tronc d'arbre abattu et dépouillé de ses branches. *sĩ k' õz ãrẽm nãz ãsĩr sũ e' bõ lã-bõ?* — Banlieue : *bõw*.

bõbẽn, ×, bobine. Concurr. : *bãbẽn*.

†† *bõbõw*, +, adj., beau. *ẽ! k' e' ẽ bõbõw!* — Bien habillé. *k' ãl ẽ bõbõw*, *e' nẽnẽ!* — Au fém., *bẽbẽl*. *ũyẽ! k' ãl ẽ bẽbẽl*, *ẽẽl tũ fĩfĩl!* — Subst. m., jouet, objet quelconque paraissant beau aux enfants. *ãkãtẽ dẽ bõbõw*; — *ã byõ bõbõw*.

bõbõs, ×, subst. des deux genres, bossu. Se dit par moquerie.

bõe, +, grosseur au dos ou à

l'estomac, enflure, saillie. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bôs*.

bôeë, +. Voir *bôsë*.

bôeët, +, petite bosse, petite saillie. — Au plur., pavés défectueux, inégaux ou irréguliers qui, si on les employait, ne fourniraient qu'un pavage *bôeü*, raboteux.

bôeö. Voir *bwésö*.

bôeü, *üt*, +, adj. et subst., bossu; — raboteux, inégal, en parlant d'un chemin. — Conc. : *bôsü*, *üt*.

bôdë, *bôdës* (à Ramecourt : *bôdët*, fém.), âne, ânesse. — *bôdë d' sê-nikôlâ*, sorte de cavalier en pain d'épices commun saupoudré de non-pareille, de 15 à 20 centimètres de longueur, que l'on fabrique à Saint-Pol aux approches de la Saint-Nicolas. Les mamans ne manquent jamais, le jour de la fête de ce saint, d'en déposer un ou plusieurs dans le bas (*kôe*) de leurs bébés. — Au



bôdë d' sê-nikôlâ

fig., écolier (ou écolière) paresseux, qui n'apprend rien. *tî*, *ö pë dir êk t' êt ä rüü bôdë*. — Adjectivement :

i m' sän ä vîr k' ês fil ä l' ê kôr pâ bôdës êk l' ânë pâsëy.

bôdë, +, lit de sangle pliant, qui se tient ouvert par le moyen de deux traverses. — Tréteau sur lequel les *bûrës* mettent le linge mouillé, pour le faire égoutter. — Chevalet sur lequel les *mânnâë* *êl mâeö* déposent leur *bâk*, afin de le remplir de mortier et de le charger facilement sur l'épaule. — Le *gvo* des fagoteurs est quelquefois appelé *bôdë*.

bôdkü, *bôdkü*. Voir *bûdkü*

bôgë, +, battre les épis des gerbes sans les délier, ébaucher le battage, en quelque sorte. *bôgë dü blëy*; — *dël pâ l' bôgë*. — A Manin : *ébôkë*. — A Fruges : *éüpë*.

bôgje, +, s. m., bottes de blé à demi battues, que l'on donne quelquefois aux chevaux et aux moutons. — A Manin : *ébôkie*.

bôkâl, ×, bocal. *dë bôkâl*. Le sing. *bôkô* est aussi employé. — Banlieue : *bütël*. *bâyë-më pür ê su d' êe êik lâ-vö dë l' bütël*.

bôkë, +, bosquet. — A Saint-Pol-ville, conc : *böskë*.

bôkiyö, ×, bûcheron. *êë bôkiyö iz äböt ö prëm êe bö ä pyë*. — Banlieue : *bôkiö*.

bö-kötë ou *bâ-kötë*, ×, espace compris entre la chaussée et les fossés d'une route. — Même sign. : *âkötmä*, *âkötme*.

bö-pärä. Voir *byö-jë*.

bör, +, bord, dans ses acceptions les plus ordinaires. *ä bôr êl kâpyö*; — *êl bôr d' êe flö*. — Jupon. *äl ö mü*

sê byð bôr. Voir *kôtrô*. — Au fig., parti politique. *î n' ê puvê dël mêm bôr êk sê pêr*.

bôrâs, ×, s. f., borax.

bôrâê, +, border, dans ses accep-tions les plus ordinaires. — Appro-cher de. *î bôrd êl êêkâtân*.

bôrdêy, +; *fêr ân bôrdêy*, se soûler.

bôrdûr, +, bordure. — Au fig., *î n' frâ pâ bô d' ês frôtê à sê bôrdûr*, il ne ferait pas bon de s'attaquer à son honneur, de froisser ses con-victions, etc.

bôrn, +, borgne.

bôrnê, +, sans intelligence, sans capacité, en parlant des personnes.

bôrnîbûs, +, s., borgne (en mau-vaïse part). — Au fig., bêta, simple d'esprit; maladroit.

bôrnîf, +, s. f., soufflet (sur la figure). *tê-t, dô, â byê l' êrô ân bôrnîf*. — Même sign. : *bâf, jîf, kâlôt, pâf, plâmûs*.

bôrnîflê, appliquer une *bôrnîf*. Usité à Manin.

bôs, +; *ên n' ârvvâr ân bôs*, être complètement ivre. — Même sign. : *kôlûr, kûvit*.

bôsê, +, v. a. et pr., bosseler, bossuer; déformer. *â kôdrô tû bôsêy*. Employé concurr. avec la forme *bôêê*.

bôskô, bôskôt, +, s., bossu, bossue. — Par extension, individu de petite taille.

bôt, +, botte (chaussure); botte (de foin, paille, légumes, etc.); grande quantité. — Au fig., *ên n' ârvvâr ês bôt*, en avoir sa part (de peine, de chagrins, etc.). *êâkîê-n*

n' ô s' bôt.

bôtîê, vessie. Usité à Manin.

bôtlêt, +, petite botte. *ân bôtlêt êd kêrsô*.

bôtlêw, +, botteleur.

bôtlwâr, +, s. m., terme de *tûbâkyê*, bâti à clair-voie servant à botteler les *mânôt* de tabac avant de les transporter dans les magasins de l'Etat.

bôtyôw, ×, boisseau, contenant autrefois le demi-quart d'une *râzyêr*, et aujourd'hui la dixième partie d'un hectolitre. — Son contenu. *â bôtyô d' pâmêl*; — *trwê bôtyô d' sîkriô*. — Par analogie, grand cha-peau de dame de forme ancienne (époque de la Restauration); ne se disait que par moquerie. — Ban-lieue : *bôtyôw*.

bôtê. Voir *bân*.

bôv, ×, s. f., lieu souterrain, cave profonde taillée dans le roc. Certaines maisons des rues d'Arras et de Béthune, à Saint-Pol, possè-dent des *bôv* creusées dans l'émi-nence sur laquelle était bâti l'ancien château.

bôyêt. Voir *bâyêt*.

bôyôw, +, boyau. *krô bôyôw*, rec-tum. — *bôyô d' kô*, corde à boyau. — *bôyô d' kô* ou *bô d' kô*, viburnum opulus.

bô! bô! +, exclam. de surprise et en même temps d'approbation ou de désappointement, selon le cas.

bô, bôn, +, adj., bon, bonne. — *ês fêr â bô kôr*, se nourrir d'aliments substantiels. — *êt dê sê bôn*, être de

bonne humeur. — *êe bō mēnāš*, se dit (ironiquement) de deux époux qui sont continuellement ensemble. — Au fig., *il i fš bō* (dans une maison), ses habitants sont dans l'aisance, il ne leur manque rien. — Banlieue, conc. : *bwē, bwēn*. — A Ligny-Saint-Flochel, Marquay, Averdoingt, Monts-en-Ternois, Gouy-en-Ternois : *bwāz, bwēn*.

bōbārdē, +, bombarder. — Par extension, accabler de coups (faub. de Béthune). *tyá! sīnō k' ēj m' ārtyá, j' tē bōbārd!*

bōbāsē, +, faire bombance.

† *bōbō, bōbōn*, ×, adj., bon, bonne. *ē! mē nēnē, e' ēt-ī bōbō!* — *bōbō*, s., n'est guère usité; on emploie de préférence les mots *ēūēūk* et *sūsūk*. Voir ces mots.

bōe. Voir *bōf*.

bōdī, +, pli fait à une robe ou à un jupon, afin de les raccourcir ou bien de les orner.

bō-dyū, +, crucifix. — *ēl bō-dyū*, Dieu, le Saint-Sacrement. — A Saint-Pol-ville, concurr. : *bō-dyá*.

bōf ou *bōe*, +, bonde (d'un tonneau).

bōjē, +; *bōjē ā tōyōw*, y mettre la bonde.

bōjūr, +, bonjour. Quelques individus disent *būjūr* et, par abréviation, *jūr*. — *bōjūr!* ×, interj. marquant le doute ou l'incrédulité. *dīmēe, tē vērō, ōz ē prādrō ān pāēy. wē, bōjūr!*

bōm, ×, baume.

bōn, +, s. f., conte, histoire fausse. *ī nū-n n'ō kōtē ān bōn*.

bōn, +, s. m., borne (d'un champ, etc.). *ōn ō kājē e' bōn ēd plāe*. — Concurr. : *bōrn*, fém., forme seule employée au fig. — Vieilli à Saint-Pol, ville et faub.

bōn-dām, +, atriplex hortensis.

bōnē, +, bonnet. — *bōnē rō*; voir *tūrō*. — *bōnē tūrñā*, sorte de bonnet tuyauté qui ne se porte plus. On le nommait aussi *sār-tèt*, à cause de de son mode d'attache. Les personnes riches d'autrefois mettaient d'abord un serre-tête blanc, puis un second de soie noire recouvrant le premier de manière à laisser voir sur le front une petite bordure blanche, et enfin le *bōnē tūrñā* de dentelles qui couvrait le tout. — *bōnē d' ēvēk*, mitre; partie d'une dinde rôtie comprenant les deux cuisses et la portion du corps y attaché. *ō wārdrē e' bōnē d' ēvēk pūr ēdmē*. — *bōnē d' prêt*, fruit de l'evonymus Europeus. — A Herlinle-Sec : *bōnē d' jēdārm*, aconitum napellus. Voir *kāsk*.

bōnī, ×, boni. S'emploie souvent dans le sens d'*ābōdrwā*, de *drēgēl*. Voir ces mots.

bōnīfās, +, homme simple, crédule.

bōnīklē, +, bonnet de peu de valeur, confectionné sans aucune garniture; mauvais petit bonnet. *ā mēkā bōnīklē d' āryē*.

bōnmē, ×, bonnement. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bōnmā*. — Banlieue : *bōnmē, bwēnmē*.

bōnōm, +, pantin; dessin ou peinture représentant un personnage

quelconque. *em̄ òk ì s̄ f̄èr d̄è byò bõnõm, dõ.*

bõn-pȳè, ×, gamine. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bõn-pȳès*.

bõnt̄y, +, bonté. Employé conc. : à Saint-Pol, ville et faubourgs, avec la forme *bõt̄y*; dans la banlieue, avec les formes *bv̄ent̄aè, bv̄et̄aè*.

bõsw̄ar, +, bonsoir. — Par abréviation : *sw̄ar*. Dans la banlieue, quelques individus emploient le mot *bõv̄èp*.

bõ-t̄ã, +, bien-être, aisance, chaleur. — Avoir *bõ-t̄ã*, faire de bons repas, avoir toujours de l'argent à discrétion afin de pouvoir satisfaire tous ses goûts.

bõv̄èp. Voir *bõsw̄ar*.

bã, +, bœuf. *ã bã, d̄è bã*. Quelques individus disent, au plur., *d̄è b̄ãf*.

bãd̄è, âne. Forme employée dans les environs d'Hesdin, de Fruges et d'Auxi-le-Château.

bãfr̄v̄èy, ×, beffroy.

bãl, +, beuglement. *èl v̄ãk ãl vȳè d' f̄èr ã dròl d̄è bãl; kw̄è k' ãl ò?* Même sign. : *bãlm̄è*. Les personnes qui veulent bien parler emploient la forme *bãlm̄ã*.

bãlãf, +, s. m., action de *bãlè*.

bãlãr, bãkw̄ar, +, qui *bãl*, en parlant des animaux; — braillard, en parlant des personnes. *tã èf bãlãr lõ ì m' l̄èrõ p̄w̄è dõrm̄ir!* — Même sign. : *gãlãr, gãlw̄ar*.

bãlè, +, beugler. *s̄è vyò ì bãlw̄è ã t̄n̄r*. — Brailler, hurler. Même sign. : *gãlè*.

bãlm̄ã, bãlm̄è. Voir *bãl*.

bãt̄òr ou *bũt̄òr*, +, adj. *ãn vãk hãt̄òr*, vache qu'on ne peut réussir à avoir pleine, et qui est continuellement agitée, souvent furieuse, et pousse des beuglements semblables à ceux d'un *tòr* (taureau). On l'engraisse ordinairement pour la boucherie, et il est à remarquer que sa chair est rouge et de même aspect que celle du taureau.

bãv̄ãp, +, buvable. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bũv̄ãp*.

bãv̄ãj, +, boisson. *s̄è bãv̄ãj l̄i k̄ãt̄ pũ k̄èr èk s̄è m̄ãkãj*. — Par extension, soupe, aliment liquide quelconque. *j' è grãmè pũ k̄èr d̄èl èãr èk tũ è' bãv̄ãj lõ*. — Se prend généralement en mauvaise part. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

bãv̄ãtȳè, +, s. et adj., buveur, ivrogne. *vã fyũ? pũ sãv̄è k' è' è pã ã bãv̄ãtȳè!* — Vieilli à Saint-Pol-ville. — Même sign. : *bãv̄ãw*.

bãv̄ãȳè, ×, boire (*s' ãm̄ãz̄è*). *ì r̄èv̄èrõ s̄è kãrtõ, dõ, pãs ì vò tãd̄i bãv̄ãȳè pãr èi pãr lõ*. — Vieilli à Saint-Pol-ville. — Banlieue : *bãv̄ãlè*.

bãv̄ã, +; *dũ tã bãv̄ã*, du temps chaud, altérant. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bũv̄ã*.

bãv̄ãw, ãv̄ã, +, s. et adj., buveur, ivrogne. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bãv̄ãr, bũv̄ãr, bũv̄ãw*. — Même sign. : *bãv̄ãtȳè*.

bãvr̄iy, +, ribote. *èl b̄èit̄z̄ lõ, ìl l' ò f̄è d̄èn ãn bãvr̄iy*. — Même sign. : *rõstr̄iy, sũlr̄iy*.

brãe, +, brasse, mesure prise avec les deux bras étendus, équivalent à cinq pieds (1 m. 65 c. envi-

ron). *ē pū pārfō d' dī brāc.* — A Saint-Pol-ville, conc. : *brās.*

brācīy, +, brassée. *ān brācī d' ātrē;* — *ān brācī d' āfūrēy.* — A Saint-Pol-ville, conc. : *brācēy.* — Même sign. : *brācēyō.*

brāclē, +, bracelet. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brāslē.*

brācēyō, +, s. m., brassée. *ā brācēyō d' bō;* — *ā brācēyō d' trāmēn.* — Même sign. : *brācēy.*

brādās, perte, action de *brādē.* *ō-l' āō sālā tā d' sāvīt, nū pūfēōōw, kōm eōō y' ērō pūwā d' brādās.* Usité à Nuncq. — Voir *brādrīy.*

brādē, +, v. a. et pr., gâter. *mē pēm ī s' brādūwēt;* — *ēl tā ī s' brād'.* — Oter de son prix ou de sa valeur à une chose en la dégradant. *bē, ē l' kōpā kōm eō, t' ō brādē e' mōrsyō d' bō.* — Gaspiller. *fō pūwē brādē el ārjē, il ē trō rāl ā ē mōmē ēī.* — Vendre à vil prix. *brādē s' mārcādīz;* — *brādē l' mētyē.* — Au fig., *s' brādē,* en parlant d'un ivrogne, commencer à être soulé. *vū, nu ōm, ō vū brādē; rēnālē vūz-ē.* — *brādē sn ēfā,* le gâter, entretenir ses vices et ses défauts en ne le corrigeant pas quand il en est besoin. — Même sign. : *wātē.*

brādēy, +, s. m., enfant gâté; expression de tendresse et de cajolerie. *ā pti brādēy.* — *mōt ā grō, mē brādēy.* — Même sign. : *wātēy.*

brādrīy, +, action de *brādē;* perte, déchet. *y' ō gramē d' brādrī ā e' mōrsyō lō.* — *dōnē ā l' brādrīy,* vendre à vil prix. — A Nuncq : *brādās,* perte, déchet.

brādýē, ēr, +, subst., celui, celle qui *brād'*, qui gaspille, qui n'a pas d'ordre. *ēc brādýē lō, ī pēdrō tūdi s' tārtēn, dō!* — S'emploie aussi adjectivement. *ētēr nū, ēē jē lō ī sōt ā mōlē brādýē, ī m' sān ā vīr.*

brāf, +, grain humecté et germé servant à la fabrication de la bière. Un assez grand nombre d'individus prononcent *brāc.*

brājē, +, adj., altéré, pourri; se dit particulièrement du bois qui a subi l'action de l'humidité, et qui présente un commencement de décomposition. Ainsi, dans une meule de fagots restés longtemps à l'air, ceux qui reposent sur le sol sont toujours *brājē,* et leurs *rādō* (parements) se cassent nettement et sans grand effort comme du bois pourri.

brājē (s'), +, commencer à se décomposer, en parlant du bois exposé à l'humidité. *mē fāgō ī s' brājūwēt dē e' bō.*

brājwār, +, germeoir (d'une brasserie).

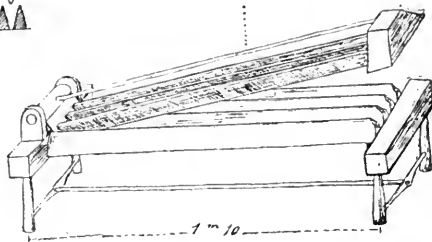
brāk, +, s. m., écervelé, étourdi, celui qui aime à faire beaucoup de folies et de bruit. *sē brāk ēd gāreō il ō rfē d' lē syēn.* — Adjectivement, *il ēt ā mōlē brāk.* — A Manin : *ēbrīāk.*

brāk, instrument servant à briser les tiges de lin avant de les *ēkūcē.* Usité à Ramécourt. Voir *mākwār.*

brākē, broyer le lin au moyen du *brāk.* Usité à Ramécourt. Voir *brōyē.*

brākē, +, changer (une voiture) de direction. *brākē ā drūwāt.*

brākō, +, support, morceau de



brāk.

bois que l'on place sous une poutre dont le bout commence à déperir.

brāšē, +, brasser (la bière). — Au fig., s'occuper. *jē n' sē mī eō k' i brās, k' i n' ārvyē pwē*. — Tramer, machiner. *vlō byē ān ār k' i bāvēlt, ēē-ēi; kwē k' e' ē-n n' ē k' i brāst-ē lō?*

brāšāw, +, brasseur. — Concurrément : *brāšār*.

brāsrīy, +, brasserie. Ne se dit que du lieu où l'on fabrique la bière.

brāv, +, adj. et subst., probe, honnête. — Adj., bien vêtu, orné, habillé avec soin. *ē! kōm ēl vlō brāv, āvā s' bēl rābīyūr!* — *s' fēr brāv*, mettre ses plus beaux habits, faire toilette de manière à pouvoir figurer avantagement.

brāvmē, +, bravement, courageusement. — Naïvement. *āl ō ālē lō pū s' fēr brāvmē ātrāpē*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brāvmā*.

brāvvrīy, ×, bravade.

brāštēy, ×, probité. *e' ē s' brāvūtē k' āl l' ā mī ddā*.

brāyāf ou *brāļāf*, +, s. m., action de brailler.

brāēār, ×, brancard. Forme em-

ployée par les individus qui ont la prétention de vouloir bien parler. *mō brāēār dē ġābrīōlē il ē kāsē*.

brāk, +, branche, dans ses acceptions les plus ordinaires. *ān brāk ēd sēyū*; — *ān grōs brāk*; — *ēl rīvyēr ā s' pārtāf lō ē dē brāk*.

brākāf, ×, branchages. Se dit ordinairement en mauvaise part.

brākēt, +, petite branche. — Par extension, petite quantité d'un végétal quelconque. *ān brākēt ēd pārsē*.

brākū, *īs*, +, branchu. *ān ēt fōr brākū*. — *ēy! āl ē byē trō brākīs, ēēl bāġēt lō!*

brālē, +, agiter, remuer. — Au fig., *brālē dē e' māe*, être sur le point de perdre sa position ou sa fortune.

brēy, +, s. f., vase, boue qui se dépose au fond des mares. *kēr dē ēēl brēy*.

brēdūl (*ārvnūr*), avoir fait une démarche sans succès; n'avoir rien tué, en parlant d'un chasseur.

brēlē, serrer fortement (un meulon de foin) avec des liens de paille. Usité à Manin.

brēn, †, saumure (?) N'est usité

que dans cette locution : *sâlê kôm brên*.

brêr, +, pleurer, crier, gémir, se lamenter. Se dit des personnes et des animaux. *kwê k' àl ô, l' fîl, à brêr kôm êô?* — *é' kô í brê*. — Au fig., *il ô êtêdú àn vâk brêr, mê í n' sê pwê dê kâel êtâf*, se dit de quelqu'un qui entend parler vaguement d'une chose qu'il voudrait bien connaître, mais qui ne peut y parvenir; ou qui veut se mêler à une conversation, après avoir saisi quelque lambeau de phrase pouvant l'intéresser.

brêrîy, +, action de *brêr*. Même sign. que *brêyâf*, mais d'un usage moins fréquent que ce dernier mot.

brêvyère, +, bréviaire.

brêyâf, +, s. m., action de *brêr*; pleurnicherie. *mô dyû! mô dyû! kâ jû k' é' ê k' ô fênrê tû é' brêyâf lô?* — Même sign. : *brêrîy*. Voir ce mot.

brêyâr, *ywâr*, +, subst., enfant pleurnicheur; celui, celle qui *brê* sans cesse. S'emploie aussi adjectivement. — Même sign. : *brêyû*, *ûs*. — Par extension, *àn klòk brêywâr*, une cloche qui sonne lugubrement.

brêyû, *ûs*, +, subst., pleurnicheur, enfant grognon. *mê! mê! mê! zâbêt, kâ lê brêyû d' êfâ k' êt yêe k' àl ô!* — S'emploie aussi adjectivement. — Même sign. : *brêyâr*, *ywâr*.

brêz, +, s. f. pl., braise. N'est employé au sing. que dans cette phrase : *mêt àn brêz sû s' pip* (pour l'allumer). — *dê fên brêz*, même sign. que le mot *brêzêt*. — Au fig.,

dêl brêz, de l'argent.

brêzêt, +, s. f. pl., menue braise (*fên brêz*) servant à emplir les chaufferettes, à *fêr dê kâvê*.

brê, ×, s. m., matière fécale. — *brê d' ôrêl*, cêrumen. — *brê d' âgâe*, gomme du pays, que secrètent le cerisier, le prunier, l'abricotier, etc. — *brê d' jûdâ* (faub. et banlieue : *brê d' jûdô*), taches de rousseur au visage. — Au fig., *â brê d' tyê*, une chose minime, un rien. — *â grô mô d' brê*, une personne d'un embonpoint excessif et sans énergie. — *í n' ê pwê d' brê*, il ne se laisserait pas marcher sur le pied sans protester, sans *s'ârbîfê*. — On dit souvent d'un jeune homme qui fait le difficile pour se choisir une femme : *í kêrô sê nê dê é' brê* (ou *dê êl bârny*), il choisira mal et sera malheureux en ménage. — *dû brê!* exclamation de dépit, d'impatience ou de mécontentement. *êy! dû brê!* *ô m' êbêtê!* — Faub., conc. : *brâ*; — banlieue : *brê*, *brê*.

brê, +, s. m., chose quelconque que l'on demande, un morceau de pain, par ex. Un mendiant (*brêbâe*) se présentant à une porte, dira : *bâyê-m â brê, s' í wâ plê!* — Vieilli.

brêbâlê, +, mener, porter partout. *mê â môlê êl kûvêl lô dê l' kûr : jê l' brêbâl kôrnzêl*. — Aller et venir. — Se dit aussi de deux jeunes époux qui ne sont pas encore en ménage et vont alternativement demeurer chez les parents de l'un et de l'autre. — En parlant d'un ouvrier, être sans ouvrage, ne savoir

que faire. *vlò dũ jãr k' i brëbãlt à dãw.* A, dans ce sens, la même sign. que le mot *bãlõeë*. — *s' brëbãlë*, se promener. *i s' brëbãlwë dë e' bõ d' gõeë*.

brëbë, +, mendier, vagabonder. Se dit surtout, et en mauvaise part, d'un individu qui cherche à *grüjle*, à se faire payer à boire, à mendier un repas. Vieilli.

brëbãw, +, mendiant, vagabond, gueux, quémendeur. — Par extension, celui qui demande toujours, quoique n'ayant besoin de rien. Se prend ordinairement en mauvaise part. — S'emploie aussi adjectivement.

brëdvë, +, eau-de-vie.

brëdzëgë, ×, ivre. *i s' õ rëndãlë à mölë brëdzëgë*. A Ramecourt : *brëgë*. — Même sign. : *rõs* ou *rõst*, *bũ*.

brëgë, +, terme injurieux, femme grande, mal bâtie et d'une intelligence peu développée. — Même sign. : *eãbrãk* (×).

brëgã, +, mauvais sujet, garnement, vaurien, coureur de rues. *të brëgã d' fyũ i n' ë rëspër pwë àn bõn*. — Se dit aussi, avec une légère pointe d'admiration, d'un luron, d'un enfant espiègle. *kã brëgã, kã eëf ëk eã fë eõ!* — Adjectivement : *fëjë ätesyõ à vũ, më gãreõ; õ vnë rüdmë brëgã, i m'sãn à vür*. — Même sign. : *bãdi*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brëgã*, subst.

brëëdãf, +, s. m., action de *brëëdë*. *ãvãk dë fõkãs õ n' fë k' dũ brëëdãf*. Vieilli à Saint-Pol (×). — A Fruges : *brëfõdãf*.

brëëdë, +, employer son avoir,

ses denrées, etc., à des choses inutiles; gaspiller, faire de la mauvaise besogne. Vieilli à Saint-Pol (×). — A Fruges : *brëfõdë*.

brëd', +, bride. *dë brëd' ëd eãbõ*; — *dë brëd' ëd bõnë*. — *brëd' ëd drãgõ*, bout de ficelle fixé aux deux extrémités du montant d'un cerf-volant (*drãgõ*), et à laquelle est lié le fil qui le maintient en l'air.

brëdëy, +; *ët brëdëy*, porter au visage, à cause d'un mal de dents ou d'une fluxion, un mouchoir plié et passé sous le menton comme les brides d'un bonnet. — Par extension, avoir mal aux dents.

brëf, +, s. f., gros morceau. *ãn brëf ëd pë*; — *ãn brëf ëd vyãd'*. — Même sign. : *eik*, *klip*, *klipõ*, *trik*. — Absolument : portion de pain accompagnée d'un *bürë* que les ouvriers emportent aux champs pour leur *ãreinë*. *prëd' ës brëf, ëpõrtë s' brëf*.

brëfõdãf. Voir *brëëdãf*.

brëfõdë. Voir *brëëdë*.

brëgãd', +, brigade. — Par extension, grand nombre. *ãn brëgãd' ëfã*.

brëjë, +, v. a. et pr., briser, dans ses acceptions les plus ordinaires. *i brëjrwë pütõ tüt k' i s' ën ïrwë d' ïeï*. — *pãr dë kãlãr kõm eõ eë blë i brëjt*. — *eã vũ brëjwë l'kãr eõ k'ãl rãkõtãwë lõ*.

brëj-fër, +, enfant qui abîme, déchire, casse tout ce qui lui tombe sous la main; qui use fort vite ses vêtements. Se dit aussi parfois d'un brutal, capable de tout casser.

brëkãl, s. f. pl., ou *brëktõ*, s. m. pl., +, morceaux de briques cassées

non utilisables. Se prend ordinairement en mauvaise part.

brikāsī, +, s. f. pl., êtres imaginaires, sorte de croquemitaines dont on emploie le nom pour faire peur aux enfants, ou pour les empêcher de sortir le soir. *sī tē n' jōk pavē, mē-fī-t ā tī : j' āb' eāl trāp' id gārnyē ē pī j' āpēl' ēē brikāsī.* — Même sign. : *lātūzēy*, f. pl.; *lōripēt*, m. sing.

brikāyō ou *brikālō*, +, morceau de brique pouvant encore servir. S'emploie ordinairement au plur.

brikōl, +, pièce de harnais, etc. — Terme injurieux qui s'applique à une femme peu estimable, à une coureuse, etc.

brikōlāj, +, s. m., action de *brikōlē*.

brikōlē, +, commencer un travail et ne pas le terminer. — Vivre d'expédients. *vō, il ō dū mō āsē ā brikōlē kōm i pē.*

brikōlāw ou *brikōlyē*, +, individu qui *brikōl*; ouvrier qui ne peut rester longtemps dans le même atelier, qui change souvent de métier, qui ne sait où être bien.

brikō. Voir *brikāl*.

brikōtāw, +, briquetier. A Saint-Pol-ville, conc. : *brikōtār*.

brīl, +, s. f., accroc à un vêtement, lambeau d'étoffe, loque. *ālē ā brīl.* — Par extension, petite partie. *i dēbāgājt ān brīl ā mūr.* — Vieilli.

brīlā ou *brīyā*, +, brillant; — prospère.

brīlē ou *brīyē*, +, briller; — prospérer.

brīlwār ou *brīywār*, +, s. f., personne qui aime les bijoux et la toilette, qui veut briller, éclipser ses compagnes. *tī, tē t' mārīrwē āvāk ān brīlwār kōm ēl?*

brīmēt, +, s. f. s., aliments que l'on emporte *dē s' mūzēt* lorsque l'on travaille au dehors et qu'on ne revient pas prendre ses repas à la maison. *ēpōrtē s' brīmēt.*

brīyō, +, pain pour les chiens fait avec un mélange de farine et de son. — Par extension, pain de mauvaise qualité ou mal réussi. *āvāk dēl jē kōm eō ō n' pā jānē fēr ēk dū brīyō.*

brīsk, ×, galon indiquant le grade ou l'ancienneté (dans l'armée). — *ān vyēl brīsk*, un vieux soldat chevronné. Même sign. : *vyū brīskō.*

brīskādāj, +, s. m., état de ce qui est *brīskādē*.

brīskādē, +, gâter, abîmer, briser. *j' ē ā tū mē grūjijē fē brīskādē d' ēel ārnū d' ōrē.* — *mē sālō d' ōm i m' ārō tū brīskādē mē mōlē d' mēnāj.*

brīskō, ×; *vyū* (ou *vyē*) *brīskō*, vieux soldat à chevrons. Voir *brīsk*.

brīskō, ×, petit morceau de bois d'environ dix centimètres de longueur, servant à jouer au *būt* (ou au *brīskō*). Voir *būt*. — En langage libre, membre viril. — Avant la Révolution : *brīskō*, mesure de capacité de la contenance d'un *bōtyō*. Voir ce mot.

brō, +, bras. *āvār mō ā sē brō;* — *vīl' ād sē brō;* — *lē brō d' ān krō.* — Au fig., *āvār sē brō kāsē*, être découragé, perdre son énergie par suite d'un événement malheureux

ou d'une mauvaise nouvelle. — N'est plus guère employé à Saint-Pol-ville.

brõ-ã-trwě, +, sorte de *trãsyě* servant à atteler trois chevaux de front, surtout pour labourer. Peu usité à Saint-Pol-ville.

brõdãf, +, s. m. pl., menteries.

brõdẽ, +, broder (sur une étoffe). — Mentir.

brõdãž, +, brodeuse. — *brõdãw*, *ãž*, menteur, euse. *fõ mĩ lz ãkũtẽ*, *ẽ' ẽ tũ brõdãž*.

brõjẽ-tũtãr, +, subrogé-tuteur. Forme employée par un grand nombre d'individus.

brõk, +, s. f., cannelle (d'un tonneau). Vieilli. — Grosse cheville de bois que l'on met à un tonneau en guise de cannelle et que l'on enlève chaque fois que l'on veut tirer une partie du liquide qu'il contient. — à *brõk*, en perce. *mõt ã tõjõ d' ẽid' ã brõk*. — *brõk ã lãn*, f. pl., morceaux de fer terminés en lame de couteau qui servent à maintenir tendues les *lãn* (cordeaux) des couvreurs et des maçons. — *brõk*, s. m. pl., dents. *il õ dũ yěyě ã sě tĩ brõk*.

brõkãr, +, s. m., dent canine, longue et pointue, du chat, du chien et de quelques autres animaux. *ĩž dõ ! ẽ' tyě lõ, sĩ k' ỹ t' ãẽrdrwě ãvã sě brõkãr !* — Par extension et par moquerie, dents d'une personne, lorsqu'elles sont un peu longues. — Familièrement, *dẽ pẽtĩ brõkãr*, les dents d'un enfant. — Voir *brõk*.

brõkãtãw, *ãž*, +, brocanteur. Peu usité.

brõkẽ, +, v. n., poindre, commencer à se montrer, en parlant d'une dent qui perce ou d'une céréale qui lève. *il õ dẽjõ dã dẽ kĩ brõkẽ*; — *mẽ swãl ỹ kmẽẽ ã brõkẽ*. — V. a., couper mal, déchiqueter ce qui devrait être tranché nettement. On *brõk* ce que l'on veut couper en se servant d'un outil mal affûté. *ỹ n' ẽtwõt-tẽ pwẽ kõpẽ, ẽẽ rãẽẽn, ẽ' ẽtwõt brõkẽ*.

brõk-ẽpẽn, +, rhamnus catharticus.

brõkõt, +, verge des petits garçons. Même sign. : *bẽbõt, bĩbit, bĩlõ*.

brõkrã, +, bâton ou traverse servant à maintenir les pieds d'une chaise; — degré d'échelle. Employé concurr. avec la forme *brãkrã*. — Même sign. : *bũjõ*. Un *brõkrã d' ẽkẽl* se nomme aussi *ẽkẽyõ*.

brõs (ẽ' ẽ), +, locution marquant une déception. *ẽj kõtwe d' ãrẽivwãr lõ grãmẽ d' ãrjẽ, mẽ ẽ' ẽ brõs pãr mĩ kõr ã kõw*.

brõsẽ, brosser. Voir *brũẽẽ*. — Au fig., ×, donner une *brõsẽy*. — *s' brõsẽ l' vãt*, regarder les autres manger, passer sous la table.

brõsẽy, ×, volée de coups de poing ou de bâton. — Banlieue : *brõsãẽ*. — Même sign. : *dẽjẽlẽy, dũl, ẽbrũẽũr, pũl, rãklẽy, rãẽũr, tãtũl, trĩpõtẽy, tũyũr*.

brõskẽ, +, brodequin.

brõsãr, ×, brosseur. — Banlieue, conc. : *brõsẽv*.

brõyẽ, +, broyer. — Par extension, *ẽt tũ brõyẽ*, être harassé de fatigue, ressentir des douleurs par tout le corps. — A Saint-Pol-ville, concurr. : *brwãyẽ*. — *brõyẽ*, ×, briser

les tiges du lin avec le *măkwār*, avant de les *ĕkĕĕĕ*. A Ramecourt : *brăkĕ*.

brōĕik, ×, bronchite.

brōn, +, figure grasse et joufflue. *il ô ân rûd brōn, tē fyū, ô vwĕ k' i mĕj grămĕ d' lĕ būli*.

brōyō, +, coup sur le visage, et par extension sur une partie quelconque du corps. *t'ăvĕ k' ā pā l'ălĕ, t'ĕrĕ pā reū ĕ' brōyō lō*.

brăĕn, +, bruine. *ô sĕm fĕ frĕ d' ĕĭl brăĕn*. — Au fig., semonce, réprimande. *ăl grūl ā tuūr, sūrta dpt ĕĭl brăĕn k' ĕs mĕr ā l' ô bălĕ ôrăz*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brūĕn*. — Vieilli dans le sens figuré.

brăĕnăĵ, +, s. m., action de *brăĕn*. Peu usité.

brăĕnĕ, +, brainer. *ăvĕk tū ĕō, i brăĕn tădĭ, ĕnō?* — A Saint-Pol-ville, conc. : *brūĕnĕ*.

brăĕkră, +, bâton de chaise, etc. Voir *brōkră*.

brăĕn, +, s. f., tombée du jour. *ôz ăvō ĕrĕĕ sk' ā l' brăĕn*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brūn*.

brăĕnăt, +, brunâtre. On dit aussi *brăĕnăt*.

brăĕnĕt, +, s. f., presque la brune, un petit espace de temps avant la brune. *ĵ' ĭrĕ vĭ vĭr ā l' brăĕnĕt*. — Jeune fille brune. *ăn tĭt brăĕnĕt*. — On dit aussi *brăĕnĕt*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brūĕnĕt*.

brăĕnĕy, +, s. f., temps brun, obscurité, épaisseur de la nuit. *d' ĕl brăĕnĕ k' i fĕjwĕ, ĵ' mĭ ĕ trōpĕ d' pyĕsĕt*.

brăĕvăĵ, +, aliment liquide; se dit spécialement de la nourriture préparée pour les bestiaux et qui a pour

base le son ou l'*ărbūlĕ* délayé dans de l'eau, le tout versé bouillant sur des racines fourragères coupées (*ĕĭktĕ*) en menues lanières.

brăĕvyĕr, bruyère (plante). Usité à Manin.

brăĕzĭl, +, soupe au pain. Voir *bărzĭl*.

bră, *brăn*, +, adj., brun, brune. *ĕl bră vĕp*. — Subst., *ă bră, ân brăn*. — A Saint-Pol-ville, le fém. *brăn* est employé concurr. avec la forme *brūn*.

brăĕiyĕt ou *brăĕiyĕt*, ×, s. f., menu bois, brindilles ramassées dans les bois, les vergers, etc. *ăn būrĕ d' brăĕiyĕt*. — Quelques vieillards emploient les formes *brăĕĭlĕt*, *brăĕĭlĕt*.

brăĕn, bruine. Voir *brăĕn*.

brūlăĵ, +, s. m., action de brûler; état de ce qui brûle; chauffage. *dū bō ĕ' ĕt ă ptĭ brūlăĵ dĕn ă pŵăl*. — Eclairage. *ĕ' ĕt ă byđ brūlăĵ, dū găĕ, mĕ ĕ' ĕ k' ĕă kăĭt kōr kĕr*.

brūlĕ, +, brûler, dans ses acceptions les plus ordinaires. — Être tout près d'un objet caché que l'on cherche.

brūlĕy, ×, s. f., quantité (de café) torréfiée à la fois dans un brûloir.

brūlĕy, +, adj., en parlant des personnes, pressé, impatient, actif, qui voudrait voir la besogne terminée sitôt que commandée. *dĕ ĵĕ brūlĕy*. — *tĭ, t' ĕ tădĭ brūlĕy*.

brūlĕ, +, s. m., vieux linge ou bois mort à demi brûlé et étouffé dans une petite boîte de cuivre ou de fer-blanc. Le *brūlĕ* tient lieu

d'amadou aux campagnards. — *bwât* à *brûlê*, boîte de métal contenant le brûlé. — Odeur de brûlé, odeur de linge brûlé. *ea sê rûdmê l' brûlê îei* : jû k' î y' êravê dû fû kâk' pâr ?

brûl-gâl, +, s. m., pipe très courte.

brûlêw, +, incendiaire. *â brûlêw d' mûzô*; *â brûlê d' mûwêy*.

brûs ou *brûsk*, +, brusque.

brû, +, broc. *â brû d' eîd'*; *â brû d' yôw*.

brûê, petite pluie de peu de durée. *il ô kâê ên tît brûê k' âl frô rûdmê dû byê*. Usité à Siracourt.

brûbrû, +, s. m., individu qui gesticule beaucoup, qui se monte pour un rien. S'emploie aussi adjectivement. — Même sign. : *brûê*.

brûê, +, s. f., brosse. *ân brûê à sôlê*. — Balai de crin; gros pinceau à long manche servant à badigeonner. *mê blâkêcêw il ôbli tûdi sê brûê*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brôs*.

brûê, +, s. m., individu qui se monte pour un rien, qui gesticule beaucoup. *kâ brûê d' ôm k' âl ô!* — S'emploie aussi adjectivement. — Même sign. : *brûbrû*.

brûêê, +, brosser. *î brûêwê s' mûrôn*. — A St-Pol-ville, conc. : *brôsê*.

brûêiyêt. Voir *brûêiyêt*.

brûir, +, bruire. Forme employée par un assez grand nombre d'individus.

brûil, ×, brouille. Même sign. : *brûlrîy*, *brûiyâf*.

brûlrîy, +, brouille. Même sign. : *brûil* (×), *brûiyâf*.

brûil-tût, +, brouillon (personne).

brûsâl, +, broussailles.

brûsâyâw, +, couvert de broussailles. *â rêdyô brûsâyâw*.

brût, +, pain. *âlê kèr dû brût*.

brûtâf, +, s. m., action de brûtê. — *â byô brûtâf*, commodité, facilité pour brûtê.

brûtê, +, transporter dans une brouette, et, par extension, dans un véhicule quelconque. *âlô, môê dê m' kârêt, êj vû brûtê â bû*. — *ês fêr brûtê*, se faire conduire en voiture. — Au fig., flâner, aller de droite et de gauche, être toujours en quête de nouvelles. *êdû k' e' ê k' îl ê rêvêwê brûtê, dô, e' grâ bâlôcâr lô?*

brûtêy, ×, charge d'une brouette. *ân brûtê d' âfûrêy*; — *ân brûtê d' fyê*. — Banlieue : *brûtêê*, *brûtêê*.

brûtêyêt, +, petite brûtêy. *ân brûtêyêt êd êêd'*.

brûtêw, *âê*, +, celui, celle qui brûtê. — A Saint-Pol-ville, conc. : *brûtêr*.

brûiyâf, ×, s. m., brouille. *y' ô â môlê d' brûiyâf êtêr âw*. — Banlieue : *brûlâf*. — Même sign. : *brûil* (×), *brûlrîy*.

brûzâf, +, s. m., action de brûzê. Peu usité.

brûzê, +, v. a. et pr., noircir, salir, barbouiller. *î s' ô brûzê â e' mûr*. — *vû fô êûkrê vû lê bûlî âvâk dèl kâstônâd' blâk, pàs âvâk dèl râs ôz êrê dû lê bûlî brûzêy*. — *blê brûzêy*, blé sali par des grains cariés. — *pê brûzêy*, pain fait avec de la farine de blê brûzêy.

brûzûr, +, noircissure, souillure, saleté.

bû, +, ivre. *j' êtwê bû*. Employé surtout par les individus qui veulent

bien parler. — Même sign. : *brēdzēg̃, rōst*.

bûe, +, s. f., tuyau de poêle ; conduit ou tuyau en terre cuite. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûis*. — Par analogie, se dit plaisamment d'un chapeau à haute forme. *mēt ês bûe*. — *bûe*, dent de fer d'une ère à bûe. Voir *ère*.

bûeō, +, bouchon (à bouteille). — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûeō*.

bûeō, +, buisson ; touffe d'arbrisseaux sauvages. — Buisson épineux isolé dans les champs et servant de borne. *Ûl bûeō d' eē dij-wīt*. — Partie de bois d'une certaine étendue. *Ûe bûeō ā rān*.

bûeō-ārdā. Voir *bûisō-ārdā*.

bûeōnē, +, pousser en buisson. Peu usité.

bûftrīy, ×, buffleterie.

bûk, +, très petite parcelle, minime quantité ; — grain de poussière, etc., pouvant se trouver à la surface d'un liquide ou dans l'œil d'une personne. *Û' ô dē bûk dē mē lē* ; — *Û' ē ān bûk dē mn āl*. — Négativement, *pwē ān bûk*, nullement, pas du tout. *Ûj n' āwē pwē ān bûk l' idē d' fēr eō*. — *Û' ô pū ān bûk ēd kārbo dē e' pwāl*. — Même sign. : *bērlik*.

bûkāj, +, tapage causé par les coups que frappent certains ouvriers pendant leur travail, ou par les enfants quand ils jouent. *tū e' bûkāj lō eā m' ēēit*.

bûkār, *bûkwār*, +, celui, celle qui *bûk*. — Enfant qui joue trop bruyamment (avec une planche, un marteau, par ex.). *Û' jōkrō-t-ī, dō,*

e' bûkār lō? — Même sign. : *bûkēw, āz*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

bûkē, +, frapper, heurter, retentir. *Û' ārwē bûkē travē fwē ā el Ûe*. — *Ûl tōmwār ô lō bûkē ā rūd' kōw*. — Battre. *āl bûkwē sē gārēō dūr ē fēr m*. — *s' bûkē*, se battre. — Lancer la seconde *kûl*. Voir *bût* (*jwē ô*).

bûkēt, +, petite *bûk*. *ān bûkēt ēd eûk*. — *tîrē ā l' bûkēt*, tirer à la courte paille. — Au fig. *bûkēt*, pl., argent. *byēn ũrā d' ārwār rā mē bûkēt*. — S'emploie quelquefois au sing. *ān tît bûkēt*, un peu d'argent. *sī k' Û' pōrwē kōr rārwār eēl tît bûkēt lō, ā tū l' mwē*. — On dit d'un individu avare ou économe, ou bien d'un marchand qui vend cher : *Û' n' dōn pwē sē bûkēt*.

bûkūw, āz. Voir *bûkār*.

bûkwār, +, s. m., tronçon de sureau dont on a retiré la moelle, et dans lequel les enfants introduisent deux balles d'étoupe ou de papier mâché, dont l'une, poussée avec un petit bâton, chasse l'autre avec bruit. — Même sign. : *kānō*.

bûllē, +, bluter.

bûllrīy, +, s. f., endroit d'un moulin où se trouve le *bûllwār*.

bûllwār, +, blutoir.

bûō ou *bûyō*, +, fuseau, chargé de fil ou non. — Partie du conduit d'une cheminée qui dépasse le toit. *ā bûō d' kmvny*.

bûr, +, beurre. *dū blā bûr, dū bûr gān*. — Au fig., *fēr sē bûr*, faire de bonnes affaires, amasser beaucoup d'argent. — A St-Pol-ville, conc. : *bēr*.

būrādrīy. Voir *būrīy*.

būrēs, +, femme qui fait la lessive (*lessiveuse*). *j' ē dē būrēs ā ē' mōmē ēī*. — *āvwār ān lāḡ ēd būrēs*, être bavarde à l'excès.

būrē, +, s. m., portion de beurre distribuée dans les fermes aux domestiques, *ūrē*, *vārlē*, *mēkēn*, etc. Les *būrē* sont préparés d'avance, et on leur donne en petit une forme semblable à celle des pièces de beurre. — L'*āsēy*, qui sert à faire apprécier aux acheteurs le goût et la qualité du beurre porté au marché, porte également le nom de *būrē*.

būrīy, +, buanderie. Quelques individus, croyant bien parler, emploient la forme *būrādrīy*. — Vieilli à Saint-Pol-ville.

būryēr, +, s. f., *ān bōn būryēr*, une vache dont le lait est riche en beurre, en fournit relativement beaucoup.

būs, ×, busc.

būs, ×, buste.

būt, +, but. — *jāvē ō būt* ou au *brīskō*, jouer au bouchon. Ce jeu consiste d'abord à *ētāpē* sur le sol un *brīskō* ou un simple bouchon sur lequel on dépose les enjeux. Chaque joueur, préalablement muni de deux *kūl* (palets), se met ensuite à la distance indiquée et commence par *plāēē*, ou jeter la plus légère de ses deux *kūl* de manière à la faire tomber à plat le plus près possible du *būt*; puis il *būk* avec la seconde *kūl*, c'est-à-dire qu'il la lance avec force contre le *brīskō* de manière à le chasser au loin tout en faisant

tomber l'enjeu à l'endroit où il était placé. La mise appartient à celui dont la *kūl* en est le plus près. Si le *brīskō* n'est abattu par aucun des joueurs, on fait une *ārnūz* (on double la mise) et l'on recommence la partie. La mise et les *ārnūz* successives font un *byō klūk* pour celui qui parvient à les gagner. — *fēr ō būt*, abatte le *brīskō*; par analogie, culbuter une chose quelconque.

būt, +, butte. — *īrē ā l' būt*, tirer à la cible.

būtōr. Voir *bētōr*.

būvā, altérant. Voir *bāvā*.

būvāw. Voir *bāvāw*.

būyō. Voir *būō*. — Au fig., *ā kūr būyō*, +, une toute petite personne bien portante. Même sign. : *ā kūr bū*.

būzāj, +, s. m., action de *būzē*. Se prend ordinairement en mauvaise part.

būzār, *būzwār*, +, subst., celui, celle qui *būz*. — S'emploie aussi adjectivement.

būzē, +, penser, réfléchir, avoir l'esprit fortement préoccupé. *ā tūdī būzē kōm ēō ōz āvē pūr sēr kākē kōs : dījē-mē-l l' ē*.

būzyōw, +, biseau. Forme employée par un assez grand nombre d'individus.

bū, +, bout. — *bū d' ōm*, homme de petite taille. — *ā kūr bū*, une petite personne. Voir *būyō*. — *bū d' tā*, espace de temps. — *ā tū bū d' ēā*, constamment. — *ō bū dū kōt*, *ō bū d' tūt*, après tout, en définitive. *kēwē k' ē' ē k' ō vōlē*, *ō bū dū kōt*? — *ō bū d' tūt*, *ēnō*, *ē' ē nū ōm*.

‡ *bûbûe*. Voir *bûbûk*.

‡ *bûbûk*, +, bouche des enfants. *ê kwê dō k' ô l' ô mî dē s' bûbûk, à e' nēnē lô?* — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûbûe*.

‡ *bûbûl*, ×, bouillie.

‡ *bûbûr*, ×, ventre des petits enfants. *t' ô dû yēyē à tē bûbûr, mē pûēē!* Même sign. : *bûdêrlô*.

bûbûr, s. m., torche de paille pour *bûrdê*. Voir *bûrbûr*.

bûeč, +, v. a. et pr., boucher. *âwâr sē nē bûeč*, ×, être enchifrené.

bûeīy, +, bouchée. *ân bûeī d' pē*.

bûe-trû, ×, vitrier.

‡ *bûdêrlô*, ×, ventre des enfants. — Même sign. : *bûbûr*.

bûdînēy, +, s. f., festin qu'il est d'usage de donner à ses amis lorsque l'on a tué un porc. Même sign. : *trîpēy*. — *bûdînēy*, plat de boudin. *ôz ârpôrtê â môle d' bûdînē à vî mēr, eâ lî frô plēzî*.

bûdkû. Voir *bâdûkû*.

bûfê, +, manger gloutonnement. Même sign. : *bâfrê, gâlîfê*.

bûfēy, +, bouffée; — lubie.

bûfiē ou *bûfiē*, +, bouffi, gonflé. Se dit surtout d'un malade qui a le visage enflé, ou d'un ivrogne à la face tuméfiée et bourgeonnée. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûfi*, *bûfi*.

bûfêw, *âz*, +, glouton. Même sign. : *gâlîf, gâlîfâr, lâbâf*.

bûfêw, +, adj., se dit du vent quand il souffle par bouffées. *êl vê il ê kôr fôr bûfêw*.

bûgônâr, nuâr, +, celui, celle qui bougonne sans cesse.

bûgr, *bûgrê*, +, subst., terme

d'injure ou de mépris sans signification précise. — A Saint-Pol-ville : *â bō bûgr*, un bon garçon, un luron. — La forme *bûgr* s'emploie devant une consonne. *êe bûgr lô, kôm il ô filēy!* — Se dit aussi pour donner plus de force à une expression. *ên n' âwâr sē bûgr dē só*, en avoir tout son souil. — *bûgr!* jurement, employé concurremment avec la forme moins grossière *bûgr!*

bûgrân, f., *bûgrê*, m., ×, ononis repens.

bûgrēmā, ×, fort, très, énormément. Concurr. : *bûgrēmā*. — Faub. et banlieue : *bûgrēmē, bûgrēmē*.

bûjê, +, bouger; — se remuer, être ou devenir plus actif.

bûjō, +, s. m., barre de chaise; échelon. Même sign. : *brôkrê*. Voir ce mot.

bûjônē, +, *bûjônē ân êkêl*, la garnir de *bûjō*.

bûjûr. Voir *bôjûr*.

bûjtâf, +, s. m., action de *bûjtê*. — Menu bois que les *bûjtê* ramassent et coupent dans un taillis. *mêté kôr ân pûyî d' bûjtâf dē e' fû*. On en façonne de grosses bourrées qu'on lie avec deux *âreêl*.

bûjtê, +, ramasser dans une taille désignée par le garde toutes les brindilles de bois mort, et y couper les ronces et aussi les menus branches, afin que le taillis, ainsi dégagé, puisse se développer et pousser plus vigoureusement. *ô bûjtê mârâî kî vyê, jû k' ôz î vâre?* Le droit de *bûjtê* est accordé aux indigents et même aux petits ménagers.

búřtáw, *áš*, +, celui, celle qui *búřt*.

búk, +, bouche, dans ses acceptions les plus ordinaires. *il ó s' búk plán*. — *grád búk*, grosse voix. *fěr éš grád búk*, crier fort, tempêter, disputer. — *ét pòrtè á s' búk*, être gourmand. — Au fig., *á plán búk*, flatteusement. *ó dī dū mó d' él iei, é pí é' é māmžél á plán búk lá-bó*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *búe*.

búkā, +, vacarme, tapage que l'on fait en se querellant ou en grondant quelqu'un. — *fěr él búkā*, crier, tempêter, *gālě*.

búkāně, +, gronder, faire du *búkā*. Vieilli.

búkāněw, +, individu qui *búkān*.

búkě, +, mal de bouche (chez les enfants).

búkě, +, bouquet. — *búkě tú fě*, dianthus barbatus (à Herlin-le-Sec : *kū d' rāl*); lychnis Calcedonica (nommé aussi *krwā d' māl*). — *búkě dē dām* (Saint-Pol-ville), saxifraga granulata.

búkět, +, petite bouche; se dit surtout de la bouche des enfants. Même sign. : *búkě*, m. (×). — *s' bājě á búkět*, s'entre-baiser sur la bouche.

búkě, ×, s. m., petite bouche (des enfants). *tyě! áv tē búkě, mē pūeě*. — Même sign. : *búkět*, f.

búl, +, boule. — Tête. *il ó ěn rūd búl*. — *pěrd' lá búl*, perdre la tête, devenir fou. Même sign. : *pěrd' lá būsól*. — *búl ěd něř*, viburnum opulus (variété cultivée).

búlāř, +, s. m., terme de *būrěs*,

eau dans laquelle on met bouillir le linge *ězyčpěy* (savonné), afin de pouvoir ensuite le laver plus facilement.

búlāk, +, s. f., petit amas de filasse qui se rencontre parfois dans le fil ou dans la ficelle. — *fěr búlāk*, ×, en parlant d'une toupie, rouler sur le côté au lieu de tourner sur le fer.

búlākěw, +, se dit du fil qui contient des *búlāk*. *dū filě búlākěw*.

búlā, *āt*, +₂ adj., bouillant. *děl yš búlāt*. — *tū kō tú búlā*, très chaud. — Au fig., *ā sā búlā*, une personne très vive, très active. — A Saint-Pol-ville, conc. : *būyā*, *āt*.

búlā, +, s. m., boubier sans fond, endroit où l'eau sourd en agitant le sable ou la terre du fond. *něři-t túdī d' ěn pā kěr dē ěě búlā ē pāsā pā é' mārě*.

búlājě, +, boulanger. — Faub. et banlieue, conc. : *búlěřě*.

búlě, +, s. m., peloton. *ā búlě d' lān*. Même sign. : *búló*.

búlě kūr, +, v., n'avoir pas assez d'argent pour payer ce que l'on achète; ne pouvoir, faute de matériaux, terminer un travail commencé; se trouver sans argent, après avoir dépensé plus que ses revenus.

búlěy, +, s. f., terme de *būrěs*; *ěn búlě d' lěř*, quantité de linge que l'on peut mettre au *búlāř* en une seule fois.

CHRONIQUE

Nous ne donnons que 4 feuilles dans ce numéro afin de réserver plus de place au travail de M. l'abbé Rousselot que nous donnerons en entier dans un seul cahier. Mais comme ce travail doit être présenté à la Sorbonne comme thèse, les règlements nous obligent à en retarder la publication jusqu'après la soutenance.

Les élèves de M. Gaston Paris, originaires des pays de langue française, ont offert à leur maître, à l'occasion du 25^e anniversaire de son doctorat, un volume d'*Etudes romanes* (in-8^o, 552 pages. Bouillon, 1891), dont voici le contenu :

BÉDIER (Joseph). — Le fabliau de Richeut.

BELJAME (Alexandre). — La prononciation du nom de Jean Law le financier.

BONNARDOT (François). — Trois textes en patois de Metz : *Carte des Chaiviers, la Grosse Entwaraye, une Fiauve récréative.*

CONSTANS (Léopold). — Notes pour servir au classement des manuscrits du *Roman de Troie.*

CORNU (Jules). — Etudes sur le poème du Cid.

COURAYE DU PARC (Joseph). — Chants populaires de la Basse-Normandie recueillis par l'auteur.

FLACH (Jacques). — Le compagnonnage dans les chansons de geste.

GILLIÉRON (Jules). — Remarques sur la vitalité phonétique des patois.

GRAND (Daniel). — Proclamation d'un héraut en dialecte montpelliérain (1336).

HAVET (Louis). — L'S latin caduc.

HUET (Gédéon). — Remarques sur les rédactions diverses d'une chanson du XIII^e siècle.

JEANROY (Alfred). — Une pièce artésienne du XIII^e siècle.

JORET (Charles). — La légende de la rose au moyen âge chez les nations romanes et germaniques.

LANGLOIS (Ernest). — Quelques dissertations inédites de Claude Fauchet.

MONOD (Gabriel). — Les *Annales laurissenses minores* et le monastère de Lorschl.

MOREL-FATIO (Alfred). — Duelos y quebrantos.

MURET (Ernest). — Sur quelques formes analogiques du verbe français.

OMONT (Henri). — Les manuscrits français des rois d'Angleterre, au château de Richemont.

PAGÈS (Amédée). — La version catalane de l'*Enfant sage.*

PIAGET (Arthur). — Chronologie des *Épître sur le roman de la Rose.*

PSICHARI (Jean). — Le roman de *Florimont*, contribution à l'histoire littéraire, étude des mots grecs dans ce roman.

RAYNAUD (Gaston). — La *Mesnie Hellequin*; le poème perdu du *Comte Hernequin*, quelques mots sur *Arlequin.*

ROUSSELOT (Abbé Pierre). — L'S devant T, P, C dans les Alpes.

SALMON (Amédée). — Remèdes populaires du moyen âge.

SUPET (Marius). — Observations sur le « Jeu de la Feuillée » d'Adam de la Halle.

TAVERNEY (Adrien). — Phonétique roumaine, le traitement de *TJ* et du suffixe *ULUM*, *ULAM* en roumain.

THOMAS (Antoine). — Vivien d'Aliscans et la légende de saint Vidian.

WILMOTTE (Maurice). — Glosses wallonnes du ms. 2640 de Darmstadt.

L'impression de l'*Authologie gascone*, dont nous avons annoncé la mise en souscription, est commencée.

On nous annonce la prochaine apparition d'une nouvelle revue destinée à l'étude des *Langues* et des *Dialectes*, sous la direction de M. Zanardelli, professeur aux cours de la ville de Bruxelles (19, rue Pépin). — 4 numéros de chacun 100 pages; abonnement, 10 fr. pour la Belgique; 12 fr. pour l'Étranger.

Le *Dictionnaire général de la langue française* du commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, par MM. A. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas, est déjà à son quatrième fascicule. Ce qui a paru contient une remarquable introduction, la lettre A et la lettre B jusqu'à BROUETTE. C'est plus que suffisant pour juger l'œuvre. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage à nos lecteurs et à nos collaborateurs. Ils y trouveront l'histoire des mots telle que la science a pu l'établir jusqu'à présent, et une classification méthodique des sons, telle qu'elle n'existe encore nulle part. Ce n'est pas seulement un livre à consulter, c'est encore un livre à lire et des plus intéressants. L'ouvrage complet contiendra 30 fascicules de 80 pages, dont le prix est d'un franc. On souscrit à la librairie Delagrave, 15, rue Soufflot.

LES
MODIFICATIONS PHONÉTIQUES
DU LANGAGE

ÉTUDIÉES DANS LE PATOIS D'UNE FAMILLE

DE CELLEFROUIN (*Charente*)

Pourquoi j'ai étudié mon patois et comment je l'ai étudié.

Les langues littéraires ont pour le phonétiste un avantage immense sur les autres parlars, celui de posséder une histoire et de fournir une série de textes d'âges différents où il est possible de découvrir une partie de leurs transformations.

C'est par elles que la science nouvelle des langues devait commencer. C'est à elles que devaient être demandées les premières bases du superbe édifice auquel n'ont cessé de travailler de beaux génies et d'infatigables ouvriers. Grâce à la perspicacité comme aux labeurs des premiers maîtres et de leurs disciples immédiats, nous savons maintenant quel lien étroit relie entre eux les idiomes qui sont parlés dans la portion occidentale de l'ancien empire romain ; nous savons que, depuis la conquête jusqu'à nos jours, c'est toujours la même langue qui, diversement modifiée, a servi à l'expression de la pensée de tous les peuples devenus romains par adoption. Nous pouvons même pénétrer en partie le mécanisme merveilleux de cette langue une à la fois et multiple, et suivre d'étape en étape presque tout le travail phonétique qui, au cours des siècles, s'est accompli dans son sein. Nous n'ignorons pas quelles conditions sont nécessaires à la naissance des principaux phénomènes, quelle influence les sons exercent les uns sur les autres, quelle entrave est apportée à leur évolution natu-

relle par des barrières qui les tiennent plus ou moins longtemps emprisonnés. Nous distinguons les lois qui ont leur raison d'être dans notre nature physique et celles qui prennent leur origine dans la faculté généralisatrice de notre esprit. Sans doute, toutes les questions qui ont été soulevées n'ont pas encore reçu une solution définitive ; mais il semble que l'édifice soit arrêté, non seulement dans ses lignes principales mais encore dans plusieurs des moins importantes.

Dès lors, l'obligation s'impose aux derniers venus, s'ils veulent travailler utilement à l'œuvre commencée, de tenter une voie nouvelle et d'exploiter de nouvelles carrières. C'est la pensée que m'inspirèrent, dès 1879, les mauvais livres de philologie romane qui me tombèrent sous la main.

Je fus choqué de les voir s'occuper des transformations de la lettre plutôt que du son dont la lettre n'est que le symbole, et, au lieu d'étudier une lettre morte, j'eus l'idée d'étudier le parler vivant. *L'Etude géographique sur la limite de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, de MM. de Tourtoulon et Bringuier, venait de me révéler l'intérêt particulier de mon patois, qui est à cheval sur la limite des idiomes du Nord et de ceux du Midi. Sur la foi de M. de Tourtoulon, j'entrepris donc l'étude du sous-dialecte marchois, auquel se rattache le patois que je parle depuis mon enfance, et je me mis à parcourir la région qui lui a été assignée, allant de village en village, interrogeant, sous la direction de MM. les Curés, les personnes nées dans le pays et de parents indigènes, notant toutes les différences que je rencontrais, depuis Saint-Claud (Charente) jusqu'à Ids, au delà de Montluçon, marchant toujours à la recherche d'une limite qui fuyait sans cesse devant moi. J'atteignis, par les renseignements que je pus recueillir, les monts de la Madeleine, et je m'arrêtai.

Je rapportai, de cette première expédition, des idées qui n'étaient plus celles de M. de Tourtoulon et des notes que j'espère utiliser un jour, mais que le plan de mon travail m'oblige pour le moment à laisser de côté. J'en rapportai quelque chose de meilleur encore, l'habitude d'observer.

Au retour, je tombai malade, et je fus contraint de rester dans ma famille avant d'avoir exploré la partie du territoire linguistique située à l'ouest et au sud de Saint-Claud. Ma mère devint alors le sujet de mes études, et, pendant plus de trois mois, je n'eus pas d'autre préoccupation que de surprendre ses moindres paroles.

Jusque là, je ne l'avais pas observée, persuadé que mon parler, que je

tiens presque uniquement d'elle, était identique au sien; mais je ne tardai pas à découvrir mon erreur, et j'acquis bien vite la conviction qu'à l'étude *géographique* il est nécessaire d'ajouter l'étude *généalogique* des patois.

Telle a été ma première initiation à la philologie romane. Depuis, des occupations nouvelles apportèrent un temps d'arrêt dans mon travail; mais elles me mirent à même d'entendre les parlers des environs de La Rochelle, d'Agen, d'Autun, de Lyon, de Chamonix, de Bourg, d'Annecy, etc., pendant qu'un ami éclairé de notre ancienne littérature, dont je n'oublierai pas les affectueux encouragements, M. Octave Falateuf, enrichissait ma bibliothèque de dictionnaires patois.

J'étais prêt à recevoir les leçons des maîtres, et, à partir de 1885, je pus suivre les cours de MM. G. Paris, P. Meyer, d'Arbois de Jubainville, L. Gautier, Longnon, A. Darmesteter, Gilliéron, Morel-Fatio, W. Meyer. Je dois à ces savants plus que je ne saurais dire. — Si jamais j'étais tenté de l'oublier, je n'aurais, pour me le rappeler, qu'à lire la première ébauche de ma thèse datée de février 1879.

Mais je ne serais pas juste, si, dans ma reconnaissance, je ne faisais une large part à l'École des Carmes, où j'ai trouvé, avec tous les agréments de la vie de famille, des échantillons variés des divers patois de France qui sont mis journellement à ma disposition avec une bonne grâce charmante. C'est à ce concours inappréciable que je dois d'avoir pu habituer mon oreille à l'analyse des sons et dresser l'échelle phonétique des différents patois gallo-romans.

Armé de ces nouveaux moyens, je repris l'enquête interrompue dans la vallée du Son qui arrose Saint-Claud et les vallées voisines en 1886 et 1887. Je la complétais en 1889 et 1890.

Enfin, je dois mentionner la mission philologique que le Ministère de l'instruction publique m'a fait l'honneur de me confier en 1889 dans les Alpes du versant italien, et qui m'a permis de faire la lumière sur des points restés obscurs pour moi jusqu'à ce moment.

Au cours de mes explorations, j'ai contracté bien des dettes de reconnaissance, et le bon accueil que j'ai rencontré presque partout me fait un devoir d'oublier l'hostilité ou la défiance dont j'ai été parfois l'objet. Comment, du reste, pouvait-il en être autrement? Une enquête sur le patois, c'est une chose si singulière, que je devais bien m'attendre à être traité en espion et à voir les bâtons levés sur ma tête, même dans mon propre canton et à l'instigation d'un homme de ma propre commune.

Aussi ne veux-je songer qu'aux personnes qui ont bien voulu se prêter à mes recherches ou m'y aider par de gracieuses indications. Mais qu'il me soit permis de faire une place à part dans mon souvenir aux membres de ma famille et à leurs amis qui, dispersés dans diverses localités, ont toujours été au devant de mes désirs, et, avant tous, à ma mère, que j'ai torturée pendant des mois entiers, car, avec elle, je ne me bornais pas à attendre les phénomènes, mais souvent j'employais toute sorte de moyens pour les provoquer sans nuire à leur spontanéité.

Une grosse question pour moi, comme pour tous ceux qui débutent dans l'étude des patois, ç'a été la représentation des sons. En comparant les appréciations de diverses personnes, je vis bientôt que l'oreille n'est pas un instrument suffisant d'analyse. Il fallait donc trouver le moyen de suppléer à l'imperfection de l'oreille pour préciser les faits qui sont du domaine de la philologie. Un mot de M. Gaston Paris, une heureuse idée de mon jeune ami J. Pierrot-Deseilligny m'ont mis sur une voie nouvelle par l'application de la méthode graphique à l'étude des sons.

J'ai été aidé dans mes recherches par M. Branly, le professeur de physique à l'Institut catholique, qui m'a dirigé dans les commencements; par M. Verdin, l'habile constructeur formé à l'école de M. Marey, qui a mis à mon service son expérience et ses appareils; surtout par M. le docteur Rosapelly, dont les premiers essais ont fait date dans la science, et qui a bien voulu me prêter son inappréciable concours dans les expériences de 1889.

Enfin, je ne saurais oublier celui à qui, après Dieu, je dois tout ceci, M. le docteur Hermann de Hundertmark, dont les soins éclairés et affectueux ont rétabli et conservé ma santé.

Objet et division de ce travail.

Entrepris sur une vaste échelle, ce travail n'a cessé de se restreindre au fur et à mesure que les connaissances de l'auteur s'étendaient davantage. A l'origine, il devait embrasser tous les patois de la zone qui entoure au Nord le plateau central de la France, depuis la Charente jusqu'aux confins de l'Allier et de la Loire. Plus tard, il se réduisit au seul patois de Celles-frouin, mais il devait le comprendre tout entier, phonétique, morpho-

logie, syntaxe et lexicque. Enfin, il fut limité à la phonétique et à ma seule famille, non que ma famille ait un langage à part qui la distingue à première vue des autres familles de Cellesfrouin, mais parce que les modifications phonétiques qui se sont produites dans son sein m'ont paru suffisantes pour une étude spéciale. Aujourd'hui, il ne me semble déjà plus mériter le titre que je lui ai donné en dernier lieu et que je lui conserve néanmoins; car, sur les trois parties dont il se compose, la seconde seule suppose une enquête générale sur le langage de ma famille; la première n'est toute personnelle, et la troisième est basée en grande partie sur le parler de ma mère.

Cette différence de méthode tient à la nature des points traités et aux différents genres d'observation qu'ils comportent. Dans la première partie, je cherche à déterminer la nature et les qualités des sons usités dans mon patois d'après les procédés de la méthode graphique; or, cette expérimentation délicate, je n'ai pu la faire jusqu'ici que sur moi-même. Dans la seconde, je tâche de rendre compte des transformations phonétiques qui se font jour dans les différents parlers des membres de ma famille établis à Cellesfrouin, c'est-à-dire dans cinq groupes de générations successives qui embrassent une période d'environ cent ans; il m'a donc fallu, chose facile du reste, recueillir des documents non seulement sur le patois de Cellesfrouin, mais encore sur celui de toute la région, et rechercher dans les chartes les traces du parler ancien. Dans la troisième, j'étudie le mode d'introduction de l'élément étranger dans mon patois et les modifications qu'il éprouve; trop imprégné moi-même de français pour me fier à mes propres impressions, j'ai dû demander à des relations intimes et prolongées avec un sujet illettré les observations qui servent de base à cette étude; or, ces conditions, je ne les ai trouvées pleinement qu'auprès de ma mère. J'ai pu ainsi étendre l'objet de mon étude et embrasser sous trois faces différentes la phonétique de mon patois. L'analyse scientifique des sons de mon propre parler, outre qu'elle permet de préciser ceux qui n'ont pas été le sujet d'une semblable expérimentation, nous met à même de saisir les transformations encore inconscientes qui s'opèrent dans le parler vivant. L'histoire des sons qui composent le fonds ancien de la langue nous montre en action et les lois purement physiologiques observées dans la première partie, et celles qui dépendent de notre nature spirituelle. Enfin, la recherche des troubles occasionnés dans le langage par l'introduction d'un élément étranger, et des modifications que ce fonds

nouveau est obligé de subir pour se faire accepter, en dehors de l'intérêt spécial qu'elle présente, nous autorise à jeter un regard sur cette période encore obscure de la vie des langues qui coïncide avec la substitution d'un idiome heureux à un autre moins fortuné.

Ce que je propose au lecteur, c'est donc en réalité comme une promenade dans un laboratoire de phonétique, où nous rencontrerons d'abord des fourneaux en activité et des cornues toutes prêtes pour les manipulations qu'il nous plaira d'entreprendre ; puis des fourneaux éteints, quelques-uns fumant encore, d'autres froids depuis longtemps, mais conservant tous des débris au moins des expériences antérieures, auxquelles des comparaisons, des rapprochements peuvent rendre la vie ; enfin des cuves de mélanges qui nous révèlent la force de résistance ou d'affinité des éléments mis en présence.

Il ne nous restera plus, après cela, qu'à réunir dans une conclusion les idées générales qui se dégageront des faits observés.

N. B. — Les renvois de pages (lesquels ont été faits sur le tirage à part) doivent être augmentés du chiffre 64 pour concorder avec la pagination de la *Revue*.

PREMIÈRE PARTIE

ANALYSE PHYSIOLOGIQUE DES SONS DE MON PATOIS —
LEURS MODIFICATIONS INCONSCIENTES —
MESURE DU TRAVAIL QU'EN EXIGE LA PRODUCTION

L'observation attentive de la nature donne toujours au delà de nos espérances. C'est ainsi qu'une simple analyse physiologique des sons de mon patois nous révélera les modifications inconscientes qui y prennent naissance, et nous fournira une évaluation approximative du travail qu'en exige la production. Je ne séparerai pas ces trois objets qui sont liés si intimement entre eux, et, comme les deux derniers découlent naturellement du premier, je m'attacherai uniquement à l'ordre que réclame l'analyse physiologique.

Laissant de côté, pour le moment, tout ce qui concerne l'analyse physique des sons, nous traiterons successivement des régions d'articulation, des variations qui surviennent dans la sonorité des éléments du langage, de la mesure du souffle employé pour la parole, de la durée et de la hauteur musicale des sons, et nous terminerons par une note sur les sons en voie de disparaître. Mais, auparavant, je dois faire connaître la méthode que j'ai suivie pour l'étude de ces divers phénomènes.

Cette partie, je l'ai déjà dit, est presque uniquement composée d'après des observations personnelles, n'ayant pas eu le loisir de renouveler les expériences sur mes compatriotes; mais, dans la plupart des cas, j'ai le contrôle de M. le docteur Rosapelly, et cela suffit pour en vérifier la valeur.

CHAPITRE I

MÉTHODE GRAPHIQUE APPLIQUÉE A LA PHONÉTIQUE

§ 1^{er}. — Appareils.

La parole est un mouvement, c'est l'air qui sort de la bouche ou du nez en vibrant sous l'impulsion des organes phonateurs. Il y a donc deux moyens de la saisir : directement, en prenant le tracé des ondes sonores ; indirectement, en prenant celui des mouvements ou des vibrations des organes qui la produisent. Ces deux moyens se complètent l'un l'autre, et nous sont fournis par la méthode graphique. Cette méthode autorise plusieurs procédés. Dans certains cas, on demande à l'organe lui-même de laisser la trace de son mouvement sur un instrument placé à sa portée. Dans d'autres, un intermédiaire est nécessaire, l'organe transmettant son mouvement à un appareil qui est à la fois récepteur et inscripteur. Le plus souvent, on est obligé d'employer deux intermédiaires : l'un qui reçoit le mouvement et le transmet, l'autre qui l'écrit¹.

APPAREIL ENREGISTREUR. — Toutes les fois que mes inscriptions n'ont pas été faites par l'organe lui-même, je me suis servi, pour les recueillir, d'un cylindre enregistreur mu par un mouvement d'horlogerie avec régulateur Foucault. J'en emprunte la figure, ainsi que je le ferai pour les appareils anciens que j'ai utilisés, au catalogue de M. Ch. Verdin.

On colle sur le cylindre une feuille de papier glacé, puis on la noircit à la fumée d'un rat-de-cave. Les instruments inscripteurs sont disposés sur le pied qui est engrené dans l'axe du chariot. On peut, à volonté, faire entraîner le chariot par le mouvement du régulateur ou le laisser immobile. En général, l'appareil permet à l'explorateur de choisir, suivant la nature de ses expériences, un mouvement lent, un moyen et un rapide.

¹ Il existe plusieurs essais d'inscriptions de la parole. Je signalerai à l'occasion ceux qui m'ont été de quelque utilité.

Lorsque les tracés ont été pris, on détache la feuille de papier avec un canif, en la coupant à l'endroit même où elle a été collée, et on la trempe dans un vernis¹.

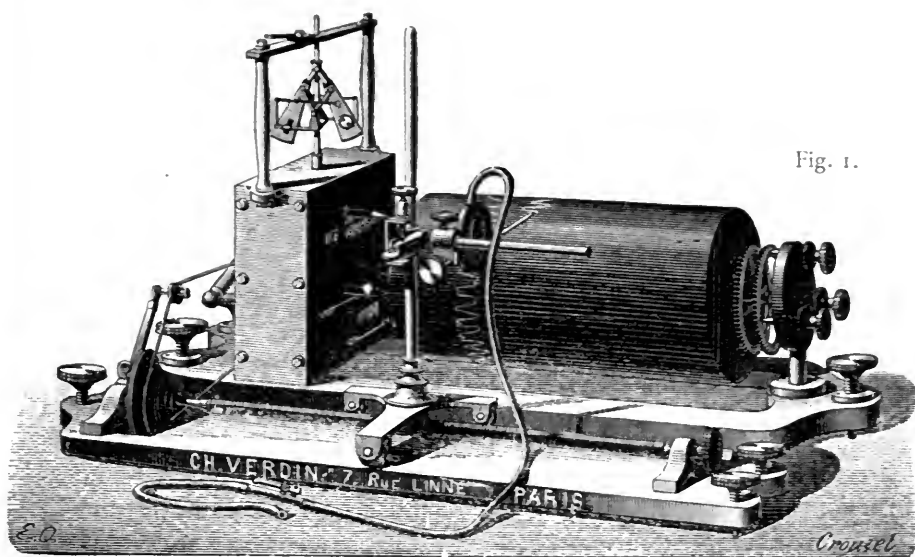


Fig. 1.

Lorsque l'inscription n'est pas faite par le récepteur lui-même, l'appareil écrivant est, ou bien le tambour à levier, ou bien un signal électrique, suivant que la transmission se fait par l'air ou par l'électricité.

TAMBOUR A LEVIER. — Le tambour à levier, dû au docteur Marey, se compose essentiellement d'une capsule de métal munie d'un tube permettant de la relier au tambour récepteur et fermée par une membrane de caoutchouc qui porte au centre un levier inscripteur. Divers organes permettent de fixer le tambour, d'allonger ou de raccourcir le levier, d'aug-

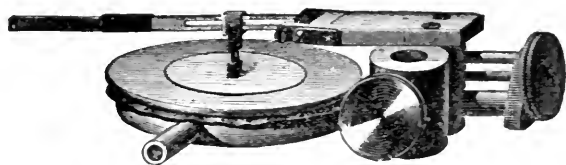
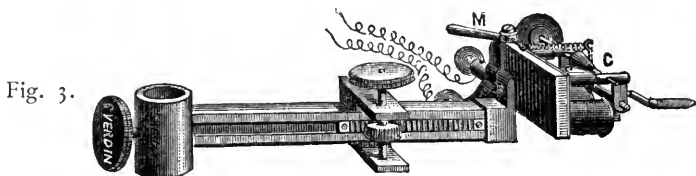


Fig. 2.

¹ Pour obtenir ce vernis, on fait dissoudre à saturation de la gomme-laque incolore dans de l'alcool à 36°, on ajoute un peu de térébenthine de Venise, et l'on filtre.

menter ou de diminuer son amplitude. Toutes les impulsions que reçoit la membrane du tambour récepteur sont reproduites par la membrane du tambour inscripteur et communiquées au levier qui les amplifie et les inscrit sur le noir de fumée du cylindre.

SIGNAL ÉLECTRIQUE. — Lorsque la transmission se fait par l'électricité, l'organe essentiel de l'appareil inscripteur est toujours un électro-aimant communiquant à un levier le mouvement dont il est animé. Je me suis servi du signal électrique de M. Marcel Deprez, construit par M. Verdin.



Le levier en fer doux, sollicité par l'électro-aimant, est ramené à sa place après le passage du courant par un ressort antagoniste, et, comme il est limité dans son cours, il peut indiquer un grand nombre d'inter-ruptions. Une crémaillère permet de rapprocher ou d'écarter l'instrument du cylindre enregistreur.

Je n'ai pas essayé de recueillir tous les mouvements qui concourent à la formation de la parole : j'ai dû me limiter à ceux qui étaient nécessaires pour la solution des questions que j'avais à traiter. Je me suis occupé uniquement des mouvements des lèvres, de la langue et du thorax, des vibrations du larynx, de la langue, des dents et des fosses nasales.

PALAIS ARTIFICIEL. — Pour déterminer les mouvements de la langue, j'ai employé un palais artificiel exécuté à la galvanoplastie sur un moulage de mon propre palais. Je m'étais d'abord servi, à l'exemple de M. J. Oacley-Coles¹, d'un mélange de farine et d'eau gommée dont je barbouillais le plan supérieur de ma bouche ; mais les expériences de M. Rudolf Lenz (*Zür physiologie und geschichte der palatalen*) m'ont donné l'idée d'employer un palais artificiel.

M. le docteur Rosapelly, bien antérieurement, avait eu la même pensée (*Essai d'inscription des mouvements phonétiques* — dans les *Travaux du Laboratoire* de M. Marey, 1876), et M. Hagelin l'a réalisée avant moi. Le palais artificiel, noirci au vernis du Japon et recouvert d'une couche

¹ Cité par M. J. Gavarret (*Phénomènes physiques de la phonation et de l'audition*, p. 402).

de pastel blanc, garde la trace des mouvements de la langue. Après l'expérience, il n'y a qu'à le retirer et à le photographier, comme fait M. Hagelin, ou, comme je préfère, à reporter les points de contact sur un dessin du palais préparé d'avance. Les photographies ont plus de précision, mais manquent de netteté. Il ne faudrait pas croire, du reste, à une rigueur absolue dans les mouvements : ceux-ci varient d'une façon assez sensible, suivant qu'une même articulation est produite avec plus ou moins de force.

EXPLORATEUR INTERNE DE LA LANGUE. — On peut transformer le palais artificiel en tambour récepteur au moyen d'une membrane de caoutchouc, et s'en servir pour mesurer la pression de la langue sur le palais.

EXPLORATEUR EXTERNE DE LA LANGUE. — Une heureuse découverte de M. le docteur R. m'a permis de construire un bon appareil pour l'étude

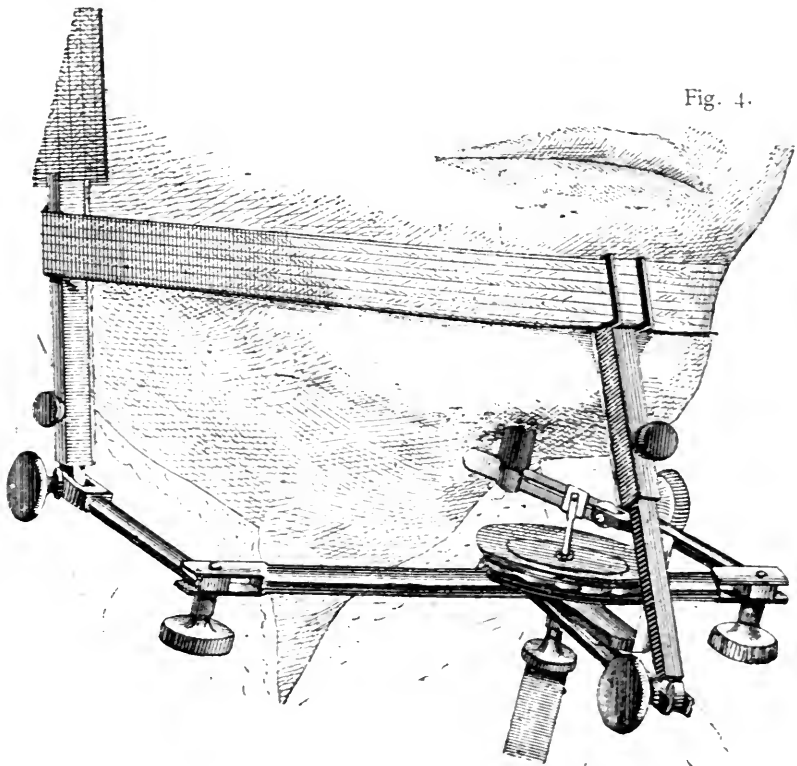
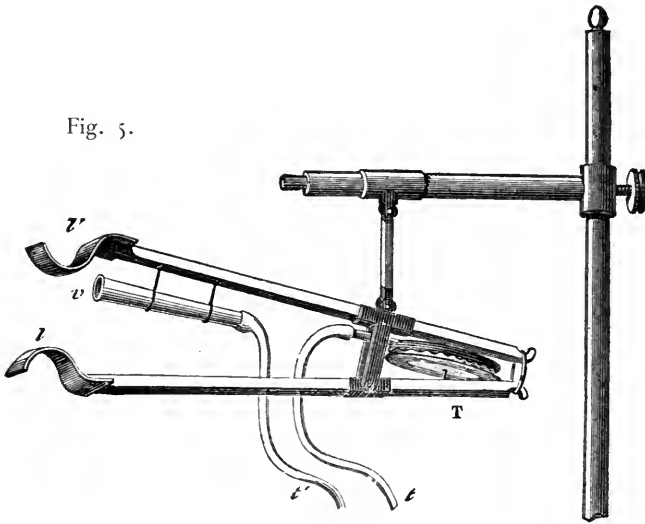


Fig. 4.

des mouvements de la langue. La langue n'est pas, comme on pourrait le croire, un muscle plat qui s'élève et s'abaisse. C'est un muscle qui se

dilata dans tous les sens : en même temps qu'il s'élève sous le palais, il s'abaisse sous le menton. Dès lors, un tambour placé sous le menton nous donnera l'élévation ou l'abaissement de la langue. Ce tambour repose sur une charpente métallique qui est fixée à la mâchoire inférieure et qui en suit tous les mouvements. De cette façon, la membrane du tambour n'obéit qu'à l'impulsion de l'organe à observer. Des articulations permettent d'adapter l'appareil à toutes les tailles, et une disposition spéciale rend facile l'exploration de tous les points de la langue.

EXPLORATEUR DES LÈVRES. — Les mouvements des lèvres sont recueillis à l'aide de l'explorateur des lèvres du docteur Rosapelly, qui est décrit dans l'*Essai d'insc. des mouv. phonétiques*.



L'appareil se compose de deux leviers, dont l'un porte le tambour récepteur, et l'autre une tige fixée au centre du tambour. A un bout, les deux extrémités des leviers sont reliées par un caoutchouc ; à l'autre, elles portent deux palettes destinées à recevoir les lèvres. Les articulations dont est pourvu l'appareil neutralisent les mouvements de la tête. On obtient ainsi la résultante du mouvement des lèvres, c'est-à-dire leur ouverture et leur fermeture.

La nécessité de faciliter l'expérimentation en vue de mes recherches sur toute sorte de sujets, m'a conduit à construire un nouvel appareil qui a en outre l'avantage de donner à volonté les mouvements de chacune des lèvres et la résultante de ces mouvements.

Il se compose de deux tambours dont les cuvettes sont soudées l'une sur l'autre, et dont les membranes sont reliées, par des tiges rigides et articulées, à deux leviers en forme de tenailles. Les branches des leviers sont maintenues écartées par la tension des membranes et suivent tous les mouvements des lèvres. Relié à deux tambours inscripteurs, l'appareil

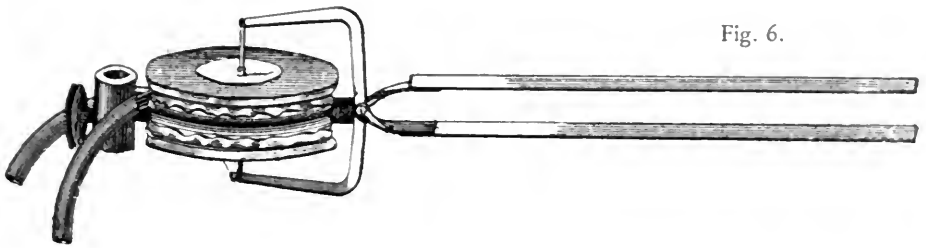


Fig. 6.

donne les mouvements de chaque lèvre; relié à un seul tambour par un tube en Y, il ne donne, comme celui de M. le docteur R., que la résultante de ces mouvements. L'instrument est fixé par une vis à un pied fixe. Si on craignait que les mouvements de la tête ne vissent troubler l'expérimentation, on pourrait le suspendre à un fil.

EXPLORATEUR DE LA RESPIRATION. — J'ai inscrit les mouvements respiratoires à l'aide de l'explorateur de la respiration, du docteur Marey. L'appareil est fixé au moyen de cordons sur la partie à explorer figurée par la ligne pointée. Un levier articulé transmet les mouvements au centre

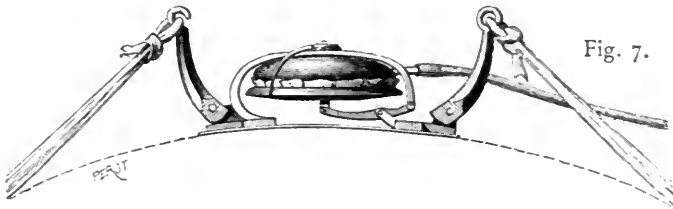


Fig. 7.

de la membrane. Je viens d'en construire un pour le travail de la révision, avec grande cuvette et double levier amplificateur.

J'aurais pu faire usage de l'explorateur de Paul Bert, qui a l'avantage d'être plus simple, moins cher et tout aussi sensible, m'a-t-on dit. On peut facilement le construire soi-même : deux membranes, portant à leur centre chacune un crochet pour maintenir le cordon qui doit entourer le corps, et attachées aux bouts d'un tube. La dilatation du corps fait tirer

le cordon, et par conséquent diminuer dans le tube la pression de l'air, qui revient à son état normal quand le mouvement a cessé.

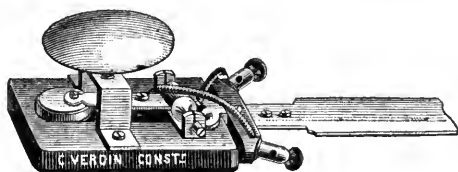
Fig. 8.



Tous ces mouvements sont d'une inscription relativement aisée. Il n'est pas de même des vibrations. Celles-ci, en raison de leur fréquence et de leur peu d'amplitude, opposent à l'explorateur une grande difficulté.

EXPLORATEUR DU LARYNX AVEC TRANSMISSION ÉLECTRIQUE. — L'appareil qui nous a rendu le plus de services, c'est l'explorateur du larynx, du

Fig. 9.



docteur Rosapelly. La description complète en a été donnée par l'auteur dans son *Essai d'insc. ph.* Il se compose d'une petite masse inerte suspendue entre les deux bornes d'un circuit électrique. Le moindre choc, si la masse est tenue en équilibre, suffit pour la rejeter sur l'une des deux bornes, et, par conséquent, pour ouvrir ou fermer le courant. Un bouton sert au réglage de l'instrument. Une lame d'acier et un manche en facilitent l'usage. On pose sur les cartilages du larynx soit le carré d'ébène, soit le bouton. Cet appareil peut encore servir à enregistrer les vibrations qui se produisent sur des surfaces rigides comme le nez, les dents, etc. Malheureusement, il est d'un maniement délicat qui exige une certaine expérience et qui rend nécessaires des tâtonnements ennuyeux et de fréquentes reprises.

EXPLORATEUR DU NEZ. — Un explorateur excellent pour les vibrations du nez est celui que le hasard a fait trouver à M. le docteur Rosapelly. Cet habile observateur cherchait le tracé de la pression de l'air dans les

fosses nasales, et il essayait un simple tube de verre. Faut de d'un bon tambour inscripteur, il en avait pris un vieux qui était au rebut. Il s'est trouvé que ce vieux tambour était dans les conditions voulues pour saisir non



Fig. 10.

seulement la pression, mais encore les vibrations de l'air. Je m'en suis rendu compte quand j'ai dû en construire un semblable pour mon usage. Une membrane trop flexible est entraînée rapidement par les mouvements d'une grande amplitude causés par la pression de l'air, et les mouvements vibratoires sont effacés. Une membrane un peu rigide, résistant aux premiers, est sensible aux seconds. Nous avons remplacé le tuyau de verre par une petite poire en verre, en bois ou en ivoire, qui entre à frottement dans le nez.

EXPLORATEUR DU LARYNX AVEC TRANSMISSION AÉRIENNE. — J'ai cherché dans ce sens un nouvel explorateur du larynx avec transmission par air. Après avoir expérimenté sans succès diverses sortes de membranes, j'ai essayé d'une simple capsule appuyée sur la peau tendue, et le résultat a

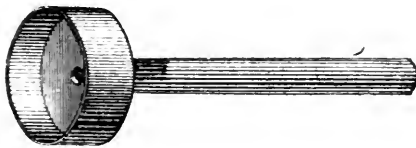


Fig. 11.

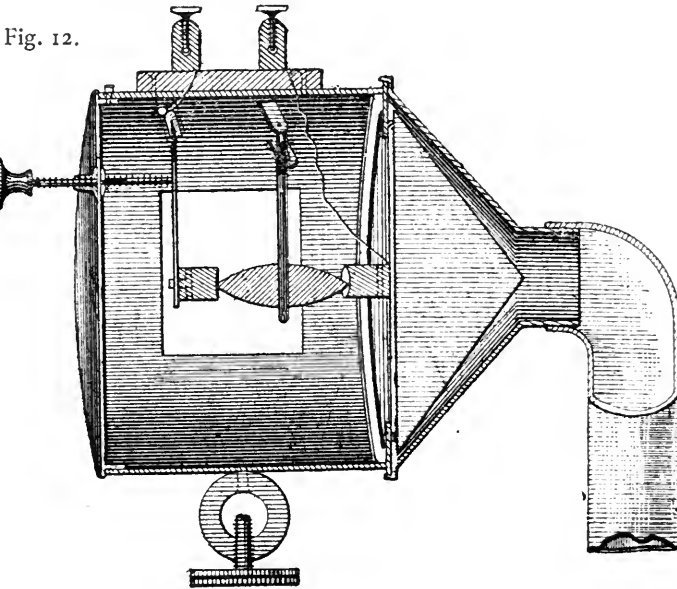
été satisfaisant. Je ne lui ai guère donné que 1 c. et 1/2 de diamètre afin de pouvoir l'introduire dans la courbure latérale du cartilage thyroïde, qui est le point le plus favorable pour l'exploration.

INSCRIPTEUR DE LA PAROLE. — Tous les appareils que je viens de mentionner sont des instruments d'analyse; ils appellent un instrument de synthèse qui saisisse la parole elle-même dans les vibrations de la colonne d'air parlante. C'est vers cet objet que j'ai dirigé mes premières recherches, portant, comme c'est assez l'ordinaire, dès le premier coup, mon ambition sur les points, les plus difficiles à atteindre, que je juge prudent de réserver aujourd'hui. Cependant, mes essais n'ont point été vains, et j'en présente les résultats dans un nouvel inscripteur de la parole. Je n'ai pas encore eu le temps d'en tirer tout ce qu'il promet; mais j'aurai plus d'une fois l'occasion d'invoquer son témoignage pour contrôler mes expériences antérieures et les compléter.

C'est l'appareil dont M. Pierrot-Deseilligny m'a fourni la première idée.

Après avoir étudié les principales tentatives faites dans le même but : le *phonautographe* de Scott (GAVERRET, *Phénomènes physiques de la phonation*, p. 353), le *logographe* de Barlow¹ (*The scient. proceed. of the Royal Dublin soc.* avril 1874, et *Journal de physique*, 1879, p. 79), l'appareil de M. Scheenebeli² (*Archives des sciences physiques et naturelles*, Genève, 1878, p. 79, — et n° du 15 février 1879), les flammes manométriques de M. Kœnig³ (*Quelques expériences d'acoustique*, p. 50), le téléphone inscripteur du docteur Boudet de Paris⁴, et enfin le graphophone et le nouveau phonographe d'Edison⁵; après avoir essayé de l'inscription directe de la transmission par air, je me suis arrêté à la combinaison d'un microphone et d'un signal électrique.

Le microphone est celui de M. Verdin, composé de trois charbons



horizontaux. Seulement, à l'embouchure qui portait directement la voix

¹ Le phon. et le logog. sont insuffisants pour enregistrer le timbre des voyelles. || ² Les résultats obtenus paraissent excellents. Les expériences sont à reprendre. || ³ Insuffisantes, tant qu'on ne les photographiera pas. || ⁴ Le levier inscripteur, mu directement par l'électro-aimant, a des mouvements propres. Je n'ai pas pu enregistrer le timbre des voyelles. || ⁵ J'ai essayé d'analyser les courbes du graphoph. au microscope; impossible, car elles sont incomplètes.

sur la plaque vibrante, et qu'il était indispensable de toucher avec les lèvres, j'ai substitué la disposition suivante, imitée du graphophone : un cône de cuivre est placé devant la plaque, et l'embouchure est fixée au bout d'un tuyau de caoutchouc. Cette modification rend l'appareil d'une grande sensibilité et d'un usage facile. Il suffit, pour qu'il entre en mouvement, de parler devant l'embouchure sans que les lèvres y touchent. De la sorte, on est sûr que les seules vibrations de l'air sonore agissent sur la plaque microphonique.

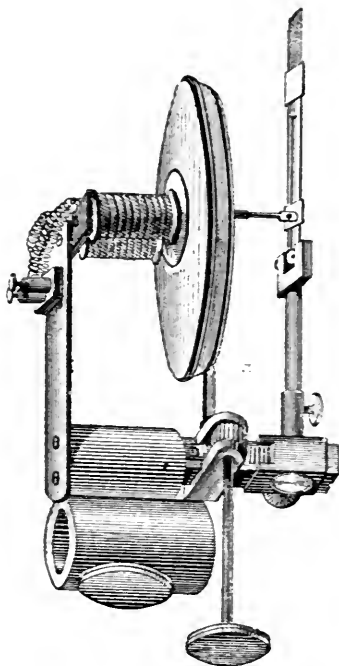


Fig. 13.

Le signal diffère essentiellement de ceux que je connais; il est construit pour donner non les interruptions, mais toutes les phases du courant, et de manière à atténuer autant que possible l'inertie du levier. Les électro-aimants sont forts; aussi faut-il une pile très énergique pour en vaincre la résistance. Dans le champ de leur influence est tendue une membrane de vessie portant, à son centre, d'un côté un fer doux, et de l'autre un levier articulé et amplificateur. Une couche de vernis la défend contre les variations hygrométriques de l'air. Des vis permettent de la rapprocher plus ou moins des électro-aimants, de régler la marche et le pouvoir amplificateur du levier. Les vibrations de la membrane, traduction fidèle

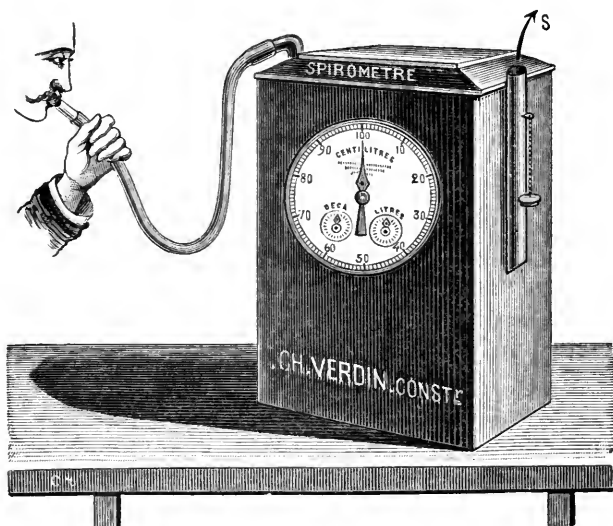
des différentes phases d'aimantation de l'électro-aimant, qui elles-mêmes correspondent exactement aux vibrations de la plaque réceptrice du microphone, sont reproduites par le levier, et inscrites par lui agrandies sur le cylindre enregistreur. Pour avoir la preuve qu'il en est bien ainsi, on n'a qu'à faire toucher légèrement la pointe du levier à la membrane d'un stéthoscope, et l'on entend nettement les paroles prononcées devant le microphone.

On pourrait craindre que la voix ne fût altérée comme dans le téléphone. Une remarque me donne à penser que cela n'a pas lieu. La membrane peut servir de téléphone; mais, au point où l'on entend le mieux, le levier, comme affolé, ne fait que des soubresauts. Son tracé, dans ce cas, ressemble assez à ceux du graphophone étudiés au microscope. La membrane touche alors à l'électro-aimant; c'est là la cause de sa marche irrégulière, et aussi, je suppose, de l'altération de la voix dans les téléphones. Un peu plus écartée des électros-aimants, la membrane a des vibrations plus régulières, moins fortes, et les tracés sont excellents.

Je signalerai, en terminant, trois appareils qui n'entrent pas dans la série de ceux que je viens d'énumérer, mais qui m'ont été utiles, soit pour contrôler, soit pour compléter mes tracés.

SPIROMÈTRE. — C'est un compteur à air sec. M. Verdin l'a employé pour mesurer la capacité pulmonaire. Le cadran peut être gradué de façon à laisser lire des centimètres cubes.

Fig. 14.



STÉTHOSCOPE BIAURICULAIRE. — Cet instrument permet d'entendre des bruits très légers. Les médecins s'en servent pour les auscultations délicates.

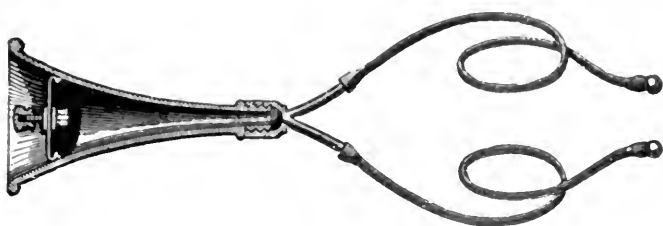


Fig. 15.

DIAPASON ACCORDÉ POUR LA VOYELLE *a* AVEC POIDS GLISSANTS. — Cet instrument a été construit par M. Kœnig en vue de mes études comparatives sur le son propre de l'*a* dans différents dialectes. On sait que, la bouche étant disposée pour la prononciation d'une voyelle, de l'*a* par exemple, si l'on remplace le son du larynx par celui d'un diapason rendant le son fondamental de cette voyelle, celle-ci se fait entendre clairement. L'opération est délicate, mais elle permet de fixer le premier degré de l'échelle phonétique. Je ne pouvais la négliger.

Grâce aux poids glissants, ce diapason peut donner de 1720 à 1856 vibrations simples à la seconde.

§ 2. — Lecture des Tracés.

Les tracés simples sont en général d'une lecture facile.

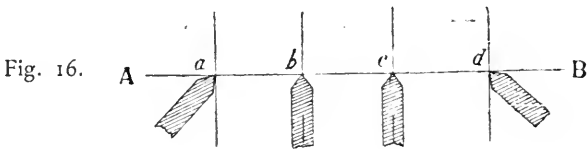
Les tracés des lèvres que j'ai utilisés indiquent seulement les différents degrés d'ouverture et de fermeture de la bouche. Les parties les plus hautes de la ligne correspondent à la fermeture, les plus basses à l'ouverture complète, et les points intermédiaires aux positions moyennes entre ces deux extrêmes.

La ligne du nez marque par ses ondulations la pression de l'air : elle s'élève ou s'abaisse à proportion que celle-ci augmente ou diminue. Les vibrations sont ordinairement très nettes, mais souvent elles ne sont visibles qu'à la loupe.

La ligne du larynx, tracée par l'explorateur électrique, est presque toujours bien imparfaite, mais elle marque nettement d'ordinaire le commencement et la fin de chaque groupe de vibrations.

Lorsque l'expérience comporte plusieurs tracés simultanés, il y a diverses précautions à prendre au moment de l'expérimentation, afin que la lecture puisse s'en faire sûrement. Ce qu'il importe de déterminer dans ce cas, avant tout, c'est le synchronisme des mouvements; autrement, la comparaison des tracés serait impossible.

Pour cela, on dispose sur le chariot les appareils inscripteurs de façon que la pointe des styles vienne toucher le cylindre noirci suivant une ligne droite horizontale. La facilité que l'on a d'allonger ou de raccourcir les appareils et les styles, permet cet arrangement. Pour s'assurer que l'on a bien réussi, on fait glisser le chariot à droite ou à gauche; la disposition est bonne quand tous les tracés se confondent en une seule ligne. Une concordance rigoureuse est difficile à obtenir, mais elle n'est pas nécessaire: une légère erreur se corrige aisément à la lecture. Or, à supposer que les styles soient bien réglés, tous les points placés sur des perpendiculaires élevées sur les lignes tracées à vide seront synchroniques. En effet, soit une rangée de styles *a, b, c, d*, si nous déplaçons le chariot, le cylindre enregistreur demeurant immobile, ces styles traceront la ligne horizontale *AB*; puis, si nous les ramenons à leur première place et que nous mettions le cylindre en mouvement, eux restant fixes, ils traceront des lignes verticales perpendiculaires à *AB*. Comme les points pris sur la ligne *AB* sont synchroniques, les points placés sur une parallèle le sont également. Or, une parallèle à *AB* est perpendiculaire à toutes les lignes engendrées par le mouvement du cylindre tournant devant les points fixes

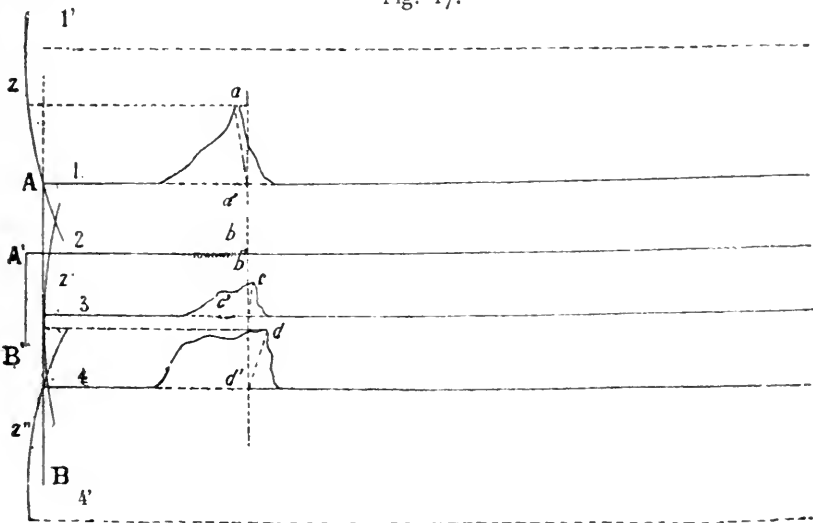


a, b, c, d. A la lecture, on place horizontalement les lignes tracées par les styles; d'où il suit que les points de ces lignes, qui se correspondent verticalement, sont synchroniques. On peut les considérer comme tels tant que les tracés ne s'écartent pas trop des lignes suivant lesquelles ils ont été réglés. Mais, dès qu'ils prennent une certaine amplitude, des corrections deviennent nécessaires. En effet, les styles, décrivant des arcs de cercle autour de leur point d'appui, cessent de marcher d'accord dès qu'ils s'écartent inégalement des lignes de réglage. Il faut donc reporter sur ces lignes tous les points que l'on veut comparer. Voici comment on procède: quand tout est prêt pour l'expérimentation, et avant d'avoir mis le cylindre en mouvement, on fait agir tous les styles de façon à ce qu'ils décrivent

des arcs de repère d'une certaine étendue. Cela fait, on procède à l'expérience. Au moment de la lecture on prend, sur les arcs de repère, trois points à l'aide desquels on trouve les centres correspondant aux axes des leviers, et, par ces points, on mène des parallèles aux lignes de réglage ; on obtient ainsi les lignes des axes. Alors, avec des ouvertures de compas égales à la longueur des leviers, ou, ce qui revient au même, aux rayons des arcs de repère, et, en prenant les centres sur les lignes des axes, on reporte sur les lignes de réglage les points qui s'en écartent. Enfin, des perpendiculaires élevées en ces points sur les lignes de réglage établissent le synchronisme cherché.

Toutes ces opérations sont faites dans la figure suivante. Je suppose quatre tracés : ceux du nez, 1, du larynx, 2, de la langue, 3, et des lèvres, 4.

Fig. 17.



Les lignes pleines sont celles que l'on obtient à l'aide des appareils ; les lignes pointées sont des lignes de construction. Les lignes AB et $A'B'$ ont été tracées par le déplacement du chariot lors de la vérification du réglage ; la ligne du larynx se trouve en retard d'une quantité dont il faudra tenir compte. Dans toutes les parties où elles ont été tracées par les styles fixes, les lignes 1, 2, 3, 4 sont les lignes de réglage. Les arcs de repère \tilde{z} , \tilde{z}' , \tilde{z}'' permettent d'établir les lignes des axes 1', 3 et 4'. J'ai reproduit à dessein les trois positions que peuvent avoir les styles par rapport au cylindre enregistreur : ou bien ils tombent perpendiculairement dessus, et, dans ce cas, la ligne de réglage et celle des axes se confondent (3) ; ou bien ils inclinent à droite (4) ou à gauche (1).

Le problème posé ici est de savoir dans quel rapport de temps se trouvent les points a, b, c, d . Au moyen d'arcs de cercles ayant leur centre sur les lignes des axes, et pour rayon la longueur des styles, nous abaïssons ces points sur les lignes de réglage en a', c', d' . Nous corrigeons l'avance de la ligne du larynx en reculant b en b' , puis nous menons une perpendiculaire par l'un de ces points. Or, il se trouve qu'elle les réunit tous; donc ils doivent être synchroniques.

Cette construction nous suggère un moyen de simplifier. La distance, entre a et la perpendiculaire élevée en a' , est égale à celle qui sépare l'arc de repère et la verticale passant par le point de rencontre de l'arc et de la ligne de réglage. Même observation à faire pour la ligne 4. De là il suit que, pour corriger l'erreur occasionnée par la marche du levier, il suffit de mesurer l'écart qu'il y a entre l'arc de repère et la verticale, pris à une hauteur égale à celle du point qu'il s'agit de rectifier, et de porter cette distance soit à droite, soit à gauche de ce point, suivant que l'arc passe soit à gauche, soit à droite de la verticale.

J'ai supposé jusqu'ici que les inscriptions sont instantanées, ce qui n'est pas. Il reste donc une dernière correction à faire si l'on veut s'approcher aussi près que possible de la vérité, celle du retard éprouvé par les appareils inscripteurs. Ce retard a été calculé par M. Marcel Deprez pour son signal électrique, et par M. Marey pour les appareils à transmission par air. C'est environ $\frac{1}{5000}$ de seconde pour l'aimantation, $\frac{1}{500}$ pour la désaimantation, et $\frac{1}{280}$ pour la transmission par l'air faite au moyen d'un tube de 4^{mm} de diamètre et d'un mètre de longueur¹, comme ceux que j'emploie. Ces erreurs sont tout à fait négligeables pour l'objet que je me suis proposé, et je n'en ai pas tenu compte. Je me suis servi d'un tube d'un mètre pour l'exploration des lèvres, de 0,50^c pour celle du nez.

Enfin, je dois dire que, dans bien des cas, il est possible de suppléer à toutes ces corrections par des inscriptions comparatives. S'il s'agit, par exemple, de savoir ce qui appartient à r dans le tracé de pra , il suffit d'inscrire successivement pra et pa . La comparaison des deux tracés nous montre les corrections toutes faites. Ce qu'il y a dans pra de plus que dans pa doit être vraisemblablement attribué à r . De même, pour juger le y de pya , ou le w de pwa , on inscrit à côté pi et pu . Les tracés ainsi obtenus, sont les plus faciles à interpréter, et ce sont ceux que je cite de préférence.

Lorsque c'est nécessaire, j'indique dans les figures les corrections toutes faites au moyen de lignes pointées.

¹ MAREY, *Méth. graph.*, p. 477 et 479. — *Trav.*, 1875, p. 142.

CHAPITRE II

RÉGIONS D'ARTICULATIONS

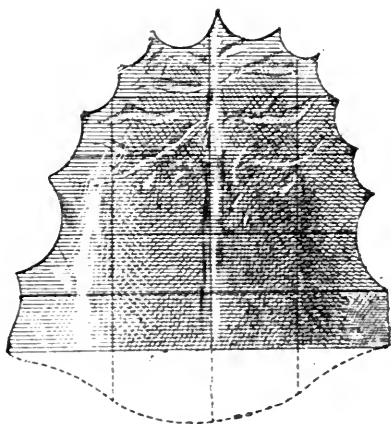
La parole se compose d'une multitude de sons et de bruits dont les principaux seulement ont trouvé place dans nos alphabets. Nos lettres, en effet, représentent non des unités réelles, mais des unités d'impression, et encore pas toutes.

Je traiterai des consonnes, des voyelles et de quelques sons employés pour des intentions particulières en dehors du discours, que l'on a appelés interjectifs.

Les observations ont été faites à l'aide du miroir, du palais artificiel et des explorateurs de la langue.

Le palais artificiel est représenté dans sa position normale comme s'il était vu par un spectateur placé au fond de la gorge. De la sorte, la droite et la gauche du palais correspondent à la droite et à la gauche du lecteur. Il a été divisé en plusieurs régions pour aider au report des tracés et en faciliter l'interprétation. La figure suivante le représente avec ses accidents,

Fig. 18.



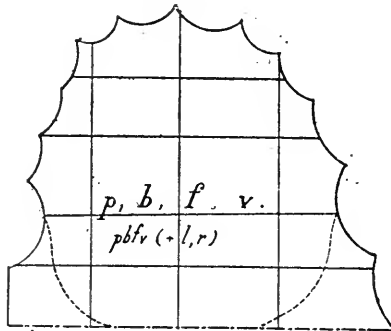
ses divisions et une coupe de l'arcade prise à la limite du palais dur. Les

articulations de même ordre ont été réunies dans le même cliché, et les limites des régions propres à chacune se distinguent par un pointillé spécial. Toute la partie du palais comprise entre ces limites et les dents, ou (pour les gutturales) le fond du palais, ou bien encore (pour *l*, *r*) une seconde limite de même pointillé, a été touchée par la langue au moment de l'articulation.

§ 1^{er}. — Consonnes.

Labiales : *v*, *f*, *m*, *b*, *p*.

Fig. 19.



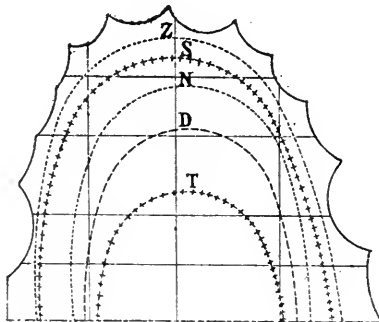
La langue est dans la position du repos : elle touche au palais par les coins à la hauteur des dernières dents. Pour *m* toutefois, il y a en outre un léger abaissement de la mâchoire supérieure. La différence d'articulation n'est pas là ; elle se produit aux lèvres.

v diffère de *f* par une fermeture moins complète et une tension moins énergique des muscles.

b se distingue du *p* par une pression moins forte exercée sur les lèvres. *m* a sur les lèvres la même position que *b*.

Dentales : *z*, *s*, *n*, *d*, *t*.

Fig. 20.



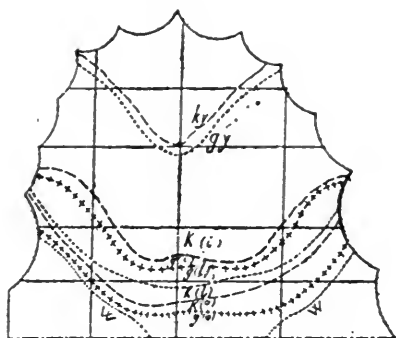
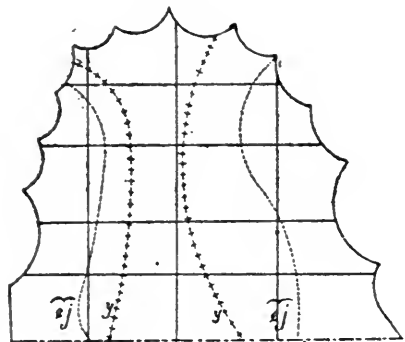
Pour ζ et s , la langue touche à peine le bord de l'arcade dentaire, moins pour ζ que pour s . Il ne peut pas en être autrement, puisqu'un passage doit être réservé à l'air qui s'écoule pendant l'émission de ces consonnes.

Pour n , d et t , la langue touche tout le tour des alvéoles et ne laisse de libre que le fond du palais. Il y a une différence notable entre ces articulations : le dos de la langue va en s'élevant depuis ζ jusqu'à t .

Palatales : y , j , ϵ , — k (i), — g (i), — g (o), — w , — \tilde{w} , — k (o).

Fig. 21.

Fig. 22.



Le y est la palatale qui s'avance le plus vers les dents. La langue s'applique sur les bords du palais et ne laisse au milieu qu'un sillon étroit (cf. fig. 27).

Le j et le ϵ ne se distinguent pas d'une façon bien sensible ou du moins bien constante; c'est un y dont la gouttière centrale se serait bien élargie, un peu plus d'ordinaire pour le j que pour le ϵ .

Le g et le k diffèrent peu, et leurs positions peuvent varier d'une façon très appréciable. La figure représente celles qu'ils prennent le plus fréquemment.

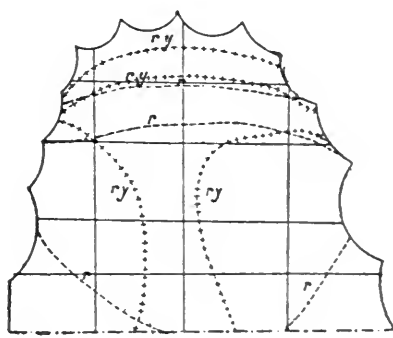
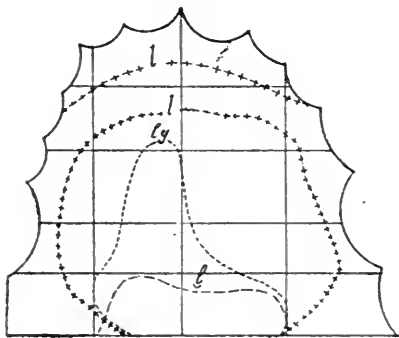
A côté g se placent les deux labio-palatales w et \tilde{w} .

Le w répond à peu près au g (o), le \tilde{w} à g (i) (cf. fig. 28). Le premier a sur les lèvres la position du u , le second celle d'un u .

Linguales : l , r .

Fig. 23.

Fig. 24.



l et *r* touchent au palais à peu près au même endroit, *l* plus que *r*, mais d'une manière différente. Pour *l*, la langue s'appuie par la pointe sur le palais et vibre par les bords. Pour *r*, elle s'appuie par les bords et vibre par la pointe.

Consonnes groupées et consonnes mouillées. — Dans les traces laissées sur le palais par deux consonnes successives, il est facile de discerner ce qui est propre à chacune d'elles. Les figures précédentes contiennent certains groupements. En voici quelques autres :

Fig. 25.

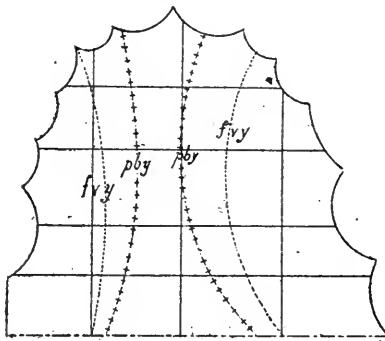
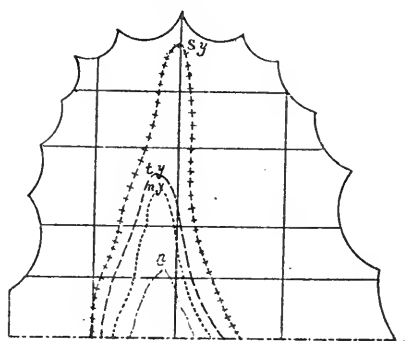


Fig. 26.



Il est permis de tirer de là les conclusions suivantes :

1° Dans un groupe, la première consonne a la tendance de s'accommoder à la seconde. Cela ne paraît pas pour *pl*, *pr*, *bl*, *br*, etc.; mais cela se montre pour *gl* et surtout pour *gy*, *ky*. Le *g* et le *k* sont très avancés vers les lèvres et fortement palatalisés : la trace de la langue sur le fond du palais ne peut être en effet attribuée qu'à ces consonnes, le *y* laissant à cet endroit une gouttière pour l'écoulement constant de l'air.

2° Les consonnes mouillées ne sont pas une simple combinaison d'une consonne et d'un *y*. Il existe en effet une différence considérable entre les tracés de *y* et de *ny*, de *l* et de *ly*. Les figures de *ny*, *ly* accusent nettement les mouvements successifs de *n*, *l* et de *y*. Il en est tout autrement de celles de *y*, *l*. Les premières sont des articulations complexes; ces dernières sont des articulations simples. Aussi *ny*, *ly* ne sauraient être maintenues, tandis que *y*, *l* peuvent être continuées indéfiniment. On ne peut donc pas dire, du moins pour mon patois, que *l* et *y* ne sont autre chose que *l* et *n* très intimement unis à des *y* suivants. Il est vrai que l'histoire de *y* nous montre toujours un *y* agissant sur la production de cette consonne. Mais il n'en est pas de même de *l* : une partie seulement des *l* remonte dans mon patois à *ly* ou *yl*. D'autres *l* (dans les groupes) se sont produits indépendamment du *y*.

Dans cette description, je ne ferai pas entrer le *h* et le *ɛ*, encore moins le *dʲ* et le *tʲ*, qui existent dans la région, par la raison qu'ils n'appartiennent pas à mon parler. Quoique je puisse les reproduire à la satisfaction de ceux qui les emploient, je ne saurais naturellement présenter comme absolument corrects les mouvements que j'exécute. Le *h* et le *ɛ* me semblent être, comme je l'ai dit dans la *Rev. des Patois g.-r.*, I, 315, les fricatives du *g* et du *k*. Ils sortent dans le pays d'un *j* et d'un *ε*. J'ai pu comparer en même temps sur ce point la prononciation des Saintongeais, des Lorrains et des Pyrénéens : je n'ai pas remarqué de différence notable. Quant au *dʲ* et au *tʲ*, je les note comme je les entends, sans prendre parti dans la discussion dont ils sont l'objet. Est-ce une articulation simple ou double? Les indigènes la croient simple. C'est tout ce que je puis dire en l'absence d'une expérience décisive.

Ainsi, le système consonnantique de Cellefrouin ne diffère pas de celui du français commun. J'entends par là le français qui tend à s'établir dans la classe instruite en dehors des variétés locales. Ces variétés sont plus nombreuses qu'on ne pense, et ne sont pas toujours corrigées par une éducation soignée. En tenant compte de celle-ci, je dois faire les remarques suivantes :

Mon *r* n'est pas celle d'un Parisien (*r̄*), ni celle d'un Lorrain (*r̂*), ni celle d'un Limousin (*r̃*), ni celle d'un Blaisois (*r̄*), ni celle de certaines régions du Midi (*r̂*).

Mon *b* n'est pas le *b̂* bi-labial de certains méridionaux.

Mon *d* et mon *t* ne sont pas le *d̂* et le *t̂*, avec la pointe de la langue reculée en arrière des alvéoles, qui se trouvent dans la Meuse, l'Yonne, le Gers, etc., ni le *d̄* et le *t̄* de l'Est et du Midi.

Mon *g* (+ *i*, *e*, *ɛ*) et mon *k* (+ *e*, *i*, *ɛ*) diffèrent également du *gy* et du *ky* du Centre et du Nord-Ouest, que l'on entend même à Paris dans le parler très populaire, et au Canada dans le langage cultivé, devant *a*.

Un Lorrain qui me lirait ne devrait pas considérer mes sonores comme les équivalentes des siennes.

Quant à mon *n* mouillée, je l'aurais crue d'un usage général, n'ayant remarqué *ny* pour *y* que chez des personnes nées hors de France, si je n'avais vu que M. Crouslé conseille une prononciation assez voisine de *ni* « *aniô* » (*Gr. de la lang. fr.*, p. 22), et que M. Passy distingue pour cette articulation des différences considérables : — *y*, *yy*, *ny* et même *y* nasalisé (*Les sons du fr.*, p. 23).

J'ajouterai, pour les Français du Nord, que l'*l* mouillée est un son dont ils n'arrivent qu'à grand'peine à se rendre compte.

Lorsqu'ils veulent prononcer *l̄*, ils ne font entendre que *ly*, ancêtre de *l̄*.

Aussi voyons-nous çà et là *ly* se substituer à *y*, le représentant actuel de l'*ÿ* en français, sous l'influence de Littré qui n'aura gagné, par son insistance à recommander un son à jamais perdu, qu'à faire rebrousser la langue de 1800 ans en arrière. J'ai constaté le fait dans la Meuse, où l'introduction de *ly* est due à un professeur de petit séminaire qui s'est appliqué à inculquer à ses élèves la *vraie prononciation de l'l mouillée*, et chez des Normands qui avaient imité la prononciation d'un élève du professeur meusien, devenu à son tour professeur à Paris. M. P. Passy a, lui aussi, remarqué que quelques personnes prononcent les *l mouillées ly*.

§ 2. — Voyelles.

La distinction des voyelles est due aux formes variées que peut prendre, grâce surtout aux lèvres et à la langue, le résonnateur buccal, et à l'intervention, pour quelques-unes, du résonnateur nasal. De là les divisions des voyelles en buccales et nasales, en labiales et linguales. De plus, si l'on considère surtout l'action de la langue formant de la bouche, un double résonnateur, en se redressant par la pointe, ou un seul, soit en restant étendue dans sa position normale, soit en se reculant vers la voile du palais, on peut aussi diviser les voyelles en *antérieures*, *neutres* et *postérieures*.

Voyelles neutres et voyelles antérieures.

Fig. 27.

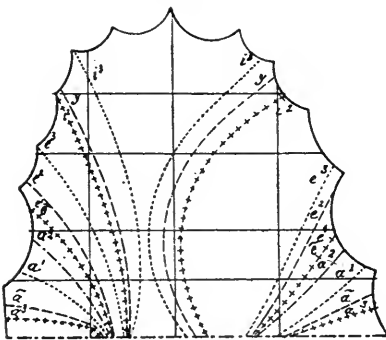
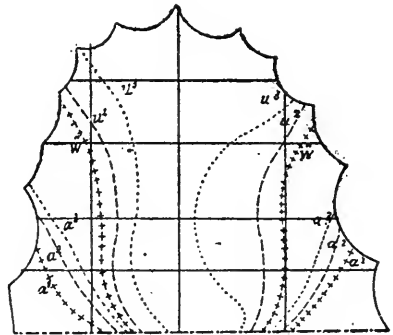


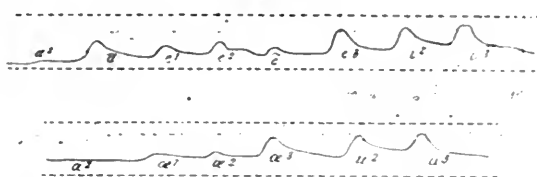
Fig. 28¹.



¹ Dans la fig. 28, corriger a^1, a^2, a^3 en $\omega^1, \omega^2, \omega^3$.

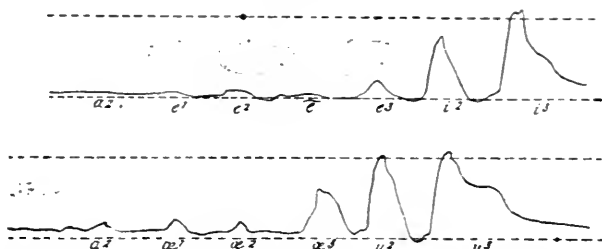
Elévation de la langue prise sous le menton, en arrière¹ :

Fig. 29.



Elévation de la langue prise sous le palais :

Fig. 30.



a — La voyelle neutre est pour moi *a*², l'*a* que je donne naturellement sans effort.

Autour de cet *a*, qui est comme le pivot de tout mon système vocalique, se forment deux autres *a* qui ouvrent l'un (*a*¹) la série des voyelles antérieures, l'autre (*a*³) celle des voyelles postérieures.

*a*¹ est très voisin de *a*²; il m'oblige à ouvrir un peu plus la bouche et à reculer les commissures.

*a*³ exige que la langue se reporte en arrière, de façon que la pointe ne dépasse pas les premières grosses molaires, et se creuse autant que possible; de la sorte, la cavité résonnante devenant plus large, l'ouverture de la bouche étant à peu près la même que pour les autres *a*, le son produit est plus sourd.

C'est de cet *a* que MM. Donders, Helmholtz et Kœnig ont recherché le son propre. M. Donders lui a assigné le *si*^b₂; MM. Helmholtz et Kœnig le *si*^b₃, soit 1800 vibrations simples à la seconde. Mon *a* est un peu plus aigu; il donne 1816 vibrations. Il est égal à celui d'un Mâconnais, et se trouve à la fois plus aigu que les *a*³ du nord et de l'est de la France (Normandie 1808, Lorraine 1806, Suisse romande 1808, Paris 1804) et plus grave que ceux du Midi (Aveyron 1824, Gers 1828).

e, *i* — Les voyelles qui continuent la série de l'*a*¹ (voyelles labiales

¹ Les lignes pointées dans cette figure et les suivantes permettent de comparer l'élévation de la langue pour les différentes voyelles.

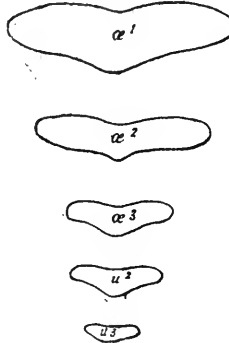
antérieures) sont : e^1 , e^2 , e^3 , i^2 et i^3 . L'élévation progressive de la langue est trop visible dans les tracés pour qu'il soit utile de s'y arrêter.

α , u — Ce sont les voyelles labiales qui correspondent aux précédentes pour la position de la langue :

α^1 à a^1 , α^2 à a^2 , α^3 à e^2 , u^1 à e^3 , u^3 à i^2 .

Ce qui les différencie, c'est la fermeture des lèvres, qui grandit succes-

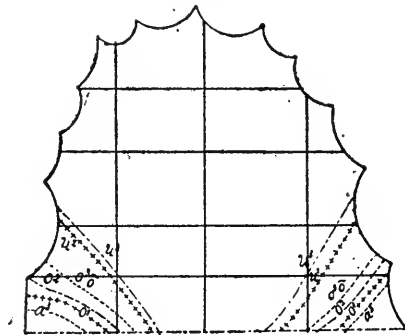
Fig. 31.



sivement depuis α^1 jusqu'à u^3 , et présente les ouvertures : $2^{\text{cm}} 9$ sur $8^{\text{mm}} 2$, $2^{\text{cm}} 3$ sur 5^{mm} , $1^{\text{cm}} 4$ sur 4^{mm} , $1^{\text{cm}} 2$ sur 4^{mm} , 7^{mm} sur 2^{mm} .

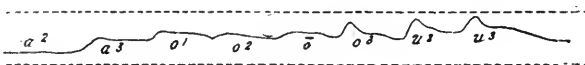
Voyelles postérieures.

Fig. 32.



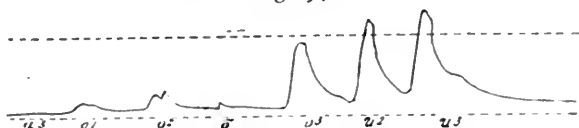
Elévation de la langue prise sous le menton, en arrière :

Fig. 33.



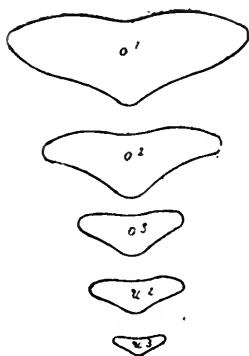
Elévation de la langue prise sous le palais :

Fig. 34.



Ouverture des lèvres :

Fig. 35.



La première voyelle de la série est a^3 , la seule qui ne soit pas labiale. o — Il y a trois variétés. La langue est à peu près dans la même position que pour a^3 ; pourtant elle s'élève un peu progressivement. Les lèvres s'arrondissent et laissent une ouverture de $3^{\text{cm}} 2$ sur 1^{cm} pour o^1 , de $2^{\text{cm}} 4$ sur 9^{mm} pour o^2 , de $1^{\text{cm}} 4$ sur 5^{mm} pour o^3 .

u — Comme pour l' i , je n'ai que deux variétés : — u^2 lorsque la langue, en se collant sur la limite du palais dur, ne laisse qu'une ouverture en forme de losange ($\langle \rangle$) d'environ 6^{mm} de longueur sur 4^{mm} de hauteur, et lorsque les lèvres s'écartent de $1^{\text{cm}} 3$ sur 4^{mm} ; — u^3 , lorsque le passage livré à l'air n'est plus qu'un petit trou produit par la fente du palais et la gouttière médiale de la langue, et lorsque les lèvres ne sont plus écartées que de 7^{mm} sur 2.

Voyelles nasales.

Le patois de Cellefrouin ne possède que trois voyelles nasales, \tilde{a} , \tilde{e} , \tilde{o} , dont aucune ne répond bien exactement aux voyelles orales que je viens de décrire.

\tilde{a} est un a^3 pour lequel le dos de la langue se relève un peu afin de rejoindre le voile du palais qui s'abaisse en même temps.

Les mâchoires sont aussi un peu moins écartées; cela est sensible quand je prononce successivement $a^3 \tilde{a}$ ou $\tilde{a} a^3$. Mais cette différence est acces-

soire, puisque je puis prononcer \bar{a} avec l'ouverture de bouche requise pour a^3 sans en changer le son.

\bar{e} — La langue est plus basse que pour e^1 de 2 à 3^{mm}. J'ai pu en juger à l'aide d'un miroir placé de façon que les dents du haut viennent se refléter sur le palais et que la partie inférieure de l'image rase la surface de la langue.

Dans cette situation, la moindre élévation de la langue devient sensible et facilement appréciable, car l'image des dents prend une coloration différente dès qu'elle est atteinte par la langue. J'ai à faire ici la même remarque que pour \bar{a} : la langue touche plus au palais que pour la voyelle buccale correspondante, et les mâchoires se rapprochent davantage.

\bar{o} est très sensiblement o^1 pour la position de la langue et des lèvres.

Classification des voyelles.

D'après ce qui vient d'être dit, il est clair que, sauf pour a , l'ouverture et la fermeture de la bouche, produites par le dos antérieur de la langue pour les voyelles linguales, par les lèvres pour les voyelles labiales, nous fournissent un excellent moyen de caractériser les différents timbres des voyelles. Nous avons de la sorte des voyelles ouvertes et des voyelles fermées. Si, d'autre part, nous considérons la tension musculaire, nous obtenons un résultat concordant. Les voyelles ouvertes sont, si l'on veut, des voyelles molles, relâchées, tandis que les voyelles fermées sont des voyelles dures, tendues, appuyées. Cette expression même d'*appuyées* est la seule par laquelle je puis me faire comprendre des paysans.

Voilà ce qui m'a fait préférer, malgré quelques inconvénients, cette classification à une autre qui serait fondée sur l'acoustique.

Dans la série linguale, les classifications acoustique et physiologique marchent de pair : e grave = e ouvert, e aigu = e fermé, i grave = i ouvert, i aigu = i fermé.

Dans la série labiale, c'est le contraire qui a lieu : o grave = o fermé, o aigu = o ouvert, u grave = u fermé, u = u ouvert, α grave = α fermé, α = α ouvert, u grave = u fermé, u = u ouvert.

a présente une difficulté spéciale : il est le point de départ des deux séries.

a^3 appartient aux voyelles postérieures (o , u). L'analogie de ces deux voyelles, dont la variété fermée est la plus sourde, a porté M. Gilliéron à marquer d'un accent aigu le son grave de l' a (comme \acute{o} , \acute{u}), ce qui a entraîné l'adoption d'un accent grave pour le son aigu de l' a (comme \grave{o} , \grave{u}).

Dès lors, a^1 est considéré comme a ouvert, et a^3 comme a fermé. Cette dénomination peut très bien se défendre au point de vue physiologique, puisque, en diminuant l'ouverture de la bouche disposée pour a^1 , au moyen

d'un carton troué, ou tout simplement avec la main pendant l'émission de la voyelle, on fait entendre un a^3 . Mais, pour les personnes qui ouvrent plus la bouche pour a^3 que pour a^1 (et la chose est possible, pourvu qu'elles conservent entre l'ouverture et la capacité du résonateur le rapport voulu), elle n'est point sans difficulté. Pour moi, elle est exacte, puisque l' a^1 est prononcé avec les lèvres réellement plus ouvertes que pour l' a^3 .

De la sorte, par ouverture ou fermeture des voyelles, il faudra ici entendre l'agrandissement ou la diminution de l'orifice du résonateur, à savoir : pour o , u , a , u , l'écartement ou le rapprochement des lèvres; pour e , i , les divers degrés de rétrécissement du canal laissé à l'air entre la langue et le palais; enfin, pour a , la plus ou moins grande ouverture de la bouche par rapport à sa capacité.

Ainsi, dans la notation introduite par M. Gilliéron, et que j'ai adoptée, les voyelles distinguées jusqu'ici par de simples exposants deviennent :

a^1	á	a^2	a (moyen)	a^3	á
o^1	ó	o^2	o (moyen)	o^3	ó
		u^2	u (moyen)	u^3	ú
e^1	é	e^2	e (moyen)	e^3	é
		i^2	i (moyen)	i^3	í
α^1	à	α^2	æ et è	α^3	á
		u^2	u (moyen)	u^3	ú

La voyelle moyenne α se trouve avoir dans la notation de la *Revue* deux signes, α et ϵ . Ce n'est que tout récemment que je suis arrivé à me convaincre de l'équivalence de ces deux sons. Je devrais donc supprimer ϵ , qui sort du système général; mais comme, en pareille matière, il n'est pas bon de se hâter, je garde α pour les toniques, continuant à employer ϵ pour les atones.

Les voyelles de Cellefrouin comparées à celles du français.

Je devrais maintenant, comme je l'ai fait pour les consonnes, comparer le patois de Cellefrouin au français commun. Mais ici le terme de comparaison me manque. Le français n'a pas encore réussi à imposer son système vocalique. En adoptant la langue de Paris, la province a pu remanier ses consonnes : elle avait, en général, peu à faire, et puis les différences étaient choquantes; mais elle n'a guère touché à ses voyelles.

Le français, du reste, ne s'est pas montré exigeant sur ce point. Dans sa patrie même, il ne semble pas tenir à une homogénéité parfaite. Il permet pour les voyelles quelque chose de vague et de flottant : on trouverait dans une même famille, comme dans celle de M. Passy, une éton-

nante variété. La province non plus ne tient pas à reproduire les voyelles parisiennes, et, pour ne parler que de moi et de mes compatriotes, nous avons l'oreille blessée par certaines voyelles de Paris. Je ne dirais pas *ëökölä*, *päyäs*, *möpärnäs*; je préfère mon français régional *ëökölä*, *päyäs*, *möpärnäs*.

Mais ce n'est pas le français parlé qui se répand; c'est le français des livres; et celui-ci est plus accommodant encore. Chacun n'y lit que les voyelles de son propre parler. L'enseignement vient bien rectifier quelques points; mais ces points sont peu nombreux, tant est grande notre indulgence en cette matière! Du reste, les maîtres ont souvent les défauts de la région où ils enseignent, s'ils n'en ont pas de pires. Au surplus, l'enseignement ne corrige pas toujours. Plus d'un son barbare peut invoquer sa paternité. A côté de l'influence des maîtres, il y a la tendance trop généralisatrice des élèves, qui est une nouvelle source d'erreurs. Je disais: *mé pèr* « mes pères ». Corrigé pour *pèr*, j'ai cru qu'il fallait de même changer *mé* en *mè*, et je dis « *mè pèr* ». Enfin, certains mots échappent à l'analogie des autres et entrent dans le langage avec la forme sous laquelle ils ont été entendus: *a* atone est toujours *ä* dans mon français, et pourtant je dis *náyĩ* « Neuilly ».

Il n'y a donc pas de règle précise pour fixer le timbre des voyelles. Cependant, au milieu de la variété qui règne sur ce point, on peut, dans le plus grand nombre des sujets, reconnaître une même gamme vocalique. Sans doute, chez les personnes peu cultivées, on surprend des voyelles intermédiaires, comme, pour donner quelques exemples, *ä* pour *à* aux environs de Noirétable (Loire), et dans bien d'autres endroits encore sur la limite de l'*a* \rightsquigarrow *é*, *â* pour *á* en un grand nombre de lieux sporadiquement, à La Chaise (Charente), au Canada, etc., *é* et même presque *i* pour *é* en Auvergne, *ü* pour *ó* et *ü* pour *u* dans diverses régions du Midi, *āu*, *ēu*, *ōu* et même *au*, *en*, *ou* pour *ā*, *ē*, *ō* dans tout le Midi, *ä* pour *ā* dans le Nord-Est et même à Paris. Mais il est vrai de dire qu'en général (les voyelles nasales mises à part) l'incertitude porte, non sur le son en lui-même, mais sur l'usage qu'on en fait. La difficulté d'indiquer la valeur précise de telle ou telle syllabe reste donc tout entière. Néanmoins, en prenant en gros la prononciation que j'ai entendue à Paris, je puis dire que toutes les voyelles de mon patois sont françaises. Voici les rapprochements qu'il est permis d'établir :

ä = partir. — *a* = Paris. — *á* = pâte, chocola. — *é* = fête. — *e* = église. — *é* = maison, chanter. — *i* = Rivoli. — *í* = nid, ici. — *ò* = or. — *o* = chocola — *ó* = gigot, maillot, autre, chapeau, etc. — *u* = utile. — *ü* = fendu, pendu, plus. — *u* = oublier. — *ü* = Roule, je ne sais où. —

â = heure. — *æ* = heureux. — *é* = heureux, feu, peu. — *ā* = enfant. — *ē* = vin. — *ō* = on.

Je ne donne toutefois ces équivalences qu'avec réserves, parce qu'on me les a souvent demandées, et je prie le lecteur de n'en user qu'avec précaution (cf. *Revue des Patois g.-r.*, I, p. 11-13).

§ 3. — Sons interjectifs.

Il ne me reste plus, pour épuiser la liste des sons usités à Cellefrouin, qu'à indiquer ceux qui, à eux seuls, expriment un état de l'âme, un sentiment, un ordre ou une prière. Les uns sont formés par l'air expiré, les autres par l'air inspiré. Je commence par les premiers.

1° *p!* Les lèvres jointes sont séparées brusquement par la poussée d'une colonne d'air énergique. Il marque le dédain, et s'accompagne d'un haussement d'épaules. *ē tēl ō dī dē mā d vū.* — *p! ī m ābārās byē.* « Un tel a dit du mal de vous. — *p!* je m'embarrasse bien! »

2° *prr!* Même position que pour « *p!* ». Il s'y joint une forte vibration des lèvres. On s'en sert pour chasser les cochons. — En Suède¹, on l'emploie pour arrêter les chevaux. L'*r* est une *r* labiale. Cette *r* est en usage, dit-on, chez les Hottentots. Elle existe aussi après une labiale dans quelques villages des Alpes italiennes.

prrū! avec une *r* labiale, est employé pour arrêter les chevaux et les ânes.

3° *ps!* La langue est disposée pour l'émission de l'*s*; les lèvres sont fermées. Le *p* éclate brusquement, et l'*s* se prolonge. C'est le signe du mécontentement et l'annonce d'une colère qui ne se contient plus. Il s'accompagne d'une grimace significative et d'un haussement d'épaules. *ps! ī m ābārās byē dē s kē tū dī!* « *ps!* je m'embarrasse bien de ce que tu dis! »

4° *ps! ps!* Le même son, très rapide, avec une expression caressante, invite les enfants à uriner. *ps! ps! fā bēzī* « *ps! ps!* fais *bēzī* ».

5° *ps! ps!* moins rapide et excitant, sert à *avâter* (lancer) les chiens.

6° *pst!* Le même son, mais avec une *s* plus dure et un léger mouvement de la langue contre le palais, d'où elle s'arrache brusquement, ce qui produit un *t* final. C'est le signe de la rapidité. *ā! pst! al ē lwē! ta! kūr aprè!* « *Ab! pst!* elle est loin! tiens! cours après! »

¹ Je l'ai entendu de la bouche d'un Suédois.

7° *ks! ks!* La langue a la pointe disposée pour faire entendre l'*s*, et le dos dans la position du *k*. On l'emploie pour exciter les chiens. *ks! ks! älä! mor-lä! mor-lä!* « *ks! ks!* allez! mors-le! mors-le! »

8° *et!* avec les lèvres bien écartées est employé pour chasser un animal: *et! ä eä! ä pul! ä eäbr!* « *et!* à chat! à poule! à chèvre! »

9° *~!* La bouche complètement fermée; tout l'air passe par le nez. Prolongé, c'est le gémissement. Bref, c'est le signe de l'étonnement. Prolongé et grondant, c'est une menace : *~! si täpüy... tü zü päyrä!* « *~!* si je t'empoigne... tu le payeras! »

10° *'~!* aspiration suivie d'une résonnance nasale, marque la désapprobation : *'~! yü sävi bē, kē kōri äriwä kōki!* « *'~!* Je le savais bien, que ç'*aurait* arrivé ceci! » — *'~! n krē pā* « *'~!* Je ne crois pas ».

11° *m!* grondement nasal, qui s'accompagne du pincement des lèvres, et qui annonce une menace : *m! si täträp!* « *m!* si je t'attrape! »

Les sons produits par le souffle aspiré sont appelés *inverses* par M. Havel¹, et transcrits par lui, d'après M. Ballu, avec les signes correspondants aux sons ordinaires renversés. J'en ferai autant. Nous avons :

1° *q!* que M. Ballu écrit *m* à tort, selon moi, car l'*w* est continu, et le son qu'il s'agit de représenter est explosif. Un gros « baiser de nourrice » ne peut pas se faire entendre sans qu'il y ait occlusion complète des lèvres. Ce son a plusieurs significations, suivant l'expression qu'on lui donne. Fort, c'est un avertissement donné à un animal que l'on va toucher; répété et insinuant, c'est un appel adressé aux animaux; enfin, très-bref et très doux, c'est une invitation à manger pour les petits oiseaux.

2° *f!* marque une douleur subite. *f! i m sū brälä!* « *f!* je me suis brûlé! »

3° *!!* La langue collée au palais, après avoir fait le vide, se détache avec plus ou moins de force. Energique, *!* marque la désapprobation : *!! '~! t ä tör!* « *!! '~!* tu as tort! »; *!! kō n ē pā bō!* « *!!* ce n'est pas bon! »; répété, il invite les porcs à manger; très doux et très rapide, il sert à appeler les poules.

4° *γ.* La pointe de la langue est reculée jusqu'à la position du *k*, elle fait le vide, se détache avec force et produit un son sec. On s'en sert pour exciter les ânes.

¹ *Mém. de la Soc. de ling.*, II, 221.

CHAPITRE III

FONCTION DU LARYNX. — VARIATIONS DANS LA SONORITÉ DES VOYELLES NASALES ET DES CONSONNES

Les expériences utilisées dans ce paragraphe ont été faites avec l'oreille, l'explorateur électrique du larynx, ceux du nez, des lèvres, l'explorateur externe de la langue et le stéthoscope.

Les tracés sont reproduits par les procédés Dujardin au double de leur grandeur naturelle, ce qui permet de distinguer à l'œil nu les parties essentielles, qui, autrement, ne pourraient être vues qu'à la loupe.

La sonorité est due à des vibrations qui ont leur point de départ dans le larynx et qui se propagent dans d'autres parties de l'organe vocal. Ces vibrations jouent un rôle considérable dans la parole. Il ne suffit donc pas, pour analyser celle-ci, même au point de vue restreint de la physiologie, de rechercher quelles sont les régions d'articulation et de déterminer à quel point exact se forme l'obstacle qui, s'opposant au passage de l'air, produit le son.

Il faut encore savoir quelles sont, parmi les articulations, celles qu'accompagnent des vibrations laryngiennes, en d'autres termes, pour me servir de l'expression consacrée, quels sont les éléments sonores et les éléments sourds du langage.

Sont considérées comme sonores : toutes les voyelles, les semi-voyelles (*y, w, ŵ*), les consonnes douces (*b, d, g, v, z, j*), les liquides (*l, m, n, r*). Sont regardées comme sourdes les consonnes fortes (*p, t, k, f, s, ε*).

On a même cru que *p* et *b*, *t* et *d*, *k* et *g*, *f* et *v*, *s* et *z*, *ε* et *j* ne sont respectivement qu'une même articulation différenciée seulement par l'absence ou la présence de vibrations laryngiennes. Deux groupes très voisins, *ε* et *j*, *s* et *z* ont pu donner cette illusion.

On a dit aussi, et sans plus de motif, que les nasales (*m, n*) ne sont que des sonores (*b* et *d*) prononcées avec écoulement de l'air par le nez.

Ce sont des erreurs. Au fond de toutes les articulations se trouve un bruit caractéristique qui suffit à les distinguer. Les différences qui existent entre les diverses régions d'articulation en sont un indice certain. Au

reste, une expérience très facile et à la portée de tous nous en fournit la preuve. Quelle que soit la théorie que l'on adopte sur le chuchotement, celui-ci n'est que la parole articulée, privée de vibrations laryngiennes proprement dites. Or, si l'on chuchote à des distances variables, l'auditeur distingue successivement tous les sons ou peu s'en faut, les sourdes en général plutôt que les sonores.

Voici les résultats d'une des expériences que j'ai faites à ce sujet. Les chiffres, on le conçoit, n'ont rien d'absolu ; mais il n'y a que les distances relatives qui aient ici de l'importance.

En chuchotant de façon qu'à 8^m aucun son ne soit saisi, et en me rapprochant peu à peu, je faisais entendre :

A moins de 8^m, *i* ;

A 7^m 20, *kè* ;

A 7^m, *gè* sonnante *kè*, mais moins fort ;

Après 6^m, *u* ;

A 6^m 60, *jè* et *èè*, qui n'étaient qu'un bourdonnement confus ;

A 6^m 55, *jè* et *èè*, sonnante tous les deux *èè* avec une force égale ;

A 6^m 10, *bè* et *pè*, qui n'étaient pas sentis à 6^m 15, et qui sonnaient avec une force égale *bè* ;

Après 5^m, *a* ;

A 5^m 62, *tè* ;

A 5^m 46, *dè* sonnante *tè*, mais moins fort ; — *bè* et *pè* sonnante *pè* ;

A 5^m 15, *sè* et *zè* sonnante *sè* avec une force égale ;

A 5^m, *jè*, distinct de *èè* ;

A 4^m 90, *fè* ;

A 4^m 68, *vè* sonnante *fè*, mais avec moins de force ;

Après 3^m, *é* sonnante tantôt *é*, tantôt *i* ;

A 2^m, *mè* sonnante tantôt *pè*, tantôt *bè* ; — *é*, distinct de *i* ; — *o*, *æ*, *nè*, *lè*, *rè* ;

A 1^m, *mè* ; — *pè* toujours clair ;

A 0^m 50, *u* ; *vè* qui commençait à se faire sentir, mais aussi bien pour *fè* que pour *vè* ;

A 0^m 25, *bè* et *pè* presque complètement distincts ; — *fè* toujours clair ; — *vè* 14 fois sur 18 nettement perçu *vè*, — *dè* net ;

A 0^m 10, *gè* qui se détachait presque complètement de *kè* ; — *bè* *pè*, *fè* *vè*, *tè* *dè*, très nets ;

A 0^m 05, *gè* parfaitement clair.

Il n'y a que *sè* et *zè* qui restent indistincts, même prononcés les lèvres sur l'oreille. Quelquefois, cependant, *zè* peut être saisi, mais il n'est jamais très certain.

Si l'on renouvelle l'expérience à voix modérée, on obtient, au point de vue de la distinction des articulations, des résultats analogues.

Dans une expérience où aucun son n'est clair à 9^m 60, on peut entendre :

A 9^m, *a, e, i, o, u*;

A 8^m 55, *pè, kè, tè*;

A 7^m 70, *bè, èè*; — quelquefois *sè*, plus rarement *fè*;

A 7^m, *sè* et *fè* très distinctement;

A 6^m, *dè, mè, nè*;

A 5^m 70, *jè, gè*;

A 5^m 50, *zè*;

A 5^m, *vè, u, æ*.

Les vibrations laryngiennes apportent donc aux sonores un surcroît de puissance, mais insuffisant pour qu'elles puissent égaler les sourdes.

Serait-il téméraire de conclure de là et des observations faites plus haut que toutes les articulations peuvent avoir une variété sonore et une variété sourde, qu'il existe, par exemple, un *v* sourd distinct de l'*f* et une *f* sonore autre que le *v*?

Il ne semble pas, d'autant que nous rencontrerons deux cas au moins où cette supposition est une réalité. Aussi, sans cependant prétendre trancher la question, au lieu de substituer une sourde à une sonore, ou une sonore à une sourde quand la sonorité naturelle de la consonne est modifiée, je me contenterai, dans les transcriptions suivantes, de marquer d'une apostrophe la consonne qui n'a pas conservé sa qualité naturelle, et qui apparaît dans mes tracés autre que dans ma prononciation intentionnelle.

Nous venons de voir que l'oreille seule suffit à distinguer les sonores et les sourdes quand elles sont isolées. Aussi n'y a-t-il pas de discussions sur leur qualité parmi les phonétistes, et les variations qu'elles peuvent subir sont-elles peu importantes. Il en est presque de même des groupes où entrent des liquides. Mais, dès que les muettes et les spirantes sont associées dans un même groupe, l'éloignement joue alors dans les appréciations de l'oreille un rôle important, et les erreurs sont faciles. Toutes les consonnes isolées sont perceptibles à 5^m, tandis que tous les groupes de consonnes ne peuvent être sûrement décomposés qu'à 10 ou 15 centimètres. Les hésitations sont très marquées à 30 centimètres, et au fur et à mesure que la distance croît, les confusions augmentent.

A 30^{cm}, *ap'za, agsa, avpa* et *az'pa* ont été entendus *abza, aksa, afpa* et *aspa*. Mais ce n'est guère qu'à 1^m que les changements se produisent d'une façon constante. A cette distance :

1° *z* et *j* + sourde paraissent toujours assourdis. Voici des combinaisons où *z* a toujours été entendu *s*, et *j*, *ε* : *az'pa, az'ta, ajpa, ajfa, ajta, ajsa* ;

il y a eu hésitation pour $azfa = \begin{cases} azva \\ asfa \end{cases}$; $a\tilde{z}ea = \begin{cases} ae\tilde{e}a \\ ase\tilde{a} \end{cases}$; $ajka = \begin{cases} ae\tilde{k}a \\ aj\tilde{g}a \end{cases}$;

2° Toutes les sonores, placées devant les sourdes correspondantes, paraissent assourdies : *abpa*, *avfa*, *adta*, *azsa*, *ajea*, *agka* sont entendus : *ap̄pa*, *af̄fa*, *at̄ta*, *as̄sa*, *aēea*, *ak̄ka*;

3° Ont été modifiés : *v* et *d* devant des articulations du même ordre, $v + p$ (*avpa* = *afpa*), $d + s$ (*adsa* = *atsa*); — *k* + sonore (*akba*, *akva*, *akda*, *akza*, *akja*, *akga* sonnent toujours comme s'ils avaient un *g*; — *t* + *g* (*atga* = *adga*); — *s* + *e* (*asea* = *aeēa*).

Les autres combinaisons restent distinctes. Ainsi *ap̄ba*, *af̄va*, *at̄da*, *as̄za*, *aēja* sont parfaitement saisis.

A 2^m, il faut ajouter l'assimilation : de $p + b$ (*ap̄ba* = *abba*); — de $t + d$, *b*, *z* (*at̄da* = *adda*, *at̄ba* = *adba*, *at̄za* = *adz̄a*).

Des confusions se produisent entre des consonnes de classes ou d'ordres différents : *akga* = *ap̄ga*, et *af̄va* = *ap̄va*.

Au delà de 6^m, *b* et *v* + une sourde s'assourdissent (*abfa* = *ap̄fa*, *abta* = *ap̄ta*, *absa* = *ap̄sa*, *abea* = *ap̄ea*, *abka* = *ap̄ka*; de même *avta* = *af̄ta*, etc.; — le *t* et le *d* deviennent indistincts, mais gardent leur qualité respective de sourde et de sonore : le premier sonne *f*; le second, *v*; — les liquides *l*, *m*, *n*, *r* sont toujours entendues telles.

Mais la distance n'est pas le seul facteur dont il faille tenir compte dans l'appréciation des renseignements que fournit l'oreille, il importe de ne pas oublier que cet organe est susceptible d'éducation, et que souvent il éprouve l'impression moins de ce qu'il entend que de ce qu'il a l'habitude d'entendre. Si je dis par exemple « *mō pōv pyārē* », « mon pauvre Pierret », ma sœur, qui est très habituée à mon patois, entendra « *mō pōv pyārē* » par un *v*. Mais que je dise *pōpōvpō*, elle entendra *pōf* par une *f*. La raison de cette différence est tout entière dans des habitudes prises : *pōv* existe isolément, et l'ensemble de la phrase a un sens qui lui conserve dans cette situation son individualité : il est entendu dans le groupe comme s'il était seul. Dans *pōpōvpō* qui n'a aucun sens, l'oreille n'entend que le son. C'est pour ce motif que, dans les expériences précédentes où j'ai employé l'oreille comme moyen d'analyse, je ne lui ai soumis que des groupes dénués de sens.

Ces constatations, outre qu'elles ont des conséquences, ont l'avantage de nous montrer qu'une expérimentation mécanique peut seule nous fixer sur les variations qu'éprouvent dans leur sonorité les éléments de la parole. Et cette expérimentation en vaut la peine.

Dans les transcriptions phonétiques que l'on donne aujourd'hui du français, on assimile tous les groupes dont les consonnes ont deux repré-

sentants dans l'alphabet, l'un pour la sourde, l'autre pour la sonore. Il ne semble pas y avoir de doutes parmi les phonétistes sur ce point. M. P. Passy écrit donc *metsè* (médecin), *z̄gō* (second), *aveḡjā* (avec Jean), *diddō* (dites donc), etc. (*Les sons du fr.*). M. Beyer : *opskūr* (obscur), etc. (*Französische phonetik*).

Quant aux articulations qui n'ont qu'une seule représentation dans nos alphabets (*m, n, y, l, ʎ, r, y, w, ɨ*), il y a encore quelque indécision. L'honneur d'en avoir discerné la variété sourde en français appartient à M. Ballu; celui d'avoir fait connaître cette découverte au monde savant, à M. Havet (*Mém. de la Soc. de ling.* « Observations phonétiques d'un professeur aveugle », t. II, p. 219). Les nasales sont exclues de cette catégorie par M. Havet, qui n'y voit que des sonores.

M. P. Passy écrit en conséquence avec des sourdes les mots comme *peuple*, *poutre*, *puis*, *piéd*, *pouah*, *article*, et même après une sonore : *poudre*, *table*. Mais il va bien plus loin que M. Havet, et il reconnaît des nasales sourdes dans la prononciation de quelques personnes : *ham'çon*, *m'sieur*, *han'ton*, *ti'aïlles*, *enseign'-tu*. Enfin il admet *prism'* sans restriction (*Les sons du fr.*, p. 22-24). Il avait signalé dans sa première édition (p. 52) une *r* mi-partie sourde, mi-partie sonore dans *près*, et inversement dans *article*.

M. Franz Beyer marque du signe des sourdes : *ou* dans *échouer*, *u* dans *puis*, *i* dans *pion*, *l* dans *peuple*, *cible*, *r* dans *pâtre*, *sabre*; il incline fortement à admettre une partie sourde et une partie sonore dans *l* de *plaindre*, *l'* mouillée de *scintille*, *l'n* de *knout*.

Ce sentiment paraît général. Aussi M. Morf me reproche-t-il de n'en avoir pas tenu compte dans mon « Introduction à l'étude des patois » (*Götting. gelehrte anz.*, 6 janvier 1889, p. 15).

Je ne pouvais donc me dispenser d'étudier la question pour mon patois. J'avoue que, si je m'en étais rapporté uniquement au témoignage de mon oreille et au sentiment que j'ai des sons que j'émetts, je ne m'y serais pas arrêté. Je n'avais conscience d'aucun changement survenant dans la sonorité de mes consonnes. Mais la question n'en était que plus attrayante. Ne me trouvais-je pas en face d'un phénomène naissant et au début d'une évolution encore inconsciente? La méthode graphique, du reste, me fournissait un moyen sûr et facile de trancher la question. Tout, en effet, se réduit à savoir si, pendant telle ou telle articulation, le larynx vibre ou non. Or, en plaçant le son à étudier entre des articulations dont la lecture est facile, comme des labiales par exemple, en comparant des mots renfermant ce son avec d'autres ne le contenant pas, on est certain d'atteindre la vérité.

J'ai à ma disposition, pour cette étude, non seulement les tracés pris en avril 1889 et renouvelés en juin de la même année pour savoir si je possédais réellement une variété sourde des liquides et des semi-voyelles, et beaucoup d'autres recueillis dans des intentions tout à fait différentes, mais encore les expériences systématiques que je viens de faire (1890) afin de pouvoir embrasser le phénomène dans toute sa généralité.

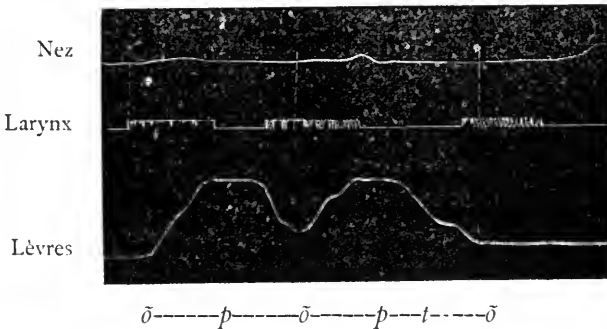
Je n'ai rien à dire sur les voyelles buccales : toutes celles que j'ai inscrites sont sonores. Nous n'avons à nous occuper que des voyelles nasales et des consonnes. Ces dernières, nous les considérerons successivement dans les deux situations où elles se rencontrent : isolées et groupées.

Voyelles nasales.

La nasalité varie suivant la nature de l'articulation après laquelle les voyelles nasales sont placées. Complète à l'initiale et après *s*, *ε*, et probablement toutes les continues, elle manque dans les premiers instants de la voyelle après *p*, *b*, *t*, *k* et sans doute *d* et *g*. Ce fait m'a apparu dans le tracé du groupe artificiel *ōpōptō*.

Fig. 36.

Vitesse D.



Le premier *ō* commence au même point pour le nez et pour le larynx ; tous finissent en même temps pour les deux organes. Le dernier semblerait faire exception ; il n'en est rien cependant : l'arrêt anticipé du larynx est une erreur d'inscription qu'aident à corriger d'autres tracés (cf. fig. 51). Mais le second et le troisième *ō* commencent plus tôt pour le larynx que pour le nez.

Il en est de même dans *āpāsā*, *ōkō* (groupes artificiels), *pās* « pense », *pōpō* « pompon », *pō* « pont », *ātā* « antan », *tā* « tant », *kā* « qu'en », etc.

Dans *sō* « sont », *sē* « sans », *fōrs ē ptīyō* « force un peu », *eātrīē* « chantez », il y a accord complet entre le nez et le larynx.

Ce n'est pas là une particularité de mon patois : la prononciation de M. Jean Passy est sur ce point conforme à la mienne. On peut donc croire que ce phénomène tient à des conditions organiques générales.

Consonnes isolées.

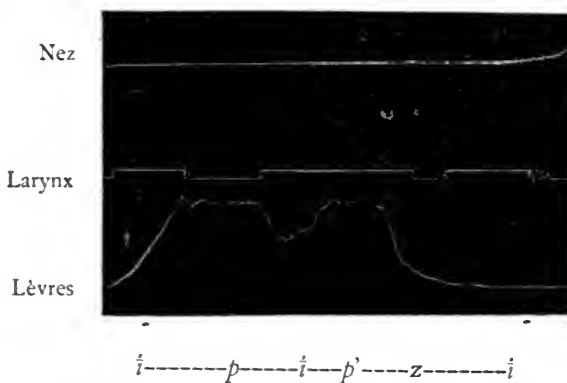
Pour les consonnes isolées, il y a lieu de se demander si quelques-unes ne subissent pas des variations de sonorité par suite d'une évolution propre, ou en raison de leur position.

Dans le premier cas, entre un phénomène qui ne se produit dans mon parler que pour les spirantes sonores *j*, *z*, *v*. Ces consonnes, qui commencent sonores et finissent de même, sont souvent sourdes au milieu, en sorte qu'il serait juste de les appeler des *médio-sourdes*. Le cas est presque constant pour *j* et *z*; il est rare pour *v*. J'ai observé le fait, non seulement dans des expériences sur des groupements artificiels, *aja*, *aža*, *úpúpjú*, *épépjá*, *ípípjí*, mais encore dans des phrases complètes : *k ĭ puj...* « que je puisse... »; *k n ājā...* « que nous allions... »; *ē jur...* « un jour... »; *k vī vījē ānā...* « que vous vouliez aller... », etc. (V. les fig. 92 et 93.)

La concordance qui existe dans certains tracés entre les vibrations du nez avec celles du larynx, comme on peut le constater dans le tracé de

Fig. 37.

Vsse D.



ípípjí, ne laisse aucun doute sur la réalité du fait.

Je n'ai que trois exemples pour *v* : *sí vē v fōrsāvē...* « si vous vous for-

Fig. 38.

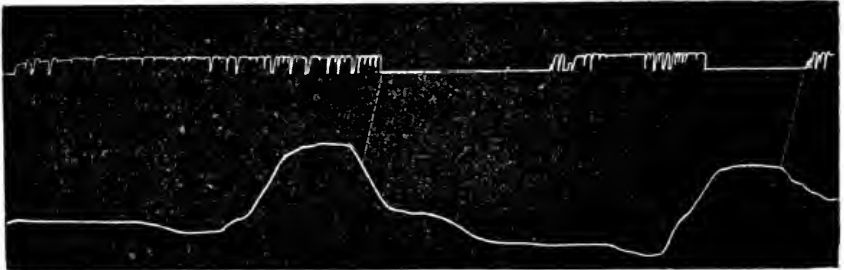
V^{sic} D.

s----*ï* *v*----*è* *v* *f*----*or*----*s*-----*à*-----*v*-----*è*
 ciez... » ; *kô y ävî*... « il y avait... » ; *ävya*... « avaient... » (deux fois),
 tous empruntés au discours suivi.

En dehors de ce cas, la place des consonnes est un facteur nécessaire pour la production des changements qui s'observent dans leur sonorité.

Les consonnes finales accusent une tendance à s'assourdir. Les exemples les plus caractéristiques nous sont fournis par *b* et par *m*. En voici un de *m* pris dans deux mots appartenant à la même phrase : dans le premier, elle est sonore; dans le second, à moitié sourde. (Voir encore le tracé, fig. 47, inscrit dans le même moment.)

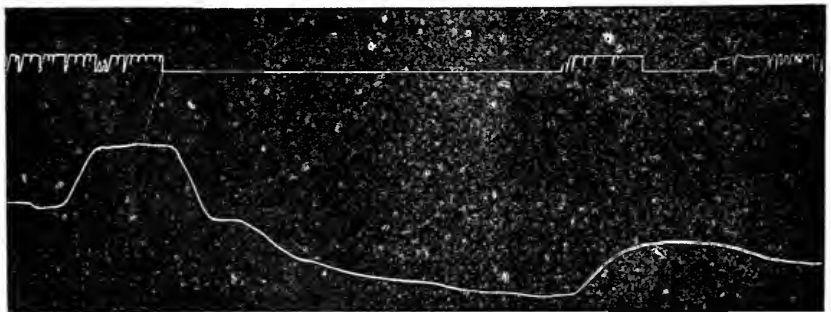
Fig. 39.

V^{sic} D.

k--*è* *l*-----*ö*-----*m*

è *l*--*ä* *f*----*ä*

Fig. 40.

V^{sic} D.

ä-----*m*

è-----*t*-----*y*--*ä*

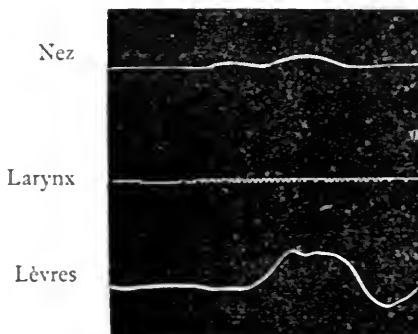
La raison de cet assourdissement est dans le repos prolongé qui suit. Le même fait se manifeste dans le reste du morceau et dans le suivant, inscrit trois mois plus tard (les repos sont marqués par des virgules) : *ē jūr kō y āvī ūn ōm ē ūn fēm', kāvya sēt āfā — le pū jēn k ātī grō kūm rē... — y ātyā mālārū, mālārū kūm lā pyērē... — ē sēr kē l'ōm', ē lā fēm', ātyā ā sē eōfā... — kvū-tū mā pōv' fēm', kē dīsī l'ōm',...* « Un jour il y avait un homme et une femme qui avaient sept enfants. Le plus jeune qui était gros comme rien... Ils étaient malheureux, malheureux comme les pierres... Un soir que l'homme et la femme étaient à se chauffer... » Les trois *m* entièrement sonores se lient aux [mots suivants; les cinq assourdies sont suivies d'un repos.

Pendant le fait qui paraît ici général n'est pourtant pas constant. Nous sommes donc en présence d'une tendance plutôt que d'une loi.

Les consonnes sonores placées entre des voyelles nasales sont souvent sensibles à l'explorateur du nez, et on les voit marquées par des vibrations de cet appareil. Mais il ne faudrait pas conclure à leur nasalité, car elles ne sont jamais accompagnées d'un écoulement de l'air par le nez comme il arrive pour les nasales.

De sourdes intervocaliques devenues sonores, j'ai quatre exemples. L'un tout à fait accidentel est dû à l'influence d'une nasale précédente, ou, pour mieux dire, à une vraie erreur de prononciation. *dyābl̄ tūn āpūr!* « Diable

Fig. 41.

V^{sse} D.

t—ū—n ā—p'—ūr

ton *happes*¹! » est devenu *dyābl̄ tūn āmūr!* Les trois autres nous sont

¹ Ouvrier qui raccommode avec des crampons de fer (happes) les vases de terre fêlés.

aussi fournis par des *p* : *tō p'ōpō* (p. 128), *lè p'ū jèn...* (p. 130), et *s āp'ē-lāv...* (p. 131).

Telles sont les seules variations que j'ai observées dans la sonorité des consonnes isolées. Les consonnes groupées en contiennent de bien plus importantes.

Consonnes groupées.

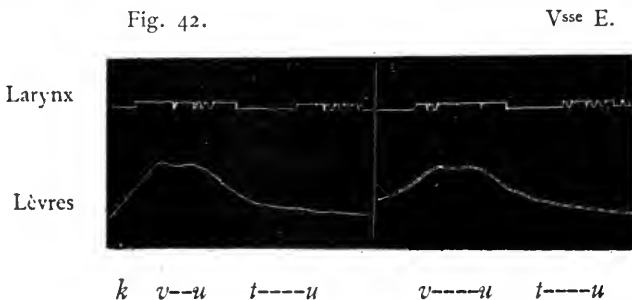
Considérées au point de vue de l'attraction qu'elles peuvent exercer les unes sur les autres et de la tendance qu'elles ont à s'assimiler, au moins quant à la sonorité, les consonnes se divisent en deux classes : l'une, qui est très assimilable, comprend les muettes (*p, b, t, d, k, g*) et les spirantes (*f, v, s, z, ε, j*); l'autre, qui l'est beaucoup moins, se compose des liquides (*l, l, m, n, y, r*) et des semi-voyelles (*y, w, ü*). Nous étudierons successivement ces deux classes.

MUETTES ET SPIRANTES

Les muettes et les spirantes peuvent être contiguës à des consonnes de la même classe ou à des liquides et des semi-voyelles. Nous commencerons par la première catégorie.

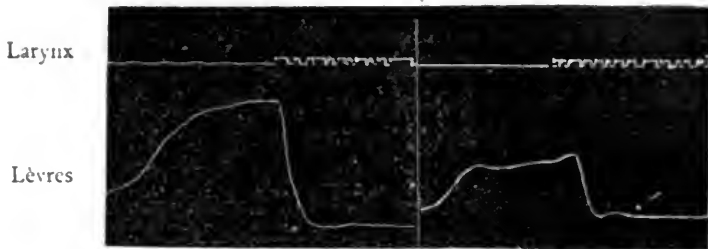
1° *Groupes formés uniquement de muettes et de spirantes.* — Les groupes ainsi constitués ne se trouvent qu'à l'initiale et entre voyelles.

A l'initiale, les sourdes restent telles et les sonores s'assourdissent. Le maintien des sourdes se déduit de la comparaison des tracés comme *k vu-tu* « que veux-tu? », et *vu-tu* « veux-tu? » dans lesquels on constate le même rapport entre l'instant où le larynx s'ébranle et celui où les lèvres se ferment pour le *v*.



L'assourdissement des sonores est clair dans :

Fig. 43.

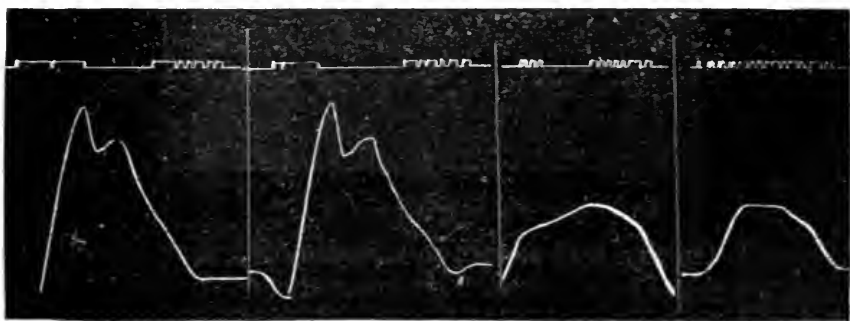
V^{ss}e E.

v'p-----äyrë d'-----f-----ürä « refuser »

Entre voyelles, il y a le plus souvent assimilation de la première consonne à la seconde, très rarement de la seconde à la première; quelquefois les deux consonnes gardent leur valeur naturelle.

Pour les sourdes, une seule expérience suffit. J'ai choisi les groupes les plus simples, comme *abpa*, *apba*, etc., plaçant entre deux *a* chacune des consonnes sourdes, et les faisant suivre à tour de rôle par chacune des sonores. La ligne du larynx, contrôlée par celle des lèvres, indique nettement la qualité de la consonne qui, dans mon intention, était sourde. Pour juger des sonores, j'ai employé un double tracé. Par exemple, s'agissait-il de connaître le sort de *b* dans *abka*, j'ai inscrit d'abord *apka*, puis *abka*. Si les deux tracés sont identiques, on est en droit de conclure à l'assourdissement du *b*. Il n'est donc rien de plus facile que la constatation qu'il s'agit de faire ici. Ainsi les quatre tracés suivants montrent au premier

Fig. 44.

V^{ss}e E.

a-p-k--a a--b'--k--a a--e--z--a a--e'--d--a

coup d'œil : les deux premiers, que le *b* de *abka* est devenu sourd, puisqu'il est identique, quant à la ligne du larynx, au premier *p* de *apka*; les deux seconds, que *e*, resté sourd dans *aeza*, est devenu sonore dans *ae'da*.

Il est inutile de dire que, dans ces expériences, j'ai procédé autrement que dans celles que j'ai rapportées plus haut. Dans les premières, je recherchais à quelle distance l'oreille décompose les groupes; je devais donc faire effort pour conserver à chaque consonne sa valeur propre. Dans celles-ci, au contraire, où je me proposais d'établir ma prononciation réelle et de savoir si elle différait de ma prononciation intentionnelle, je me suis étudié à faire abstraction de l'objet de mes recherches et à parler le plus naturellement possible.

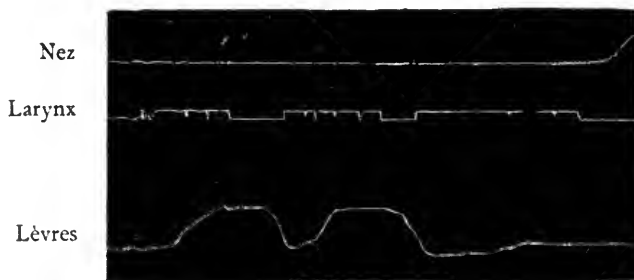
Or, voici ce que j'ai pu constater. Sur 146 inscriptions de groupes formés d'une sourde et d'une sonore, 120 présentent l'assimilation de la sourde à la sonore, 26 seulement le maintien de la sourde, à savoir : *k* et *ε* + *d* 2 fois; *k* et *f* + *g* 3 fois; *t* et *k* + *v* 4 fois; *p*, *t*, *k*, *ε* + *z* 4 fois; *t*, *k*, *f*, *s* et *ε* + *j* 9 fois; *f*, *s* et *ε* + *b* incomplètement atteints 4 fois.

Dans les groupes formés d'une sonore et d'une sourde, l'influence des sourdes sur les sonores précédentes paraît encore plus puissante. Je ne rencontre dans mes tracés que trois cas où la sonore s'est conservée (*abia*, *azpa*, *azka*).

J'ai relevé quelques exemples d'un commencement d'influence de la première consonne sur la seconde, et ils appartiennent tous à des groupes artificiels : *adpa*, *úpiúgú*, où la partie sourde afférente au *p* est diminuée

Fig. 45.

Vsse D.



ú----*p*----*ú*---*g*----*p*----*ú*

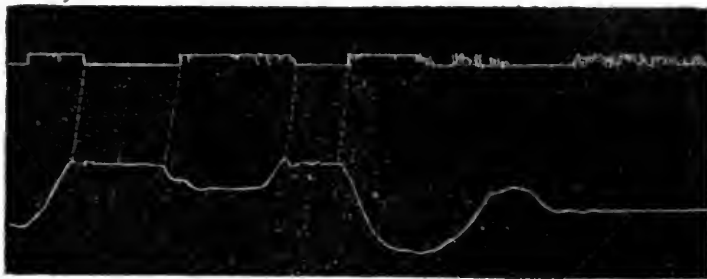
de moitié. On s'en rend compte en reportant sur la ligne des lèvres le point où finissent les vibrations laryngiennes de l'*ú* initial et celles du *g*. La ligne du larynx est confirmée dans ce tracé par celle du nez.

Enfin j'ai rencontré un cas de l'action réciproque de deux consonnes l'une sur l'autre : *ko pís byē* « ça pousse bien », qui est devenu presque *ko pís pyē*, et *ōpōlbō*, fig. 36, qui fournit un exemple d'assourdissement de

la seconde muette et une transposition de lettres (j'ai cru dire *ôpôtbô* et j'ai inscrit *ôpôptô*).

Fig. 46.

Vsse D.



k--o p---i---s' b'---y---ē f----ô---r

Il ne semble pas que les muettes et les spirantes groupées se comportent dans la conversation autrement que dans les mots isolés. Les quelques différences qu'on peut relever tiennent à l'élasticité spéciale dont jouissent les groupements phraséologiques.

Le *p* m'y apparaît toujours sonore : *pîp'zî* « pipes-y » ; *ăp'!* *jülă* « heup! Julou (petit Jules) » ; *ăp', vâ, kôkî* « happe, va, ceci » ; *săp'*, *Bălô* « soupe, Boulaud » ; *săp'*, *Dôsîtê* « soupe, Docité » ; *ăp'!* *gălăr* « heup! gueulard », etc.

Le *k* est sonore dans *û pik' bē byē¹!* « il pique *bē* (bien) bien! » Il est sourd dans : *k dôtre...* « que d'autres... » ; *k v ũ vâjê...* « que vous le vouliez... » ; *î krê k v eătrîê* « je crois que vous chanteriez. »

L'*s* est sonore dans : *u s' bărră plo* « ils se bourront *plo* (*plane*) ; » *kô pus' b'yê²* « ça pousse bien ».

Le *ε* est sonore dans *pătê' byê!* « *pouche* (tousse) bien! » ; — sourd dans : *aeba* « achever » ; *ē evă* « un cheval » ; *tăe dă prădr* « tâche d'en prendre ».

Le *b* est sourd dans *ē b! k vâ-tû?* « eh bien! que veux-tu? » ; — à moitié sourd dans : *fô b prădr!* « il faut *bē* (bien) prendre! » ; *û bŕ b fôr!* « il boit *bē* (bien) fort! » ; *yătă b eătă* « j'entends *bē* (bien) chanter ».

Le *d* est sourd dans *pă d kît pă* « pas de *quitte* pain, c.-à-d. pas même de pain ». Dans *...ē lē d pŭl* «...un lait de poule » répété deux fois, il est, la première fois, sourd au tiers, la seconde aux trois quarts. Il est presque entièrement sonore dans *părtî d pŭ mătî* « partir de plus matin ».

Le *ç* est à moitié sourd dans *jŭç, pētî* « joue, petit » ; — sonore dans *û n brêç pă tă!* « il ne *bringue* (fait des jeux de main) pas tant! ».

¹ Voir fig. 106. || ² Voir fig. 46.

Le *v* est sourd dans : *mō pōv' pyärē'!* « mon pauvre Pierret! »; *mō pōv' peti!* « mon pauvre petit! »; *sī vē v fōrsāvē'*² « si vous vous forciez »; aux trois quarts dans : *mā pōv' fām'!* « ma pauvre femme! ».

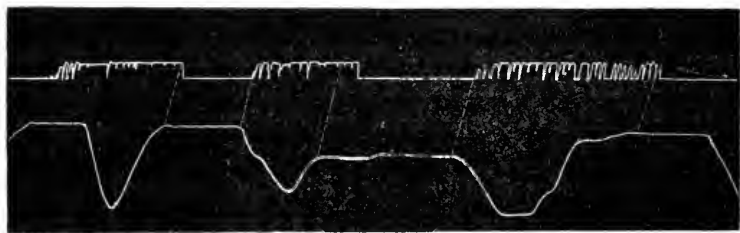
Le *z* est sourd dans : *tēz' pā tō bē!* « [tu ne] tais pas ton bec! »; *kākī nē brūz' pā sō sō* « celui-ci ne bouse pas son sol (aire à battre le blé) ».

Le *j* est sourd dans *kā blā n'ēpij' pā* « ce blé n'épie pas »; *kū n'pūj' pā* « qu'il ne puisse pas »; *fāj' pā* « [ne] feuge (fouis en parlant du porc) pas »; *nē sēj' pā* « [ne] scie pas », identique à *sēe pā* « [ne] sèche pas » inscrit immédiatement après.

Il serait intéressant de rechercher si, dans les cas que nous venons de relever, il n'y a eu en réalité que des modifications portant uniquement sur la sonorité des consonnes. Cette étude me paraît trop compliquée pour l'aborder en ce moment. Cependant, il nous est facile de constater que le *v* assourdi est bien resté un *v* pour le travail des lèvres. Il suffit, en effet, de comparer les tracés où le *v* est suivi d'une *f*, pour voir que le *v*

Fig. 47.

Vsse D.



m---*ä* *p*-----*ö*--*v* *f*-----*ä*---*m*

perd dans ce cas les vibrations du larynx, mais qu'il reste différent de l'*f* par une moindre fermeture des lèvres. Dans une série d'inscriptions où l'*f* et le *v* ont été placés devant les mêmes sourdes, jamais la ligne des lèvres n'a atteint pour *v* la même hauteur que pour *f*. Dans un cas, pourtant, elle s'en est bien rapprochée, c'est dans *avfa*. D'autres inscriptions simultanées des vibrations du larynx et des traces de la langue sur le palais (l'expérience peut se faire si l'on entoure une palatale de labiales) montrent que le *t* dans *atba*, par exemple, est sonore, mais que, tout en se rapprochant de la région d'articulation du *d*, il ne l'atteint pas.

De plus, l'impression que j'éprouve en prononçant les consonnes modifiées pourrait aussi être prise en considération. Si je n'y sens aucun changement, ce doit être que les mouvements volontaires de la bouche et

¹ Voir fig. 66. || ² Voir fig. 38. || ³ Voir fig. 47.

de la langue ne sont pas altérés, et que le larynx seul, dont l'action m'échappe, est contrarié par la contiguïté d'articulations disparates.

Plus tard, sans doute, les enfants entendront les sonores assourdis comme des sourdes et les sourdes sonorifiées comme des sonores, et, dans leur bouche, poussée plus avant par une erreur d'oreille, l'évolution, qui n'est encore qu'à son début, atteindra sa dernière étape.

2° Groupes formés de muettes ou de spirantes et de liquides ou de semi-voyelles.

D'abord il convient d'écarter les groupes dans lesquels entrent les semi-voyelles et ceux qui commencent par une liquide. Ils sont tous dans mes tracés tels que j'ai eu l'intention de les prononcer, et la muette sourde se maintient. Reste donc le cas où une sourde est suivie d'une liquide.

Dans cette situation, la sourde se trouve quelquefois modifiée (8 fois sur plus de 100 cas). Je n'ai pas d'exemples pour *t*, *f*, *ε*. J'en ai un pour *sl*, *kl*, *kl* et *km*, deux pour *pl*, ce qui est intéressant.

Mais ce qui l'est bien plus, c'est que le *t* et le *p* suivis d'un *r* ont une tendance marquée à devenir sonores : *tr* dans un grand nombre de tracés

Fig. 48.

Vsse D.

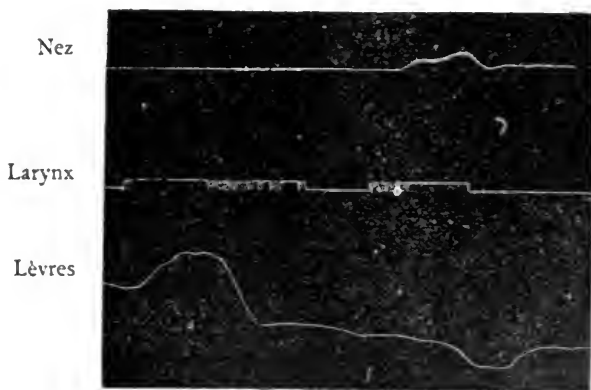


s-è p-è-v-è-r r-è-t-r-u-v-a

l'est aux deux tiers; *pr* l'est une fois entièrement.

Fig. 49.

Vsse D.



u p²-r-è-t-r-è-u « ils prétendent ».

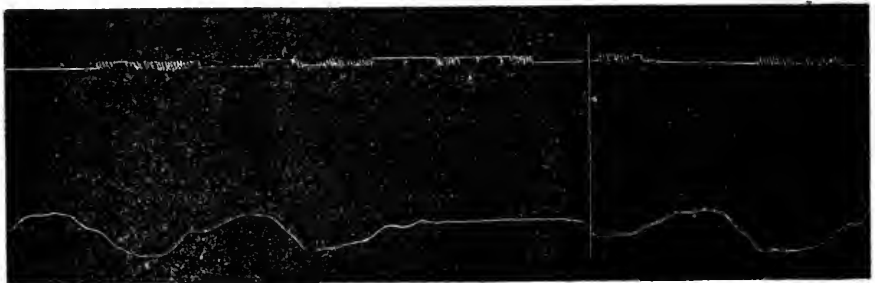
LIQUIDES ET SEMI-VOYELLES

1° *Liquides initiales ou finales.* — Les liquides, initiales ou finales, s'assourdissent quelquefois, mais le plus souvent elles restent sonores ou deviennent à moitié sourdes. A la finale, la liquide peut devenir sourde, même après une sonore. Voici quelques exemples :

l sourde et l-sonore : *l fâ tû ânû?* « le fais-tu aujourd'hui ? » répété deux fois.

Fig. 50.

Vsse D.



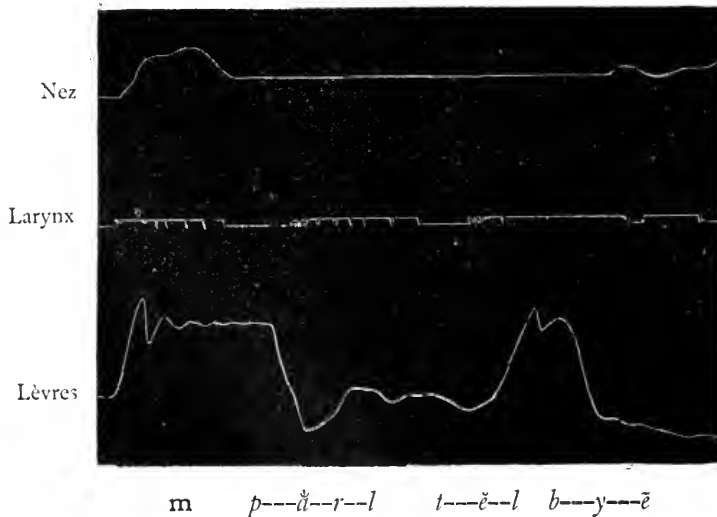
l' f---â t---û ä---n---û l f-----â t[u]

De même r a été sourde une fois dans *rfâ le* « refais-le ».

m sonore : *m pârl tël byë* « me parle-t-elle bien ».

Fig. 51.

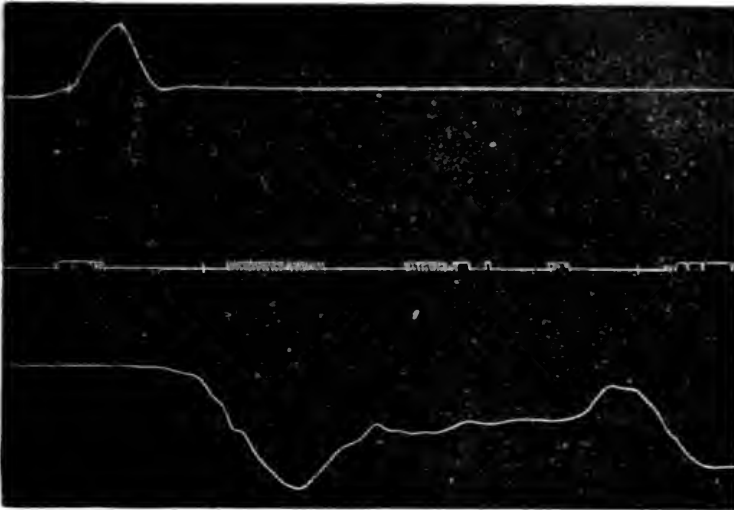
Vsse D.



m mi-sonore : *m fâ tâ sūfrī* « me fait-il souffrir ».

Fig. 52.

V^{ss}e D.



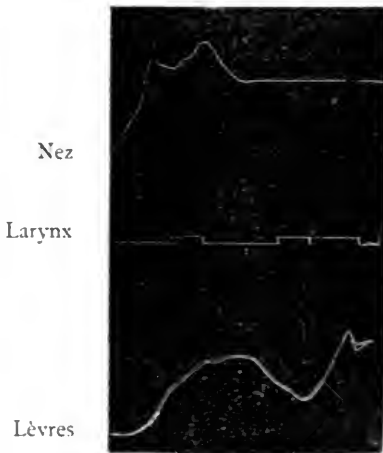
m *f*-----*â* *t*---*â* *s*-----*ū*----*f*----*rī*

Les vibrations nasales ont disparu dans le travail de la gravure par une distraction de l'ouvrier. Mais la place qu'elles occupent est indiquée par deux traits. Il y a, comme on voit, accord entre le nez et le larynx, et l'*m* sonore, comparée à celle de la figure précédente, se trouve fort abrégée.

n sonore : *n fūl pā* « ne fouille pas ».

Fig. 53.

V^{ss}e D.

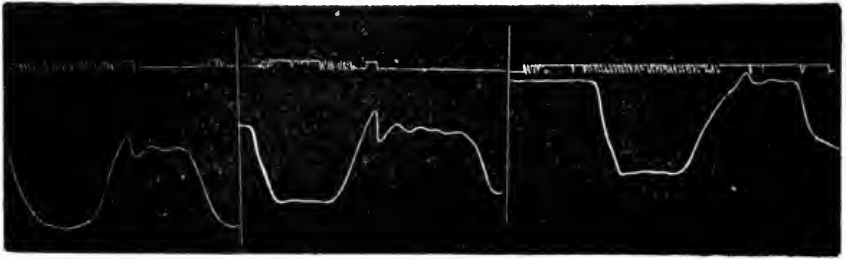


n *f*---*ū* *l* *p*[*â*]

l sonore et l sourde : *pǎpl* et *pǎpl'* « peuple », *mǎbl* « meuble ».

Fig. 54.

Vsse D.

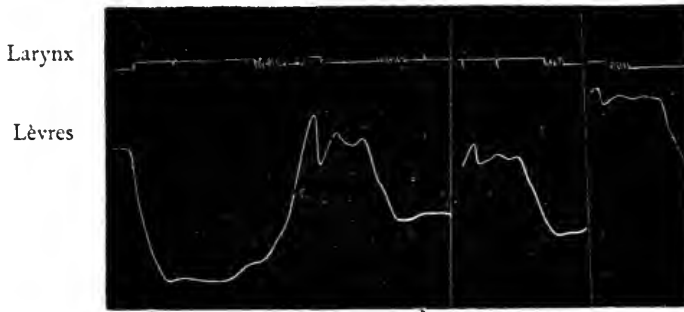


p-ǎ-----p-----l *p-ǎ-----p-----l* *m-----ǎ-----b-----l*

r sonore et *r* sourde : *pǎpr* « pampre », *arbr* et *arbr'* « arbre », *sǒfr* et *sǒfr'* « sauf ».

Fig. 55.

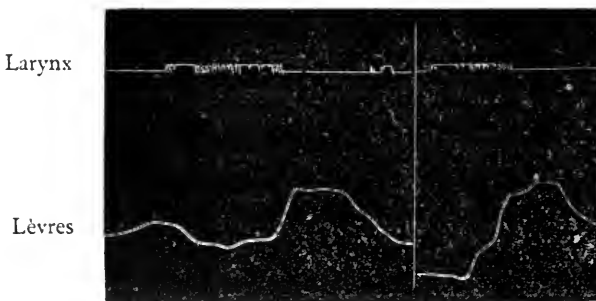
Vsse D.



p-----ǎ-----p-----r *[ar]b-----r* *[ar]b-r,*

Fig. 56.

Vsse D.



s-----ǒ-----f-----r *s-ǒ-----f-----r'*

Tous ces tracés sont clairs ; mais il n'y a de vraiment démonstratifs que ceux qui sont positifs. En effet, l'absence de vibrations au commencement ou à la fin d'un groupe peut s'expliquer par l'inertie de l'appareil. Il ne

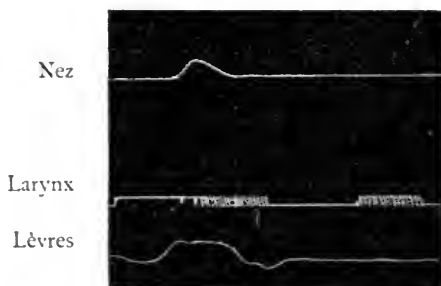
semble pourtant pas que ce soit le cas ici. Pour nous en assurer, nous avons eu recours à un autre moyen d'observation. M. le docteur Rosapelly a écouté les bruits qui se produisent dans mon larynx pour le cas qui nous occupe à l'aide d'un stéthoscope; la position de la consonne observée rend l'exploration plus facile. Or l'expérience a confirmé l'exactitude de nos tracés.

2° *Liquides ou semi-voyelles placées entre une voyelle et une sourde.* — Mais lorsque les liquides et les semi-voyelles contiguës à des sourdes sont en contact avec des voyelles, les résultats ne sont plus tout à fait les mêmes.

Je ne trouve aucun exemple de nasales assourdis. Or les tracés sont ici tout à fait significatifs. Tant que la pression de l'air se fait sentir dans le nez, la ligne nasale se couvre de vibrations, quel que soit le son voisin, sourde ou voyelle. La sonorité de la consonne est donc complète. Comparez *kūm õ fõ* « comme il faut » avec *in krě pã* « je ne crois pas », *in põ pã* « je ne puis pas », *kūm kõ* « comme ça ». Les vibrations sont plus apparentes dans le 1^{er} cas; mais elles existent dans tous.

Fig. 57.

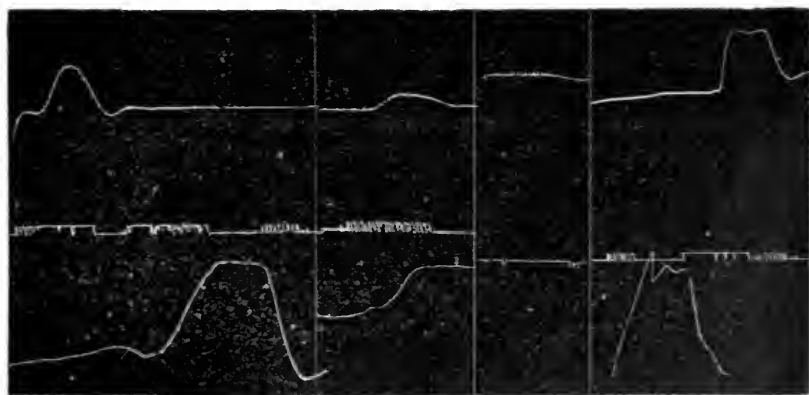
Vsse D.



k-ĩ-m õ f-õ

Fig. 58.

Vsse D.



i-n k-r-ẽ p-ã i-n p[õ] [ku]m k[v] a-p-n-a

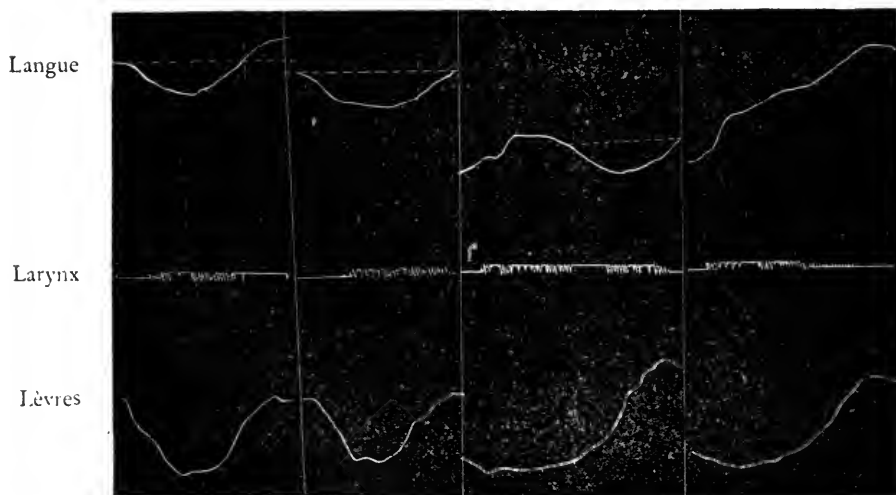
Il est vrai que, dans quelques tracés, les vibrations cessent au moment où la pression de l'air commence à décroître. Mais ce serait une erreur que d'y voir un signe d'assourdissement, car le même fait s'observe quand la nasale est suivie d'une voyelle. Cela arrive avec les fortes pressions de l'air : le levier inscripteur est alors emporté si rapidement, que les vibrations sont effacées.

Les liquides *l*, *l̥*, *r* et la semi-voyelle *y* sont toujours sonores avant les sourdes. Le fait est aisé à constater dans les tracés suivants par la comparaison de la ligne du larynx avec celle des lèvres : il n'y a point d'espace sourd entre la voyelle et la consonne sourde (cf. fig. 116). La ligne de la langue observée sous le menton suffit, du reste, à déterminer la place de l'*l* et celle de l'*r*. L'*a* de *papa* nous montre la langue s'élevant graduellement puis s'abaissant de même jusqu'à sa première position. Par conséquent, toute la partie de la ligne linguale de *palpa* qui s'élève au-dessus du point initial de l'*a* appartient à l'*l*. D'autre part, pour l'*à* de *kàp*, la langue se creuse régulièrement, ce qui est marqué par une élévation du tracé. Or dans *kàrp*, à l'élévation du tracé succède un abaissement qui correspond à une élévation de la langue. Tout ce mouvement, étranger à l'*à*, doit donc être attribué à l'*r*.

l et *r* sonores : *palpa* « palper », *papa*, *kàrp* « carpe », *kàp*.

Fig. 59.

Vsse D.



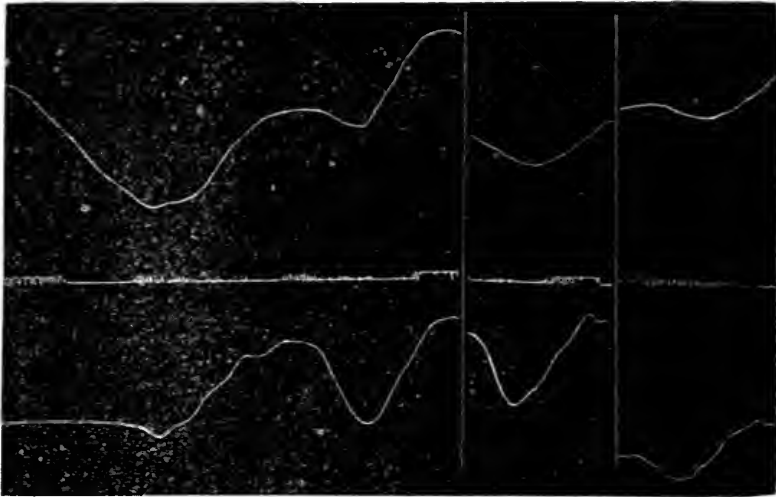
p---a---l-p[a] *p---a---p[a]* *k---à---r---p* *k---à---p*

l̥ et *y* sonores : *ñ n trävãl̥ p[ã byẽ]* « il ne travaille pas bien » répété trois fois, la première fois avec la variante *trävãy*, la seconde avec cette autre

trāva. (Les vibrations du larynx, mal venues dans la photographie pour *vā pī*, ont été suppléées; le point final est certain; mais le discours suivi offre des exemples de l'*r* assourdie, fig. 38 et 64).

Fig. 60.

Vsse D.

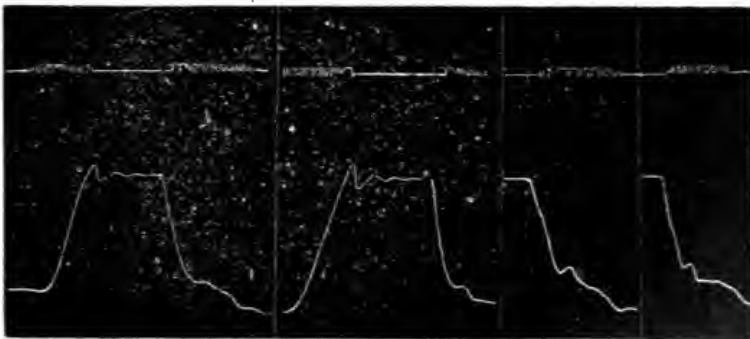


ān t—r—ā—v—ā—l p[ā] v—ā—y p[ā] v—ā p[ā]

3° *Liquides ou semi-voyelles placés entre une sourde et une voyelle.* — Après les sourdes, les liquides et les semi-voyelles sont presque entièrement sonores : *pra*, *plī*, *ēpla*, *ēpla* comparés à *pa*. Les tracés des nasales sont clairs par eux-mêmes comme plus haut, fig. 58, celui de *apna* dont la ligne nasale est couverte de vibrations. D'autre part, *pwa*, *pwe* comparés à *pu*, *pva* comparé à *pu* montrent que le moment où le larynx est entré en vibration,

Fig. 61.

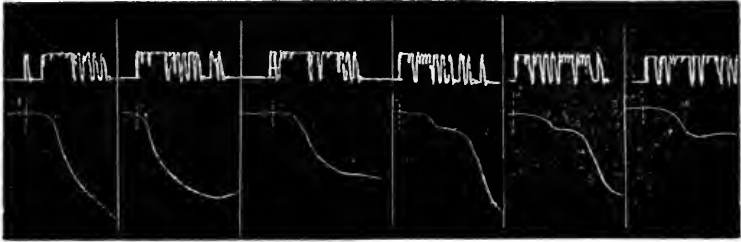
Vsse D.



ē—p—l—ā ē—p—l—ā p—r—ā p—ā

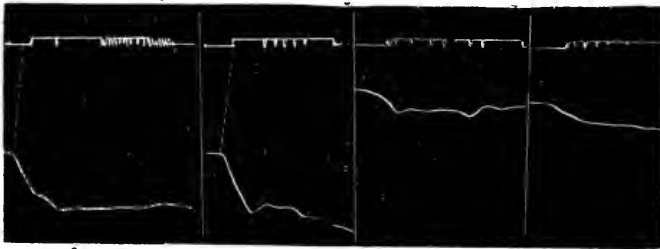
rapporté à celui où les lèvres se sont ouvertes, est le même dans tous les cas, c'est-à-dire que les consonnes interposées entre le *p* et la voyelle finale sont entièrement sonores. Cependant le *y* a une tendance marquée à s'as-

Fig. 62.

V^{ss} E.

p-y-ō *p-y-e* *p-i* *p-w-a* *p-w-e* *p-u*

Fig. 63.

V^{ss} D.

p-y-ō *p-i* *p-w-i* *p-u*

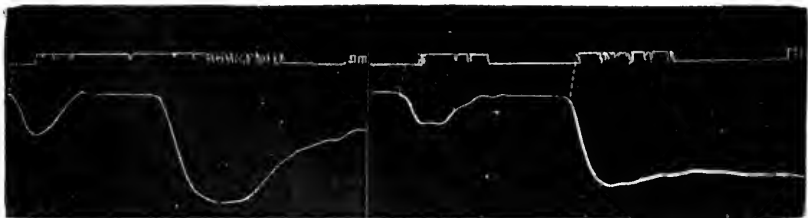
sourdir. Dans *pyj* (fig. 62 et 63) et dans *pyë* surtout, comparés à *pi*, il n'est évidemment pas entièrement sonore.

Cette tendance s'accroît dans le discours suivi, et elle apparaît aussi, quoique à un degré moindre, pour *r*, *l* et *l̥*.

Voici les cas que j'ai relevés :

r est sourde pendant un tiers de sa durée 1 fois sur 20 : ...*pr* *batr*

Fig. 64.

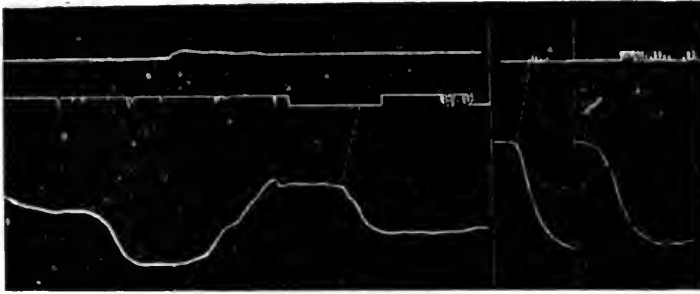
V^{ss} D.

p-r *b-----a---t---r* *p-r* *p-----ar-----t---i*

« ...pour battre » ; *l* est assourdi d'une façon notable dans ...*paplē*
 « ...papelin » ; *l* dans *plō, u s būrrā pl'o* « ils se bourreront bien » ; enfin

Fig. 65.

Vsse D.

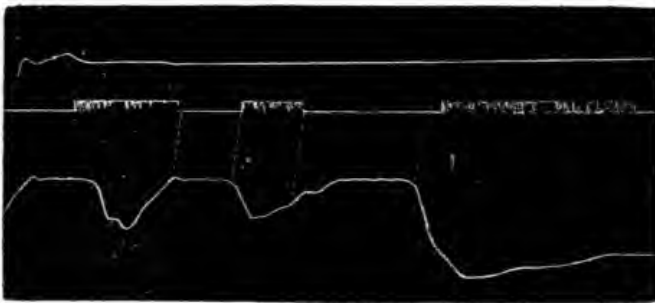


[*us' b*] *š*irr--ā p-----l-----ō p--ā p--l--ē

y est en partie sourd dans ...*pyšrē* «pierres », et dans*pyārē*
 «Pierret ».

Fig. 66.

Vsse D.



m-----ō p-----ō-----v' p-----y---ā---r---ē

Il est naturel, du reste, que l'assourdissement se produise dans le discours suivi et rapide plutôt que dans les mots isolés.

Il résulte de ce chapitre qu'il existe dans la sonorité de mes consonnes des variations dont je n'ai pas conscience, plus fréquentes dans certains cas que dans d'autres, et n'ayant à peu près dans aucun une fixité complète. Elles ont ce vague, cette indécision qui les rend impropres à être senties, et qui caractérise le point de départ d'une évolution phonétique.

Ce fait ne m'est pas personnel. La prononciation de M. le docteur Rosapelly, qui est bourguignon, n'est guère différente de la mienne en ce point. Elle nous a fourni avec des sourdes : *ap'b'a*, *aj'pa*, *ad'pa*; avec des demi-sonores : *az'pa*, *ab'ka*; avec des sonores : *ap'ja*, *ap'za*, *at'ba*, *ab'ta*, *as'ba*; sans modification : *abpa*, *afba*, *agpa*, *apga*, *apda*, *aeba*, *abea*, *asba*, *absa*, *avpa*, *abka*; tantôt avec des sonores, tantôt avec des sourdes : *prisme*, *rythme*, *peuple*, *fable*, *cible*, *meuble*, *peuple*, *poutre*, *pâtre*, *sabre*, *article*.

CHAPITRE IV

SOUFFLE EMPLOYÉ POUR LA PAROLE — MESURE DE L'EFFORT — ACCENT D'INTENSITÉ

La voix est le résultat de la lutte qui s'exerce à certains points déterminés entre les organes de la parole et la poussée de l'air chassé par les poumons. Il est donc naturel que nous observions maintenant la colonne d'air qui est employée pour chaque son et pour un même son dans les différentes places qu'il peut occuper dans les groupes vocaux.

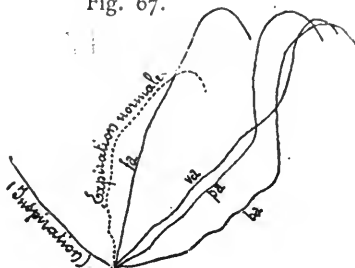
N'aurait-elle d'autre intérêt que celui de mieux faire connaître le mécanisme de la parole et de préciser les faits de mon patois, cette étude mériterait notre attention. Mais elle a un intérêt qui dépasse les limites d'une simple description : elle nous fournit des données pour juger du travail relatif qu'exige la production des sons et nous permet de mieux comprendre quelques-unes de leurs transformations historiques. Pour obtenir ce résultat, j'ai dû étendre quelque peu le champ ordinaire de mes observations. J'ai recommencé avec un compatriote, mon cousin J. B., une partie des expériences faites sur moi-même, et j'ai eu recours à des sujets choisis pour apprécier certains échelons phonétiques que j'ai dépassés ou que je n'ai pas encore atteints.

On peut prendre une idée rapide de la variété qui existe dans le volume et la marche de la colonne d'air parlante au sortir de la bouche en la recevant sur la main. Mais une expérimentation rigoureuse ne peut se faire par ce moyen. Je l'ai observée de deux manières : indirectement avec l'*Explorateur de la respiration*, directement avec une embouchure ajustée sur les lèvres et la conduisant soit dans un *Spiromètre*, soit dans un tambour inscripteur.

Les mouvements de la cage thoracique ne fournissent, comme on s'y attend bien, que des tracés insuffisants pour chaque son. Mais si l'on répète une même syllabe plusieurs fois de suite et sans arrêt, la ligne d'expiration marque nettement la dépense d'air qui a été faite. Celle-ci est d'autant plus grande que le tracé modifié s'écarte davantage de celui de la respiration normale.

Le tracé suivant représente la prononciation de M. le docteur R...

Fig. 67.



Le *Spiromètre* ne peut servir aussi que pour les sons isolés, l'air ne passant pas assez vite dans les soufflets pour que plusieurs syllabes consécutives restent distinctes.

Le tambour inscripteur est heureusement d'un usage plus étendu. Aussi vaut-il la peine que nous nous arrêtions à étudier la façon dont il traduit le volume et la marche d'une colonne d'air connue et soumise dans ses mouvements à notre volonté. L'expérience peut se faire de deux façons : à voie fermée, quand toute la masse d'air étudiée est conduite dans le tambour; à voie ouverte, quand une issue est ménagée sur le passage de l'air, en sorte qu'une partie seulement pénètre dans l'appareil inscripteur. J'ai fait mes expériences, dans le premier cas, avec un compte-goutte sur lequel j'exerçais des pressions à l'aide de pinces de diverses grandeurs; dans le second, avec une petite pompe. En remplaçant l'air par de l'eau, j'ai pu déterminer la quantité d'air que je mettais ainsi en mouvement; et, en variant la rapidité des pressions, je modifiais la vitesse de la colonne d'air. Enfin, en conduisant l'air tantôt par un tube étroit (1/2 mm de diamètre), tantôt par un tube plus grand (5 mm de diamètre), tantôt à travers un vase d'un demi-litre de capacité, j'ai pu voir les changements que la forme même de la colonne d'air imprime aux tracés.

Voici les constatations qu'il me paraît utile de relever :

1° Lorsque l'expérience se fait à voie fermée, la hauteur du tracé correspond toujours au volume de la colonne d'air, quelles qu'en soient les dimensions et la vitesse. Cette donnée correspond à celle que fournit le spiromètre. Ainsi, dans les tracés suivants qui sont dus à des colonnes

Fig. 68.

Vsse F.



d'air, A) de 622 mm³, B) de 502 mm³, C) de 340 mm³, D) de 250 mm³, E) de

140^{mm} 9, nous avons les hauteurs, A) 9^{mm}, B) 8^{mm}, C) 5^{mm}, D) 3^{mm}, E) 2^{mm} 3 environ (il n'est pas nécessaire ici d'entrer dans les détails d'une mensuration rigoureuse). Or ces chiffres approximatifs suffisent à montrer que les hauteurs des tracés sont entre elles comme les masses d'air qui les ont produits, puisque le 1^{er} tracé égale presque le double du 3^e, et le triple du 4^e, et que le 2^e est le quadruple du 5^e.

L'interposition d'un vase sur le trajet de l'air diminue la pression dans le tambour et la hauteur du tracé.

2° Quand l'expérience a été conduite à voie ouverte, le tracé fait connaître suivant les cas le volume de la colonne d'air ou sa vitesse. Si la vitesse de deux colonnes d'air est la même et que le volume soit différent, le tracé le plus haut correspond, comme c'est naturel, et comme le montrent D et E, à la colonne la plus considérable. Mais si le volume reste le même et que la vitesse soit changée, la hauteur du tracé est alors l'indice de la vitesse. Ainsi une même quantité d'air (30^{cm} 9) a donné les tracés : A, sous une pression lente ; B, sous une pression rapide ; c, avec un tube initial de 1/2^{mm} de diamètre ; D, avec un tube de 6^{mm}. Ces différences

Fig. 69.

Vsse F.



s'expliquent. Plus le temps de l'émission est long, ou, ce qui revient au même, plus le tube initial d'écoulement est étroit, plus la perte de l'air par l'issue qui se trouve libre est considérable.

La durée de l'émission permet de donner au tracé sa vraie signification.

3° La largeur du tracé indique la durée de l'émission, déduction faite de la partie qui correspond à la persistance de la pression dans le tambour.

4° La direction de la ligne inscrite marque le mouvement de la colonne d'air. Si la ligne monte, la colonne d'air avance ; si elle descend, l'air se retire. Si la ligne approche de la verticale, le mouvement de l'air est rapide, si elle prend la forme d'une courbe plus ou moins allongée, l'air croît ou diminue graduellement.

Dans les recherches faites sur la parole, j'ai profité des deux genres d'expérimentation. La voie fermée avec tube court n'est possible que pour le chuchotement très faible, qui réclame peu de souffle. En outre, comme

l'air s'amoncele avec les syllabes, on peut craindre que la pression produite dans le tambour par les premiers sons d'un groupe ne modifie sensiblement le tracé des derniers. Un vase interposé rend possible l'étude du souffle émis pour la voix haute, et il atténue les effets de l'accumulation de l'air. La voie ouverte met en relief certaines particularités de l'émission, et en outre elle permet à l'air contenu dans le tambour de reprendre, après chaque nouvelle émission du souffle, sa pression normale.

Enfin nous avons encore à dire dans quelles conditions il est permis de comparer entre eux, soit les chiffres fournis par le spiromètre, soit les tracés du tambour inscripteur.

Rien n'est moins fixe que le volume d'air que nous employons dans la parole. Il varie suivant les personnes en raison de la capacité pulmonaire. Ainsi un sujet capable d'expirer 4 litres 1/2 d'air émet en moyenne pour l'articulation de *kà* à voix ordinaire jusqu'à 236^{cm} ⁹, alors que d'autres expirant de 2 à 3 litres émettent environ 90^{cm} ⁹ et souvent moins. Il varie aussi dans chaque individu suivant le degré de force qu'il donne à sa parole tant pour le chuchotement que pour la voix haute¹.

De plus, il varie selon des circonstances dont on n'a pas conscience : il n'est pas le même le matin quand on n'est pas sorti de sa chambre, et plus tard quand on revient de la promenade, quand on est assis et quand on est debout. Ainsi pour *ka* que je croyais toujours prononcer avec une égale force, j'ai dépensé dans des séances différentes : 1° 81^{cm} ⁹; — 2° (en rentrant de promenade), 143, 151, 145, 136, 121, 133, 158, 147, 143^{cm} ⁹; — 3° 80, 74; — 4° 50, 46, 50, 61; — 5° 90, 81.

Mais, comme le témoignent ces chiffres et les tracés, les quantités ne changent pas notablement dans le courant d'une même séance.

Il suit de là que sur chaque point à éclaircir il faut instituer des expériences particulières, et que les résultats d'expériences isolées ne sauraient être comparés entre eux. Des séries que je viens de citer, on ne pourrait rapprocher pour *ga* que les suivantes : 1° 81^{cm} ⁹; — 2° 121, 135, 106, 101, 135, 130, 123, 146, 123; — 3° 114, 108, etc., qui ont été obtenues dans des circonstances identiques.

¹ J'ai cherché quelles sont chez moi les limites extrêmes, et j'ai trouvé : pour le *ku* chuchoté de 1 jusqu'à 318 et même 519^{cm} ⁹; pour la même syllabe articulée à voix haute, de 16 à 280^{cm} ⁹. Avec un écart comme celui-ci, il est clair qu'il y a une large place pour la moyenne, c'est-à-dire pour la *voix ordinaire*.

Sons isolés.

CONSONNES

Les consonnes ont été ou chuchotées ou unies à la voyelle *a*. L'addition de cette voyelle, toujours la même, ne peut nuire à la justesse des comparaisons.

Je me bornerai aux remarques suivantes :

1° Les continues demandent plus d'air que les instantanées correspondantes. Il en est de même des consonnes issues de *k* et de *g*, qui deviennent de plus en plus spirantes, comparées successivement à celles dont elles sont sorties. Ce résultat, qui n'a rien d'imprévu, est absolument constant chez tous les sujets observés.

Nous avons donc : 1° $p < f, t < s, k < t\epsilon < \epsilon < \tilde{\epsilon}$; — 2° $b < v, d < z, g < dj < j < h$.

Voici les moyennes de quelques expériences. (Les chiffres indiquent des centimètres cubes. Ceux que n'accompagne aucune désignation de personne sont de moi. C = chuchoté (les séries non précédées de ce signe se rapportent à des sons émis à voix haute); B = J. B; B*a* = J. B. assis; B*d* = J. B. debout; M = Marchois; P = Pyrénéen; S = Saintonguais; T = Toulousain) :

SOURDES

<i>p</i>	<i>f</i>	<i>t</i>	<i>s</i>	<i>k</i>	<i>tε</i>	<i>ε</i>	<i>ε̃</i>
C. 99	155	100	160	C. 87	—	111 $\frac{1}{3}$	—
89	162	61	125	80	—	123	—
56 $\frac{3}{4}$	138 $\frac{1}{3}$	—	—	44	—	119 $\frac{1}{8}$	—
B <i>d</i> . 111	220 $\frac{1}{2}$	B <i>d</i> . 86	103	B <i>d</i> . 98	—	150	—
B <i>a</i> . 65 $\frac{1}{2}$	102	B <i>a</i> . 77	97	B <i>a</i> . 62 $\frac{1}{2}$	—	93	—
				S. 74	—	140	181
				T. 88	184	250	—
				M. 45	120	—	—

SONORES

<i>b</i>	<i>v</i>	<i>d</i>	<i>z</i>	<i>g</i>	<i>dj</i>	<i>j</i>	<i>h</i>
101	113	C. 85	120	C. $81\frac{1}{3}$	—	134	—
34	107	73	84	81	—	121	—
B. 89	104	B. 58	133	57	—	94	—
				Bd. $80\frac{1}{2}$	—	144	—
				Ba. $43\frac{1}{2}$	—	71	—
				S. —	—	80	143
				P. 24	34	55	—
				M. 84	109	—	—

Tous les tracés concordent avec ces chiffres.

2° Les nasales demandent moins d'air que les instantanées correspondantes. Cette constatation exige une double expérience, puisque l'air s'écoule pour les nasales à la fois par le nez et par la bouche.

Par la bouche, j'ai obtenu : à côté de p 99 cm^3 , m 31 ; à côté de t $82\frac{1}{2}$, n $66\frac{1}{2}$ et v 65 ; à côté de t $104\frac{1}{3}$, n 98 et v 40 .

Par le nez : dans le chuchotement, m 6 cm^3 , 7 , 10 , 7 , etc.; n 5 , 6 , 5 , 6 , etc.; dans la voix haute, m et n 1 cm^3 ou 2 en moyenne.

Les tracés donnent des résultats analogues.

3° Les continues sourdes réclament plus d'air que leurs sonores

<i>f</i>	<i>v</i>	<i>s</i>	<i>z</i>	<i>ε</i>	<i>j</i>
162	113	129	84	111	90
124	111				
138	107			119	95
Bd. 220	103	Bd. 148	138	Bd. 150	144
Ba. 102	51	Ba. 97	75	Ba. 93	71

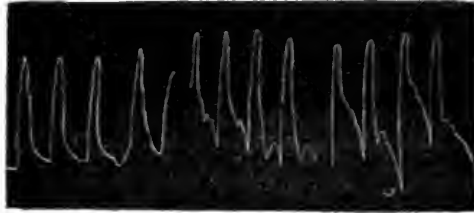
La même différence n'existe pas dans mon parler entre les sourdes et les sonores instantanées. D'après des données fournies par le spiromètre, je trouve : sur 14 fois, $p > b$ 5 fois, $= b$ 3 fois, $< b$ 6 fois; sur 16, $t > d$ 6 fois, $= d$ 2 fois, $< d$ 8 fois. Dans une expérience postérieure faite en vue

de trancher la question, les chiffres, si l'on écarte ceux qui s'éloignent trop de la moyenne et qui proviennent d'articulations non uniformes, sont sensiblement les mêmes pour *pa* (77) et *ba* (78 $\frac{1}{4}$), *ta* (88) et *da* (87 $\frac{3}{4}$), *ka* (93) et *ga* (94)

C'est ce qui résulte aussi des tracés du tambour inscripteur pris à voie fermée.

Fig. 70.

Vsse F.

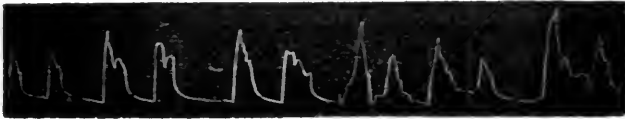


pa ba pa ba ta da ta da ka ga ka ga

Mais le régime du souffle est différent pour les sourdes et pour les sonores, qu'elles soient instantanées ou continues. Les tracés pris à voie ouverte prouvent que le jet est plus rapide pour les premières que pour les secondes.

Fig. 71.

Vsse F.



pa ba ta da ka ga . fa va sa za ea ja

4° La dépense d'air est un peu plus grande pour *r* (56^{cm³}) que pour *l* (50), — pour *y* (63) que pour *l* (41).

5° A la finale, les fricatives demandent plus d'air que les instantanées, les nasales moins que les consonnes de leur ordre, toutes les sourdes plus que les sonores, *l* plus que *r* et *l* à peu près autant que *y* :

<i>af</i> 151 $\frac{1}{3}$	<i>ar</i> 90 $\frac{2}{3}$	<i>aj</i> 81 $\frac{1}{2}$	<i>at</i> 75	<i>ab</i> 44	<i>ay</i> 56
<i>as</i> 109 $\frac{1}{3}$	<i>av</i> 86 $\frac{2}{3}$	<i>al</i> 66 $\frac{2}{3}$	<i>nk</i> 86	<i>ad</i> 40 $\frac{1}{3}$	<i>am</i> 24 $\frac{2}{3}$
<i>ae</i> 137 $\frac{1}{3}$	<i>az</i> 93 $\frac{2}{3}$	<i>ap</i> 66 $\frac{2}{3}$	<i>al</i> 59 $\frac{1}{3}$	<i>ag</i> 60	<i>an</i> 26

Les tracés concordent.

6° Les semi-voyelles se lient étroitement à la voyelle suivante et sont produites avec elles par une même colonne d'air plus considérable et de moindre durée que celle de la diphthongue correspondante. Le fait apparaît clairement dans les inscriptions prises dans le chuchotement à voie fermée.

Fig. 72.

Vsse F.



wa *wa* *ya* *ua* *ua* *ia*

De ces constatations, il ressort que le développement historique des consonnes concorde avec une augmentation de la dépense d'air. C'est dire qu'il y a eu relâchement progressif dans la tension des muscles destinés à barrer le passage au souffle, et par conséquent diminution de travail.

VOYELLES

Les voyelles, dans le patois de Cellefrouin, ont eu un développement analogue à celui des consonnes. De tendues (ouvertes ou fermées), elles sont devenues relâchées (moyennes).

Nous devrions donc nous attendre à une dépense d'air plus considérable pour *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *u*, *æ*, que pour *á*, *é* ou *ê*, *í*, *ó*, *ú*, *ú*, *â*. C'est effectivement ce que donnent certaines expériences. Ainsi j'ai obtenu :

<i>a</i> 60	<i>á</i> 50		<i>i</i> 27	<i>í</i> 17		<i>u</i> 50	<i>ú</i> 40
<i>e</i> 68	<i>é</i> 50		<i>o</i> 54	<i>ó</i> 50		<i>æ</i> 100	<i>â</i> 85

Dans une séance, M. B. a fourni les moyennes suivantes :

<i>a</i> 22 2/3	<i>á</i> 20 2/3		<i>o</i> 33 1/3	<i>ó</i> 28 2/3
<i>e</i> 54 1/3	<i>é</i> 33 1/3		<i>u</i> 60 2/3	<i>ú</i> 31 1/3

Mais ce qui devrait être, semble-t-il, la loi, n'est que l'exception. Dans la plupart des cas j'emploie pour les voyelles moyennes moins d'air que pour les voyelles fermées. Voici les chiffres d'une expérience qui représentent à peu près la moyenne de celles que j'ai faites avec J. B.

<i>a</i> 39 2/5	<i>á</i> 41 2/5		<i>u</i> 47 2/3	<i>ú</i> 83 2/3
<i>e</i> 27 1/3	<i>é</i> 47 2/3		<i>u</i> 41 1/2	<i>ú</i> 92 3/4
<i>i</i> 13 1/2	<i>í</i> 27		<i>æ</i> 4	<i>â</i> 95
<i>o</i> 25 3/4	<i>ó</i> 47 1/2			

Les moyennes des expériences faites sur moi-même donnent les résultats suivants : $i < í$; $u < ú$; $o < ó$. Mais $a > á$ 1 fois sur 3; $é > ê$ 5 fois sur 6; $ò > ó$ 4 fois sur 6; $u > ó$ 4 fois sur 6; $u > ú$ 2 fois sur 4; $â > a$ 2 fois sur 4; $é > a$ 1 fois sur 7.

Voici les chiffres d'une de ces expériences prise au hasard :

à	42	é	69	é	55	e	26	i	35	i	18
á	34	ò	57	ó	59	o	25	ú	48	u	44
è	36	é	52	æ	26						

Les faits seuls que je viens de signaler suffisent à expliquer la contraction qu'ils renferment. Il y a eu en effet, pour les voyelles comme pour les consonnes, abaissement de la barrière opposée au passage de l'air et relâchement des organes.

Si cette loi était la seule qui régit la transformation des voyelles, la conséquence serait une augmentation constante dans le volume de l'air dépensé. Mais il y en a une autre : en même temps qu'elle se relâche, la voyelle tend à perdre de sa durée. Ainsi, malgré son accroissement initial, la colonne d'air, s'écoulant moins longtemps, perd de son volume total.

Ces déductions sont pleinement confirmées par les tracés du tambour inscripteur. En opérant à voie fermée, on obtient des résultats analogues à ceux du spiromètre. Mais les tracés obtenus à voie ouverte marquent nettement et l'accroissement de la colonne d'air et la diminution de sa durée.

Fig. 73.

Vsse F.



à á a è é e í i ú u ò ó o ú u è é æ

Les voyelles nasales demandent moins d'air que les voyelles buccales correspondantes : \bar{a} et \bar{o} donnent de 1 à 2^{cm} d'air par le nez, le plus souvent 1; dans le chuchotement, \bar{a} est allé jusqu'à 4. Je n'ai jamais pu, même en faisant des efforts, amener une variation de l'aiguille pour \bar{e} . Par la bouche, l'air qui s'écoule est en moyenne de 24 3/5 pour \bar{a} , 23 3/5 pour \bar{o} , 30 3/4 pour \bar{e} .

Ces observations sont confirmées par les tracés qui ont en outre l'avant-

Fig. 74. Vsse F.



\bar{a} \bar{e} \bar{o}

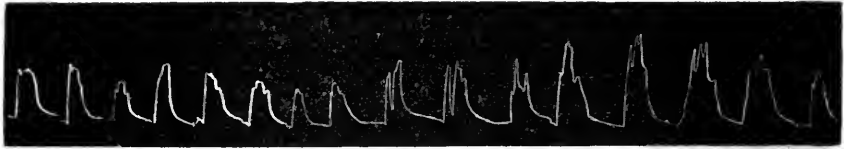
tage de nous fournir le moyen d'apprécier la quantité d'air qui s'écoule par le nez pendant l'émission de \bar{e} .

Ces faits prouvent que le passage de \bar{e} à \bar{a} rentre dans la loi du développement normal des sons à Celledrouin.

Sons groupés.

Les sinuosités des tracés de la colonne d'air parlante suffiraient presque à eux seuls pour décomposer tous les sons qui entrent dans un groupe. Images fidèles de la marche du souffle, elles en traduisent tous les mouvements, les accroissements, les arrêts soutenus, les diminutions momentanées et les interruptions complètes. Elles nous permettent de constater : la continuité de l'émission entre une consonne et une voyelle ou entre une instantanée sourde et une liquide; le léger repos qui sépare les consonnes sonores et les voyelles ou les liquides, ainsi que les syllabes où n'entrent que des continues ou des voyelles; enfin les repos prolongés qui séparent les syllabes où se trouvent des instantanées ou bien des nasales.

Fig. 75.

V_{ssc} F.

pla p̄la bla b̄la kla gla pra bra papa tata pafa tasa fafa eaea zaza pya

Mais le plus grand intérêt que présente l'étude du souffle émis pour les groupes de sons réside dans la recherche de l'accent d'intensité. Les tracés, en effet, nous permettent de le découvrir. Si nous émettons des groupes composés d'une même syllabe répétée, et que nous frappions d'une intensité voulue l'une d'elles, les tracés montrent, comme dans la figure suivante, que c'est cette syllabe qui est produite par la colonne d'air la plus considérable et la plus rapide. Les deux premiers groupes ont été chuchotés et inscrits à voie fermée, les deux derniers ont été parlés et inscrits à voie ouverte.

Fig. 76.

V_{ssc} F.

papa papa papa papa

Cette constatation faite, il ne reste plus qu'à comparer entre elles les syllabes de groupes formés de la même façon et prononcés à l'ordinaire, d'abord isolément, ensuite dans des phrases ayant un sens.

De l'enquête ainsi conduite, il résulte que l'accent d'intensité n'a pas dans mon parler une place absolument fixe; mais que, dans la majorité des cas, il frappe la dernière syllabe du groupe.

Examinons d'abord les groupes artificiels. Ce sont ceux qui présentent la combinaison la plus simple, et où, pour différencier des syllabes intentionnellement égales, agissent seules les lois de notre organisme.

J'ai inscrit *papa*, *baba*, *tata*, *dada*, *kaka*, *papapa*, *papatpa*, *papatpapa*, *apaepapa*, *papapapapapapa*... J'en cite 6 chuchotés (voie fermée) et 2 parlés (voie ouverte).

Fig. 77.

Vsse F.



papa id. papapa id. papatpapa id. papa id.

Or nous avons : 1° dans les groupes de deux syllabes, sur 155 cas : $\bar{\tau}$ 125 fois, $\tau\bar{\tau}$ 30 fois. Mais il faut noter que cette dernière forme n'est fréquente qu'à certains jours : 5 fois sur 7 à la fin d'une séance (juillet 1889), 7 fois sur 20 et 6 fois sur 30 (décembre 1890). Elle concorde avec un moment de fatigue.

2° Dans les groupes de trois syllabes :

a) Toutes les syllabes libres, sur 42 cas : $\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 37 fois, $\tau\tau\bar{\tau}$ 2 fois, $\bar{\tau}\tau\bar{\tau}$ 1 fois, $\tau\bar{\tau}\bar{\tau}$ 1 fois, $\bar{\tau}\tau\tau$ 1 fois. L'intensité la plus grande porte sur la première syllabe : dans la forme $\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 14 fois, dans $\tau\tau\bar{\tau}$ 2 fois.

b) La seconde syllabe entravée, sur 15 cas : $\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 14 fois dont 10 avec la plus grande intensité sur l'initiale, $\bar{\tau}\tau\bar{\tau}$ 1 fois, la dernière syllabe étant moins intense que la première.

3° Dans les groupes de quatre syllabes :

La pénultième ou l'antépénultième entravée, sur 18 cas : $\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 16 fois bien certaines et 2 fois douteuses.

4° Dans les groupes de plus de quatre syllabes, sur 15 cas : $\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 14 fois, les atones étant sensiblement égales 11 fois, la pénultième plus faible 4 fois, l'initiale ayant été la plus intense 6 fois; $\tau\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 1 fois; sur 8 cas : $\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}\bar{\tau}$ 3 fois, $\bar{\tau}\tau\bar{\tau}\bar{\tau}$ avec la pénultième la plus faible

4 fois, $\overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}}$ avec l'initiale la plus faible 1 fois. J'ai encore relevé : $\overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}}$ avec l'intensité croissant jusqu'à la 3^e syllabe, $\overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}}$ la 5^e syllabe étant plus faible que la 4^e, $\overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}} \overline{\text{---}}$, les 5^e et 6^e syllabes étant égales.

Dans une série d'émissions que l'on croit égales, le souffle obéit donc à une loi rythmique suivant laquelle à un effort succède en général un relâche, de façon que le plus grand effort se fasse sur la première ou le plus souvent sur la dernière syllabe du groupe, et que la pénultième, si elle n'est en même temps l'initiale, soit en règle la plus faible.

Dans les phrases, nous avons à tenir compte d'un élément étranger à l'organisme, la pensée.

J'ai inscrit, en commençant par les phrases les plus simples :

1^o *wĩ papa* « oui, papa », 3 fois.

wĩ papa, 2 fois.

2^o *nõ papa* « non, papa », 5 fois.

3^o *nõ pã papa* « non pas, papa », 6 fois.

4^o *tõtõ ê kĩ* « tonton est ici », 5 fois.

tõtõ ê kĩ, 2 fois.

5^o *tõ tõtõ ê kĩ*, 1 fois.

tõ tõtõ ê kĩ, 1 fois.

6^o *mõ tõtõ vã vni* « mon tonton va venir » (lent), 1 fois.

7^o *mõ tõtõ fã fër dæ fër* « mon tonton fait faire du fer » (lent), 1 fois.

8^o D. *vũ tú ãnã eã tõ tõtõ?* « veux-tu aller chez ton tonton ? » 1 fois. —

Le même avec l'accent sur la première syllabe (*tõtõ*), 1 fois.

— R. *mõ tõtõ n ê pã kĩ*, 1 fois.

9^o D. *vũ tú ãnã eã tã tãtã?* « veux-tu aller chez ta tata ? », 2 fois.

— R. *mã tãtã n ê pã kĩ*, 1 fois.

— *ĩ vã eã mã tãtã*, 1 fois.

Je termine par deux dialogues où j'ai essayé de reproduire les principales inflexions de la conversation, et je donne de chacun trois tracés : le premier et le second, recueillis à voie ouverte, représentent, l'un la prononciation très lente avec chaque syllabe détachée, l'autre la prononciation ordinaire ; le troisième a été pris à voie fermée sur la prononciation chuchotée. Chaque groupe porte dans la figure le même numéro que dans le texte, il sera donc facile de le décomposer. De plus, pour aider la lecture, les syllabes à étudier sont marquées d'une croix en dessous.

I. — 1. *drõl, vã eã tõ tõtõ.*

— 2. *kẽ fër eã mõ tõtõ?*

— 3. *ĩt di dãnã eã tõ tõtõ.*

— 4. *ĩn lêm pã, mõ tõtõ.*

— 5. *vã tu d mẽm eã tõ tõtõ.*

—

1. Drôle, va chez ton tonton.

— 2. Que faire chez mon tonton ?

— 3. Je te dis d'aller chez ton tonton.

— 4. Je ne l'aime pas, mon tonton.

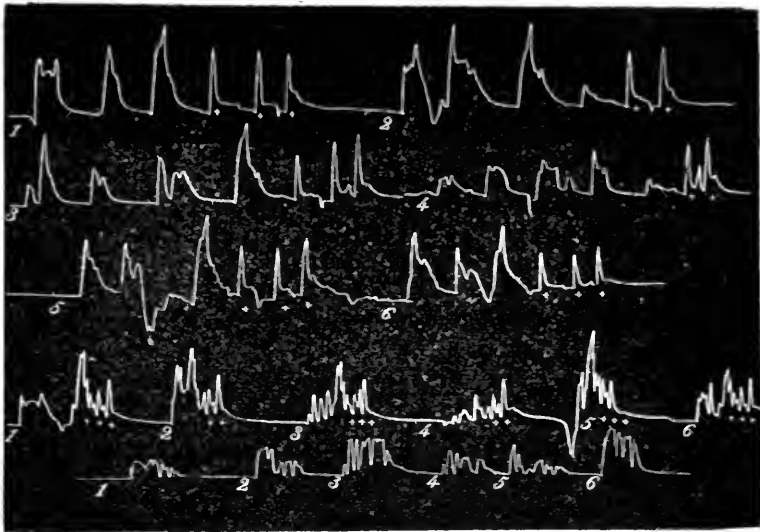
— 5. Va tout de même chez ton tonton.

—

- 6. *vá-tú cá tō tōtō!* — 6. Vas-tu chez ton tonton!
 — 7. *in lēm pá, mō tōtō¹.* — 7. Je ne l'aime pas, mon tonton.

Fig. 78.

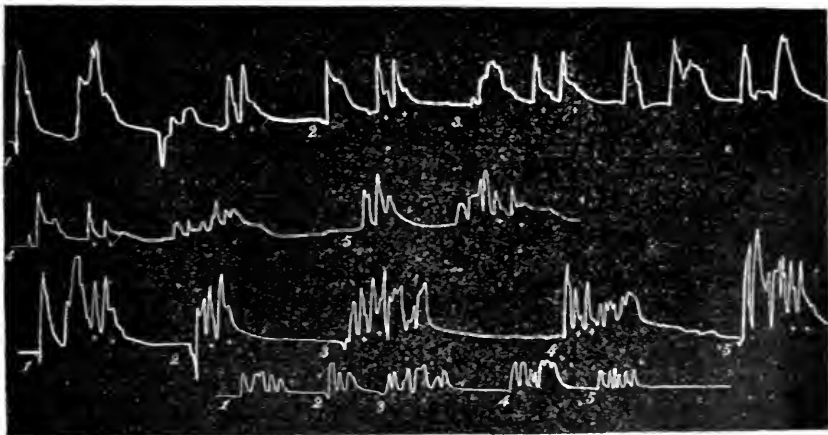
Vsse F.



- II. — 1. *ta vésti è pōpō.* 1. Tiens, voici un pompon.
 — 2. *kā pōpō?* 2. Quel pompon?
 — 3. *lè pōpō kè tavi dmāda.* 3. Le pompon que tu avais demandé.
 — 4. *kā pōpō nē pá joli.* 4. Ce pompon n'est pas joli.
 — 5. *èb vū tū ún ôt pōpō?* 5. Eh bien! veux-tu un autre pompon?

Fig. 79.

Vsse F.



¹ Cette phrase manque dans la figure.

Le lecteur peut constater lui-même la place de l'accent d'intensité dans ces deux morceaux. Mais, comme je les ai répétés plusieurs fois, je réunis dans un tableau les autres variantes que j'ai relevées.

DIALOGUE	GROUPES	NOMBRE DE FOIS	
		<i>tōtō</i>	<i>tōlō</i>
I	I	4	2
	2	4	2
	3	4	1
	4	4	0
	5	2	3
	6	2	1
	7	3	0
DIALOGUE	GROUPES	<i>pōpō</i>	<i>pōpō</i>
II	I	8	1
	2	10	2
	3	13	1
	4	6	3
	5	4	3

L'accent est douteux une fois : 1^{er} dialogue, nos 1 et 3, 2^e dialogue, nos 1 et 3.

Ainsi dans tous les cas l'accent d'intensité peut occuper la dernière syllabe du groupe, et il ne quitte guère cette place dans une prononciation énergique. Il tend à se porter sur la pénultième dans des phrases qui sont dites sur un ton doux et caressant, ou qui forment une conclusion.

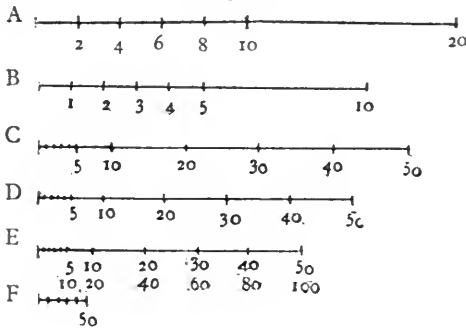
CHAPITRE V

DURÉE DES SONS — ACCENT TEMPOREL

D'une difficulté extrême, sinon d'une réelle impossibilité si l'on ne consulte que l'oreille, la détermination de la durée des sons émis dans la parole devient un jeu avec la méthode graphique. Le son lui-même, ou le mouvement des organes qui le produisent s'inscrivant sur un cylindre d'une circonférence connue et d'une vitesse régulière donnée, la durée se trouve transformée en quantité linéaire et se mesure comme toutes les longueurs de ce genre.

Voici les échelles correspondantes aux cylindres et aux vitesses que j'ai employés :

Fig. 80.



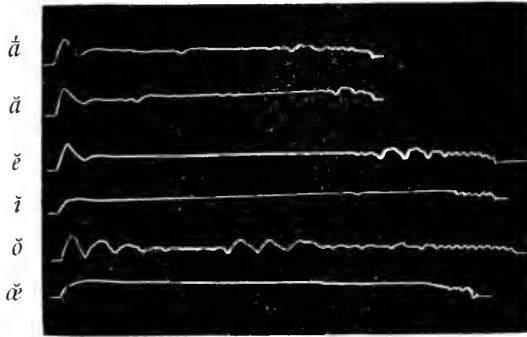
ÉCHELLES	CIRCONFÉRENCE DU CYLINDRE		DURÉE DE LA RÉVOLUTION DU CYLINDRE	
	cm.	mm.	secondes.	dixièmes de sec.
A	41,8		1,5	
B	41,4		1,94	
C	41,8		8,57	
D	41,8		10	
E	41,4		12	
F	41,4		75	

Comme les tracés recueillis avec les vitesses B, C, D, E ont été gravés au double de leur grandeur, les échelles sont agrandies dans la même proportion.

Les divisions marquent des centièmes de seconde.

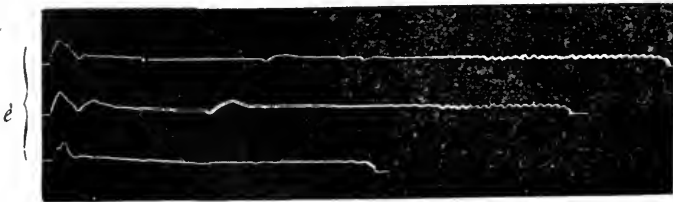
Mes premières remarques sur la durée des sons datent du mois d'octobre 1888. Désireux d'utiliser des expériences faites en 1886 dans un tout autre but avec le microphone de M. Verdin et le signal de M. Deprez, je comparai différents tracés, et je fus frappé du désaccord complet qui existe entre la durée réelle des sons et l'idée que je m'en faisais. Des voyelles que je croyais toujours longues sont souvent brèves; d'autres, où je ne voyais que des brèves, dépassent souvent en durée celles que je considérais comme longues. Quelle surprise par exemple pour moi de trouver un $\hat{a} = \check{a}$, $< \check{e}, \check{i}, \check{o}, \check{a}$! J'en eus bien d'autres. Un fait particulièrement me

Fig. 81.

V_{sse} A.

surprit beaucoup. Au moment où je prenais mes inscriptions, j'avais remarqué qu'il était possible d'émettre trois fois la même syllabe pendant une révolution du cylindre; et j'avais profité de cette circonstance pour me procurer de chaque son trois tracés que je m'attendais à trouver semblables et susceptibles de se remplacer. Quelques-uns effectivement diffèrent peu quant à la durée (la seule qualité que l'imperfection des appareils employés me permette de considérer); mais d'autres présentent des différences considérables, comme \check{e} par exemple :

Fig. 82.

V_{sse} A.

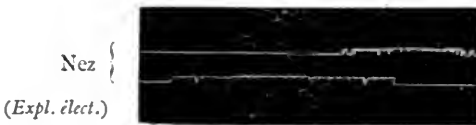
Je fus ainsi amené à deux conclusions bien inattendues pour moi, à savoir que je possède un \hat{a} et un \check{e} . Des considérations analogues me firent

découvrir un δ et m'amènèrent à identifier \tilde{a} et ϵ . C'est tout ce qui me reste des comparaisons minutieuses que je fis alors. Quant aux hypothèses que je formai sur la *quantité* proprement dite, il n'en reste rien. Je voyais bien que les données sur lesquelles je travaillais étaient incomplètes. Mais je n'osais combler les lacunes, croyant la matière trop délicate pour se prêter à des expériences organisées en vue d'une conclusion cherchée. C'était une erreur. Tous mes doutes se sont évanouis devant une étude méthodique des faits.

Mes recherches nouvelles ont été faites en 1889 avec les explorateurs du larynx, du nez et des lèvres, et l'inscripteur de la parole.

Les deux explorateurs du larynx peuvent suffire à isoler tous les sons. Ils distinguent : sur le larynx, les sourdes; sur le nez, les nasales; sur les lèvres, v et b ; sur les dents, l , r , j , z , v :

Fig. 83. Vsse D.



1^{er} tracé : m de *ama*.

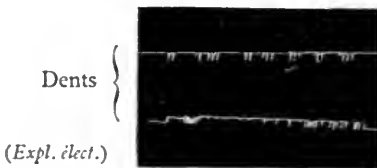
2^e tracé : mm de *amma*.

Fig. 84. Vsse C.



v-----a-----v-----a

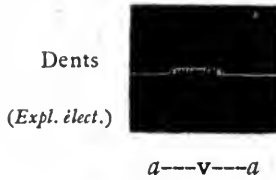
Fig. 85. Vsse D.



1^{er} tracé : rr de *arra*.

2^e tracé : ll de *alla*.

Fig. 86. Vsse D.



Il n'y a pas jusqu'aux imperfections mêmes de l'explorateur électrique qui ne puissent servir. On a pu remarquer dans les tracés reproduits précédemment (par ex. fig. 48) que la pointe du signal électrique est comme fixée, pendant toute la durée de certaines consonnes sonores, à la limite supérieure de sa course et qu'elle ne retombe qu'avec la voyelle suivante. Ce fait est très net dans le tracé de ...*kūnê pū* « connaît plus », où l'*n*, qui a donné de superbes vibrations nasales, a produit pour le larynx des interruptions si peu sensibles qu'on pourrait croire que la ligne est dépourvue de vibrations.

Fig. 87.

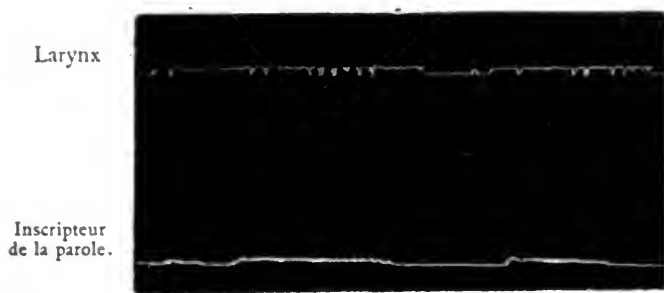
Vsse D.



L'inscripteur de la parole fournit des renseignements encore plus complets et d'une inscription plus facile, car il nous donne, non seulement la succession, mais encore la forme même des vibrations, comme on en peut juger par les spécimens suivants :

Fig. 88.

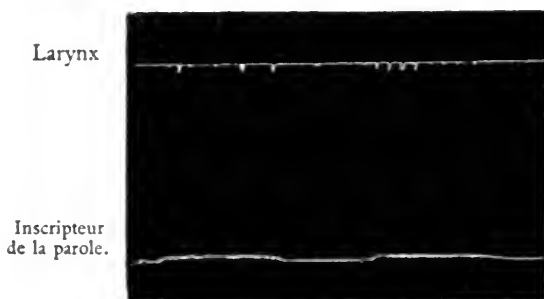
Vsse D.



~-----a-----s-----a

Fig. 89.

Vsse D.



p-----a-----b-----a

On peut même, par un réglage approprié, en écartant plus ou moins les électro-aimants, faire disparaître telle ou telle consonne dont la place est

Fig. 90.

Vsse D.



g-----a-----'-----k-----a

alors marquée par un silence. Voyez aussi, plus haut, la fig. 84, et ci-dessous la fig. 112. On s'aide, pour cela, du stéthoscope, qui rend sensibles à l'oreille les sons reçus par la membrane inscriptrice.

Toutefois, je dois le dire, ces divers moyens ne donnent pas des résultats absolument identiques. Ainsi nous avons constaté que, pour les nasales, les vibrations du nez commencent dans certains cas après celles du larynx (page 42 et fig. 36). D'autre part, les tracés de l'inscripteur de la parole s'arrêtent, alors que le larynx vibre encore. Il serait facile, je crois, de tout concilier. Mais, sans entrer dans cette difficulté nouvelle, comme le larynx est la source du son, je m'en tiens, en cas de conflit, à ses indications, ou je signale les divergences.

Un mot encore pour une question de méthode. On pourrait être tenté de croire que l'étude sur la quantité doit se faire uniquement sur des discours suivis, car c'est le discours suivi qui seul est, à proprement parler, le langage. Ce n'est pourtant pas par là qu'il faut commencer. Le discours contient des éléments trop complexes pour qu'il nous soit possible d'y démêler de prime abord les lois de la quantité. Celles-ci, nous n'avons le moyen de les saisir que dans des groupes formés de façon à éliminer successivement toutes les causes de variabilité sauf une, celle en vue de laquelle chaque expérience est organisée. C'est seulement lorsque la matière a été ainsi observée sur ses principales faces que l'on peut considérer le discours suivi où l'on constatera, si l'étude préliminaire a été bien conduite, l'application des lois découvertes dans le détail.

Je conserverai dans l'exposition l'ordre même que j'ai suivi dans l'étude des faits.

§ 1^{er}. — Durée des sons dans les mots isolés.

CONSONNES

Dans les continues, la durée de l'émission se confond avec le temps nécessaire pour les produire. Dans les instantanées, au contraire, il faut distinguer deux instants, celui de l'occlusion et celui de l'émission, c'est-à-dire un moment de silence et un moment où éclate le son. Le silence toutefois n'est complet que pour les sourdes et les sonores initiales; il n'existe pas pour les sonores médiales, car le larynx continue à vibrer malgré l'occlusion du tube vocal (voir par ex. les fig. 39, 48, 54, 106).

Si l'on veut se faire une idée du phénomène, on n'a qu'à comparer entre elles les labiales qui sont d'une étude plus facile. On verra que le larynx entre en vibration pour *va* dès le moment où les lèvres se rapprochent (voir fig. 42), pour *pa*, quand elles s'écartent (voir fig. 43), pour *ba* ou *ma*,

un peu auparavant (voir fig. 66). Le temps où le larynx vibre avant l'ouverture des lèvres appartient au *b* ou à l'*m*; c'est, dans un tracé que j'ai sous les yeux, $\frac{8}{100}$ de seconde pour une occlusion de $\frac{16}{100}$ de seconde. La fig. 89 nous fournit un *p* dont le bruit a donné aussi $\frac{8}{100}$ de seconde.

Mais je n'entrerai pas plus avant dans cette question, la durée d'une consonne étant, à proprement parler, le temps qu'elle a exigé.

Nous nous occuperons d'abord des consonnes simples, puis des consonnes redoublées, enfin des consonnes groupées.

Consonnes simples.

Je me bornerai aux constatations suivantes qui sont les plus intéressantes et qui se rapportent le plus directement à mon sujet :

1° Les instantanées sont légèrement plus courtes que les continues.

2° Les sonores sont souvent plus courtes que les sourdes.

3° La longueur des consonnes diminue en raison de la longueur des mots.

4° Il existe un accent temporel, ou de durée, qui allonge les consonnes qui en sont frappées.

Ces quatre conclusions, qui n'ont rien que de très naturel, ressortent clairement des tableaux suivants. Les chiffres entiers représentent des $\frac{1}{100}$ de seconde.

SOURDES : <i>a p a</i>	<i>a p a p a</i>	<i>a p a p a p a</i>
13,5	9,7 11	12,2 10,8 11,7
14	8 9	
<i>a f a</i>	<i>a f a f a</i>	<i>a f a f a f a</i>
16	12 15	11,5 14 14
16	12 15	12 12,8 16
18		14 14,8 18
<i>a t a</i>	<i>a t a t a</i>	<i>a t a t a t a</i>
15	9 13	8,6 9 12,5
	10 13,8	9,5 8 16
<i>a s a</i>	<i>a s a s a</i>	<i>a s a s a s a</i>
17	14,5 14,5	13,5 12,5 14
19		11 12 14,5
		18 9 15
<i>a k a</i>	<i>a k a k a</i>	<i>a k a k a k a</i>
15	11 13,4	11 10 12
16	11 13	11,8 10 11,4
18		

<i>a ε a</i>	<i>a ε a ε a</i>	<i>a ε a ε a ε a</i>
19	15 16	11,8 13 16
19	15 16,8	14,5 14,5 14,8

SONORES. — Une expérience faite en vue d'étudier les voyelles nasales nous fournit le moyen, non cherché, de comparer les sonores et les sourdes. L'explorateur du larynx placé sur le nez, j'intercalais entre deux *ō* successivement toutes les consonnes. Naturellement les sourdes sont toujours distinctes. Les sonores sont souvent, il est vrai, envahies plus ou moins par les vibrations nasales; mais chaque ligne nous en fournit de parfaitement claires (fig. 107). Or la sonore, en raison sans doute d'une différence dans la durée de l'occlusion (cf. p. 67), est presque constamment plus courte que la sourde.

Le *p* et le *b* sont douteux.

<i>ō f ō</i>	<i>ō v ō</i>	<i>ō t ō</i>	<i>ō d ō</i>	<i>ō s ō</i>	<i>ō z ō</i>	
17	16	14	15	17,5	14	
19	14	13	12	18	15	
17	15	13	12	18	18	
19	14	14		18		
<i>ō k ō</i>	<i>ō g ō</i>	<i>ō ε ō</i>	<i>ō j ō</i>	<i>ō y ō</i>	<i>ō r ō</i>	<i>ō l ō</i>
15	12	18	15	13	16	16
13	13	16	13	16	15	17
	11	18 (trois fois)				

Les variations de durée résultant de la position de la consonne dans le groupe vocal nous apparaissent les mêmes que pour les sourdes dans les tracés de l'*Inscripteur de la parole* contrôlés par ceux de l'*Explorateur du nez* pour les nasales.

<i>b.</i> — <i>b a b a b a</i>	<i>b a b a b a b a b a b a</i>
11 12	13 14 13 14 14 15
<i>v.</i> — <i>v a v a v a v a</i>	
14 12 13	
<i>d.</i> — <i>d a d a d a d a</i>	
11 11 11	
<i>j.</i> — <i>j a j a j a j a</i>	
13 12 13	
<i>n.</i> — <i>n a n a n a</i>	<i>n a n a n a n a n a</i>
10 12	12 12 10 14
10 13	
<i>y.</i> — <i>y a y a y a y a y a y a</i>	
12 15 14 15 13 14	

<i>m.</i> — <i>m a m a m a</i>	<i>m a m a m a m a m a m a m a</i>
15 14 18	14 17 12 15 13 15 13 17
<i>g.</i> — <i>g a g a g a g a</i>	<i>g a g a g a g a</i>
12 9 11	10 7 13

Ces chiffres sont confirmés par d'autres expériences faites avec l'inscripteur de la parole et la capsule exploratrice du larynx placée sur les lèvres pour *b*, *m*, *v*, sur le nez pour *m*, *y*, sur les dents pour *g*, *d*.

<i>b.</i> — <i>b a</i>	<i>b a b a b a b a</i>	
12	16 18 18 19	
<i>v.</i> — <i>v a</i>	<i>v a v a</i>	<i>v a v a v a</i>
15	14 16	14 13 16
<i>m.</i> — <i>a m a m a m a</i>		
15	12 15	
<i>y.</i> — <i>y a</i>	<i>y a y a</i>	
13	12 15	
<i>d.</i> — <i>d a d a d a d a d a d a d a</i>		
	8 10 9 12 8 10 8 12	
<i>g.</i> — <i>g a g a g a g a</i>		
	13 11 15	

Une autre expérience faite avec l'explorateur électrique du larynx sur les dents a donné :

<i>v a v a v a</i>
7,5 8 12
10 8 14
12 5 15

Je ne m'occuperai ni des initiales ni des finales, dont l'étude est compliquée, et dont j'attendrais peu de chose. Les initiales que j'ai enregistrées ne me révèlent rien de particulier.

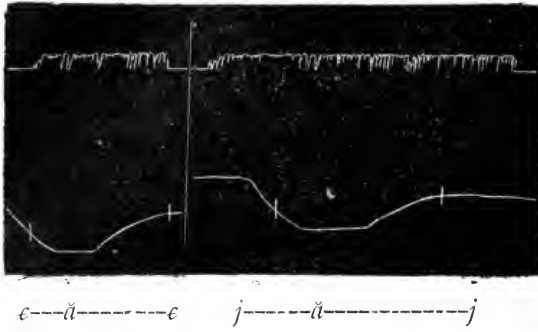
<i>y-a</i>	<i>b a</i>	<i>v a</i>	<i>ʒ a</i>	<i>g a</i>
13,5	12	14	12	10
		16		

La comparaison de *faj* avec *vav*, de *tat* avec *dad*, de *sas* avec *ʒaʒ*, de *eaε* avec *jaj* autorise à regarder les finales comme égales, sinon supérieures en durée aux initiales.

<i>j a j</i>	<i>d a d</i>	<i>ʒ a ʒ</i>	<i>v a v</i>
10,5 11	15 15	13 16	13 16

Fig. 91.

V^{sse} D.



Consonnes redoublées.

Comme les consonnes redoublées ont été l'objet de quelques discussions, je donne ici le tracé de quelques-unes à côté de celui des consonnes simples :

Fig. 92.

V^{sse} D.

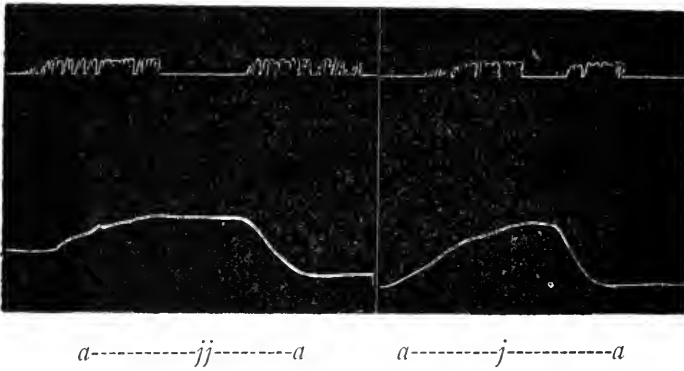


Fig. 93.

V^{sse} D.

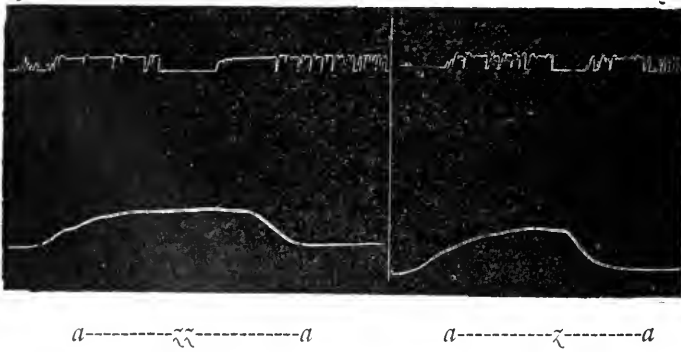


Fig. 94.

V^{se} D.



Fig. 95.

V^{se} D.

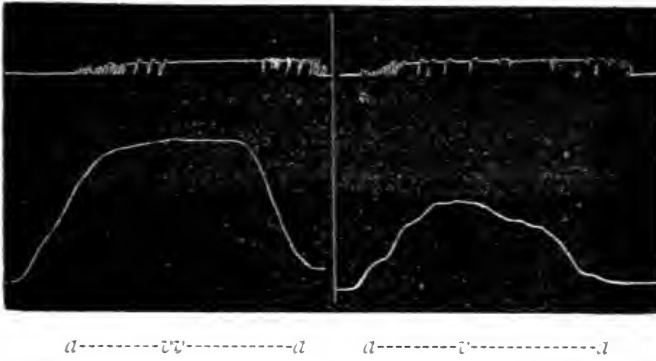
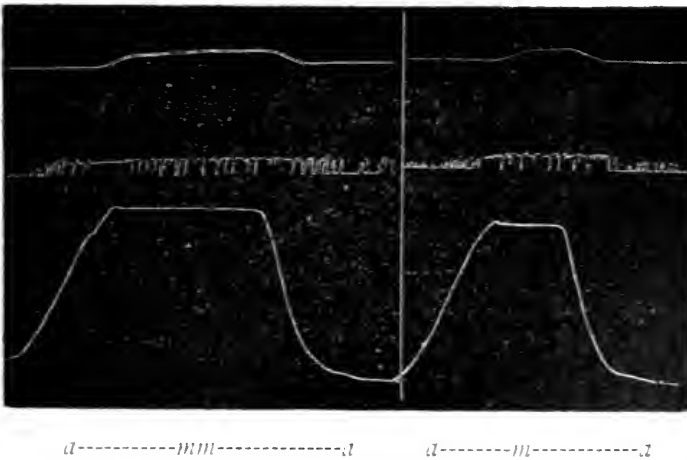


Fig. 96.

V^{se} D.



En comparant ces tracés, on voit du premier coup d'œil que ce que l'on appelle « consonnes redoublées » n'est ni un groupe de deux consonnes juxtaposées, ni une articulation unique simplement prolongée, mais en réalité une consonne unique, forte et longue. L'unité est évidente dans les tracés de *jj*, *z̄z*, où la partie sourde est placée comme dans *j* et *z*, c'est-à-dire au centre. La force de l'articulation est marquée particulièrement par la pression des lèvres plus grande pour *bb vv mm* que pour *b v m*. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la durée. La longueur de l'articulation forte atteint le double de la consonne ordinaire.

Nous avons en effet, pour nous en tenir à la mesure des sourdes et des nasales qui ne présentent aucune chance d'erreur :

	<i>apa</i>	<i>appa</i>	<i>ata</i>	<i>atta</i>	
	11	22	11	22	
<i>asa</i>	<i>assa</i>	<i>aea</i>	<i>aeaa</i>	<i>aka</i>	<i>akka</i>
14	28	14	28	13	25

L'expérience où les nasales ont été étudiées avec l'explorateur électrique du larynx appuyé sur le nez, donne des chiffres peu différents (v. fig. 83) :

	<i>ma</i>	<i>mma</i>	<i>na</i>	<i>nna</i>	
	15	28	18	33	
			17	30	
			20	29	
<i>ama</i>	<i>amma</i>	<i>ana</i>	<i>anna</i>	<i>aya</i>	<i>ayya</i>
19,5	36	20	37	13	32
		16	32	15	33
		20	35	16	30
		15	35		

On trouvera plus loin (§ 2) : *εätt æ* « chante-t-il », *pákk vë* « Pâques qui vient », *kókkö kè* « quelque coup que », *ppë* « pépé », *ppä* « papa », *mmä* « maman. »

24

Au lieu de dire consonnes redoublées, je dirais donc consonnes *doubles*, doubles pour la longueur et doubles pour la force.

Consonnes groupées.

Quelques expériences semblent indiquer que les consonnes contiguës conservent leur durée propre :

u m fã u fã i m fã i fã a m fã a fã m parl tã (fig. 51).

14 15 15 13 16 14 17 16 16 18 10

« il me fait. il fait. je me fais. je fais. elle me fait. elle fait. me parle-t-il.. »

Toutefois, la tendance qu'ont deux consonnes groupées à s'abréger n'est pas douteuse. Ainsi nous avons :

<i>tu m f à</i>	<i>tu f à</i>	<i>i m f--à</i>	<i>i f à</i>
15 12	15	15 13,5	15
<i>am f à</i>	<i>a f à</i>	<i>um f à</i>	<i>u f à</i>
14 12	16	14 10	15
			<i>pa l p a¹</i>
			8 15
			<i>pa pa</i>
			17
	<i>apaεpapa</i>		<i>papapapa</i>
	9 15 9		9 18
	10 16 10		8 17,5
	9 18 9,5		7 15
	10 16 10		7,5 14,5
	9 17 8,5		
	8 18 9,7		

On verra plus loin des groupes comme $\frac{k tu}{25}$, $\frac{s\acute{e}e p\grave{a}}{24}$ « sèche pas », $\frac{sej' pa}{19}$ « scie pas », $\frac{kt\grave{a}n\grave{a}d}{16}$ « cette année », $\frac{a\epsilon ta}{12}$ « acheter », $\frac{d'f\grave{is}il}{15}$ « difficile », $\frac{p\grave{a}ski}{14}$ « parce que », $\frac{po\v{v}'pti}{13}$, qui sont évidemment abrégés. (Durée dans le discours suivi.)

L'abréviation porte surtout sur la 1^{re} syllabe : $\frac{a \epsilon}{10}$ $\frac{b a}{12}$ « achever », $\frac{f\grave{a}j}{7}$ $\frac{p \grave{a}}{13}$ « feuge, pas », $\frac{pr\acute{e}t}{5}$ $\frac{m \grave{e}}{15}$ « prête moi », $\frac{ki t}{8}$ $\frac{mma}{24}$ « quitte (*eccuista*) mère », $\frac{k v}{6}$ $\frac{\epsilon \grave{a}tr\ddot{e}}{15}$ « que vous chanteriez ».

VOYELLES

Nous traiterons des voyelles d'abord dans les monosyllabes, puis dans les groupes de deux, de trois, de quatre syllabes.

Les tracés ont été recueillis, sauf indication contraire, avec l'explorateur électrique du larynx. On trouvera dans les tableaux suivants quelques voyelles dont la durée manque ou bien est accompagnée d'un point d'interrogation. Il m'a paru meilleur de laisser ces lacunes sans importance et faciles à combler, que d'introduire des chiffres empruntés à d'autres expériences, qui rompraient l'unité du tableau.

Monosyllabes.

Dans les monosyllabes, la voyelle se présente dans quatre situations. Elle peut être : isolée, initiale-entravée, finale-libre, finale-entravée.

¹ Voir fig. 59.

Moyennes des inscriptions relevées :

VOYELLES ISOLÉES (Insc. de la parole).	INITIALES ENTRAV.	FINALES LIBRES	FINALES ENTRAVÉES
à	áp	pà 23	páp 35
á 30	áp 26	pá 24	páp 25
a 20	ap 18	pa 14	pap 16
è 30	ép 27	pè 25	pép 24
é 30	ép 31	pé 30	pép 26
e 23	ep 15	pe 15	pep 19
í 29	íp 28	pí 28	píp 27
i 18	ip 21	pi 18	pip 16
ò 30	òp 25	pò 24	pòp 23
ó 29	óp 32	pó 28	póp 27
o 19	op 20	po 19	pop 17
ú 30	úp 30	pú 30	púp 28
u 18	up 21	pu 18	pup 17
à 29	àp 27	pà 27	páp 25
á 30	áp 32	pá 30	páp 26
æ 20	æp 16	pæ 20	pæp 19
í 32	úp 28	pú 28	púp 26
u 19	up 19	pu 18	pup 16
ã	ãp 29	pã 24	pãp 29
ẽ	ẽp 27	pẽ 24	pẽp 29
õ	õp 29	põ 25	põp 26

Les diverses situations de la voyelle dans les monosyllabes influent peu sur sa durée, car les variations signalées sont de celles qui peuvent affecter un même son, et, du reste, elles ne présentent pas la constance suffisante pour qu'il soit possible d'établir une règle. Tout au plus pourrait-on y reconnaître la progression suivante, plutôt encore à l'état de tendance que de loi fixe :

Voy. isolée > init. entravée > finale libre > finale entravée.

L'importance du tableau est tout entière dans le rapport du timbre et de la quantité.

Troublé après mes premières expériences par l'anarchie qui, à première vue, règne dans la quantité de mes voyelles, j'ai cru un instant que je devais bannir cette notion de mon étude et attribuer uniquement le sentiment que j'en ai à une erreur d'éducation. En effet, les premières leçons de grammaire que j'ai reçues m'ont appris à confondre la quantité avec

le timbre, et cette confusion persévère dans mon appréciation actuelle des voyelles de mon patois. Je sens comme *longues* toutes les voyelles ouvertes ou fermées, comme *brèves* toutes les voyelles moyennes.

Ce que cette appréciation contient d'exagéré nous sera révélé par les tableaux suivants. Mais elle est exacte pour les voyelles isolées, attendu que la voyelle moyenne n'atteint que la moitié ou le tiers de la voyelle ouverte ou fermée correspondante.

Cependant, je dois le dire, cette différence seule, quoiqu'elle soit bien sensible, ne suffirait pas à me donner une sensation aussi nette que celle que j'éprouve en comparant ces divers sons. En effet, une différence analogue existe entre *ā* et *ā̄*, *ē* et *ē̄*, *ō* et *ō̄* : *lè pā* « le pain » 15, *lū pā* « les pains » 28, *lè pē* « le pin » 17, *lū pē* « les pins » 25, *lè pō* « le pont » 16, *lū pō* « les ponts » 32. Mais je ne l'ai reconnue que fort tard, et encore plutôt guidé par l'analogie qu'averti par mon oreille.

Groupes de deux syllabes.

Moyennes des inscriptions relevées :

	1 ^{re} EXPÉRIENCE		2 ^e EXPÉRIENCE			1 ^{re} EXPÉRIENCE		2 ^e EXPÉRIENCE	
	atone	tonique	atone	tonique		atone	tonique	atone	tonique
<i>ápà</i>	15	23	9	17	<i>úpí</i>	22	27	16	22
<i>ápá</i>	17	22	14	20	<i>upu</i>	16	20	14	16
<i>apa</i>	10	16	8	12	<i>ápà̄</i>	16	27	15	22
<i>épè</i>	20	23	14	20	<i>épé̄</i>	23	29	17	21
<i>épé</i>	20	26	14	19	<i>apè</i>	18	23	11	15
<i>epe</i>	16	20	11	15	<i>úpí</i>	24	27		
<i>ípi</i>	21	27	17	21	<i>upu</i>	18	24		
<i>ipi</i>	16	20	11	14	<i>ápā̄</i>	23	29		
<i>òpò</i>	23	26	12	15	<i>ēpē̄</i>	24	26		
<i>ópó</i>	25	30	15	20	<i>òpō̄</i>	23	28		
<i>opo</i>	18	23	7	14					

Autre expérience : *a p a a f a a t a a s a a k a a e a*
 8 15 5,5 12 10 15 12,5 18 11 15 8 13,5
 8 15 7 10 11 15 12 13,5 13 15,5 8,5 15
 5,5 9

Deux points sont à remarquer dans ce tableau :

1^o L'influence du rythme que nous avons déjà eu l'occasion de constater est évidente.

La dernière voyelle du groupe est presque toujours la plus longue.

Exactement : sur 112 cas mesurés, elle s'est trouvée plus courte, 2 fois (*òpò*, 23,7 — 22; *àpà*, 17,6 — 17, et encore l'*ò* et l'*à* ne me sont pas naturels dans cette situation), égale, 2 fois (*àpà*, 15; *èpè*, 23,5), plus longue, 108 fois.

La dernière syllabe du groupe porte donc l'accent temporel. Mais on peut prévoir une légère tendance au déplacement.

2° L'écart entre les longues et les brèves diminue : la longue s'abrège et la brève s'allonge. De la sorte, la voyelle atone ouverte ou fermée se confond pour la durée avec la tonique moyenne, c'est-à-dire que *l'atone longue pour mon oreille devient égale à la brève tonique*.

Groupes de trois syllabes.

Les groupes cités représentent la moyenne (23 juillet).

TOUTES LES VOY. LIBRES				UNE VOYELLE ENTRAVÉE						
				2 ^e EXPÉRIENCE			1 ^{re} EXPÉRIENCE			
	1 ^{re} syl.	2 ^e syl.	3 ^e syl.	1 ^{re} syl.	2 ^e syl.	3 ^e syl.	1 ^{re} syl.	2 ^e syl.	3 ^e syl.	
<i>pàpàpà</i>	12	11	15	<i>pàpàpà</i>	13	11	17	15	14,5	20
<i>pápápá</i>	14	15	18	<i>pápápá</i>	16,5	14	16,5	20	19	21
<i>papapa</i>	11	11	14	<i>papapá</i>	14,5	13	13	12	11	15
<i>pèpèpè</i>	15	14	18	<i>pèpèpè</i>	16	14	18	23	21	25
<i>pépépé</i>	14	13	20	<i>pépépé</i>	14,5	13	19	20	17	22
<i>pepepe</i>	14	11	16	<i>pepetpe</i>	12	10,5	14	14	13	19
<i>pípípi</i>	15	15,5	20	<i>pípítpi</i>	15	11,5	20	16	16	23
<i>pìpìpi</i>	12,5	13,5	16	<i>pìpítpi</i>	10	11	17	15,5	13,5	19
<i>pòpòpò</i>	15	16	19	<i>pòpòtò</i>	15	14,5	18	20	19	23
<i>pópópó</i>	17	19	20	<i>pópótó</i>	16	16,5	20	21	23	24
<i>popopo</i>	14	13,5	15	<i>popotpo</i>	12	11	15	12,5	15	20
<i>pùpùpù</i>	15	16	20	<i>pùpùtù</i>	16,5	15	20	15	17,5	22
<i>pupupu</i>	13	15	19	<i>puputpu</i>	14	13	14	14	14	17,5
<i>pèpèpè</i>	16	19	19	<i>pèpètè</i>	16	15	15	25	24	27
<i>pépépé</i>	18	18	23	<i>pépété</i>	17	15	20	21	21	28
<i>pæpæpæ</i>	13	13	16	<i>pæpætæ</i>	15	12	12	19	18,5	23
<i>pípípi</i>	15	16	25	<i>pípítpi</i>	17	15	17	14	16,5	24
<i>pupupu</i>	15	14,5	20	<i>puputpu</i>	17	15	15	17	15	20
<i>pāpāpā</i>	16	16	17	<i>pāpātā</i>	17	15	14	18	21	23
<i>pèpèpè</i>	16	16	17	<i>pèpètè</i>	17	14	17	23,5	22,5	25
<i>pòpòpò</i>	16	18	17	<i>pòpòtò</i>		13	18	23	20	25

<i>a s a s a s a</i>	<i>a k a k a k a</i>	<i>a ε a ε a ε a</i>
7 8 9 11	10 9,8 11,5 13,5	6,3 8,5 7,8 12
7 9 10 12	9 12 12,5 13,5	7,5 9,8 9,5 13
5 5,5 10 12		6 7 6 12

La 2^e syllabe entravée.

Les groupes cités répondent à la moyenne (23 juillet).

	1 ^{re} syll.	2 ^e syll.	3 ^e syll.	4 ^e syll.		1 ^{re} syll.	2 ^e syll.	3 ^e syll.	4 ^e syll.
<i>ápàépàpà</i>	7 9	10 12,5	13 12	17 14,5	<i>úpiépiúpi</i>	17 17,4	13,4 15,5	18 17	22 22
<i>ápàépàpà</i>	(?)				<i>úpiépiúpi</i>	14,8 15	12,5 12,5	13 14	18,8 17
<i>apapaepa</i>	16 15,5	19 15	15,5 14	20 17,5	<i>ápàépàpà</i>	22(?) 16,6(?)	15	21	28
<i>épèépèpè</i>	19,5 19,8	20 21,5	18,5 20,8	23 25	<i>ápàépàpà</i>	18,8 18,4	16 13,8	16,2 16	23,4 20
<i>épèépèpè</i>	18,5 14,8	16,8 15,5	19,3 16,8	25 27	<i>æpæépæpæ</i>	12	14,5	12,5	18
<i>epεεpepe</i>	11 12,2	12,3 11,2	12,8 13,5	19 19,5	<i>úpiépiúpi</i>	17,4 16	11,4 13	12,6 13,5	18 19
<i>ípiépiípi</i>	15,8 16,2	16,2 16	16,8 15	20,5 23,5	<i>úpiépiúpi</i>	13	10,5	11,2	14
<i>ípiépiípi</i>	12,8 12,8	13,5 14	14,5 12,5	19,5 20	<i>ápàépàpà</i>	19	17,5	18,5	20
<i>òpòépòpò</i>	14,8 19	15(?) 14(?)	16 18	22 21,5	<i>épèépèpè</i>	18	17	19,8	21
<i>òpòépòpò</i>	17,5 17	14,5 14,3	17,8 16,9	20,2 20	<i>òpòépòpò</i>	17,2	15,2	17,8	18,2
<i>οpοεpοpο</i>	13,5 11,2	17 12,5	17,5 15	20,2 22					

Ces deux tableaux confirment ce que je viens de dire sur l'influence de l'entrave. Si nous comparons la 2^e syllabe avec la 1^{re}, ou avec la 3^e, nous trouvons les proportions suivantes :

2 ^e voyelle libre.	{	> 1 ^{re} voyelle, 15 fois; < 1 fois.
		> 3 ^e voyelle, 7 fois; < 7 fois.
2 ^e voyelle entravée.	{	> 1 ^{re} voyelle, 17 fois; < 13 fois.
		> 3 ^e voyelle, 10 fois; < 22 fois.

Mais revenons à la question du rythme temporel que nous pouvons maintenant étudier dans son ensemble.

Voici, en écartant les cas d'égalité et les cas douteux, les formes que j'ai recueillies :

1^o Groupes de deux syllabes :

~	-	143
-	~	2

2^o Groupes de quatre syllabes : (≡ est plus bref que ~, = plus long que -).

				Toutes les syll. libres.	2 ^e syll. entravée.
≡	~	-	=	5	11
≡	-	~	=	3	6
~	-	≡	=	2	4
~	-	~	=	2	0
~	≡	-	=	1	7
-	≡	~	=	0	10
-	~	≡	-	0	5
≡	~	-	-	1	0

3^o Groupes de trois syllabes :

			Syllabes libres.		2 ^e syll. entravée.	
			8 août.	23 juillet.	(2 ^e exp.)	(1 ^{re} exp.)
~	-	=	11	11	2	20
-	~	=		12	21	36
~	-	=		1	1	0
~	=	-		1	0	0
=	-	~		0	1	0

Les cas exceptionnels où la dernière voyelle est moins longue que la précédente sont précieux à noter comme de nouveaux indices de la tendance, faible encore, mais certaine, de l'accent temporel à se déplacer.

Ces quelques faits mis de côté, il nous reste :

1° Pour les groupes pairs :

$$\begin{array}{c} \sim \quad - \\ \left\{ \begin{array}{l} \sim \quad - \\ - \quad \sim \end{array} \right. \left| \begin{array}{l} \sim \quad - \\ \sim \quad - \end{array} \right. \end{array}$$

2° Pour les groupes impairs :

$$\left\{ \begin{array}{l} \sim \quad = \\ - \quad \sim \end{array} \right. \left| \begin{array}{l} - \\ - \end{array} \right. \quad \text{ou} \quad \left\{ \begin{array}{l} \sim \quad \left| \quad \sim \quad - \\ - \quad \left| \quad \sim \quad - \end{array} \right. \right.$$

Ou bien encore dans certains cas :

1° Pour les groupes pairs :

$$\approx \quad \sim \quad - \quad =$$

2° Pour les groupes impairs :

$$\sim \quad - \quad =$$

La fin du groupe se compose donc en tout cas d'un iambe. Le commencement seul varie. Il renferme tantôt un iambe, tantôt un trochée. Le trochée est fréquent lorsque la seconde syllabe est entravée ou appartient à l'iambe final, et encore lorsque le sujet parlant éprouve un peu de fatigue. Ce dernier point est mis hors de doute par les remarques suivantes : le 8 août je n'ai fait que quelques expériences ; le 23 juillet j'en ai fait beaucoup, et celles qui sont rapportées ici sont de la fin de la séance. Or les expériences du 8 août ne nous offrent pas un seul trochée initial. Celles, au contraire, du 23 juillet en présentent 12 contre 12 iambes dans les groupes formés de syllabes libres, de 36 contre 20 (1^{re} expérience) et 21 contre 3 (2^e exp.) dans les groupes de trois syllabes contenant une entrave. Enfin, si l'on compare la fin de l'expérience du 23 juillet sur les groupes de quatre syllabes avec le commencement, on voit que la forme iambique, dominante au début, est presque toujours remplacée par la forme trochaïque à la fin. Ces remarques concordent, du reste, avec les observations analogues qui ont été faites sur l'émission du souffle.

Donc, en résumé, deux formes rythmiques principales semblent s'imposer à tous les groupes, suivant que les voyelles sont libres ou entravées, suivant que le sujet est lui-même reposé ou fatigué : *la forme iambique et la forme trochaïco-iambique.*

Cependant tous les groupes ne sont point nécessairement enfermés dans ce cadre. Plusieurs, en effet, semblent procéder par sections de plus de deux syllabes et pourraient bien obéir à un rythme *croissant* qui imposerait aux voyelles une durée d'autant plus longue que celles-ci seraient plus voisines de la tonique.

Au milieu de ces causes de variations, que devient pour les atones la distinction des longues et des brèves ? C'est ce que nous devons maintenant examiner, moins en comparant les diverses expériences les unes avec les autres qu'en rapprochant les voyelles d'une même expérience.

Voyelles atones.

	GROUPES DE 2 SYLLABES	GROUPES DE 3 SYLLABES				GROUPES DE 4 SYLLABES								
		Rythme iambique		Ryth. troch -iamb.		Rythme iambique.			Ryth. trochaïco-iamb.					
		1	2	1	2	1	2	3	1	2	3			
à	15	10	11	12	11(?)	15	16	18						
á	17	15	16	20	18	19	21	20						
a	10	11	11	15	14	16	19	15,5						
è	20	15	15	16	14	19,5	20	18,5						
é	20			14,5	13	14,8	15,5	16,8	18,5	16,8	19,3			
e	16			13	11	11	12,3	12,8	12,2	11,2	13,5			
í	21	15	15,5	14,5	14	15	17	15,5						
i	16	12,5	13,5	13	10	12,8	13,5	14,5	14	13	11			
ò	23	15	19	20	19				20	18	22			
ó	25	17	19	16	15				17,5	14,5	17,8			
o	18	13	14	14	13,5	13,5	17	17,5						
ú	21	14,5	16	16,5	15				17	13	18			
u	16	13	15	13	12				14,8	12,5	13			
è	23,5	16	19	16,5	16				16	12	22			
é	23,5	17,3	17	17	15				18,4	13,8	16			
æ	18	14	14	13	12,3	12	14,5	12,5						
ú	23,5	15	16	18	17				17	14	12,6			
u	17,5	14	14,5	15	14,5				13	10,5	11,2			
ā	23	16	16	17	15				19	17,5	18,5			
ē	24	16	16	17	14				18	17	19,8			
ō	23	16	18						17,2	15,2	17,8			

Donc, dans les groupes de deux syllabes, là où il n'y a qu'une seule atone, celle-ci suit la loi des toniques : *ouverte ou fermée, elle est nettement longue; moyenne, elle est nettement brève.*

La différence toutefois entre la longue et la brève est moindre entre les

atones qu'entre les toniques. De près de moitié entre *â* et *a*, elle est de $\frac{1}{3}$ entre *î* et *i*, de $\frac{1}{4}$ environ entre *ô* et *o*, *û* et *u*, *æ*, *é* et *e*, *í* et *i*, de $\frac{1}{5}$ entre *è*, *é* et *e*.

Cette différence décroît encore à mesure que le groupe augmente, et quelquefois s'efface complètement. Ainsi elle n'est, par exemple, entre *ô* et *o*, dans la 3^e syllabe des groupes de 4 syllabes, que de $\frac{1}{500}$ de seconde. Dans la 2^e syllabe d'un autre groupe de 4 syllabes, *æ* est plus long que *é*. La différence serait encore moins sensible si l'on comparait des atones de rangs différents, quoique, en général, elle se maintienne.

Mais, si nous comparons les atones aux toniques, c'est alors que nous voyons des voyelles senties comme brèves dépasser souvent en longueur d'autres voyelles senties comme longues.

Ce fait est mis en lumière par le tableau suivant, où, dans les groupes de plus de deux syllabes, la voyelle moyenne tonique est comparée aux voyelles ouvertes ou fermées atones les plus courtes.

GROUPES DE 2 SYLLABES			GROUPES DE 3 SYLLABES			GROUPES DE 4 SYLLABES		
tonique	rapport	atone	tonique	rapport	atone	tonique	rapport	atone
<i>a</i>	<	<i>à</i>	<i>a</i>	>	<i>à</i>	<i>a</i>	>	<i>à, á</i>
	>	<i>á</i>		=	<i>á</i>		=	<i>è</i>
<i>e</i>	=	<i>è, é</i>	<i>e</i>	>	<i>è, é</i>	<i>e</i>	>	<i>é</i>
<i>i</i>	<	<i>í</i>	<i>i</i>	>	<i>í</i>	<i>i</i>	>	<i>í</i>
<i>o</i>	=	<i>ò</i>	<i>o</i>	=	<i>ò</i>	<i>o</i>	>	<i>ò, ó</i>
	<	<i>ó</i>		>	<i>ó</i>	<i>u</i>	>	<i>ú</i>
<i>u</i>	=	<i>ú</i>	<i>u</i>	<	<i>ú</i>	<i>æ</i>	>	<i>æ, á</i>
<i>æ</i>	>	<i>æ</i>	<i>æ</i>	=	<i>æ</i>	<i>u</i>	>	<i>u</i>
	=	<i>é</i>		<	<i>é</i>			
<i>u</i>	=	<i>í</i>	<i>u</i>	>	<i>í</i>			

Ainsi s'explique l'inégalité des trois voyelles que j'émettais rapidement dans mes expériences de 1886, croyant leur donner une égale valeur. Je formais à mon insu un groupe de trois syllabes soumis comme tous les groupes à la loi naturelle du rythme. Si j'avais fait une pause entre chaque émission, cette inégalité n'aurait pas existé.

Enfin je termine par un tableau comparatif des toniques libres suivant qu'elles se trouvent dans des monosyllabes et des groupes de deux, trois et quatre syllabes :

Voyelle tonique libre.

	MONOSYLLABES	GROUPES DE 2 SYLLABES	GROUPES DE 3 SYLLABES	GROUPES DE 4 SYLLABES
<i>à</i>	23	23	20	18
<i>á</i>	24	22	20	20
<i>a</i>	14	16	15	17,5
<i>è</i>	25	23	25	24
<i>é</i>	30	26	22	26
<i>e</i>	15	20	20	19
<i>í</i>	28	27	22	21
<i>i</i>	18	20	20	20
<i>ò</i>	24	26	23	22
<i>ó</i>	28	30	24	20
<i>o</i>	19	23	21	21
<i>ú</i>	30	27	21	22
<i>u</i>	18	20	17	18
<i>â</i>	27	27	26	28
<i>á</i>	30	29	27	22,5
<i>æ</i>	20	23	22	18
<i>í</i>	28	27	24	18,5
<i>u</i>	18	24	22	14
<i>ã</i>	24	29	21	20
<i>ē</i>	24	26	24	21
<i>ō</i>	25	28	25	18,2

Ainsi la distinction des longues et des brèves diminue à mesure que les groupes deviennent plus étendus, et elle arrive dans certains jusqu'à s'effacer presque complètement, comme cela se fait pour les *i* et les *o*.

Les groupes qui ont été étudiés jusqu'ici se composent tous de la même voyelle répétée. Mais ils nous permettent d'aller plus avant et de prévoir ce

I. — Influence des consonnes sur la durée des voyelles.

1° L'*a* se comporte autrement que les autres voyelles.2° Les voyelles, excepté *a*, sont *plus longues* :

- a) après les continues *f, v, s, m* qu'après les instantanées *b, p*, et après *j* qu'après *g* (je n'ai pas d'exemples concluants pour *ε* et *k*);
 b) après les continues sonores (*v, z, j*) qu'après leurs sourdes (*f, s, ε*);
 c) inversement après les instantanées sourdes (*p, k*) qu'après leurs sonores (*b, g*);
 d) après les gutturales (*k, g*) qu'après les labiales (*p, b*);
 e) après la palatale *y* qu'après *n*.

3° La voyelle *a*, au contraire, est *plus courte* :

- a) après *m* qu'après *p* et *b*;
 b) après la continue sonore *v* qu'après la continue sourde *f*;
 c) après l'instantanée sourde *p* qu'après l'instantanée sonore *b*;
 d) après les gutturales *g, k* qu'après les labiales *b, p*.

La différence de longueur de la voyelle suivant ces diverses positions est variable, mais constante; elle est, du reste, comme on s'y attend bien, peu considérable. J'en donne ici quelques exemples :

<i>p</i> + <i>à</i> < <i>b</i> + <i>à</i> de 1,3	<i>f</i> + <i>à</i> > <i>v</i> + <i>à</i> de 3,9
— <i>á</i> < — <i>á</i> 2,2	— <i>á</i> > — <i>á</i> 1,9
— <i>é</i> > — <i>é</i> 0,4	— <i>é</i> < — <i>é</i> 2,3
— <i>e</i> > — <i>e</i> 1,5	— <i>é</i> < — <i>é</i> 1,1
— <i>i</i> > — <i>i</i> 0,2	— <i>i</i> < — <i>i</i> 5,3
— <i>o</i> > — <i>o</i> 2	— <i>o</i> < — <i>o</i> 3,3
— <i>u</i> > — <i>u</i> 2	— <i>u</i> < — <i>u</i> 11,4

La nature de la consonne suivante n'est pas non plus sans influence sur la longueur de la voyelle précédente. Je n'ai d'exemples que pour *a*. Or cette voyelle varie dans les proportions suivantes :

a + sonores > *a* + sourdes.*a* + continues (*f, v*), > *a* + instantanées (*p, b*).*a* + gutturales > *a* + dentales > *a* + labiales.

et avec des chiffres :

<i>a</i> + <i>b</i> > <i>a</i> + <i>p</i> de 2,7	<i>a</i> + <i>v</i> > <i>a</i> + <i>f</i> de 4,9
— <i>d</i> > — <i>t</i> 2,1	— <i>z</i> > — <i>s</i> 1,2
— <i>g</i> > — <i>k</i> 3,9	— <i>j</i> > — <i>ε</i> 7,4

a + *f* > *a* + *p* de 1,6 | *a* + *v* > *a* + *b* de 3,8 (Exp. de 1886).

a + *k* > *a* + *t, s* de 3, > *a* + *b, f* de 2 (exp. de 1889), *a* ayant successivement 13, 10, 8 centièmes de secondes. Cf. *a* de *jaj* > *a* de *εae*, fig. 91.

Les variantes que je viens de relever ne sont point de celles, j'en conviens, qui ne peuvent se produire pour chaque voyelle placée dans les mêmes conditions. Mais la régularité avec laquelle elles entrent dans un système rationnel a quelque chose d'attrayant et me porte à croire, jusqu'à des études plus complètes, à une influence réelle exercée par la consonne sur la voyelle.

II. — Pour comparer, au point de vue de la durée, mes voyelles avec celles des autres pays, j'ai quelques tracés pris à l'aide du téléphone inscripteur du D^r Boudet de Paris, instrument mauvais, mais suffisant pour ce qui nous occupe, et recueillis sur le petit enregistreur de M. Verdin avec une vitesse que je ne puis préciser. Fruit de mes premiers tâtonnements, ces tracés suffisent, malgré leurs imperfections, pour montrer que mes voyelles ont une durée moyenne entre les voyelles rapides du Midi et les voyelles lentes du Nord et de l'Est, qui sont elles-mêmes bien rapides si on les compare à celles du breton et de l'arabe de Syrie.

DIPHTHONGUES

<i>wa</i>	17,1	22,5	26	<i>a</i>	12,4	13,5	15,2
<i>we</i>	22	22,8	27,1	<i>e</i>	12	15,2	17
<i>wi</i>	19,8	24	26,4	<i>i</i>	13,8	17,2	17,3
<i>wó</i>	26,9	30	34,7	<i>ó</i>	23,2	23,9	25,7
<i>wé</i>	25	30,5	37,4	<i>o</i>	12,5	16,5	18,2
				<i>é</i>	20	26,8	28,5
<i>wi</i>	22,5	25,8	30,3	<i>u</i>	15	18	19,5
<i>wó</i>	22,2	27,1	34,9	<i>u</i>	15,3	15,3	17,1
<i>ay</i>	15,9	19,1	21,7				
<i>ey</i>	17,8	24,4	35,1				
<i>oy</i>	15,6	25,1	59,9				

Ces chiffres, empruntés à mes expériences de 1886, montrent jusqu'à l'évidence que *les diphtongues sont plus courtes que les deux voyelles composantes réunies, et plus longues que l'une des deux isolée.*

Les trois tracés successifs que j'utilise ici ont été pris dans l'intervalle de 1 seconde et $\frac{1}{5}$, pendant une seule révolution du cylindre. Les sons, émis ainsi rapidement, ne formaient donc, à proprement parler, qu'un seul groupe. Par conséquent, les chiffres les plus élevés représentent soit l'initiale, soit la tonique.

Or, en additionnant la durée qu'ont les deux voyelles composantes lorsqu'elles sont atones, on obtient un total qui égale à peu près la durée de la diphthongue tonique.

La diphthongue tonique égale donc en durée les deux voyelles composantes atones.

Mais, des deux voyelles contiguës, la première est celle qui s'est le plus abrégée, qu'elle ait gardé ou non son caractère vocalique : *k--î--â--t--î* « que

8 10 20

j'étais », *avy--â* « avaient », *w--ê* « il est », *w---ô* « il a ». Ces faits ont été

6 7,5

8 12

13 15

observés dans le discours suivi, p. 107 et 102.

SYLLABES

La durée des syllabes, quand celles-ci ne sont pas formées d'une seule voyelle, s'obtient en additionnant les diverses durées des éléments qui les composent : *consonne + voyelle*, pour les syllabes ouvertes; *consonne + voyelle + consonne*, pour les syllabes fermées.

Je n'ai que deux observations à ajouter à ce qui a été dit :

1° Comme les variations que nous avons observées dans la durée des consonnes et celle des voyelles sont identiques, il s'en suit que ces variations s'additionnent dans la syllabe, et que le rôle du rythme nous y apparait mieux encore que dans les consonnes et les voyelles considérées isolément.

2° Quoique l'entrave abrège les parties composantes de la syllabe, elle n'arrive pas à réduire celle-ci à la durée d'une simple syllabe ouverte (cf. p. 87 et 91).

Aussi une syllabe fermée est plus longue qu'une syllabe ouverte.

§ 2. — Durée des sons dans le discours.

Dans les morceaux suivants, j'ai multiplié à dessein les consonnes sourdes, afin de rendre plus facile la mesure des voyelles. La double notation que je donne de la quantité, l'une avec les signes convenus, l'autre avec des chiffres, permettra de comparer mon appréciation instinctive avec la durée réelle.

Les tracés sur lesquels sont établies ces mesures ont été pris à l'aide des explorateurs du larynx, du nez et des lèvres. Les vibrations du nez m'ont permis d'isoler des consonnes autres que les nasales et les voyelles tendues *ú, í, ú*. Je distingue les feuilles d'inscriptions par des chiffres romains, et les lignes par des chiffres arabes. Comme le mouvement d'horlogerie était arrêté après chaque tour du cylindre, il est arrivé qu'au commencement de certaines lignes il n'avait pas repris sa vitesse régulière. Ce défaut est facile à reconnaître par la rapidité inusitée que semble prendre la prononciation. L'erreur, du reste, ne peut porter que sur les premiers mots; quand il y a doute, je les ai mis entre parenthèse.

Le signe \neq marque un silence.

- I. 1. $\bar{a}--t-\bar{a}--t---\ddot{u} \neq \epsilon--\bar{a}--t-\bar{a} \ k-\bar{a} \ k-\ddot{u}-k-\ddot{u}?$ Entends-tu chanter
 13 6 9 10,5 10 14 14 6 15 6 18 6 9 8 10 ce *coucu* (coucou)?
t-ä! $\dot{e}--k-\ddot{u}-t!$ $\epsilon \bar{a}--t-t-\bar{a} \ s---\bar{o} \ s--\ddot{u}!$ Ta! écoute! chante-
 .8 9 6 10. .15 16 15 14 14,5 16 15 t-il son saoul?
w--ë $k---\bar{o}---t---\bar{a}$, *t--ä!* — 2. *w--ö* $p-l'--l\dot{o}$ Il est content, ta! il
 8 12 10 14,3 15,5 18 9 10 13 15 16 3 16 a *plo* (plane)
süssä $k\dot{o}--k \ \ddot{u}$. $k-w---\dot{e} \ \epsilon--\dot{e}--t-i$ sucé quelque œuf.
8 7,3 24 .9,5 19,5 18 18 8 5 C'est *chétif* (mauvais)
 $\epsilon--\dot{e}--t--i \ k-\ddot{u}--m \ t--\ddot{u} \ \ddot{e}$ *chétif* comme tout et
 19 13 7 11 6 10 16 12 11 15
t--ü-t--ä--f--ë $\neq (?)f-\bar{v}$. — 2. $k-\dot{o} \ p--\bar{a}-s$ tout-à-fait fin. Ça
 10 15 5 10 14 7 22 13(?) .11 15 17 9 passe
d---e---s--ü $t-\dot{e} \ s-\dot{e} \ kt-\ddot{u} \ p--\ddot{u}--j$ dessus toi sans que
 9,5 10,5 14 16 7 5(?) .29 25 14 14 19 24 tu puisses
 $\bar{a}--t--\bar{a}--dr$. $t-\bar{a}--\epsilon \ d-\bar{a} \ p-r-\bar{a}--dr \ \bar{e}$. —
 17 15 14 24 .21 14 4 20 8 6 17 16 9,5 entendre. Tâche d'en
 prendre un.
- II. 1. $i \ p-\dot{o} \ \bar{a}-s-\ddot{a}y\bar{a} \ k--\dot{o}--k \ k-\dot{o}$. Je puis essayer quel-
 15 13 22 10 29 12 10 17 17 que coup.
 $(15 \ 7?) \ (8 \ 10 \ 11?) \ (7 \ 10)$
m--ë $i \ n \ p--\dot{o} \ p--\bar{a} \ t-\ddot{u} \ k-\bar{o}--t--\bar{a}$. — Mais je ne puis pas *tout-*
 15 (?) 17 11 16 11 16 6 9 6 16 5 18 *complant* (tout de suite)
 $(10) \ (\bar{e}\bar{a}p\bar{e})$. — 2. $s--\dot{e} \ \bar{a}--k-r\dot{o}-\epsilon--\bar{a} \ \bar{a} \ \ddot{u}-n$...s'est accroché à une
 22,5 9,5 5 18 13 15 25 10
 $p--\ddot{u} \ s---\ddot{u} \ l\bar{a} \ p--\bar{a}t \ d\bar{e} \ k\bar{l}\bar{e}$ *pue* (pointe) sur la
 14 19 6,5 7,5 18 12,8 . . . 37 pente de ces

fö-s--ä prē dē ε--ä-t--ē. —

7 16 17 34 8 14 8 19

(5 5 5 19?)

3. *k-ön f---ä p-ä bō p-ä-s--ä*

13 12,5 14 14 50 8 6 19 13

(6,5 6,5)

(... 11)

s-ū k-lē f--ō--s--ä.

.19 7 22 14 6 12 26

k-ä t--ū f--ē dē t--ä pt---i--t--ē

.11 10 10 18 27 8 14,5 11,5 5,5 9 10

ε--ä--t--ē? —

12 10 10 11

fossés, près du château.

Ça ne fait pas bon passer

sur ces fossés.

Qu'as-tu fait de tes petites chattes?

III. 1. *ü-n s--ē-t-ü--f--i; lō-t-r s--ē*

14 7 10 14 4 12 12 14 28 2 10 9,5 12

k--ō--p--ä t--rē p-ä tē sū k-ä k--ū--t--ē. —

5 16 12 14 5 21 10... 35 7 16 7 11,5 6 19

k-ä örā-t--ū ä--ε--b--ä?

.17 ...15 19 6,5 10 12 13

2. *pā ē--k-ēr. kö-n f--ä p-ä ä-s--ē*

7 24 6 20 .8 7 13 19 8 19 13 7

ε--ä p-r k-ō. kö n s---ē-ε p-ä :

13 19 6 12 7 17 .8 8 15,5 10 24 11

(12 12)

prē-t-m-ē t--ä s--ēj. — 3. lä

.18 5 15 5 6 10 15 32 16

m-i n s--ē-j p-ä dā-t-ü. —

10 21 13 9 19 37,5 5 15

4. *t ä k--i ē jōli p-ō---p---ō. ā--t lä*

.26 10 17 13 .18,5 11 17,3 14 7 15

t--ü p-rē t--ō p--ō--p--ō? —

11 13 7 15 5 12 16 10 13 11

5. *k-ä p-ō--p--ō, i lē ä--et-ä ä t-ō*

.17 9 17 11 19 47 18 12 8 5 10

t---ō---t--ō

10 13,5 13 13

ä p--r---p--ō, ä-t-ü f--ä-p-ä t--ō p-ō? —

6 10 13,5 13 18 12 8 10 12 25 9 11 16 18 9 15

Une s'étouffa; l'autre s'est

coupé trois pattes sur ce couteau.

Quand auras-tu achevé?

Pas encore. Ça ne fait pas assez

chaud pour ça : ça ne sèche pas.

Prête-me ta scie. La

mienne ne scie pas du tout.

Tu as ici un joli pompon. Où l'as-tu pris, ton pompon?

Ce pompon, je l'ai acheté à ton tonton.

A propos, as-tu fait *bapper* ton pot?

$k-\dot{a}$ $p--\ddot{o}$? —

.21 11 18

6. $k-\dot{a}$ k $t-\dot{a}$ $k-\dot{a}-s--\ddot{a}$ $\epsilon--\dot{a}$ $t--\dot{e}$ $t-\bar{a}-t-\dot{o}$. —

.21 17 24 6 21 15 11 13 18 15 16 8 21 5 20

$\underline{dya-bl}$ $t-\ddot{u}n$ $\dot{a}p'-\ddot{u}r^1$! — 7. \underline{i} \underline{vudri}

_(10 13 14)

k \ddot{u} $f--i--s$ $\dot{e}--t--ri-p--\dot{a}$. $\dot{a}--p-\dot{a}$ \dot{e} $p--\ddot{o}$,

7 13 13 13 6 9,5 5 15 10 5 17 13 7 14 16 20

$k\ddot{o}$ $n-\dot{e}$ $p--\dot{a}$ $d'f-i--s--\dot{u}$, $\dot{e}b$ \ddot{u} n \ddot{o} $r\dot{e}$

.9 9 18 12 13 15 8 11 18 23 19 23 17 22

_(13 10)

$f--\dot{e}$. —

12 6,5

8. $k\ddot{o}--t--\dot{a}$ $f--\dot{e}$, $t---\ddot{o}$ $pp--\dot{e}$? —

.9 10 20 14 13 8,5 18 29 15

\ddot{u} $t--\dot{e}--t-\dot{e}$ $k\ddot{u}-m$ \bar{e} $b--i--k-\dot{e}$ $t-ul$ $t--\bar{a}$.

13 16 16 17 1. 15 15 18 10 5,5 8 14. 18 13 16

IV. 1. $\underline{l\ddot{u}}$ $\underline{b\ddot{i}-k---\dot{e}}$ $\underline{n\dot{e}}$ $\underline{tt--\bar{a}}$ $p--\dot{a}$ $t\bar{a}$

_(40 9 6) 55 9,3 17,8 18 18 24 11 22 .25

autre tracé : $t-\dot{e}--t--\bar{a}$

5 4 10 20 7 29 19

k $k-\ddot{o}$: \ddot{u} $s--\ddot{u}--s$ $t--\ddot{u}$ $s-\ddot{u}--s---\dot{a}$. —

22 14 14 14 13 29 11 6 10 11 10

23 17 14,5 14 14 16,5 11 7 10 13 10,5

. $\epsilon-\dot{o}-s$ $t-\dot{e}$.

.14 21 13

\dot{i} $\underline{v\ddot{o}b}$ m $\epsilon--\dot{o}--s--\dot{a}$; $m--\dot{e}$ — 2. $m-\dot{a}$ $\epsilon--\dot{o}--s$

51 11 16 12 14 18 17 15 9 13 20 17

\dot{e} $t--r\ddot{o}$ $\dot{e}--p--\dot{e}-s$; \ddot{a} n $\bar{a}--t-r\dot{e}$ $p-\dot{a}$. —

11 10 31 10 13. 11 16 11 3 14 8 19

$k--\ddot{o}$ $f--\dot{o}$ \ddot{u} $t--\ddot{u}$ $k--i--t--\bar{a}$, $\underline{m\ddot{o}}$ $p---\dot{o}$

.13,5 17 25 20 13 7 14 10 19 21,5 15,5 19

$-v$ $p-t-\dot{i}$.

13 20

Quel pot?

Celui que tu as cassé
chez toi tantôt.

Diab! ton *happeur!*
Je voudrais

qu'il fût étripé. Hap-
per un pot,

ça n'est pas difficile,
eh bien! il n'a rien
fait.

Qu'a-t-il fait ton pépé
(grand-père)?

Il tête comme un bi-
quet, tout le temps.

Les biquets ne têtent
pas tant

que ça : il suce tout
sucé.

Chausse toi.

Je veux bien me chausser ;
mais ma *chause* (bas)

est trop épaisse ; elle
n'entre pas.

Ça faut tout quitter,
mon pau-
vre petit.

¹ Voir fig. 41.

V. 1. <u>mō</u> <u>p--ô-v'</u> <u>p-y'-yärē¹</u> , <u>v' p-äyrē</u> l. 16,7 10 10 20,3 2 31 .. 39 nez 18	Mon pauvre Pierret, vous paierez,
<u>k vâ vüjē ô</u> <u>n--ô</u> . 77 16 11 13	que vous le vouliez ou non.
<u>fō b</u> <u>p-rādr</u> <u>ē</u> <u>ε-vâ</u> . — 2. <u>p-r'---r²</u> 11,7 16 52 17 13.. .2 3 11,5 (17 17 18)	Faut bien prendre un cheval pour
<u>p---är---r't---i</u> <u>dē</u> <u>p-ü</u> <u>m-ä-t--i</u> . 14 15,8 18,3 10 20 13 8 13 7 13 13	partir de plus matin.
... <u>k-ä-k---i</u> <u>n-ē</u> <u>b-ü-ç'</u> <u>p-ä</u> <u>s--ō</u> <u>s-ô</u> .23 13 16,5 17 9 13 14 12 10 20 13 15 16 16	...Celui-ci ne bouse pas son <i>sol</i> (aire) pour battre.
<u>pr' rbä--t--r</u> . — .7 39,5 11 1(?)	...Ce blé n'épie pas de
... 3. <u>k-ä</u> <u>b-lä</u> <u>n</u> <u>ē--p-i-j'</u> <u>p--ä</u> <u>dē</u> .20 11.. 13 11 17 7 24 18 19 (11 15)	ce temps comme ça faisait antan.
<u>k t--ā</u> <u>k-ü-m</u> <u>k--ō</u> <u>f-ä--ç--i</u> <u>ä--t--ā</u> . 24 20 .17 18 11 10 13 9 15 13 15 10 14	Il ne <i>bringue</i> (joue) pas tant que d'autres fois.
... <u>ü-n</u> <u>b-rēg</u> <u>p--ä</u> <u>t-ā</u> — 4. <u>k d</u> <u>ô-t-r--ē</u> 6 6 15... 13 13 8 15 . 7 12 2 10 10	
<u>f--ē</u> . 11 14	
5. ... <u>s-ô</u> <u>ppä</u> <u>ē</u> <u>s-ä</u> <u>k--i-t</u> <u>mmä</u> <u>s-ō</u> <u>k--i</u> . — .19 33. . 22 13 15 10 8 24. .20 10 13	Son père et sa <i>quitte</i> mère sont ici.
6. ... <u>for--s</u> <u>ē</u> <u>pt--i</u> <u>p-r</u> <u>ä--s--ü</u> . — .15 15 18 20 14 .12 13 15 16 (11 9)	...Force un <i>petit</i> (peu) par en <i>sus</i> (haut).
VI. 1. <u>ü</u> <u>ε-ēr-e--ē</u> <u>p-r--t--u</u> <u>s---ā</u> <u>pēvēr..</u> 4 13 7 14 5 8 8 12 12 11,5 14 8....	Il cherche partout sans pouvoir...
... <u>äp</u> , <u>vâ</u> , <u>k-ō--k--i</u>18 8 9 11 10	...Happe, va, ceci.
2. <u>lä</u> <u>bälüsöd</u> <u>p---ô--t-riy</u> . (?) 11,5 11 7 29	La Balusaude <i>pautridge</i> (tourne malproprement dans ses mains.)
3. <u>tē-ç'</u> <u>p-ä</u> <u>t--ō</u> <u>b--ē</u> . .5 7 4 6 6 14 9 10	(Tu) ne tais pas ton bec.

¹ Voir fig. 66. || ² Fig. 64.

- p--ï--p'--z--î.*
17 15 14 12 16
4. *j--u--g--g' p--è--t--ï. —*
11 6 3,5 4 15 5 10 13
5. *f-â j' p--â. —*
. 13 7 13 13
- VII. 1. *y ā--t--āb ēātā. —*
18 10 9 15.
2. ... *tū s--ē b s ē--f--ï--l--ā s-ā t--ē..*
.8 15 16 6(?) 10 14 12 11 11 10 7 15 11 15
(d'après la ligne du nez)
- u p-ik' bē by-ē¹. —*
10 17,5 18,5
3. ... *ï-n p--ō p--â ε--ā-t-ā kŭ-m ō*
9 13 14 11 15 16 11 16 9 10 . . 10 .
- f-----ô² p--ā-s k ï s--ū t-ū rō-ε-ū. —*
14,5 10,5 14 12 14 12 14 14 . 12 23 13 9
4. *kā p-ā-s-t-ū?*
. 6 4 7 5 5 8
- ï k-r-ē k v ε--ā-t--riē*
5 7 4 8 6 5 15 14 7 37
(8 19 10)
- s-ï v--ē v' f-ð--r's-āv--ē³ ē p-t-ï--y--ō. —*
. 27,5 11 20 8,5 14 33 14 15 8 4 3 11,5 4
- ï n k-r-ē p-â — 5. kï p--ū--j.*
4 9 5 5 9 7 7 . 7 6 13 17
- ï f--è--r--è ε--ô--f--ā ūm eōs kï ātāerè*
12 10 12 9 13 13 13 8 14
(d'après le nez)
- ô-t--ū--r d-â k-ô. ūp'rè-t-è-n--ā⁴*
6 12 14 23 24 13 8 13 29 10 6 15 15
(nez) (nez et larynx) (nez)
6. *kē kwè bō ± p-r f--èr p--ā--s--ā k-ō-k--ï*
. 8 9 40 54 8 13 20 10 8 11 7 9 9 9 10
- Autre tracé: . . . 5 10 20 12 5 12 7 7 7 7 10
- Pipe-s-y.
- Joue, petit.
- (Ne) *feüge* (fouis) pas
(en parlant à un porc)
- J'entends bien chan-
ter.
- Tu sens bien s'enfiler
sous toi...
- Il pique *be* (bien) bien
- Je ne puis pas chan-
ter comme il
faut, parce que je suis
tout enroué.
- Qu'en penses-tu?
- Je crois que vous
chanteriez
- si vous vous forciez
un petit.
- Je ne crois pas que
je puisse.
- Je ferai chauffer une
chasse que j'attacherai
- autour du cou. Ils
prétendent
- que c'est bon pour
faire passer ceci.

¹ Voir fig. 106. || ² Fig. 57. || ³ Fig. 38. || ⁴ Fig. 49.

i prādrī b ≠ ē le d'p-ū-l ≠ ā--t--ū
 8 8 64 34 46 23 23 12 6 11 14
 8 9 48 15 26 18 22 13 11
 8. ≠ mē ≠ i nē p-ā ē k---i---t ū.
 41 30 10 27 9 18 8,5 8 8,5 15
 (16 14) (9 9 9) (6 12)
 ā-n ā-t-ū, t--ē?
 9 9 6 7 12 6 10

Je prendrais bien un
lait de poule aussi;

mais je n'ai pas un *quit*
œuf (un seul œuf).

En as-tu, toi ?

VIII. 1. n k-rē p-ā. kēl ε---ē--t--ī ε---āt
 4 5 11 6 10 . 9 11 10 7 10 13 13.
l-ō t--ū k--ā--s--ā ≠ k-lē — 2. (km-ā)
 19 8 11 6 10 7 14 11 11 . 5 8
 k-ō-k-ō-t--ē ≠ ā--v--y--ā p-ō--gu. — ē s-er,
 6 4 6 7 6 10 8 3 8,5 6 7,5 8 11 15 10 13..
 k--ī ā--t--ī ε--ā l--ū p-i-k--ō, n--ā
 10 8 10 10 20 10 11 8 11 9 5 9 13 10 12
 d-i-s---ī k lā fā dr-ō-dr ≠ ā--t--y--ā bū-n
 8 8 14 13 7 23 13... 20 5 13 5 10 5 10 .. 10
 ā-t-u ≠ ā--v--ē--k d---ā m--ē. —
 8 10 65 8 8,5 16 10 20 14,5 14 15
 3. (iā_χ ābē_ē) ā--n ā t--ē---l---ē ≠ agu kt
 11 12 12 11 15 17,5 3 22 23 16
 ā-n-ād?
 9 8 26
 — w-a ≠ b; m--ē ≠ lū brgā ≠
 10. 56 15 15 19 62 50 53
 ā tu dvora. —
 13 8 33
 4. t-ō p-ēr, ≠ ε--ā--tt--ā ≠ pr
 . 15 9 25 42 23 34 18 42 6
 p--a-k k v--ē ≠ ā lēglī_χ?
 14 24 22 8 14 47 47
 ū ēs p--ēr k-ē wā.
 17 23 14 10 .

Ne crois pas. Cette
chétive chatte

les a tous cassés, ceux
que mes

cocottes avaient pon-
dus. — Un soir,

que j'étais chez les
Picaud, on

dit que les feuilles de
ronces étaient bonnes

aussi avec du miel. —

Tes abeilles en ont-
elles eu

cette année?

— Oui; mais les *bre-*
gaux (frelons)

ont tout dévoré.

Ton père chante-t-il
pour

Pâques qui vient à
l'église?

Il espère que oui.

Une simple lecture suffit pour montrer que les inscriptions du discours suivi confirment de tout point les principes établis plus haut. Aussi ne m'y arrêterais-je pas, si je n'avais à noter quelques faits nouveaux relatifs aux atones finales que l'on n'étudierait pas sûrement dans des mots isolés, ou dus à l'influence de l'accent oratoire.

Les atones finales n'existent guère chez moi que dans les noms pluriels et les secondes personnes des verbes; je n'ai inscrit que deux fois un *ê* final et dans des conditions exceptionnelles.

Je relève dans les tracés précédents :

<p><i>kā-tū fē dē tā pt-ī--t--ē ē-ā-t-ē?</i></p> <p style="text-align: center;">5, 5 10 10 11</p> <p>... <i>k d-ō-tr-ē f-ē.</i></p> <p style="text-align: center;">12 10 14</p> <p>... <i>kmā kōk-ōt-ē ≠ āvyā pōgu.</i></p> <p style="text-align: center;">4 7 10</p>	<p>... <i>sī vev fōrsāv-ē ē ptīno.</i></p> <p style="text-align: center;">14 15 3 4</p> <p><i>ānā-t-ē--l-ē ≠ āgu...?</i></p> <p style="text-align: center;">15 3</p> <p><i>ī ērēē « il cherche ».</i></p> <p style="text-align: center;">7 5</p>
---	--

On voit par là que, si le mouvement de la phrase s'y prête, ces atones étymologiques sont traitées au point de vue de la quantité comme des toniques. Ce fait, du reste, comme nous le verrons plus tard, concorde parfaitement avec le développement phonétique de la langue.

Dans *dōtrē fē*, *ē* peut fort bien être considéré comme long. Toutefois, dans *ānā tēlē āgū*, l'*ē* est vraiment traité comme atone, ce qu'il est en effet dans ma prononciation sentie.

Nous avons remarqué que dans quelques groupes isolés la finale était plus courte que la pénultième. Ce fait devient assez fréquent dans le discours suivi, grâce à l'accent oratoire, pour les groupes qui précèdent immédiatement un repos.

Cela a lieu : 1° dans le simple récit ou une demande non impérieuse :

ī l'ē āetū ā tō t--ō--t--ō. — u n-o r-ē f-ē. — lāē dā-p-r-ā-dr ē.

10 13, 5 13 17 22 6, 5 20 17 9, 5

et même dans l'interrogation et l'exclamation, quand le groupe se termine par un petit mot qui peut s'en détacher et sur lequel retombe la voix .

ān ā t u, t ē? — w-ē b k--ō--t--ā, t--ā!

6 12 10 8 12 14, 3 18 10

2° Dans les groupes où la pénultième est intentionnellement frappée :

k-ā p-ō? — kwē ē-ē-t-ī, ē-ē-t-ī kām tū.

21 18 18 5 13 11

Les deux dernières syllabes mêmes peuvent être abrégées quand le dernier mot est peu significatif, et l'accent temporel frappe l'antépénultième :

... *sī vev fōrsāv--ē ē ptīnō.*

14 15 3 4

CHAPITRE VI

HAUTEUR MUSICALE DES SONS — ACCENT D'ACUITÉ

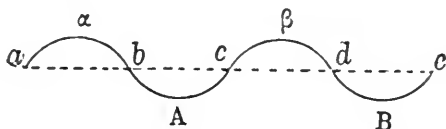
La hauteur musicale d'un son dépend, comme on le sait, de la durée de la vibration, ou, ce qui revient au même, du nombre des vibrations exécutées par le corps sonore dans l'unité de temps, c'est-à-dire pendant une seconde.

Les corps qui rendent des sons simples produisent des vibrations *pendulaires* qui, recueillies sur un cylindre inscripteur, sont représentées par une *sinusoïde* régulière. Par exemple, les vibrations d'un diapason de 500 v. s. à la seconde inscrites à l'aide du signal électrique de M. Deprez :

Fig. 97.



soit, en l'agrandissant, la courbe suivante :



Lorsque la branche du diapason commence à vibrer, elle s'écarte de sa position normale a jusqu'en α ; de là, elle revient sur elle-même, repasse par sa position normale en b et s'en écarte de nouveau jusqu'en A , d'où elle repart dans la direction de β . Lorsqu'elle a atteint c , elle a accompli une vibration complète, qu'on appelle vibration double. Je compte mes vibrations de A en B pour plus de facilité, et j'en double le nombre pour me conformer à l'usage français qui compte par vibrations simples.

Le nombre des vibrations correspondant à chacune des notes de la gamme n'a pas encore été déterminé d'une manière uniforme par les physiciens. Le diapason officiel, fixé par M. Lissajous, donne 870 vibrations

simples; c'est le *la* de la gamme d'*ut*³. Pour Helmholtz, ce *la* est de 440 vibrations doubles, soit plus aigu, de 10 vibrations simples; pour M. Kœnig, il est de 853,3 vibrations simples, soit plus grave de 18,7 vibrations simples. Comme j'aurai sans doute, pour les recherches que j'ai en vue, à faire usage des diapasons de M. Kœnig, j'adopte sa manière de compter et je considère comme étalon son diapason normal *ut*³ = 512 v. s. à 20° c.

NOTES	OCTAVES							
	ut ⁻¹	ut ¹	ut ²	ut ³	ut ⁴	ut ⁵	ut ⁶	ut ⁷
ut ...	64	128	256	512	1024	2048	4096	8192
ré ...	72	144	288	576	1152	2304	4608	
mi ...	80	160	320	640	1280	2560	5120	
fa ...	85,3	170,6	341,3	682,6	1365,3	2730,6	5461,13	
sol ...	96	192	384	768	1536	3072	6144	
la ...	106,65	213,3	426,6	853,3	1706,6	3413,3	6826,6	
si ...	120	240	480	960	1920	3840	7680	

En multipliant par la fraction $\frac{16}{15}$ chacune de ces notes, nous les haussons d'un demi-ton. Ce qui donne :

ut dièze	68,26	136,53	273,06	546,13	1092,26	2184,52	4369,04	8738,08
ré dièze	76,8	153,6	307,2	614,4	1228,8	2457,6	4915,2	
fa dièze	91,01	182,02	364,05	728,1	1456,2	2912,4	5824,8	
sol dièze	102,40	204,81	409,63	819,26	1638,52	3277,04	6554,08	
la dièze	112,7	225,4	450,9	900,18	1800,36	3600,72	7201,44	

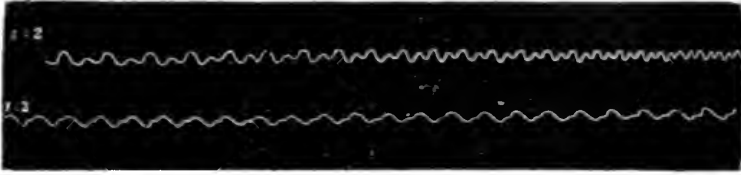
Les corps qui produisent des sons complexes régulièrement périodiques ou musicaux exécutent diverses vibrations qui forment une sonorité dont la courbe peut être décomposée en autant de sinusoides qu'il y a de sons simples fusionnés. La vibration la plus lente donne la durée de la période.

Voici, comme exemple, deux tracés que j'emprunte à M. Kœnig (*Quelques expériences d'acoustique*, p. 13 et 26). Le premier représente, d'après la méthode inscriptrice de Desains¹, la composition des mouvements vibratoires parallèles de deux diapasons, dont l'un est à l'octave de

¹ Cette méthode consiste à fixer une plaque sur l'un des deux corps vibrants, et, pendant qu'elle en partage tous les mouvements, à tracer sur elle les vibrations du second corps sonore.

l'autre. Le second, les vibrations du phonautographe sous l'influence de deux tuyaux d'orgue séparés par une octave.

Fig. 98.



M. Melde a rendu ces mouvements sensibles au moyen d'un cordonnet de soie attaché à deux diapasons. Si ces diapasons sont à l'octave et qu'ils soient excités en même temps, le cordonnet se partage en deux segments égaux vibrant à l'unisson pendant qu'il effectue un mouvement vibratoire de totalité.

Dans ce cas l'impression auditive est *unique*, et la sensation musicale est de *même hauteur* que le plus grave des sons composants.

Il résulte de là que la détermination de la hauteur musicale des sons par la méthode graphique ne présente pas de grandes difficultés. Il s'agit en somme de compter les vibrations inscrites dans l'espace d'une seconde. L'opération se réduit à une simple addition qui se fait à l'aide de la loupe et d'une échelle graduée d'après la vitesse du cylindre inscripteur.

Malheureusement, ce travail, qui n'est pas toujours facile avec les tracés originaux, devient souvent impossible avec les reproductions héliographiques. Dans ces dernières, les détails les plus délicats ont disparu, au point d'altérer la forme caractéristique de certaines vibrations et d'en rendre le compte très incertain. Je dois signaler comme particulièrement défectueuses les figures 103, 104, 105, 108, 111, 112. Peut-être devrais-je les supprimer, puisqu'elles ne répondent plus à leur objet. Je les conserve néanmoins, parce que, toutes grossières qu'elles sont, elles donnent à l'œil une certaine impression de la réalité. Mais qu'on ne soit pas étonné si on n'y retrouve pas tout ce que j'ai vu dans les originaux. Une autre remarque qu'il est nécessaire de faire, c'est que, les vibrations n'ayant pas toujours une durée constante pendant une même émission de voix, le nombre en peut changer avec la partie du tracé qui est mesurée. Dès lors, des variantes, dans des mesures successives qui ne partiraient pas exactement du même point, sont inévitables. On pourra donc dans certains cas trouver d'autres chiffres que les miens; mais je ne crois pas que le rapport cherché entre les sons consécutifs en soit sensiblement modifié.

§ 1^{er}. — Moyens employés pour déterminer la hauteur du son.

Je possède, pour la recherche de la hauteur musicale des sons dans mon patois, diverses sortes de tracés : les vibrations de la colonne d'air parlante reçue par l'inscripteur de la parole devant la bouche, celles du larynx, de la langue, du nez et même des lèvres. Aucune expérience spéciale n'a été organisée dans le but précis de déterminer l'objet qui nous occupe. Mais ce que j'ai suffit, je crois, pour une solution satisfaisante.

Mes expériences de 1886, faites avec l'inscripteur de la parole, sur le timbre des voyelles, peuvent nous servir de point de départ.

J'inscrivais, comme moyen de contrôle, soit les vibrations d'un diapason de 500 v. s. à la seconde, soit les vibrations de l'air excité par une lame d'harmonium *si*², et je faisais chanter par des amis ayant des voix très justes les voyelles sur un ton donné.

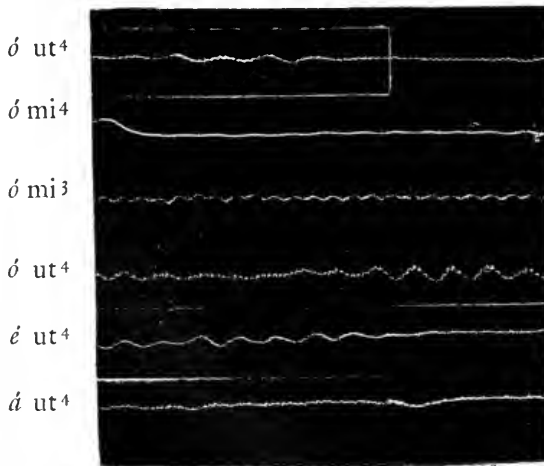
Or, en prenant comme échelle les vibrations du diapason de 500 v. s. monté électriquement, soit 25 pour $\frac{1}{2}$ dixième de seconde, on trouve :

Fig. 99.



ó ut⁴ 1,040 v. s., *ó* mi⁴ 2,400, *ó* mi³ (fin du tracé) 329; — et, à une échelle un peu moindre (23 v. s. de la fig. 99), *ó* ut⁴, *é* ut⁴, *á* ut⁴ 1,040.

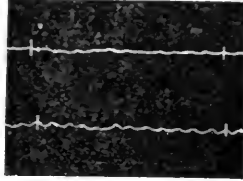
Fig. 100.



Le diapason normal français sur lequel se réglait les chanteurs donnant : ut^4 1,044 v. s., mi^4 1,305 v. s., mi^3 652,5 v. s., on peut considérer les chiffres obtenus comme exacts, avec cette restriction toutefois que l' o mi^4 répond à l'octave aiguë, et l' o mi^3 à l'octave grave des sons émis.

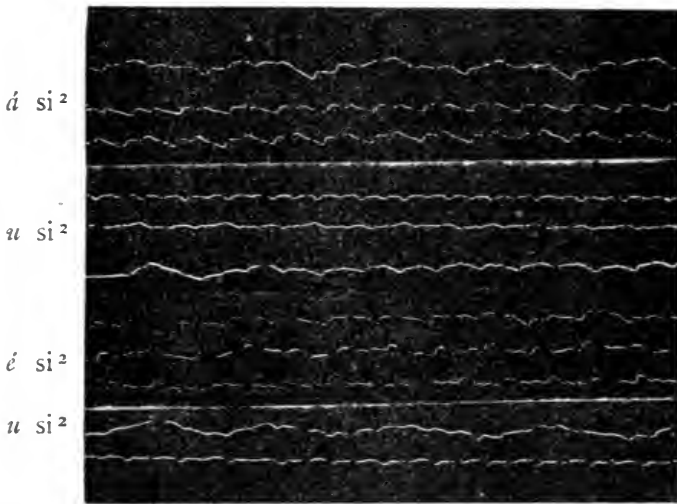
Avec une vitesse plus grande, le si^2 d'une lame d'harmonium m'a fourni l'échelle suivante (comptez 25 v. s., une de plus que dans la gravure) :

Fig. 101.



D'après cette mesure, $á$ si^2 , $é$ si^2 , u si^2 , et u si^2 (échelle fig. 97, 2^e tracé), donnent 480 v. s. (nombre exact).

Fig. 102.



Le nombre des vibrations recueillies par l'inscripteur de la parole répond donc, en général, à la hauteur du son. Les deux exceptions signalées ne tirent pas à conséquence. De plus, comme un seul coup d'œil sur les tracés suffit à le montrer, les octaves graves sont fréquemment indiquées, ainsi que les octaves aiguës, mais sans nuire à la netteté de la vibration qui donne l'impression de la hauteur musicale.

Du reste, on est aidé dans le choix de l'octave par la hauteur de la voix du sujet observé.

La voyelle suivantes *é* à, en un demi-dixième de seconde, 13 vibrations principales se divisant nettement en deux, c'est-à-dire 520 et 1,040 à la seconde.

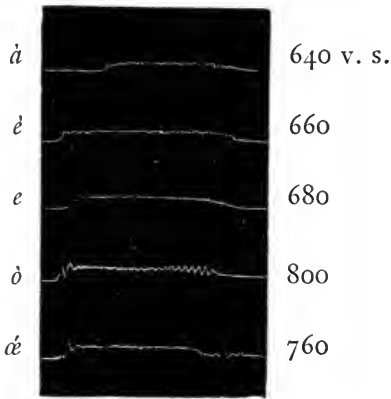
Fig. 103.



Il y a donc hésitation entre ut^3 et ut^4 qui, étant donnée la hauteur de ma voix, sont possibles tous les deux. Mais, si l'expérience n'était pas si éloignée, il serait facile de savoir laquelle des deux notes est la vraie.

Les expériences de 1889 me donnent des résultats concordants et tout à fait vraisemblables. Pour des voyelles isolées :

Fig. 104. V_{ssc} D.



Pour des mots isolés :

<i>f--a--va</i>	<i>p--a---b---a</i>	<i>v---a---v--a</i>
{ 320	320 { 300	{ 320 { 340
{ 640	{ 600	{ 640 { 680

Fig. 105.

V_{ssc} D.



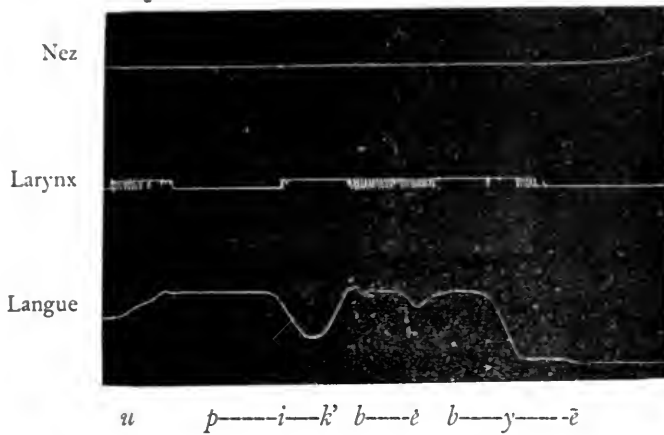
f-----a-----v-----a

On peut voir par ces tracés que l'octave grave est presque toujours marquée, et, si elle l'est seule comme dans la 1^{re} syllabe de *paba*, c'est que le tracé est empâté.

La colonne d'air recueillie dans le nez donne le même nombre de vibrations. En voici un exemple intéressant :

Fig. 106.

V^{sse} D.



Toutes les voyelles sont bien marquées par la ligne du nez ; la dernière, qui est une nasale, a une courbe spéciale. L'octave grave seule est indiquée jusqu'au y ; elle commande le groupe dans les premiers instants de l'ē, puis elle cède au son fondamental qui prend le dessus et s'efface pour reparaitre bientôt et régner seule au moment où le son s'éteint.

Des tracés de ce genre, fréquents dans quelques expériences, sont rares dans les autres. Je n'ai d'ordinaire que des vibrations correspondantes à l'octave grave. Il nous sera possible d'en découvrir la raison quand nous aurons comparé entre eux les tracés obtenus pour les vibrations des divers organes.

Les vibrations du nez recueillies avec l'explorateur électrique du larynx me donnent de très beaux tracés. Elles répondent à l'octave grave du son émis. Il en est de même de celles de la langue prises sous le menton ou sous le palais et de celles des lèvres que l'explorateur des lèvres ne m'a données qu'une fois, et que j'ai recueillies avec la capsule exploratrice.

Nez :

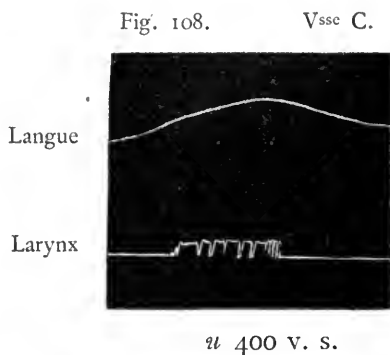
Fig. 107.

V^{sse} D.

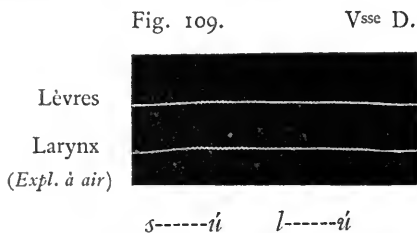


Entre 300, et 360 v. s.

Dents (voir fig. 86). Les vibrations répondent au *v*. — 300 v. s.
Langue :



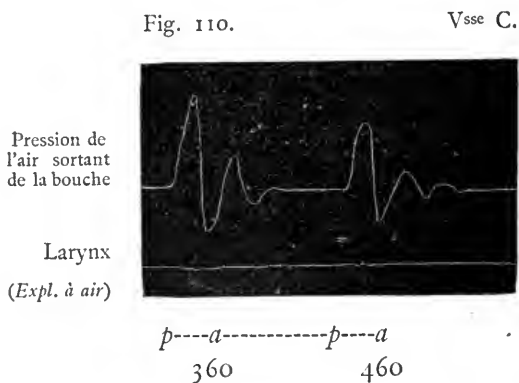
Lèvres : *vava* (fig. 84) — 260 et 280.



Les vibrations du larynx méritent une étude spéciale en raison de leur importance et des questions qu'elles soulèvent.

Recueillies au moyen de la capsule exploratrice, elles sont toujours d'une très grande pureté, et aucun doute ne peut exister quant à leur nombre.

J'ai pour des mots isolés de 360 à 460 v. s.



Dans un récit, de 280 à 520 v. s.

<i>ē</i>	<i>j--á--r</i>	<i>k--o</i>	<i>y ā--vī</i>	<i>y ā--ty--ā</i>
440	520	400	360	340 320

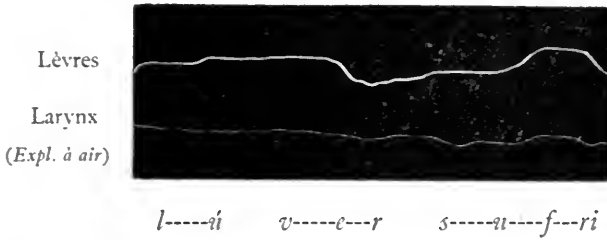
m--ā--l--ā--r--ā, etc.
280 320 340

Le nombre des vibrations indique pour les mots isolés fa² dièze et la² dièze, c'est évidemment l'octave grave du son émis. Pour le récit, le chiffre le plus élevé, 520, donne ut³ qui n'est pas possible dans ce cas; le son émis pouvait fort bien être ut⁴.

Une fois, les vibrations ainsi recueillies sont complexes et marquent l'octave aiguë, c'est-à-dire le ton naturel de ma voix. Ces vibrations complexes, qui se soupçonnent à peine dans la figure, sont très nettes dans l'original. Elles ressemblent à celles de la fig. 98, 2^e ligne.

Fig. 111.

V^{sse} C.



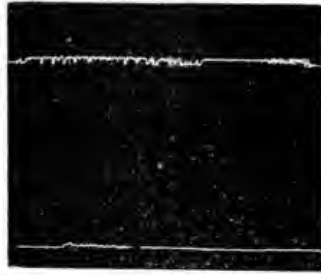
Quand les vibrations sont prises à l'aide de l'explorateur électrique, le compte en est moins facile, parce que la difficulté du réglage en fait perdre un bon nombre.

Dans des inscriptions bien réussies, je trouve pour le larynx le même nombre de vibrations que pour la langue et pour le nez, par exemple :

	<i>à</i>	<i>é</i>	<i>é</i>		<i>à</i>	<i>æ</i>	<i>à</i>	<i>ā</i>
Langue }	360	320	320	(D ^r R.) . . .	280	240	260	260
Larynx }								
	<i>mō</i>	<i>nō</i>	<i>aya</i>	<i>amma</i>	<i>amfa</i>	<i>áp</i>	<i>pōtriy</i>	
Nez }	480	320	360	360	320	400	260	
Larynx }								
	<i>in</i>	<i>krē</i>	<i>u prē--tē--nā</i>	<i>tu sē</i>	<i>prā---drī</i>		<i>lē d pul' atu</i>	
Nez }	400	600	380	440	370	540	480	440
Larynx }							440	440
								360

Mais, comme l'explorateur à air, l'appareil de M. le docteur R. montre quelquefois des notes plus aiguës. En voici un exemple remarquable :

Fig. 112.

V_{sse} D.

m-----a-----n-----a

520 et 480 v. s., c'est-à-dire l'*ut* de la gamme naturelle et le *si* d'en bas, c'est bien, à n'en pas douter, le son émis par la voix de baryton de M. le docteur R.

J'ai quelques autres tracés analogues, par exemple dans le conte du Petit Poucet : *s'âpél-âv le*

560 480

et ailleurs je trouve :

Fig. 113.

V_{sse} B.

2 1/2 et 3 v. d. par $\frac{1}{100}$ de seconde, soit 500 et 600 v. s. à la seconde.

Il y a plus. Non seulement le ton perçu par l'oreille se montre ainsi dans les inscriptions; mais encore nous pouvons y reconnaître un ou plusieurs des sons partiels. Dans le tracé reproduit plus haut, on voit à la loupe des sinuosités régulières qui doivent être attribuées aux harmoniques. J'en ai compté 6, 6 1/2, 7 par centième de seconde, soit en vibrations simples 1,200, 1,300, 1,400 par seconde. Dans bien des cas, chacune de ces sinuosités paraît partagée en 3, ce qui donne 3,600, 3,900, 4,200 v. s. par seconde. Ce fait n'est pas très exceptionnel. On peut l'observer encore dans les tracés pris avec la vitesse moyenne du régulateur. La difficulté de les compter à une échelle si petite a fait que je les ai négligées, sauf une fois (p. 124).

D'autres fois, le larynx inscrit moins de vibrations que le nez ou la langue.

Ainsi, dans une expérience, les vibrations inscrites sont juste la moitié de celles du nez (cf. fig. 41).

	<i>pō---pō</i>	<i>dyabl</i>	<i>tīn</i>	<i>ā---pār</i>
Nez.....	560		480	440 480
Larynx.....	280 240	240	240	220 240

Dans une autre, à laquelle appartiennent les tracés reproduits fig. 39, 40 et 47, j'ai une seule vibration du larynx inscrite pour 3 du nez, même pour 4 ou 5.

	<i>in pō pā</i>	<i>n ājā</i>
Nez.....	520	480
Larynx.....	160	...

L'*ā* de *ājā* a 12 vibrations nasales pour 1/2 dixième de seconde; or le larynx n'en a que 3, soit une pour 4, et, à côté, 2 grandes valant 5 vibrations nasales et une petite en valant 2. La syllabe qui suit est de 7 vibrations, ce qui doit correspondre à 14 vibrations nasales. Cette irrégularité, on le voit, se fait toujours suivant des nombres entiers, ce qui permet, en dehors même du contrôle du nez, d'établir le nombre exact des vibrations laryngiennes.

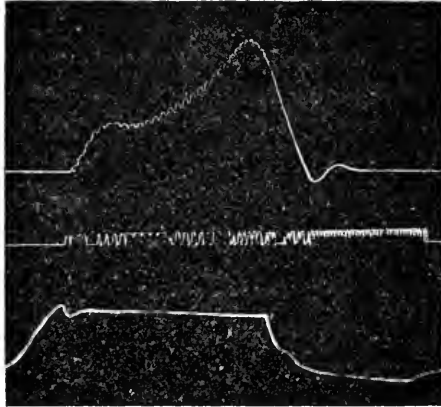
S'il y a dans les faits que je viens de relever autre chose (comme il semble bien) que des erreurs imputables à l'imperfection des appareils, et si les vibrations des cordons laryngiens sont bien les mêmes que celles que nous recueillons sur le cartilage, il faudrait croire que le larynx ne vibre pas à la façon des anches, mais bien comme le cordon de M. Melde. Un mouvement vibratoire de totalité répondrait à la note la plus grave, et divers mouvements partiels donneraient en même temps les notes aiguës. L'explorateur inscrirait les uns ou les autres suivant son degré de sensibilité, et aussi peut-être suivant la région explorée et l'importance relative des mouvements observés. Le mouvement vibratoire le plus facile à inscrire serait l'octave grave du ton perçu par l'oreille. En outre, le son le plus grave ne donnerait pas la hauteur du son complexe : au-dessous du son fondamental, il y aurait des sons partiels qui ne feraient que le renforcer, comme il arrive pour les notes les plus graves du piano, qu'on n'emploie en musique qu'associées à leurs octaves supérieures, « auxquelles elles ajoutent le caractère de leur gravité en laissant encore appréciable la hauteur du son. » (Helmholtz, *Théorie phys. de la musique*, p. 24.)

Je ne puis pas entrer ici dans la discussion de cette théorie. J'aurai l'occasion d'y revenir quand j'aborderai l'étude physique des sons employés dans la parole. Ce qu'il me suffit de constater pour le moment, c'est que les mouvements vibratoires des organes de la parole nous fournissent le moyen de déterminer, sinon la hauteur absolue d'un son, du moins l'intervalle qui sépare deux sons successifs.

En effet, si la hauteur absolue peut faire quelque doute, si une erreur de gamme est possible, il n'y a pas d'hésitation sur les intervalles, car on a toujours le moyen de reconnaître si le passage d'une gamme à une autre est réel ou apparent. J'ai du reste sur ce sujet des faits positifs.

Dans une expérience, M. le docteur R. prononçait *amma*, le second *a* étant à l'octave aiguë du premier. Or j'ai compté pour le premier

Fig. 114.

V^{SSC} C.

a-----mm-----a (Dr R.)

18 vibrations simples pour la durée d'un dixième de seconde, pour le deuxième, 36. L'octave est juste. Après cela, M. le docteur R. a exécuté sur les mêmes syllabes un accord parfait. Nous avons eu pour un dixième de seconde : 1° 20, 2° 25, 3° 30, 4° 40 v. s., ce qui concorde exactement avec les données scientifiques : la note grave étant 1, la tierce majeure est $5/4$, la quinte $3/2$ et l'octave aiguë 2.

Ces chiffres sont assurés par l'accord du nez et du larynx. Ils répondent à peu près à sol¹ dièze (204,81), ut² (256), ré² dièze (307,2), sol² dièze (409,63). On voit que le larynx de M. le docteur R., comme le mien, n'enregistre d'ordinaire que la moitié des vibrations nécessaires pour le son entendu, c'est-à-dire qu'il donne l'octave grave de ce son.

Après ces préliminaires, je vais donner le total par seconde des vibrations simples que j'ai comptées dans diverses expériences, écartant tous les chiffres douteux, ce qui m'obligera à laisser de côté un grand nombre de documents utilisés jusqu'ici.

Les chiffres relatifs à un même tracé et réunis par des accolades indiquent les vibrations simples qui entrent clairement dans les vibrations complexes, comme fig. 96 et 106. Les chiffres imprimés en caractères

gras marquent les octaves aiguës par rapport aux notes voisines sans que l'octave grave apparaisse dans le tracé.

§ 2. — Mesure de la hauteur des sons.

Je commence par citer quelques mots de M. le docteur R. recueillis à l'aide de l'inscripteur de la parole (A) et de l'explorateur électrique du larynx (L). Les tracés de l'inscripteur de la parole sont empâtés et ne laissent voir souvent que l'octave grave. Mais ceux du larynx sont remarquablement beaux. J'en reproduis un :

Fig. 115.

Vsse D.



b-----a-----f-----a (Dr R.)

<i>p-a-p-a</i>	<i>p-a-b-a</i>	<i>b-----a-----f-a</i>
360 360	280 280 300	220 280.360.240 320
280 280	240 240	220 320.280 320.360
440 440	280 240 240	200.240 300.300.280 300.280.320
320 320	280 260 260	

<i>k-a-g-a</i>	<i>ε-a-j-a</i>	<i>f-a-v-a</i>
320 280 280	400 280 320	320.300 245 300
<i>t-a-d-a</i>	360 240 320	320 240 340.280
320 280 320	360 245 320	

m---an---a

280 480 480

) L. 240 520

) A. 480

(L. 580 480

(A. 260

Je passe maintenant aux sons de mon patois.

VOYELLES ISOLÉES

Vibrations du larynx (expl. élect.). Les voyelles *á, é, í, ó, u, ú, á* prononcées à la suite les unes des autres ont donné constamment dans une série d'expériences 280 v. s. à la seconde.

GROUPES DE DEUX SYLLABES

Vibrations du larynx (expl. à air) :

p--a--p--a, avec un accent intentionnel sur la finale.

360 640

p--a--p--a, prononcé à l'ordinaire¹.

360 460

Vibrations du larynx (expl. élect.) :

<i>à--p--à</i>	<i>a--p--a</i>	<i>im f--à</i>	<i>dè là kãε--ç---tè</i>	
300 360	260 400	300 320	480 400	
			560 480	
			600 520	

Vibrations du nez recueillies avec l'explorateur électrique appuyé sur une narine :

<i>õ--b--õ</i>	<i>õ--f--õ</i>	<i>õ--v--õ</i>	<i>õ--t--õ²</i>
300 340	320 360	320 360	320 360
<i>õ--ε--õ</i>	<i>õ--k--õ</i>	<i>õ--j--õ</i>	<i>õ--r--õ</i>
320 360	320 360	340 420	340 400
	360 400		

Vibrations des lèvres recueillies avec la capsule exploratrice. — Vibrations de l'air :

	<i>v---a-----v-----a</i>	<i>v---a-----v-----a</i>	<i>v---a-----v-----a</i>
Lèv.	260 280	260 280	240 280 260 320
Air.	{ 320 { 640	{ 340 { 680	{ 320 { 640
			{ 280 { 560
			{ 320 { 640

Vibrations du larynx et du nez (expl. élect. et explorateur du nez) :

	<i>af---ba</i>	<i>a---mm---a</i>	<i>a---m---a</i>	<i>a---n---fa</i>	<i>ap---y-----a</i>
N.		300	320	280	320
L.	280 320	280 300 320	320 320 340	280 280 320	280 320 320

¹ Voir fig. 110. || ² Fig. 107.

Vibrations du larynx (expl. électr.) — Vibrations de l'air (inscript. de la parole). — Les vibrations de l'air sont empâtées; celles du larynx ne sont nettes que pour les consonnes.

<p><i>p--a--b--a</i></p> <p>A. 320 300 320 600 300 300 340 360 340 320</p>	<p><i>f--a---v-----a</i></p> <p>A. { 320 640 560 600 160 320 300 320 640</p>	<p><i>t--a---d-----a</i></p> <p>L. 320</p> <p>A. 320 320 { 240 ... [360] 720</p> <p>L. 260 A. 300 320 L. 280 A. 280 320</p>
<p><i>k--a-----g-----a</i></p> <p>A. 560.480 440 (?) L. 300.280 L. 260 A. 320 320 <i>ga--ka</i> 360 360.720</p>	<p><i>ε--a---j---a</i></p> <p>A. 320 320</p> <p><i>ς--a---ζ---a</i></p> <p>L. 260 A. 320 320 L. 280 A. 300 340 L. 270 A. 280 340</p>	

L'empâtement du tracé des vibrations de l'air ne permet que rarement de distinguer la note sentie quand elle est associée à l'octave grave. Elle apparaît surtout quand elle s'en détache, comme dans le dernier mot que je viens de citer.

GROUPES DE TROIS ET DE QUATRE SYLLABES

Vibrations du larynx (expl. électr.). Elles sont fort belles.

<p><i>p-a-p-a-p-a</i></p> <p>320 360 360.410 300 360 400</p>	<p><i>p-á-p-á-p-á</i></p> <p>290 360 400 320 360 410</p>	<p><i>p-ò-p-ò-p-ò</i></p> <p>380 380 400</p>
<p><i>p-à-p-à-p-à</i></p> <p>340 360 400 400 360 440</p>	<p><i>p-ō-p-ō-p-ō</i></p> <p>360 400 440</p>	<p><i>p-â-p-â-p-â</i></p> <p>360 360 400</p>

Vibrations du larynx (expl. à air) :

<p><i>p-a-p-a-p-a</i></p> <p>400 360 440</p>	<p><i>a-p-a-p-a-tp-a</i></p> <p>480 400 360 440</p>
--	---

PHRASES ET DIALOGUES

Les phrases ou parties de phrases qui suivent ont déjà été traduites dans le chapitre précédent. Quoique l'ordre, dans lequel elles sont rangées, ne soit pas le même, on les retrouvera sans peine, les feuilles d'expériences étant désignées, comme plus haut, par des chiffres romains, et les lignes par des chiffres arabes.

Vibrations du nez et du larynx. Les tracés sont ordinairement bons et d'une lecture facile. Les vibrations du larynx et celles du nez concordent. Celles du nez donnent souvent la gamme exacte avec l'octave grave. Celles du larynx ne donnent, sauf deux cas, que l'octave grave.

t--u n--ā--se--y p--ā by--ē
 N. $\left\{ \begin{array}{l} 400 \\ 800 \end{array} \right.$
 L. 400 360 400 360 320

V. 1. *m--ō p--ō--v py--ā-----r-----ē v p--ā--yr--ē*
 N. 480
 L. 480 440 440 420 420 440 300
kvā vāj--ē ō n-----ō...
 N. $\left\{ \begin{array}{l} 360 \quad 320 \\ 720 \quad 640 \end{array} \right.$
 L. 480 400 320

....*fō b pr--ā-----dr ē ε--ē--vā*
 N. 400 400 $\left\{ \begin{array}{l} 320, 360 \quad 380, 300 \\ 640, 720 \quad 760 \end{array} \right. \left\{ \begin{array}{l} 380 \\ 760 \end{array} \right.$
 L. 1,200¹ 300, 320 380 $\left\{ \begin{array}{l} 400 \\ 1,200¹ \end{array} \right.$

2. *pr pārt--ī de pū m-----ā--t--ī...*

N. . . . 400 440 $\left\{ \begin{array}{l} 300 \\ 600 \end{array} \right.$
 L. 400 400

3. *kē blā n' ēpīj pā de k tā k-ām kō fāxī ā--t--ī*

N. $\left\{ \begin{array}{l} 360 \\ 720 \end{array} \right.$ $\left\{ \begin{array}{l} 360 \\ 720 \end{array} \right.$ 400 $\left\{ \begin{array}{l} 240 \\ 480 \end{array} \right.$

¹ Vibrations très rapides et secondaires. 6 doubles par $\frac{1}{100}$ de seconde.

..... ü-----n br---ē-g pá t-ā — 4. k-e d---ō--tr--ē f---ē —
 N. 360 360 400 440 400 500 440 300
 L. 380 440 300

5. s-ō ppā ē sa k-i-i mmm-----ä sō kī
 N. { 400 420 380 360.420 480 420 { 240
 { 800 { 480
 L. 400 420 400 360 400

6. fōrs ē pt-i pr ā sū
 N. 440 500 440 { 280
 { 360
 L. 400

VI. 1. āp, v-ā! k-ō-k-i —

N. 360
 L. 400 480 280

2. l-ā bālīs--ō-d p-ō--trī--y

N. 260
 L. 320 380 400 300.260

4. j-ü-g, p-e-t-i — æp! g-ā-lā-r! « heup! gueulard! »

N. { 320 360 { 280 400 380 360
 { 640 { 560
 L. 280 400 340

VII. 1. y ā--t-ā b e--ā--lā.

N. { 140 180 160 { 160
 { 280 360 { 320
 L. 140

2.t-ü s-ē b s-ē--fi-lā sū tē....

N. 320 400 380 { 360
 { 720
 L. 380 400 320

.....u p-i-k' bē b-y-ē¹

N. 320 360 300 320 320 340 { 320 280.240
 { 640.640.560
 L. 320 320 320

¹ Voir fig. 106.

3.	— <i>i---n pö pã ε--ã--lä kü-m ö f--ô¹ p-äs k--i s-ü</i>									
N.	{ 360 720	400	400	400				360	400	400.400.600
L.	360	400			420	360.320	360			
	<i>tü r--ô--ε--ü. — 4. (kã päs tü?) i k--r---ë k v ε--ã-tri--ë</i>									
N.							400			{ 400 800
L.	400	300				360	480	440	440	500
	<i>s---i v---é--v f--ô--rs--ã--v---ë² ë pli---v---ö. — in</i>									
N.	400			480		440	{ 480 960			{ 400 800
L.	400	380	400	480.440	440			320	400	
	<i>kr---ë p-ã. — 5. (kï püj) i f--é--r--ë ε--ô--f--ä d--é s--ër</i>									
N.	480	600			460	460	440	440.420	400	500
L.		340			460	400		420	400	
	<i>ün ε---ô---s k-ï ä--täε--rë ö--t---ür</i>									
N.	400	640.300			440	440	440	{ 360 720		
L.	400.320.300	320			440	460	480.420.360			
	<i>d-ä k-ô. ü p'r--ëtè--n---ã³ — 6. kè kwè bō pr</i>									
N.	480.360	{ 320.240 640	360	380	440	440	480		440	(?)
L.		320.260	380.440						440	(?)
	<i>f-ër p--ã--s---ä k--ö--k--i i pr---ã--d--ri</i>									
N.	440.400	440	480	440	{ 300 600.600	240	440	500	480.480	
L.	400	440	480	440	300			500		
	<i>b ë l ë d p-ü-----l ä--t---ü</i>									
N.	480	440	{ 220 440	440	440	{ 440 880	600	{ 360 720	560.580.560	
L.	480	440	440			300	360			
8.	<i>m-ë i n'----ë pã ë kïl ü. —</i>									
N.	520	440	440		440	400	(?)	{ 280.240 560		
L.	440		440	440				280		

¹ Voir fig. 57. || ² Fig. 38 (la ligne nasale manque dans la gravure).

|| ³ Fig. 49.

	<i>ā---n</i>	<i>ā---tū</i>	<i>tě? —</i>
N.	480 480	440	500
L.	480	480	480

VII. 1. *in krě pä. k--ě--l e--ě--t--i e--ä--t lžö tū kīs--ā kl--ě. —*

N.		320	440	420	480	
L.						400 280

(*km--ā*) *k--ö--k--ö--t--ě ā---vy---ā p--ö--g--ü.*

N.	520	480	600	520	400	400	440	} 360 } 720
L.							440	

ē s--ě--r k-y-ä-t-i e--ä l--ü

N.	480	520	380	420.	} 360 } 720	680.640	} 360.360.320 } 720 720
L.	480						

p--i--k--ö n---ā d--i--s--i kè l--ā fǎļ

N.	} 320 } 640	520	400	480	520	720
L.		520(?)	480			400

dě r--ö---dr ät--y---ā bü--n ä--t--ü

N.	560		440	400	600	} 300 } 600
L.	560	420		360	600	

ā---v--ě--k d-----ä m---ě

N.	440	520	} 360.280.280 } 720.560	440	400	} 360 } 720.740	} 240 } 480
L.	500						

3. *t--ä--ž ä---b---ä---ļ---ě ā---n---ā--t--ě--l---ě ägü*

N.	600	560	520	560	500	400	440	360
L.	560					440	360	360 400

k-t--ā nād? — wa, etc. — (Le reste serait bon mais n'apprendrait rien de neuf.)

N.	} 360 } 720	600
L.		360

Les tracés suivants sont empâtés. Le larynx ne donne que l'octave grave du son marqué par le nez, la contre-octave du son réellement émis.

I. 1. $\bar{a}--t--\bar{a}-t---\ddot{u}$ $e---\bar{a}---t--\bar{a}$ $k\bar{e}$ $kuk--u?$ — $t---\bar{a}!$

N. 440 480

L. 240 240 200 200 280 320

$\bar{e}k-u-t$, $e-\bar{a}-----t-t\bar{e}$ $s--\bar{o}$ $su!$

N. 480.440

L. 300 520

$w\bar{e}$ $k--\bar{o}--t--\bar{a}$, $t--a!$... — ($k\bar{o}$ $p\bar{a}s$ $d\bar{e}s\bar{u}$ $t\bar{e}$),

N. 560 640

L. 300

$s--\bar{e}$ $k-t-\ddot{u}$ $p\bar{u}j$ $\bar{a}--t--\bar{a}-dr.$ $t\bar{a}e$

N. 540 560 480 560

$d'-\bar{a}$ $pr--\bar{a}-dr$ $\bar{e}.....$ —

N. 520 480 560

II. 3. $k--\bar{o}--n$ $f\bar{a}$ $p--\bar{a}$ $b--\bar{o}$ $p--\bar{a}--s--\bar{a}$ $s\bar{u}$ $kl\bar{e}$ $f--\bar{o}--s--\bar{a}$

L. 400 480 520 440 480 360 730

III. 1. $k--\bar{a}$ $\bar{o}r\bar{a}-t\ddot{u}$ $\bar{a}eb\bar{u}?$ — 2. $p\bar{a}$ $\bar{e}-k--\bar{e}-r.$ —

N. 520

460

L. 300.260.240

4. $t\bar{a}$ $k--\bar{i}$ \bar{e} $j\bar{o}li$ $p--\bar{o}-p--\bar{o}!$

N. 480 400 520 560

L. 280

$\bar{a}-t$ $l'\bar{a}-t\ddot{u}$ $pr-\bar{e}$ $t--\bar{o}$ $p--\bar{o}-p--\bar{o}.$ —

N. 600 560 560

L. 300 280 280 280 240

5. $k\bar{e}$ $p--\bar{o}-p--\bar{o}!$ i $l'\bar{e}$ $\bar{a}--e\bar{t}\bar{a}$ \bar{a} $t--\bar{o}$ $t--\bar{o}-t--\bar{o}....$

N. 480 600 480 600 $\left\{ \begin{array}{l} 280.200 \\ 560 \end{array} \right.$

L. 300 260 300 280

6. $dy-\bar{a}-bl$ $t-\bar{u}n$ $\bar{a}-----\overset{m}{p}-----\bar{u}r!$ ¹

480 440 440 480

240 240 220 220 240

8. \bar{u} $t\bar{e}t$ $k-\bar{u}m$ \bar{e} $b\bar{i}k--\bar{e}$

520 480

320.260

¹ Voir fig. 41.

	IV. 1.	<i>lū bik--ē</i>	<i>nē tet--ā</i>	<i>pā</i>	<i>tā kkō.</i>
N.		400	480	520	
L.		400	400		

RÉCIT

J'ai choisi comme exemple de récit le commencement du conte du Petit Poucet qui fournit des intonations très variées. Voici le texte et la traduction :

ē jūr kō y āvī ūn ōm ē
ūn fēm k āvyā sēt āfā.
lē pū jēn, k ātī grō kūm
rē, sâpelāv l ptī pūsē.
y ātyā mālērū, mālērū
kūm lā pyērē : ī n'āvya,
būn jā! pā d kit
pā ā mījā. ē sēr kē lōm
ē lā fēm ētyā ā s eōfā, lū
piē sū lū lādīē : « k vū-tū,
mā pōv fēm, kē dīsī lōm,
fōb kē nājā lū pārdr :
in pō pā lū vēr sūfri pū
lōtā. »

Un jour *ça* y avait un homme et une femme qui avaient sept enfants. Le plus jeune, qui était gros comme rien, s'appelait le Petit Poucet. Ils étaient malheureux, malheureux comme les pierres : ils n'avaient, bonne gent! pas *de* *quitte* (même de) pain à manger. Un soir que l'homme et la femme étaient à se chauffer, les pieds sur les landiers : « Que veux-tu, ma pauvre femme, que dit l'homme, faut bien que nous allions les perdre : je ne puis pas les voir souffrir plus longtemps. »

L'inscription d'un morceau de quelque étendue ne se fait pas d'ordinaire sans de nombreuses lacunes. Pour les combler, j'ai renouvelé plusieurs fois l'expérience tant avec l'explorateur à air qu'avec l'explorateur électrique.

Je donnerai d'abord tous les renseignements que j'ai recueillis, et puis je tâcherai de les fondre en une notation unique.

Je désigne par L. A. les vibrations laryngiennes prises avec l'explorateur à air, par L. E. celles qui ont été recueillies avec l'explorateur électrique, par L. les vibrations linguales, par N. les vibrations nasales. Les chiffres arabes désignent les diverses expériences. Dans le relevé qui suit, je m'attache de préférence aux parties qui complètent la meilleure inscription.

		\bar{e}	$j\text{---}\ddot{u}\text{---}r$	$k\text{---}\ddot{o}$	$y\text{---}\ddot{a}\text{---}v\text{---}\dot{i}$			
L. A.	1.	400	440.460.520	340		320	480	
	2.	520	600	440.440	380	400	360	420.440
	3.	480	520.520	400		360		360
L. E.	2.	280	240	300		240		240.240
	3.	320	320					320
	4.	400	380					400.400
	5.	320	280					280
6.	320				300		280	
		$\ddot{u}\text{---}n$	$\ddot{o}\text{---}m$	\ddot{e}	$\ddot{u}n$	$f\ddot{a}m$		
L. A.	1.	440	360					
	2.	400.400	360	320		320		400
	3.		360					
L. E.	2.	320	{ 600(N) 150	320	280.240	280	360	240.400
	3.			320	320	320	320	320
	4.							400
	5.	280		320	320	320	320	320.320
	6.	300		320	320	320	320	300
		$k\text{---}\ddot{a}\text{---}v\text{---}y\text{---}\ddot{a}$	$s\text{---}\ddot{e}\text{---}t$	$\ddot{a}\text{---}f\text{---}\ddot{a}$	$l\text{---}\ddot{e}$			
L. A.	1.	300	360					320
	2.							
	3.		360					
L. E.	1.	240	160	280	240	200	240(?)	200
	2.	280	{ 440(N) 300		240	280	280.240	200
	3.	300		320.280	320			
	4.	400						
	5.	280	300	300	340	320	330	
	6.	300	280	400(?)	280		320	300
		$p\text{---}\ddot{u}$	$j\text{---}\ddot{e}\text{---}n$	$k\text{---}\ddot{a}\text{---}t\text{---}\dot{i}$	$g\text{---}r\text{---}\ddot{o}$			
L. A.	1.	380	400.380			360	320	
	2.		480.440	340	480	360		380.340
	3.		400					
L. E.	1.		200	200	200	220		220
	2.		120	240	220			
	3.			320	300			
	4.		260		360			360
	5.		330	320	280			330
	6.			360	250			300

	<i>k-----ü-----m</i>	<i>r--ě s--ä--p--č--l-----áv</i>	<i>l--č p--ř</i>
L. A. {	1. 280 320		400
	2. 320		
	3. 400 320		400 320
L. E. {	1. 200 } 360(N) 200 200 240 240 560 480		
	3. 360	320	320
	5. 330	320 300	280
	6. 280 200	320 260	320.300 300 300

	<i>p--ü--s--ě.</i>	<i>y----ä--t--y-----ā</i>	<i>m-----ä---lč-----r-----ü</i>
L. A. {	1. 400 440 520 340		
	2. 320 340 340.260 280 360 280 320 300.360		
	3. 360 340 320 280 320 320 340 320.300		
L. E. {	3. 320		280
	4. 360		340 340
	5. 320		280
	6. 360 320 360		280 320
	7. 280		340

	<i>m-----ä---l--č--r--ü</i>	<i>kü--m</i>	<i>l--ā p--y-----č--r--ě</i>
L. A. {	1. 320 480 440 360		
	2. 320 300 360 320		
	3. 320 320 340		
L. E. {	3. 280	280	280
	4. 340 320		
	5. 300 280.280	320 340	
	6. 300 280 300 280.300	280 320 320	
	7. 340 360 240 320	280	

	<i>l n--ä---č---y-----ā,</i>	<i>b--ü--n</i>	<i>j-----ā!</i>	<i>p-----ā</i>
L. A. {	1. 320 320 280 360 320 360			
	3. 360 360 420 340 320 360			
L. E. {	3. 320			320
	4. 320 320			
	5. 280 320			
	6. 310 300 280 300 320	260 300.320	300	
	7. 400 400	400.360	380	

		<i>d--è k-ít p--ã ä m-ij--ä. ë s-----ë-----r kè l--ò-----m</i>							
L. A.	{	1. 360				360.300	360		
		2.			320	340			
		3. 360 360				320.360			
L. E.	{	3.	320	320		360	300		
		4.			320	300			
		5.	300	320			300 320		
		6.	320 290	320 300	320	300	300 280.280		
		7.	340	360	400	400	360 340.320		
		<i>ë l--ã f--ä--m äty----ã ä s--è e--ò--f----ã</i>							
L. A.	{	1. 360 320 360		360.280		{ 280			
						{ 360(?)			
							280 360.340		
L. E.	{	3.	320 320	320			320		
		5.	320 320			320 320	320 316		
		6. 320 280.300	300	320			320 320		
		7.	340				340		
		<i>l-----ü pï-----ë s-----ü l-----ü</i>							
L. A.	{	1. 320.340	340.300	340.300	320 340.280				
			{ 320.400.340(L)	360	400				
			{ 320.400						
L. E.	5.						300		
		<i>lä----di--ë, lü dr----ò-----l, il</i>							
L. A.	{	1. 250.400	380 360.320.340	380	360 300				
		3.	350 320		{ 280.350 (L)		300		
					{ 280.350				
L. E.	{	3.	280						
		7.	320						
		<i>ä----ty----ã küe--ã kv---ü-----t--ü m----a p--ò--v f--ë-----m,</i>							
L. A.	{	1. 320 320 300	280 400.360 440 480.400	340 280					
		3.		280	360				
L. E.	{	3.	280 280	320					
		5.			280 280	340			
		7.	320 300	320	400.400	340.300			
		<i>k--è d--i--s--i l--ö--m. f----ò-----b k--è n--ã--j--ã l-----ü</i>							
L. A.	{	1. 360 280 300	420.320	360	340.380				
		3. 300 300	330		400				
L. E.	{	5.	320 300		360 320				
		7.	300						

		<i>p--ă--rdr.</i>	<i>ī--n</i>	<i>p----ō</i>	<i>p--â</i>	<i>l--û</i>	<i>v--ê--r</i>
L. A.	}	1. 460	360.320	320.300		360.280	320.360
		3. 360				{ 320 640	
L. E.		5. 340	300	320	320		280.320
		<i>s--û--fr--i p--û l--ō--t--â.</i>					
L. A.	}	1. 320	320	280			
		3.	340				
L. E.		5.		320	320		

Il est assez facile avec cela de restituer une notation complète du morceau. Je le fais en choisissant pour base l'expérience L. A. 1., et en la complétant soit avec des chiffres empruntés aux autres, soit avec des chiffres que je suppose d'après l'ensemble des données obtenues. Les chiffres empruntés sont mis entre crochets; les chiffres supposés sont marqués d'un astérisque. J'ajoute les notes musicales les plus rapprochées du nombre des vibrations. Les chiffres indiquent la gamme d'ut²; mais il faut les doubler pour avoir la gamme naturelle. Nous avons rencontré çà et là l'indice que le son inscrit est à l'octave grave du son émis.

400 440 460 520 340 *290 *300 320 480

ē j-----û-----r kō y-----ă-----v-----î


440 360 320 [280 240] *300 320 *340 400

û-----n ò-----m ě ù-----n fâm

300 [280] 360 [320 280 320] *300 *260


kâ-----vy-----â sê-----t â-----fâ.

320 400 380 [480] [400 440] 360 320 *300 280 320 *360



lè pti jèn, kã---ti g---r---õ kü---m rë,

*320 400 *360 [320 360] *300




sã---plãv lè pti pti---sè.

[320 340 340 260 280 360 280 320 300 360]




y---ã---ty---ã m---ã---l---ã---r---ã,

320 480 440 360 [340 320 280] [340 320]




m---ã---lã---rã küm lã py---ë---rë :

[310 300 280 300 320] 280 360 320 360



i nã---v---y---ã, b---än j---ã !

[300 *290 320 290 320 300]



pã d küt pã ä mĩ---jä.

[320] 360 300 360 [360 340 320] 360 320



ë së ---r, kè l'õ---m ë lä

360 *320 360 280 280 [280 360 340]



320 340 340 300 340 300 320 340 280 260 400 380



360 320 340 380 360 300 320 320 300 *300 280



400 360 440 480 400 340 280 360 280 300 *280



420 320 360 [360 320] 340 360 460 360 320 320



300 [320] 360 280 320 360 320 320 280 *260 *260



A un moment où je ne savais pas encore si je pourrais déterminer la hauteur des sons par des moyens mécaniques, j'avais eu recours à l'oreille exercée de M. Ballu pour me renseigner sur ce point, et j'avais choisi comme thème les quelques phrases que l'on vient de lire. La notation qui fut faite alors est assez semblable à celle que j'ai obtenue peu après à l'aide de mes appareils. Les différences, en effet, tiennent soit aux variantes inévitables du débit, soit à ce fait que, pour rendre plus facile la tâche de M. Ballu, j'avais élevé le ton habituel de ma voix.

Depuis, environ deux ans après, j'ai eu l'occasion de demander à mon compatriote, M. Dumas, chef d'orchestre et violoniste, une nouvelle notation du même morceau, débité cette fois sur le ton ordinaire de la conversation.

Je livre ces deux notations, où, à travers certaines différences, on retrouvera le même fond. Ce sera comme une épreuve de mes moyens mécaniques, et en même temps un exemple de l'impression définitive que laisse dans l'oreille la hauteur changeante et souvent insaisissable de l'émission réelle.

NOTATION DE M. BALLU

ē jūr, kō yā-----vī ūn òm ē ūn fēm

kǎ-----vyā sēt ā-----fā. lè pū jēn, kǎ-----tī

grò kum rě, sa-----pě-----láv lě plī pít-----sě.

yā---tyā mā---lě---rá, mā---lě---rá kum lá pyě---rě :

ĩ na---vyā, būn jā! pā dē kut pā a mĩ---jā.

ě sěr kě lóm ě la fěm a-----tyā a sě

eò---fä, lü pi---ë sù lü lā---dië (lü dròl

il ä---tyā kü---eä) : kvü---tü? mä pöv fäm

kdi---si löm. fób kè nā---iā lü pädr :

in pö pä lü vér sü---fri pü lö---lä.

NOTATION DE M. DUMAS



ě jūr kō yā-----vī ün



om ě ün fäm kã-----vyā sēt ā----fā.



lē pū jën, kã---tī grō küm rē, sã



plāv lē pti pū-----sē. yā-



tyā mǎ-----lǎ-----rǎ, mǎ-----lǎ-----rǎ küm lǎ



pyē---rē : i nǎ---vyā, būn jā! pǎ dkit pǎ ā mǐ---jā.



ě sēr, kē lōm ě lǎ

fäm ä---tyā äs éó-----fä, lü pi sü lü lä-
dī---ë (lü dröl, il ä---tyā ku---eä)
kvü---tü? mä pöv fäm, kë dī-----sī
lôm. fób kë nā-----jä lü pär----dr :
in pö pā lü vër sü---frī pü lō-----tä.

Les chiffres relevés dans ce chapitre nous permettent de faire les constatations suivantes :

1° Les voyelles isolées ne se distinguent pas, dans les limites de la voix ordinaire, par une hauteur musicale propre à chacune d'elles. En effet, émises à la suite les unes des autres, elles conservent sans peine le même ton (p. 122). L'expérience signalée p. 114 ne saurait faire difficulté, car les voyelles citées n'ont pas été prononcées dans le même instant, et puis les différences de ton qui existent ne peuvent être attribuées à la hauteur naturelle des voyelles, attendu que *ò* et *é* ont été dits sur un ton plus élevé que *à* et *e*. Cette remarque nous permettra de pousser plus loin que pour la quantité notre étude sur le discours suivi, où nous ne serons plus astreints à ne comparer que des sons identiques.

2° Les consonnes sont en général moins aiguës que les voyelles
i *k-r-----ē* (p. 126), *ε--a----j----a*, etc. (p. 123), *s--a-----χ-----a* (p. 123)
 400 480 400 228 320 300 228 340

Plus rarement, elles sont du même ton : *k--a----g-----a* (p. 123).
 320 280 280

3° D'ordinaire le voisinage d'une voyelle rend la consonne plus aiguë
 et celui d'une consonne abaisse le ton de la voyelle : *m----m-----a* (p. 135)
 360 420 480

fa---va (p. 121), voir surtout le beau tracé reproduit fig. 115 :
 320 300

b-----a-----f----a
 200.220.240 | 300.300.280 | 320.280.320.280

4° La voix (je veux dire la mienne) varie souvent de hauteur
 pendant la durée d'une même syllabe : *by-----ē* (p. 125)
 640.640.560.480

baf-----a (p. 121) *at-----u* (p. 126).
 340.360.340 560.580.560

Ces chiffres ne rendent qu'imparfaitement compte du phénomène. Il n'y a pas changement brusque de ton, mais progression régulière; on voit très bien les vibrations devenir de plus en plus larges ou étroites, par conséquent de plus en plus lentes ou rapides (voir fig. 115). Pour donner une idée exacte de la chose, il faudrait mesurer chaque vibration. On a pu remarquer, dans les tracés (fig. 73), que le régime du souffle varie aussi pendant l'émission d'une voyelle qui me donne une impression unique.

5° Il existe un rythme musical, comme il existe un rythme temporel et un rythme intensif. Mais ce rythme nous apparaît moins entravé que les deux autres par les conditions matérielles de l'émission, et le plus apte par conséquent à rendre les nuances de la pensée.

Dans les groupes artificiels, il semble peu différent des rythmes déjà étudiés. Les mots de deux syllabes ont, d'ordinaire, l'accent d'acuité sur la seconde syllabe qui se trouve plus aiguë que la première d'un intervalle qui varie en moyenne entre un ton et un ton et demi.

Même, dans le discours suivi, lorsque rien ne contrarie le rythme musical naturel, nous trouvons la même différence dans les mots de deux syllabes. Ainsi nous avons rencontré *pāsā* « passer » avec 400 et 480 v. s. (p. 126 et 128), *kāvāyā* « qui avaient » avec 300 et 360 v. s. (p. 130).

Une seule expérience (p. 123) donne des résultats différents. Nous y trouvons :

1^{re} syll. < 2^e syll., 6 fois; =, 6 fois; >, 3 fois.

Comment expliquer ce fait unique ?

Je n'y vois qu'une seule raison. Je me suis livré à ces expériences immédiatement après des expériences analogues de M. le docteur R. qui, ai-je dit, est bourguignon, et qui a conservé la tendance naturelle à ses compatriotes d'élever la voix sur l'avant-dernière syllabe (voyez p. 121). C'est sous l'influence de ce que je venais d'entendre que j'ai dû modifier mon accent naturel. Ce fait a sa signification : il montre que l'accent d'acuité n'est pas bien solidement fixé chez moi sur la dernière syllabe, et qu'une cause légère peut en amener le déplacement.

Les groupes de trois et de quatre syllabes ont tous un accent d'acuité sur la dernière syllabe. La première syllabe a été une fois la plus aiguë du groupe. Mais cela n'a rien d'anormal, et n'empêche pas que le rythme musical ne concorde avec le rythme intensif et le rythme temporel.

Mais où une différence se manifeste c'est dans le traitement des atones, des toniques secondaires, et surtout dans les phrases.

Les groupes oxytons contiennent les formes suivantes, où les degrés supérieurs d'acuité ou de gravité sont marqués par la répétition du signe / ou \ :

- 1° (\ /) 6 fois.
 2° \ \ /) 2 fois.
 3° / \ // 2 fois.
 4° // \ \ /) 1 fois.

Nous y voyons se dessiner les formes dominantes dans le discours suivi, dans lequel l'acuité suit une marche croissante ou décroissante et dépasse le cadre des rythmes intensif et temporel.

Les groupes terminés par une atone ont l'accent musical à la même place que l'accent historique, alors même que l'atone est devenue plus longue et plus intense que la tonique. Ainsi [*dè là ka*]eçtîč (p. 122) donne / \ — 440, 400 v. s. pour une durée de $\frac{7}{100}$ et $\frac{12}{100}$ de seconde. Il en est de même dans le discours suivi quand le mouvement de la phrase n'exige pas un déplacement de l'accent musical; par ex. : *kökötě* (p. 127) : (\ / — 480, 600, 520 pour une durée de 6, 8 $\frac{1}{2}$, 11 $\frac{1}{3}$ centièmes de seconde; *abčlě* (p. 127) : / \ / \ \ \ — 560, 520 et 560, 500 et 400 v. s.

6° La phrase est un chant dont la mesure suit l'intensité ou la quantité des syllabes, et la mélodie, avant tout, les mouvements de la pensée.

L'accent d'acuité frappera volontiers les syllabes les plus intenses et les plus longues, mais il n'y est pas lié. Les atones posttoniques peuvent le recevoir. Dans *ānātīlē āgū?* « en ont-elles eu ? » l'ē a porté l'accent temporel puisqu'il a duré $\frac{45}{100}$ de seconde, et l'ē final $\frac{3}{100}$ seulement; il a dû aussi porter l'accent d'intensité, c'est ainsi du reste que je le sens. Mais c'est l'ē final qui a reçu l'accent musical : 500 s. v. contre 400 à l'ē précédent (p. 127).

Inversement des toniques intensives peuvent devenir des atones musicales dans le corps même de la phrase : *kēl ēētī ēāt* (p. 127) : ' | '' — 320, 440, 420, 480 v. s.; *mō pōv pyārē*,... (p. 124) : ' | '' — 480, 440, 440, 420 v. s.; *mā pōv fām*,... (p. 132) : ' | '' — 480, 340, 280 v. s.; *i prādrīb ē lē d pul*... (p. 126) : '' | '' | '' — 440, 500, 480, 480, 440, 440 v. s.

Les finales de phrases, lorsqu'elles sont conclusives, comportent une ou deux atones La B. *pōtrīn* (p. 125) : '' — 400, 360 puis 320 v. s.; [*pr fēr*] *pāsā kōki* (p. 126) : ' | '' — 440, 480 | 440, 300 puis 240 v. s.; ... [*k mā kō*] *kōtē āvyā pōgū* (p. 127) : '' | '' | '' | '' — 600, 520 | 400, 440 | 360, 280; ... *tākē dōtrēfē* (p. 125) : ' | '' | '' — 440, 400, 500, 440, 300.

Lorsque le mouvement de la phrase fait concorder les divers accents, l'acuité normale est accrue sur la syllabe frappée :

kā pōpō!... (p. 128) : 480, 600 v. s.

Note sur les sons disparaissants.

Nous avons déjà eu l'occasion de considérer certains sons en train de disparaître, et nous avons pu constater que les premiers pas dans cette voie sont marqués : pour les consonnes sonores, par la perte des vibrations laryngiennes; pour les voyelles, par une diminution de l'intensité et de la quantité. Il serait inutile de revenir sur ce sujet, si je n'avais à rapporter un fait qui n'a pas trouvé sa place jusqu'ici et dont l'importance est considérable. En effet, il nous montre, non le commencement, mais la dernière étape d'une évolution; et il nous révèle la présence d'un je ne sais quoi qui remplace une consonne disparue.

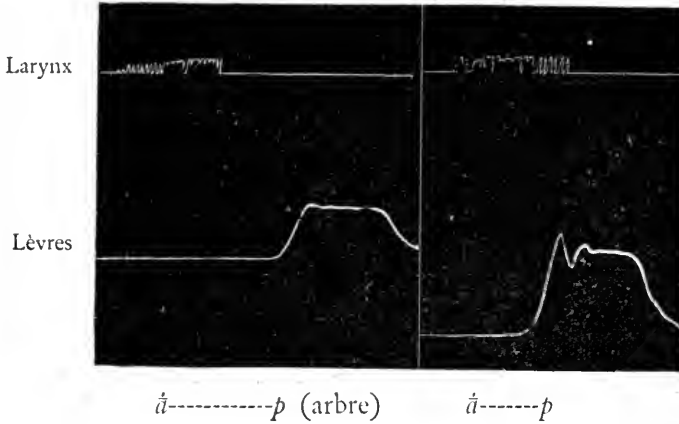
Frappé par la différence qu'il y a dans le parler d'un Lorrain (La Chaussée, Meuse), entre *āp* « arbre » et le composé normal *āp*, différence

que j'attribuais au *p* représentant d'un ancien *b*, j'entrepris une expérience pour résoudre la difficulté.

Dans les tracés que je pris, rien ne décèle une articulation spéciale pour le *p* de *âp* « arbre » ; mais un espace sourd marque la place de l'*r*, tombée pour l'oreille. La comparaison des deux tracés, si l'on rapporte l'instant où le larynx cesse de vibrer avec celui où les lèvres se ferment, ne laisse aucun doute à cet égard.

Fig. 116.

Vsse C.



Qu'est-ce que cet espace sourd? est-ce un simple silence? est-ce un bruit? Sans avoir la certitude, je pencherais pour la seconde hypothèse en raison du son étrange qui frappait mon oreille et que j'attribuais à tort au *p*. A coup sûr, ce n'est plus une *r*.

Ainsi les lettres vivent encore alors que nous les croyons mortes, et leurs derniers moments nous échappent comme leurs premiers.

Les conclusions de cette première partie sembleraient appeler des modifications importantes dans la graphie de mon patois. Toutefois je résiste à la tentation de les faire. Comme elles échappent toutes au contrôle de mon oreille, je serais exposé à une foule d'erreurs. Je continue donc à écrire mon patois comme je l'entends. Le lecteur pourra toujours, pour des cas particuliers, se rendre un compte exact de la réalité en se reportant à ce qui vient d'être dit.

MÉTHODE GRAPHIQUE

APPLIQUÉE A LA RECHERCHE DES TRANSFORMATIONS
INCONSCIENTES DU LANGAGE

Tout le monde sait aujourd'hui que les langues ne sont pas immuables, que chaque génération reçoit cet instrument de la pensée humaine avec les amoindrissements inévitables à toute transmission. Ces modifications, trop peu sensibles pour frapper les sujets intéressés, transmetteurs et récepteurs, n'échappent pas toujours à l'oreille exercée du philologue. Mais, après une série d'observations sur le vif, celui-ci ne tarde pas à se convaincre que ses oreilles, comme les yeux du physiologiste, ne suffisent pas à leur tâche. Il devine que l'infiniment petit contient la raison de tout, et que l'infiniment petit lui échappe. Mais où est le microscope adapté à ses besoins ?

On n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour rechercher cet instrument destiné non pas à doubler la puissance de nos oreilles, mais à les suppléer quand elles se récusent, à les contrôler quand elles se croient compétentes.

Scott avait créé son phonautographe pour fixer le son. Une membrane armée d'une soie de porc vibrat sous l'impulsion des ondes sonores sorties de la bouche et inscrivait ses mouvements sur un cylindre noirci. M. Schneebeli chantait des voyelles devant une plaque de phonographe et en recueillait les tracés sur des plaques de verre enfumées. M. Barlow proposait son lolographe qui ne différait pas essentiellement du phonautographe.

Mais, avant MM. Schneebeli et Barlow, des expériences, qui n'ont été continuées ni par les physiciens ni par les linguistes, avaient lieu au Collège de France, dans le laboratoire de M. Marey. Elles étaient moins ambitieuses que les essais que je viens de signaler ; mais elles étaient plus pratiques et les résultats qu'elles ont donnés sont des faits acquis.

C'était vers 1876. Les esprits, qui n'étaient pas attirés comme aujour-

d'hui vers les microbes et les moyens de les détruire, étaient vivement frappés par les belles applications que l'éminent professeur faisait de la méthode graphique à la physiologie.

La société de linguistique de Paris comprit que la phonétique descriptive aurait à gagner par l'emploi des mêmes moyens. Une commission fut nommée. M. Havet fut chargée de diriger les expériences et le D^r Rosapelly, qui avait montré tant de sagacité et d'ingéniosité dans ses recherches sur la *circulation du foie*, eut la mission de les exécuter.

Nous devons à ces expériences de connaître la part que prend le larynx dans la production des consonnes sonores, et deux appareils, l'un nouveau, l'autre considérablement perfectionné : un explorateur des mouvements des lèvres et un explorateur du larynx (1875).

Mes recherches dans cet ordre de faits sont de beaucoup postérieures et n'ont commencé que dix ans plus tard. Les premières auxquelles je me livrai se rattachent plutôt à celles de M. Schneebeli qu'à celles de MM. Havet et Rosapelly.

Je cherchai d'abord une trace permanente de la parole et je la demandai à la colonne d'air parlante elle-même. Ce que je tentais, c'était donc de trouver dans la courbe la nature du son. Partant d'une idée que m'avait suggérée mon ami J. P. Deseilligny, j'arrivai à construire un nouvel appareil inscripteur de la parole¹ qui est en réalité un téléphone écrivant. J'ai choisi comme manipulateur, pour me servir de la terminologie du télégraphiste, un microphone de M. Verdin, à charbons horizontaux, et j'en modifiai l'embouchure pour lui donner une plus grande sensibilité. J'imaginai de prendre comme récepteur écrivant une membrane munie d'un levier amplificateur, placée dans le champ d'influence d'un électro-aimant, subissant lui-même toutes les variations électriques de la plaque microphonique. J'espère qu'avec quelques perfectionnements, on pourra en faire un bon instrument de synthèse.

Pendant que je travaillais à cet appareil, j'eus la bonne fortune de faire la connaissance de M. le D^r Rosapelly, qui est devenu pour moi un maître et un ami. Des problèmes de linguistique me préoccupaient, qui pouvaient être résolus par la méthode qu'il avait inaugurée. Il voulut bien faire les expériences nécessaires avec moi. De cette collaboration sont nés six ou sept nouveaux appareils. M. le D^r Rosapelly trouva le moyen de recueillir les vibrations nasales, et remarqua qu'il était possible de prendre l'éléva-

¹ Pour une description plus complète et la figure de cet appareil et des suivants, voir *Revue des patois gallo-romans*, fasc. 14 et 15.

tion de la langue au moyen d'un tambour placé sous le menton. De mon côté, je trouvai un nouvel explorateur du larynx qui donne non pas seulement des interruptions de courant produites par les vibrations laryngiennes comme le premier appareil de M. R., mais les vibrations elles-mêmes; un appareil pour explorer la langue sous le menton, un autre pour mesurer sa pression sur le palais, un nouvel explorateur des lèvres qui donne à volonté les mouvements de chacune des lèvres, ou seulement la résultante de ces mouvements, à savoir l'ouverture et la fermeture des lèvres.

Depuis, des recherches sur le régime du souffle émis dans la parole m'ont conduit à des applications nouvelles du tambour inscripteur, et m'ont mis sur la voie d'un nouvel explorateur de la respiration.

Enfin, j'ai construit un micromètre qui me permet d'apprécier aisément sur mes tracés $\frac{1}{20.000}$ de seconde.

Aujourd'hui, nous disposons donc d'appareils pouvant inscrire la parole elle-même d'une façon lisible, les mouvements des organes de la parole, et les vibrations de chacun de ces organes, larynx, langue, lèvres, fosses nasales, et jusqu'à celles des dents, c'est-à-dire avec la synthèse et l'analyse.

Avec ces moyens, nous pouvons non seulement observer le jeu des organes et enrichir la phonétique descriptive, mais encore, et c'est ce que je me propose de montrer dans cette communication, nous pouvons rechercher les modifications inconscientes qui se produisent dans un parler quelconque.

Les modifications qui transforment avec le temps la physionomie des langues sont de deux sortes. Les unes dépendent de notre nature spirituelle; celles-là n'ont rien à faire avec nos procédés mécaniques qui peuvent les inscrire mais non les expliquer. Les autres résultent des lois de notre organisme; celles-ci sont de notre ressort, et nous pouvons les prendre dans l'organisme lui-même avant qu'elles soient devenues sensibles à l'oreille.

Ces modifications comprennent trois ordres de faits. Les premiers résultent d'une tendance soit à diminuer, soit à exagérer l'effort organique qui bouche le passage à l'air phonateur. C'est ainsi que des instantanées latines sont devenues pour nous des continues : *saponem* = savon. *Caput* = *chef* — diminution de l'effort. Au contraire le *w* germanique est actuellement chez nous *g* — exagération de l'effort.

Les seconds sont dus à l'action du rythme qui s'impose aux mouvements successifs de tout organisme vivant. Ainsi des syllabes que nous croirions égales diffèrent de longueur; d'autres que nous voudrions produire avec

une même intensité ou une même hauteur musicale, si nous nous abandonnons, varient à ces deux points de vue. C'est sous l'influence de cette cause que les atones latines sont tombées, que *tabula* est devenue *table*, que nos *e* muets disparaissent, que *décolleter* est devenu *décolter*.

Les troisièmes doivent leur naissance à la tendance de notre organisme à l'économie dans les efforts successifs, tendance qui se manifeste par l'assimilation. Ainsi une consonne sourde entre deux voyelles tend à devenir vocalique : dans *saponem*, le larynx en mouvement pour *a* et qui devait reprendre ses vibrations pour *o* a persévéré dans le mouvement commencé et l'on a dit *sabon*, comme font encore les méridionaux. Inversement dans *abcès*, le larynx, qui doit cesser de vibrer pour *c*, devance le moment du repos et tend à changer le *b* en *p*, si toutefois la transformation n'est pas déjà accomplie.

Ces trois sortes de modifications se font, avons-nous dit, lentement, par des étapes insensibles à l'oreille.

Or nous sommes à même de les saisir avec nos appareils.

Les péripéties de la lutte vocale qui s'exerce entre la poussée de l'air et les organes de la voix nous sont révélées par le régime du souffle expiré ou par les mouvements de la langue. Nous pouvons mesurer le souffle et en apprécier la vitesse au moyen d'une embouchure qui conduit celui-ci dans un tambour inscripteur. Nous inscrivons les mouvements de la langue avec les appareils déjà nommés.

Les effets du rythme sont faciles à apprécier au moyen des inscriptions du larynx et du nez. La longueur du tracé donne la durée du son ; le nombre des vibrations, la hauteur musicale. L'intensité est une conséquence de la mesure du souffle.

Enfin, les cas d'assimilation sont appréciés avec exactitude au moyen d'inscriptions simultanées, de nature à indiquer avec précision le commencement et la fin de chaque articulation, et la part qui peut être dans chacune attribuée au larynx. Ainsi, pour revenir à l'exemple que j'ai pris plus haut « *abcès* », disons-nous *apcès* par un *p*, ou *abcès* par un *b*, ou encore *abcès* par un *b* qui est un *p*, par l'absence des vibrations laryngiennes et un *b* par la faiblesse de l'articulation ? En inscrivant les mouvements des lèvres, nous aurions nettement la place réclamée par l'émission du *b*, c'est le moment où les lèvres restent fermées ; et, en explorant en même temps le larynx, nous verrons si cette place est occupée ou non par des vibrations. Si les vibrations existent, c'est un *b* qui a été prononcé. Si les vibrations font défaut, on a dit *p*, ou une articulation sourde intermédiaire entre *p* et *b*. Une nouvelle expérience établissant la différence entre *p* et *b* peut résoudre la question.

Des expériences isolées sur chacun de ces différents objets serviraient à la phonétique descriptive, mais ne diraient rien sur le fait des transformations inconscientes qui seraient en voie de se produire. Pour s'éclairer sur cette importante question, il suffit de multiplier les expériences. Si toutes celles qui se rapportent à un même objet sont constantes, l'évolution est accomplie et l'ère des changements close pour le moment. Si, au contraire, nous rencontrons tantôt un fait, tantôt un autre, c'est que le sujet observé se trouve dans ce moment critique où une évolution, soit à son début, soit à sa fin, conserve l'indécision propre aux étapes transitoires.

Par ces moyens, nous pouvons donc saisir les phénomènes dès leur première évolution, en noter les progrès successifs et en fixer les dernières traces avant leur complète disparition. En un mot, la méthode graphique nous permet de saisir les transformations inconscientes du langage.

L'ABBÉ ROUSSELOT.

Les pages qu'on vient de lire sont le résumé d'une communication faite au Congrès scientifique international des Catholiques, tenu à Paris, du 1^{er} au 6 avril 1891.

Les deux articles suivants ont été présentés au même Congrès.

LA

PHONÉTIQUE EXPÉRIMENTALE

ET LA

PHILOLOGIE FRANCO-PROVENÇALE¹

Vous avez vu tout à l'heure les ingénieux appareils de M. l'abbé Rousset... et vous avez une idée des recherches qu'on peut faire avec leur secours. Vous comprenez leur importance pour le progrès non seulement de la science phonétique, mais surtout pour celui des études linguistiques et philologiques... Leur emploi méthodique fait prévoir une nouvelle période grammaticale... M. Sievers², le savant germaniste, a défini la phonétique comme un domaine qui relève en même temps de la physique, de la physiologie et de la linguistique. Il appartiendrait au physicien et au physiologiste de la cultiver pour elle-même ; le linguiste n'aurait qu'à s'informer des résultats de leurs recherches et à les utiliser pour l'explication historique de ce qui existe à présent. Malheureusement les physiciens et les physiologistes, auxquels on doit la fondation de cette jeune science, ne lui portent qu'un médiocre intérêt et ne connaissent pas les besoins des linguistes. C'étaient donc surtout les linguistes qui, marchant sur leurs pas, entreprenaient de la faire progresser : grâce à eux, bien des points obscurs ont été éclaircis, bien des observations utiles ont été faites. Mais, en général, ces phonéticiens-linguistes n'avaient pas une connaissance suffisante des sciences naturelles et de leur méthode ; ils étaient donc forcément exposés à des erreurs et à des affirmations hasardées, s'ils ne préféraient pas lâcher prise, dès que se posaient des problèmes qui demandaient un examen plus sérieux. C'est pourquoi, malgré tous leurs efforts, justement les questions les plus délicates, où l'on avait le plus besoin de la phonétique, restaient sans réponse ou ne trouvaient que des réponses mauvaises ou peu croyables. Je pense à des questions comme celles de l'accentuation française, de l'expression physiologique et acous-

¹ Pour l'article complet, voir le compte-rendu du Congrès scientif. intern. des Cath., an. 1891. || ² Grundzüge der Phonetik (2. Ausg.) Leipzig 1881, p. 1 s.

tique des mouvements de l'âme, des mutations combinatoires des sons, etc. Souvent on lisait des analyses même détaillées d'articulations qui demandaient des jeux de muscles absolument impossibles, des explications physiologiques faites par un philologue qui ne connaissait pas le premier mot de la physiologie... Pour être phonétiste, il faut d'abord se faire naturaliste, physicien et physiologiste... M. Rousselot a déjà ses rivaux¹; il en trouvera, espérons-le, plusieurs encore, et bientôt il fera école. Par lui, la phonétique est retournée à son point de départ et est redevenue une science naturelle, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être.

Tout bon phonétiste qui veut qu'on le croie se fera donc dorénavant naturaliste et travaillera d'après la méthode des sciences exactes. Mais il y a une complication. La linguistique moderne demande catégoriquement qu'on étudie surtout et avec le plus grand soin les parlers vivants, les patois aussi bien que les langues littéraires, dans leur système phonique comme dans leurs flexions, leur syntaxe et leur lexique. Comme la phonétique d'une langue donne l'explication de beaucoup de phénomènes des autres parties de sa grammaire et de son lexique, c'est donc par elle qu'il faut commencer. Or, pour étudier la phonétique d'un patois, d'un parler vivant quelconque, il faut être phonétiste, et pour être phonétiste, il ne faut pas se contenter de prendre seulement acte des recherches phonétiques faites par des physiciens et des physiologistes, comme le dit M. Sievers; non, il faut se faire naturaliste soi-même. Ainsi, la linguistique moderne, la grammaire de toutes les langues vivantes, entre dans une nouvelle phase; après avoir été une science philosophique et historique, elle sera une science naturelle.

J'ai dit que l'état actuel de la linguistique moderne exige impérieusement une étude approfondie des patois qui ont réussi à survivre aux attaques de plus en plus dangereuses de la langue littéraire. C'est presque un lieu commun. Il y a longtemps qu'on sait quelles informations les patois vivants peuvent donner sur les parlers du moyen âge qui possèdent, en France, une riche littérature et dont ils expliquent la grammaire et le dictionnaire. Il s'impose de chercher, dans ces patois, les phénomènes naturels et artificiels qui déterminent le développement non seulement de la langue à étudier, mais de toutes les langues. La physiologie patholo-

¹ MM. Schwan et Pringsheim, dans leur étude sur l'accent français, Herrigs. *Archiv* LXXXV, 203 ss., et M. Ph. Wagner, *Ueber die Verwendung des Grützner-Marey'schen Apparats und des Phonographen zu phonetischen Untersuchungen* dans les *Phonetische Studien* IV.

gique ne veut ou ne peut pas se passer de la biologie et de la vivisection ; la philologie des langues modernes exige qu'on observe, même sous le microscope, les conditions et les évolutions de leur vie actuelle, et qu'on dissèque leurs membres vivants. Bien longtemps la grammaire n'était qu'une sorte d'anatomie des langues mortes ou des périodes décédées des langues vivantes ; cela était indispensable pour les langues classiques et était nécessaire aussi pour les langues modernes, puisque le présent trouve son explication dans le passé ; mais, pour bien connaître le passé des langues et pour approfondir leurs transformations historiques, il faut recourir au présent et lui demander des moyens d'information. Quand nous connaissons bien les conditions de la vie actuelle des langues, nous serons mieux outillés pour l'examen de leur passé. Nous aurons aussi appris à nous résigner et à ne plus chercher l'explication de phénomènes linguistiques qui, par la foule de leurs causes possibles, éludent chaque investigation qui ne veut pas se perdre dans une mer d'hypothèses infructueuses.

La philologie française a souvent recouru aux patois actuels du Nord de la France pour y chercher l'explication de la grammaire et du lexique du moyen âge, surtout pour localiser des sons, des formes et des textes anciens. La philologie provençale a commencé, timidement il est vrai, à suivre cet exemple. On a profité aussi de l'ancienne langue d'oc pour élucider des questions de la grammaire française du moyen âge. On n'a pas négligé non plus les patois occitaniens dans des études comparatives embrassant tout le domaine roman. Mais on n'a pas encore pensé à utiliser les idiomes actuels du Midi pour l'histoire de l'ancienne langue française. Il ne sera donc pas superflu de montrer la nécessité de cette utilisation et d'indiquer le chemin qu'il faut prendre pour résoudre quelques problèmes qui ont déjà beaucoup occupé les philologues du français, mais qui attendent encore une solution satisfaisante.

La langue occitanienne a probablement marché de pair, dans son développement, avec la langue française, jusqu'au VI^e ou au VII^e siècle. Après, elle a ralenti son cours, tandis que les dialectes du Nord ont pris une marche plus rapide et montraient déjà au IX^e siècle un système phonétique plus avancé. Depuis, les langues du Nord et du Midi se sont séparées de plus en plus ; les idiomes du Midi, réduits au XIV^e siècle, à l'état d'incultes patois, se sont conservés dans leurs variétés avec une fidélité surprenante ; les idiomes du Nord, soumis au XI^e et au XII^e siècle à une révolution intense d'une grande partie de leur phonétique, et supprimés eux aussi, au XIV^e siècle, en faveur de l'idiome de l'Île-de-France, ont gardé leur plus grande mobilité et ont été souvent tellement modifiés

qu'ils n'accordent qu'un faible secours à l'étude de l'ancien français. Cette situation a pour conséquence naturelle que les patois actuels du Midi représentent souvent des étapes que les idiomes du Nord ont parcourues au moyen âge ou dans une époque préhistorique du français. Il est donc évident déjà, à *priori*, qu'il faut y chercher des éclaircissements pour l'ancienne grammaire française, au moins dans ces cas où les autres moyens d'exploration, l'observation de l'ancienne orthographe, des rimes ou des assonnances des textes français du moyen âge et l'étude des patois français du Nord, ne donnent pas de renseignements suffisants. Néanmoins, quelques exemples pour montrer la justesse de cette thèse ne seront peut-être pas inutiles.

Dans des manuscrits vieux français, on trouve souvent l'orthographe $l\zeta$, $il\zeta$, pour une l mouillée suivie d'une s . M. G. Paris qui, le premier, a relevé ce fait¹, croyait que le ζ substitué à s servait à indiquer le mouillement de l' l précédente. Schuchardt² le contredit; d'après lui, le ζ marquait, au contraire, la suppression du mouillement. Dans des formes comme *amirail* ζ , *genoil* ζ , etc., « on conserva l'orthographe habituelle du mot tel qu'il se présentait sans signe de flexion, et l'on préféra marquer le changement de prononciation par la lettre de flexion (ζ). » « Le fait que *ly-s* s'est réduit à *l-s* est naturel, les sons mouillés demandant à être placés à la finale ou devant des voyelles. » « Les formes modernes : *genouil-genoux*, *œil-yeux*, *travail-travaux*, renvoient clairement aux formes anciennes : *genoil-genols*, *oil-ols*, *travail-travals*. » J'ai soutenu³ que ce ζ après les l mouillées ne marquait ni le mouillement, ni la suppression du mouillement de l' l , mais tout simplement l'ancienne prononciation de $\zeta = ts$ ou $d\zeta$. M. Chabaneau⁴ expliqua : « le y engagé dans la consonne complexe lh se détache de l pour s'unir à s et donner à cette consonne de quoi former un son plus sifflant. » D'après lui, *soleil* ζ , *oil* ζ , etc. auraient perdu d'abord leur l mouillée, l' y de l mouillée ayant donné, avec s de la flexion, la combinaison $\zeta = ts$, $d\zeta$ dont l'existence est assurée par des rimes; ensuite, ces mêmes formes (*soleil* ζ , etc.) se seraient mouillées de nouveau sous l'influence des cas obliques du singulier et des cas sujets du pluriel qui n'ont pas d' s . M. Horning, dans une étude sur les mots en question⁵, contesta cette explication. Il se demanda si, en effet, les mots

¹ *La vie de saint Alexis*, Paris, 1872, pp. 99 et 101. || ² *Romania*, III, 285. || ³ *Ueberlieferung u. Sprache der Chanson du Voyage*, etc., Heilbronn, 1876, p. 64. || ⁴ *Revue des langues romanes*, VI, 94 ss. || ⁵ *Romanische Studien*, IV, 626 ss.

écrits par ζ au sujet singulier et au régime pluriel ont eu une l mouillée ou non, et comment il fallait comprendre l' i qui dans *cunseilz*, *genoilz*, *oilz* précède l' l , quand on admet que le ζ soit la combinaison de l' s de la flexion et du y qui suivait l' l (dans *cunseily*, etc.). Il croit que *consilium*, *soliclum*, etc., devenaient régulièrement *conseily*, *soleily*, au cas singulier, et au régime pluriel *conseilys*, *soleilys*. Dans le groupe *lys*, il se serait dégagé entre l et y un d qui, après la chute de y , se serait uni à l' s et aurait produit ζ . La diphtongue *ei* aurait donc existé dans les formes avec ζ au même titre que dans les formes sans ζ . « L' i , de *soliclum*, *vermiclum* ayant dû passer par e avant de devenir *ei*, *soleiz*, *vermeiz* (au lieu de *soleilz*, etc.) peuvent être des formes plus anciennes que *soleilz*, *vermeilz* » ; mais il est extrêmement probable que l' i a disparu pour faciliter la prononciation. Dans des formes telles que *conseiz* (: *segreiz*), *vermeiz* (: *peiz*), etc., on supprimait l également pour alléger la prononciation. « *Oil* qui se prononçait *oly*, et où l' o ne se diphtonguait pas nécessairement, a donné avec l' s de flexion *olys* *oldys* ; d s'unissant à s a produit ζ , et y , au lieu de tomber, aurait, sous l'influence de l'accent, été attiré par o et aurait formé avec cet o la diphtongue *oi*... C'est ainsi que nous obtenons *oilz*, où toutes les lettres auraient eu leur valeur entière. » Les formes *travalz*, *muralz*, etc. à côté de *soleilz*, *oilz*, dans les mêmes textes, « s'expliquent sans peine : *trabaclum* devient *travalz*, avec s de flexion *travalys*, puis *traval^dys*, et, après la chute de l' y , *travalz*. » On pourrait admettre aussi « que dans *trabalyo* (de **trabaclum*) a serait devenu *ai* = *travailyo* ; *ai* n'aurait pas passé à e sous l'influence du y ... Pour expliquer *travalz* (au lieu de *travailz* qu'on attendrait), il suffit d'admettre que *ailz* s'est simplifié en *alz*, de même que *conseilz* a été réduit à *conselz*, seulement à une époque antérieure, puisqu'on trouve dans les mêmes textes *conseilz* et *travalz* ». « Cette explication est-elle la seule possible ? Si dans *travail* *ai* est diphtongue..., on peut toujours se demander si l' i n'est pas dû à l'influence de l' y , » etc.

Les citations que nous venons de faire de l'étude de M. Horning montrent suffisamment la complication du problème, ainsi que l'irrésolution de l'auteur et ses contradictions. Il a reconnu lui-même qu'il n'avait pas réussi à éclaircir la question. Après lui, M. Gröber s'en est emparé¹. Celui-ci ne doute pas de la possibilité d'une épenthèse de d entre ly et s , mais il croit que, si elle avait eu lieu, il faudrait la trouver aussi sans qu'une s suive le groupe ly : *traval^dys* ferait supposer une forme analogue

¹ *Zeitschrift für romanische Philologie*, VI, 486 ss.

traval^dy qui n'existe pas. Il en conclut que l'*l* mouillée a été aussi devant *s*, non pas la succession de *l+y*, mais une véritable *l* mouillée, une *l* qui réunit dans son articulation *l* et *y*, sans que ces deux éléments soient séparables. Cette *l* mouillée aurait produit, devant *s*, l'insertion d'une plosive dentale, phénomène lingual qui, en effet, n'est que naturel. La possibilité d'une véritable *l* mouillée suivie d'une explosive dentale et *s*, est prouvée par les rimes de l'ancien provençal qui distinguent *altz* (*altus*) de *alh̄z* (= *allius*) et semblables. L'*l* mouillée ainsi que l'*l* provenant d'une *l* double latine aurait été une *l forte*, c'est-à-dire une *l* longue. Il est impossible de savoir si l'épenthèse d'une plosive dentale entre l'*l* mouillée et *s* avait lieu, en français, après que l'*l* mouillée avait perdu son élément palatal, où déjà pendant qu'elle possédait encore sa prononciation primitive (*l*). Les mots *molre* : *moldre*, *pulverem* : *poldre* prouvent que l'épenthèse dentale entre *l* et *s* ne dépendait pas d'un mouillement de *l*. Ces observations judicieuses de M. Gröber contribuaient certainement à élucider la question ; mais elles ne l'ont pas résolue. M. W. Meyer¹, le dernier qui s'en soit occupé, nous dit seulement que, dans le traitement de *l* mouillée en contact avec une *s* de flexion, les dialectes du vieux français se séparent ; « le normand exige *z*, c'est-à-dire qu'il conserve d'abord l'*l* mouillée et qu'il la laisse tomber plus tard : *filz mielz* ; au contraire, le centre change l'*l* mouillée en *l*, *l* (l vélaire). On se demande quelle articulation spéciale une *l* mouillée prend devant une *s* ; si elle produit nécessairement une explosive dentale entre elle et la consonne suivante ; quelle influence le groupe *ls* exerce et sur la nature des voyelles précédentes et sur l'articulation de l'*s* qui suit ? Prononçait-on *s* ou *z* (*s* sonore) ? Était-ce un *d* ou *t* qu'on insérait entre *l* mouillée et *s* ? Est-ce qu'une *l* mouillée suivie de *s* dégage réellement devant soi un *y* qui se réunit avec la voyelle précédente et produit avec elle une diphtongue ? Et si ce dégagement (qui n'a rien d'improbable) existe en réalité, peut-il se compliquer avec une action simultanée de *l* mouillée sur la consonne suivante ?

Comment répondre à ces questions ? Les anciens textes, même quand ils sont dépouillés et commentés avec le plus grand soin, avec la méthode la plus rigoureuse, ne nous fournissent pas les ressources nécessaires pour les résoudre. Les patois français actuels n'ont pas laissé de trace de cet ancien développement et ne peuvent donc nous aider en rien. Il faut recourir aux idiomes de la France méridionale. Là existent des patois qui ont conservé l'*l* mouillée avec son articulation primitive et qui ont gardé,

¹ *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig, 1890, I, 473.

en même temps, dans la prononciation l'ancienne *s* finale de la flexion. M. l'abbé Puyégur, de Montaut (canton de Saint-Sever, département des Landes), en me lisant, dans son patois, à Toulouse, une petite poésie de M. S. Salles¹, me faisait entendre *lous youhts* (str. 9) et *ent'aus ouehls* (str. 11) (prononcé *lò hyòts* et *ènt aw brwèts*) avec *l* mouillée et *s* absolument dans les conditions que nous désirons. C'est dans ce patois et dans ceux des régions voisines qui se trouvent dans une situation analogue, qu'il faut chercher la réponse aux questions que nous avons posées. Et que celui qui veut se charger de cette tâche n'oublie pas de se munir de palais artificiels, de l'explorateur des lèvres et d'un des deux explorateurs du larynx que nous venons de voir !

Un autre problème encore plus compliqué est celui de l'origine et du développement successif des voyelles nasales dans la langue française. On ne connaît ni le commencement ni le progrès graduel de cette évolution qui, pour produire l'état actuel, a eu besoin de longs siècles. Et pourtant les savants ne l'ont nullement négligé. Diez² crut que, déjà au ix^e siècle, on prononçait *Salomon*, *ferculum*, *Zabulon*, *convivium* avec une voyelle nasale, même dans une poésie latine. La rime des désinences *en* : *an* qu'on trouve dès le xii^e siècle, lui prouvait qu'on prononçait *ā* dans les deux cas. En cela, M. P. Meyer³ partagea son avis ; il chercha à fixer la première apparition de ces assonances (qu'il date de la *Chanson de Roland*) et leur expansion dans les textes français du moyen âge. M. G. Paris ne vit, dans son *Alexis*⁴, aucune trace de la nasalisation de *on* et *un* ; dans *an*, *en*, elle était, selon lui, déjà assez développée, parce que les voyelles *e* et *a* de ces groupes n'assonnent plus avec leurs pareilles placées dans d'autres situations et ne sont homophones qu'entre elles. Dans *in* la nasalisation n'a eu lieu que beaucoup plus tard. M. d'Arbois de Jubainville⁵ ne veut pas croire que la nasalisation d'*on* et d'*un* soit postérieure au xi^e siècle à cause des formes *volontate*, *nomcopante*, etc., qu'il trouva à côté de *compendio*, *commutit*, etc., dans des documents latins de l'époque mérovingienne. Les formes *adinplire*, *inpedimento*, dans ces mêmes textes, lui semblent indiquer un commencement de nasalisation de la syllabe *im*. M. Mall⁶ adopte pour *um*, *un* (*om*, *on*) l'opinion de Diez et de M. d'Arbois de Jubainville. M. Bœhmer⁷ était d'avis qu'à la fin du xi^e siècle, dans les

¹ *Semaine religieuse* d'Aire et de Dax, 15 nov. 1890, pp. 47 s. || ² *Grammatik der romanischen Sprachen*, I, 448 s. || ³ *Mémoires de la Société de linguistique*, I, 244 ss. || ⁴ *Vie de saint Alexis*, p. 82. || ⁵ *Romania*, I, 325. || ⁶ *Li Cumpoz Philippe de Thäin*, Strasbourg, 1873, p. 74. || ⁷ *Romanische Studien*, I, 611 ss.

groupes de *e* et de *a* + nasale, *n* (dentale) s'était généralement transformée en *n* vélaire, si cette *n* vélaire n'était pas primitive comme dans *flanc*, *sanc* et semblables, et qu'à côté de la prononciation d'une voyelle orale + une consonne nasale vélaire, il existait déjà, à la même époque, celle d'une voyelle nasale + une consonne nasale vélaire : *ar*, à côté de *ār*. M. Mebes¹ s'efforça de démontrer que *in* et *un* n'étaient pas encore nasalisés au xv^e ou au xvi^e siècle, et que *ien*, *on* et aussi *an* (*en*) conservaient *n* dentale au moins jusqu'à la fin du xiii^e siècle. L'assonance de *an* : *en* ne prouve pour lui que la transition de l'*e* en *a* devant les consonnes nasales. Dans mon étude sur la langue du Pèlerinage de Charlemagne², j'ai cherché à montrer que l'emploi de *n* au lieu de *m* après *o*, dans les plus anciens textes français, ne prouve pas la nasalisation de *o*, mais seulement la transition de l'*m* final en *n*, que les voyelles orales devant une consonne nasale suivie d'un *e* féminin n'étaient pas traitées autrement, dans les assonances des plus anciennes poésies, que les mêmes désinences masculines, et que l'insertion d'un *b* après *m*, de *d* après *n* devant une *r*, qui avait lieu au xii^e siècle comme auparavant, supposait une dentale pour *n*, une labiale pour *m*. *En* aurait pu prendre tout aussi facilement la prononciation de *an* que *ē* celle de *ā*. En général, j'ai donc soutenu les conclusions de M. Mebes en tant qu'elles n'étaient pas défigurées par des exagérations et par des excursions phonétiques dénuées de sens. J'aurais dû faire valoir aussi que souvent, dans les manuscrits du xii^e et même du xiii^e siècle, une *n* finale est transformée en *m* devant la labiale qui commence le mot suivant : ce qui s'explique le plus facilement quand on rejette la nasalisation de la voyelle précédant l'*n*. Une *n* dentale s'assimile facilement à une labiale qui la suit ; mais comment expliquer *m* pour *n* si *n* ne sert qu'à exprimer la nasalisation d'une voyelle ? Après moi, M. Lücking³ a repris la question. Un long et minutieux examen d'anciens textes français le fit arriver à peu près aux mêmes résultats : les *n*, *r* (*n* vélaire) et *ñ* (*n* mouillées), à la fin des syllabes, sont distinguées entre elles encore au xiii^e siècle, et la transition dialectale de *en* en *an* ne prouve pas l'existence d'un *a* nasalisé. Mais M. Lücking s'est fourvoyé plusieurs fois et a trouvé une légitime opposition dans M. G. Paris⁴ qui conteste la justesse de ces conclusions. Il admet cette fois que, dans la *Chanson de Roland*, l'*o* devant les nasales commençait à se nasaliser et que la nasalisation de *a* et de *e*, dans

¹ *Jahrbuch für romanische und englische litteratur*, N. F. II, 385 ss. || ² *L. c.*, p. 50 s. || ³ *Die ältesten französischen Mundarten*, Berlin, 1877, pp. 106 ss. || ⁴ *Romania*, VII, 126.

certaines conditions, était déjà antérieure même aux plus anciens monuments de la langue française. Plus tard, M. G. Paris revint encore une fois à la même question¹. Il soutint, en complétant ce qu'il avait affirmé auparavant, que, « comme toutes les nasales françaises, » l'*o* nasal « faisait, au moyen âge, entendre dans les terminaisons masculines la consonne après la voyelle : *bôn*, et non *bô* comme aujourd'hui, et que dans les mots féminins où l'*o* est séparé de l'*e* (sourd) final par *m* ou *n* simple ou redoublée, la voyelle était tout aussi nasale qu'elle l'est quand elle en est séparée par *m*, *n* suivies d'une autre consonne ; ainsi *Rôme*, *bône*, comme *rômpe*, *bônde* ». De la même manière, *femme* aurait été prononcé anciennement *fême* puis *fāme*. Cette explication fait comprendre pourquoi, dans les assonances du moyen âge, les mots féminins en *ome*, *om*^{cons.} *e*, *ame*, *am*^{cons.} *e*, etc. aimaient à se séparer des assonances en *o*, *a*, etc. devant d'autres consonnes suivies d'un *e* féminin. De plus, elle concorde avec les témoignages que nous avons pour la prononciation des voyelles nasales au xvi^e et au xvii^e siècle. M. Engelmann, dans une étude sur l'origine des voyelles nasales en vieux français², soutient que les voyelles devant les *n* mouillées finales étaient déjà nasalisées vers le milieu du xiii^e siècle, tandis que le mouillement de l'*n* durait jusqu'à la fin du xiii^e siècle. Comme les mots avec ces désinences assonaient avec les mots où les mêmes voyelles toniques étaient suivies d'une autre consonne, M. Engelmann croit que, dans les textes français du moyen âge, il était généralement permis d'assonner les voyelles nasales avec les voyelles orales qui leur correspondent. On aurait donc eu tort de conclure à la nasalisation des désinences en voyelle + une consonne nasale, de ce qu'elles évitaient l'assonance avec les mêmes voyelles suivies d'une autre consonne. Les résultats de M. Engelmann ne reposent pas sur une base bien solide. Nous omettons les mentions sommaires de notre problème faites dans les grammaires du vieux français plus ou moins élémentaires, et nous rappelons seulement, en passant, les recherches de M. Haase sur les voyelles *a* et *e* suivies d'une *n* entravée dans les textes picards et wallons du moyen âge³, et de M. Horning sur *en* + cons. et *an* + cons. dans les patois français actuels de l'Est⁴. Thurot, dans son précieux ouvrage sur la prononciation

¹ *Romania*, X, 53 s. || ² *Ueber die Entstehung der Nasalvocale im Altfranzösischen*, Halle, 1882. || ³ *Das Verhalten der pikardischen und wallonischen Denkmäler des Mittelalters in Bezug auf a und e vor gedecktem n*, Halle, 1880.

|| ⁴ *Zeitschrift für romanische Philologie*, XI, 542.

française depuis le commencement du XVI^e siècle¹, a dépouillé, par rapport à notre sujet, les grammairiens des quatre derniers siècles : il y a trouvé tant de détails, tant de contradictions, d'inexactitudes et d'indications erronées qu'il est fort difficile de puiser des faits assurés dans ces matériaux presque trop nombreux et pourtant insuffisants. Cependant il est clair que l'état actuel, pour la nasalisation des voyelles et diphtongues françaises, n'a été atteint que vers la fin du XVII^e siècle et que, encore au XVI^e siècle et même dans la langue littéraire, des divergences dialectales se faisaient sentir. M. W. Meyer², venu le dernier, a résumé succinctement une partie des études faites sur notre sujet et a cherché, pour sa part, à élucider la question. Il croit que, déjà au moins depuis le XVI^e siècle, la voyelle nasale n'apparaît, au centre de la France, qu'à la fin de la syllabe ; il conclut de *ainé* à un ancien *êné*, auparavant *êsné* ; il mentionne et explique, sur les traces de M. G. Paris et des grammairiens cités par Thurot, les doubles consonnes originaires dialectales dans *bonne*, *aimme* par *bône* et *ême*, et l'*o* ouvert de *pomme* par *pôme* issu de *pome* avec *o* fermé. Cet *o* fermé s'est nasalisé selon lui déjà avant que se soit établie la loi de syncope ; « pour *a* le fait s'est produit encore au degré *ā*. » Comme théorie générale, nous apprenons que, dans la grande majorité des cas où il y a nasalisation d'une voyelle par l'influence d'une consonne nasale qui suit, la consonne nasale est devenue vélaire ou légèrement palatale, puis elle a communiqué sa qualité à la voyelle ; elle l'a nasalisée (*ān* ou *āh*) et est enfin tombée. M. Meyer croit aussi que ces phénomènes doivent être comptés au nombre des plus difficiles de l'histoire de la phonétique romane.

Ce que nous venons de dire sur les recherches faites par rapport aux voyelles nasales du français montre avec évidence l'embarras des savants qui se sont occupés de cette question, sa complication et le peu d'éclaircissements que nous fournit l'examen de l'orthographe et des rimes ou assonances des textes français du moyen âge. Excepté M. Meyer, personne n'a osé se prononcer sur les causes et les étapes physiologiques qui ont dû être parcourues par les voyelles et diphtongues orales suivies de consonnes nasales. C'est qu'on manquait d'un guide. Les patois actuels du Nord de la France, naturellement plus avancés que ceux du moyen âge, ne nous éclairent guère sur les origines de la nasalisation ; il faut encore recourir aux idiomes du Midi. M. Gröber a conclu, il est vrai, d'une manière ingénieuse et de prémisses qui paraissent incontestables, que,

¹ Paris, 1883, vol. II, pp. 421-555. || ² *Grammatik der romanischen Sprachen*, Leipzig, 1890, I, 309 s.

déjà en vieux provençal, les voyelles suivies d'une *n* étaient nasalisées¹, mais il n'en est rien ; son argumentation ne prouve que le fallacieux de toute étude faite sur d'anciens textes sans une bonne connaissance des patois modernes. Cependant l'erreur de M. Gröber est excusable, d'autant plus que bien des Méridionaux qui parlent parfaitement leurs patois, égarés comme lui par l'orthographe, se trompent sur leur propre prononciation, croient prononcer une voyelle nasale pendant qu'ils font entendre distinctement une voyelle orale suivie d'une consonne nasale, dentale ou labiale². Dans les parlers du Midi et dans presque tout le territoire qu'ils embrassent, j'ai trouvé vivantes les étapes que le français a pu ou dû parcourir pour arriver à sa prononciation actuelle des voyelles nasales. On y trouve souvent, dans un même patois, une voyelle orale + une consonne nasale alvéolaire (*n*) devant d'autres consonnes dentales, une voyelle orale + une consonne nasale labiale (*m*) devant des consonnes labiales, une voyelle orale + une *n* vélaire devant les consonnes vélares, une voyelle nasale très faible ou une voyelle orale + une *n* vélaire devant d'autres consonnes ou à la fin des mots. C'est là à peu près l'état actuel des idiomes du Languedoc et du midi de la Provence. Dans d'autres patois, j'ai trouvé des voyelles nasales plus ou moins distinctes devant des consonnes nasales conservées, des voyelles nasales d'une articulation tout à fait particulière et inconnue au nord de la France ; enfin des combinaisons très variées dans le traitement de la voyelle devant des consonnes nasales conservées ou supprimées, selon la nature des consonnes qui suivent ou suivent les consonnes nasales, selon l'accent d'intensité et selon la place des syllabes ou des mots dans la phrase. Je ne puis prendre à tâche de poursuivre la nasalisation telle qu'elle existe dans les voyelles du Midi, cette entreprise nous mènerait loin : qu'il suffise d'avoir fait remarquer qu'ici encore nous trouvons, dans les patois du Midi, vivant l'un à côté de l'autre, tous les phénomènes et toutes les étapes de transition qu'il faut supposer comme ayant existé auparavant dans les dialectes de la France septentrionale. C'est donc encore dans ces patois méridionaux, trop négligés jusqu'ici par les romanistes, qu'il faudra chercher et qu'on pourra trouver la clef de la nasalisation française et une solution satisfaisante du problème que nous venons de décrire et qui a déjà causé tant de travail plus ou moins stérile aux savants romanisants.

¹ *Zeitschrift für romanische Philologie*, VI, 487, note. || ² M. W. Meyer, *l. c.*, p. 312, ne tient pas compte de l'état actuel de la nasalisation dans les idiomes provençaux.

Les deux exemples donnés suffiront pour prouver la justesse de notre thèse. Nous pourrions facilement en ajouter d'autres et énumérer une foule de problèmes de la grammaire historique du français qui, malgré tous les efforts des savants, n'attendent pas moins leur solution définitive, faute d'un recours conséquent et méthodique aux idiomes du Midi. La transformation successive de *a* posttonique (et des autres voyelles posttoniques) en *e* sourd (en provençal *u*, *o*, *a*, *e* sourds); l'articulation exacte des diphthongues et des triphthongues de l'ancien français *ui*, *oi*, *ai*, *ei*, *ou*, *au*, *eu*, *iai*, *iei*, *ueu*, etc., qui toutes existent encore dans les patois du Midi, et leur transformation en simples voyelles; la transition du *c* et du *g* prépalatal (et du *t* et du *d* latin devant un *i* en hiatus) en chuintantes, représentées dans les idiomes méridionaux par une richesse extrême de sons différents qui nous permettront de constater presque toutes les possibilités et toutes les vraisemblances de l'histoire compliquée des palatales latines; le changement successif des dentales et des labiales intervocales, arrivé à son dernier développement déjà dans le français du XIII^e siècle, mais s'accomplissant de nos jours dans les patois méridionaux du Sud-Ouest; bien des phénomènes de la phonétique syntaxique et de la flexion ayant existé en vieux français et subsistant encore dans les patois du Midi, toutes ces questions et bien d'autres d'un intérêt vital pour la construction de la grammaire historique du français ne peuvent être et ne seront jamais éclairées suffisamment que quand on aura appris à tirer profit des renseignements nombreux et concluants que nous fournissent les beaux idiomes qui, heureusement, persistent encore de nos jours au Midi de la France.

On pourra m'objecter que, quand même il existe dans les patois occitaniens des évolutions phonétiques et grammaticales parallèles à celles qui ont dû se faire au moyen âge dans le Nord de la France, il n'est nullement prouvé que ces évolutions soient identiques. L'égalité des sons français du moyen âge et du provençal moderne n'est peut-être qu'apparente; des transformations identiques dans leurs résultats ne s'accomplissent pas nécessairement de la même manière; les mêmes causes n'ont pas toujours les mêmes effets; il ne faut jamais perdre de vue que chaque évolution phonétique est en rapport avec le système phonique entier d'une langue ou d'un patois. Toutes ces objections sont bien fondées, elles nous disent qu'en utilisant les patois méridionaux il ne faut pas identifier à la légère. Mais il ne faut pas oublier non plus la proche parenté de la langue du Nord et de celle du Midi. Les sons du provençal et du français sont les continuateurs directs du même système phonique; il n'y a guère de

vraisemblance que la même langue latine rustique, adoptée par une même nationalité, ait souvent développé des sons égaux pour l'oreille, mais différents dans l'articulation. Il y a des habitudes nationales aussi dans l'articulation des sons. Rien ne fait supposer que les sons conservés jusqu'aujourd'hui au Midi, mais perdus dans le Nord, ne représentent pas fidèlement ceux qu'on employait dans le français du moyen âge. Si des transformations identiques dans leurs résultats ne se font pas toujours de la même manière, il est toujours plus que probable que, sur le même sol, dans des conditions plus ou moins identiques, ces transformations ont pris le même chemin, et, si les mêmes causes n'ont pas toujours les mêmes effets, il n'en est pas moins vrai que les mêmes effets sont la règle. Certes, il n'est pas indiqué de rapprocher à la légère un phénomène lingual quelconque du français avec un phénomène apparemment identique, mais peut-être d'origine foncièrement différente, dans quelque autre dialecte du grand domaine roman, bien que ce soit pour maint romaniste le dernier mot de la sagesse et de la bonne méthode; mais il ne faut pas exagérer les scrupules non plus et ne pas fuir des rapprochements qui, par la nature des faits, ont toute raison d'être établis.

Si nous demandons une utilisation constante et méthodique, et, en conséquence, une étude appliquée et approfondie des idiomes actuels du Midi de la France, pour pouvoir construire une grammaire historique du français, claire dans toutes ses parties, nous ne voulons pas pour cela qu'on néglige l'étude des patois de la France du Nord. Au contraire, l'idéal, c'est une combinaison de ces études qui seule pourra souvent mener à un éclaircissement total des parties obscures de l'ancienne langue française. Les patois français du Nord, qui continuent directement les anciens dialectes dans lesquels nous est transmise la littérature française du moyen âge, ont, en partie, conservé leurs anciennes formes et leur ancienne prononciation; en partie, ils se sont développés ultérieurement et se sont même éloignés extrêmement de leur passé littéraire. Mais, dans tous les deux cas, ils nous fournissent des renseignements sur l'ancienne langue, soit qu'ils nous les donnent directement (dans le cas d'une conservation intacte) ou qu'ils nous permettent de les déduire (dans le cas où le patois aurait progressé). Toujours la comparaison de ce qu'on a trouvé ou reconstruit, à l'aide des patois français, comme probable pour l'ancienne langue française, avec ce qui existe, dans le cas analogue, dans les patois conservateurs du Midi, mènera à des résultats plus assurés que ne le permet l'observation la plus sévère de l'ancienne orthographe et des rimes des textes français du moyen âge. Souvent, par la combinaison des faits

observés dans les patois du Nord et du Midi avec les moyens littéraires des anciens textes, nous arriverons à l'évidence là où, sans le concours des patois méridionaux, il n'y aurait jamais que des ténèbres.

Si, de cette manière, le passé de la langue française est éclairé par la lumière directe que donnent les patois vivants, nous créerons une grammaire historique du français bien supérieure à tout ce que nous pouvons lui demander de nos jours, alors que l'étude des patois du Nord et surtout du Midi n'est que commencée. Une grammaire historique du français, construite avec ces moyens, éclaircira en même temps les développements analogues des autres langues romanes et contribuera à l'avancement de la grammaire romane comparée bien plus que ne le fait la comparaison intempestive ou prématurée des patois des différentes langues romanes. Diez a créé la grammaire romane en comparant les langues romanes entre elles; l'étude comparée des patois de la France nous permettra de construire la véritable grammaire historique française. Plus tard, quand des grammaires particulières, basées sur l'étude des patois, seront faites pour toutes les langues romanes, on recommencera avec succès la comparaison de ces langues, et l'on possèdera ainsi la grammaire comparée des langues romanes dans un état parfait. M. W. Meyer a repris l'ouvrage de Diez déjà de nos jours : il est venu trop tôt, il a dû fatalement échouer. Nous ne sommes pas encore à l'époque des revues générales; au contraire, pour l'étude des époques plus récentes des grammaires romanes, un sain isolement vaut mieux aujourd'hui qu'une synthèse qui, présentement, ne peut jamais qu'être incomplète et superficielle.

Résumons-nous! Sans l'étude approfondie des patois aussi bien du Midi que du Nord de la France, pas de grammaire historique de la langue française et, par conséquent, pas de grammaire comparée des langues romanes qui vaille. L'étude des patois est l'A et l'Ω de toute grammaire historique. Pour bien étudier les patois, il faut être un véritable phonéticien, c'est-à-dire un phonéticien naturaliste, physicien et physiologiste. Or, comme la grammaire historique, qui ne peut plus se passer de l'étude des patois, forme une partie intégrale de la philologie, ce ne sera pas seulement la grammaire, ce sera toute la philologie moderne qui prendra le caractère d'une science naturelle.... On a oublié trop longtemps, et on l'oublie encore tous les jours, que les langues se composent de sons qui appartiennent par leur effet acoustique à la physique, par leur formation à la physiologie, et que les lettres de l'alphabet ne sont que des signes très imparfaits de ces sons vivants du temps présent et du passé. L'étude de la valeur réelle de ces lettres passées ou présentes ne peut être faite que par un naturaliste qui sache reconnaître les émissions de la voix cachées

sous les lettres, qui sache faire revivre le passé en donnant aux lettres mortes une réalité vivante. Nous ne condamnons pas pour cela la méthode historique qu'on a suivie jusqu'à présent dans les recherches grammaticales : elle a sa valeur et elle nous a donné la préparation nécessaire pour bien étudier les parlars vivants, langues littéraires et patois ; mais elle a besoin d'être rajeunie ou régénérée par l'étude de l'actualité vivante, si elle ne veut tomber dans un état stérile de pétrification.

Je ne veux pas revenir ici à mes idées sur le rôle que la phonétique doit jouer dans l'étude de la syntaxe historique¹, ni démontrer comment les sciences naturelles demandent leur admission même dans l'étude historique de la littérature et des mœurs, depuis que la psychologie va à l'école de la physiologie : qu'on me permette seulement encore quelques mots de consolation pour ceux qui aiment beaucoup les lettres et la philologie, mais qui détestent les sciences naturelles. La philologie conservera toujours des domaines où les sciences n'entreront pas, et, ce qui nous importe le plus, on pourra même toujours s'occuper utilement des patois modernes, sans posséder l'outillage coûteux et décourageant que M. Rousset nous a fait connaître. On n'a qu'à s'informer des résultats de la science phonétique telle qu'elle existe, à s'habituer à bien entendre et à bien noter ce qu'on a entendu. Avec cela et avec un peu de résignation, quand on se trouve en face de sons inaccoutumés et difficiles à analyser et qu'il vaut mieux livrer aux investigations des phonéticiens naturalistes, on peut facilement collectionner des matériaux des plus utiles...

¹ *Zeitschrift für französische Sprache und litteratur*, XII, 12 ss.

LE PATOIS D'ARRÈNS

I. — Notes de phonétique

VOYELLES

a tonique est intermédiaire entre l'*a* français de *pas* et l'*a* de *part* : *ké pùrtat* « vous portez », *kar* « chair ».

a atone. — Protonique, il est un plus fermé : *ârat* « rat ». Posttonique et précédé des labiales *p* et *b*, il tend vers *o*, Ex. : *prûtlâ* « poussière », *kùpâ* « culpabilité » ; précédé d'autres consonnes, il tend vers *e* : *ârû* « maintenant », *tùtû* « toute ». Il sera, néanmoins, toujours noté *a*.

e tonique. — Fermé dans *plék* « pli », *éskûtlét* « balayette », il l'est un peu plus quand il est final : *arê* « rien », *bûri^dxi* « levain » ; il est ouvert dans *ké lét* « vous l'avez », *pè* « pied », mais un peu moins ouvert que l'*e* français.

e atone. — Il est fermé dans : *éskri^tlé* « écrire », *bébé* « boire » ; ouvert dans *pèrak* « chiffon ».

i tonique et atone est identique à l'*i* français : *ûkirît* « un cri », *éskabît* « délié », *sârî* « isard », *hârî* « crapaud ».

u tonique est idendique à l'*u* français : *tu* « toi », *garut* « gruaud », *blu* « bleu ».

u atone. — Il tend vers *æ* : *bûrtûtlèra* « penture », *trûtlûkâ* « trébucher ».

o tonique est ouvert : *ké pôt* « il peut », *kélò* « il l'eut », *aròk* « enroué ».

u tonique est très ouvert : *bis* « vous », *gûza* « oser ».

u atone. — Il est plus ouvert encore et tend vers *o* : *alibèrû* « délié », *parlûstèrû* « bavard ».

Les voyelles sont nasalisées quand elles étaient suivies en latin d'une consonne nasale : *plê* « plein », *pâ* « pain », *kâ* « chien », *bî* « vin », *û* « un », *bû* « bon ».

Elles se nasalisent faiblement lorsqu'elles sont suivies ou même précé-

dées actuellement d'une consonne nasale : *kēmīyǝya* « il mange », *kēbōnbē* « ils veulent faire ».

NOTA. — Une voyelle nasale perd de sa nasalité dans le discours rapide : *dēbūmātī* pour *dē bū mātī* « de bon matin ».

A la finale, on croirait entendre deux nasales, la seconde plus forte que la première : *plāā* « beaucoup ».

DIPHTEONGUES

ay : *kristay* « cristal », *arētay'* « retaille », *pay* « père ». — *ai* : *kalqū* « pierre », *pūrtaiū* « portail ». — *ēy* : *kēnēy'* « j'allai », *kēlētānkēy'* « je l'arrêtai ». — *ēū* : *grēū* « regret », *lēū* « tôt », *sēū* « ciel ». — *ēy'* : *būtēy'* « vautour ». — *ēū* : *mēū* « miel ». — *iy* : *kūbiy'* « je le vis ». — *iū* : *arīū* « ruisseau », *mīū* « menu ». — *iū* : *kīryū* « curieux ». — *ya* : *béryak* « ivrogne », *byqēyē* « voyage ». — *yē* : *likyēr* « gourmand », *byērya* « vierge ». — *ūy'* : *ūrūy'* « orgueil ». — *uē* : *prūēra* « prunier », *pūrūēra* « démanaison ». — *ūy'* : *krūy'* « quenouille », *pūy* « pou ». — *wa* : *kwatē* « quatre ». — *wē* : *drwēla* « douve », *patwēs* « patois ». — *wē* : *wē* « aujourd'hui ».

TRIPHTEONGUES

qāū : *paqāū* « grosse pièce de bois que l'on fixe sur les murs d'une construction pour retenir les chevrons et les fermes. » — *ēwy'* : *kēkrēwy'* « je crus ». — *yai* : *mātēryai* « matériel », *mātyai* « matinée ». — *iūy'* : *kēbūy'* « je vins ». — *yāy'* : *aryāy'* « pré inculte sur le bord du Gave ». — *yēy* : *myēy'* « milieu ». — *yēū* : *grabūy'* « Gabriel ». — *yūū* : *harēyūū* « éphémère ». — *wēy* : *wēy* « œil », *nwēyri* « nourrir ». — *wēū* : *bwēū* « bœuf », *wēū* « œuf ».

CONSONNES

En dehors des cas d'assimilation dont nous nous occuperons plus loin, elles ne donnent lieu qu'aux remarques suivantes :

k. — Le *k* devant *y* devient *k̄* : *likyēr* pour *likyēr* « gourmand », et devant les diphtongues *ēo*, *ia* : *k̄y* ò pour *ké o* « que oui » ; *ēt k̄y a* « celui qui a » pour *ét ki a*.

ǧy. — *ǧyāmēs* « jamais ».

j. — *kēlajūǧat* pour *ké las ǧyūǧat* « tu l'as joué ».

b. — *brābā* « sage ». — *v* n'existe pas ; *f* est importé du français.

ḏ. — *māḏ ḏaryēn* « main d'argent ».

g. — Ce caractère représente un *g* qui tend à devenir fricatif : *ùbliḡa* « obliger¹ ».

f. — Cette lettre se trouve dans les mots empruntés au français et dans une quinzaine d'autres : *ēn fafarnā* « salir », *fūtēn!* « exclamation de surprise », *flòk* « bouquet », *flèskèrèt* « loquet », *farlatīkas* « contes légers » *fakyoḡas* « vaines caresses », *ēnfaḡa* « ennuyer », etc.

s, z. — M. Passy croit que notre *s* diffère du *s* français en ce que le bout de la langue s'avancant comme pour un *s* ordinaire, la partie immédiatement postérieure se relève comme pour un *y*. Le *s* se trouve surtout à la finale et précédé ou suivi d'un *i*, même remarque pour le *z*. Pour moi, n'y pouvant rien reconnaître de spécial, je note simplement ces deux sons par *s z*.

ε, j. — Ils se forment comme en français. Le *ε* final des vieillards venant après une diphtongue dont le second élément est *y*, est remplacé par *s* chez les jeunes : *payε* « père », *māyε* « mère », *kristayε* « cristaux », *paréyε* « paire », sont devenus *pays*, *māys*, *kristays*, *paréys*. — *ε* final ordinaire tend vers *s* devant une explosive soufflée et vers *z* devant une explosive vocalique : *ūbèskēmbò* « un fardeau il en veut », *kēbastēzḡap* « il bâtit avec ». — *ε, j, s, z* précédées de *n* sont allongées : *sāneḡḡlas* « s'ils ont des hanneçons », *kēsēnsaḡtān* « ils sautent ». On le remarque surtout en comparant les mêmes fricatives précédées de *m* et de *n* dans les patois des environs de Tarbes.

te, tj. — *te* ne se trouve que dans le corps d'un mot, jamais à la finale *mētē* « apprivoisé » ; *tj* est formé par la rencontre de l'*s* final (aujourd'hui tombé), de *ēs* « avez » et d'un *y* suivant : *nūlētjamēzḡīs, nū lēt iāmēs bis* « vous ne l'avez jamais vu ».

h. — Il sort, comme nous verrons plus loin, de *s* ou de *ε*.

h'. — C'est une aspirée soufflée qui s'emploie devant un mot isolé ayant une voyelle à l'initiale ou encore dans les exclamations.

y. — *l* est passée à *y* à la finale et devant le *s* de flexion. Ex. : *kūnséy* « conseil », *ēt sēn sūrēy* « l'ostensoir », *kaḡéys* « épis de blé ».

y'. — C'est un *y* soufflé : *yày'*.

r. — Le *r* n'est jamais initial d'un mot, un *a* le précède toujours. Intervocal, et suivi d'une explosive, il n'a qu'un seul battement : *ara* « maintenant », *akérò* « cela » ; ils est des personnes et de petits enfants

¹ Le système graphique employé ici réclamerait pour ce son un *g* surmonté d'un *h* ; mais le temps a manqué après la remise de la copie pour pouvoir graver ce caractère.

qui le suppriment dans ce cas, disant : *ũkuè* pour *ũkurè* « un curé ». Il peut, étant intervocal, être fortement roulé : *gãra* « du tout », *barèya* « verser ».

ʃ. — On trouve de nombreux exemples du son intermédiaire entre *l* et *r*, chez les enfants surtout. J'ai entendu : *arèkòʃta* pour *arèkòrta* « récolte », *arʃkòʃba* pour *arkòʃba* « alcôve ».

ks, gɣ, kt, pt. — Ces groupes n'existent pas dans les patois d'Arréns. Les illettrés les trouvant dans le français, prononcent *ts* pour *ks*, *dʒ* pour *gɣ*, *th* pour *kt* et *pt*. Ils disent ainsi : *ètsèthé* pour *èksèpté*, *èdʒãmpl* pour *ègɣãmpl*, *àth* pour *àkt*.

Consonnes renforcées. — Lorsqu'on veut appuyer sur un mot dont la première lettre est une consonne, celle-ci est renforcée, lors même qu'elle serait placée entre voyelles. Ainsi dans : *èbbéroy* « et joli » se prononcera : *èbbéroy*; *kèḏḏèlè* « il est laid » : *kèddèllè*.

La consonne initiale étant suivie d'une autre consonne, toutes les deux sont renforcées : *kèḏḏé poròpi* pour *kèḏḏéporòpi* « il est propre »; *ké la khlù-kétaḏḏa* pour *kèlakhlùkètaḏḏa* « il l'a crochetée ».

La voyelle *a* précède toujours *r* initial; mais si on veut appuyer, la lettre euphonique disparaît, et on a *r* fortement roulé : *rré* pour *arè* « rien ».

LETTRES ADDITIONNELLES.

Nous réunissons sous ce titre les lettres qui apparaissent entre deux mots dont ni l'un ni l'autre, à l'état isolé, ne les possèdent actuellement.

ḏ dans *aḏḏasèt* pour *a asèt* « à celui-là »; *aḏḏarès* pour *a arès* « à personne ».

ḡ dans *bùlḡak* pour *bùlé ak* « le vouloir »; *ânḡgak bè* pour *ânā ak bè* « aller le faire ».

r dans *dēmārasé* pour *dēmā at sé* « demain au soir »; *kãũkarũa* pour *kãũka ũa* « quelqu'une »; *ãrò!* pour *ã ò* « ah oui! ».

L'*r* des infinitifs de la première conjugaison se conserve si le mot suivant commence par une voyelle (le plus souvent devant le pronom *ak* « cela » : *prèstarasòḡès* pour *prèsta asòḡès* « prêter ceci »; *sérkarak* pour *sérka ak* « chercher cela ».

y. — L'*y* des infinitifs en *éy* se conserve de même et parallèlement à la forme en *ḡ* lorsque le mot suivant a une voyelle à l'initiale :

bùléyakhè pour *bùlé ak bè* et *bùlḡgak* « vouloir le faire »; *kréyak* pour *kré ak* et *krḡgak* « le croire ».

Quelquefois ces lettres additionnelles se placent les unes pour les autres, ainsi on dit : *ânḡgak*, *ânḡrak*, *ânḡḏak* « aller le ». Il est à remar-

quer que $\frac{d}{\lambda}$ est d'introduction récente, provenant du dialecte d'Argelés. Elle est constamment employée pour *g r* dans le parler des Messieurs.

$\frac{d}{\lambda}$ pour *r* dans $a_{\lambda}^d ayza$, qui devrait se dire étymologiquement *a ra ayza* « à la aise, à l'aise ».

b, çy, y pour *u* dans *béûûté, çyçûté, ûçûté, ûûûté* « un autre ». Dans le langage des enfants, on trouve de nombreux exemples de fricatives se plaçant dans le corps des mots, les unes pour les autres. J'ai entendu des enfants dire : *mûkarû* pour *mûka $\frac{d}{\lambda}$ û*, *r* pour $\frac{d}{\lambda}$ « mouchoir », *érûn* pour *ê $\frac{d}{\lambda}$ ûn* « et dont », *r* pour $\frac{d}{\lambda}$ et réciproquement : *akê $\frac{d}{\lambda}$ ô* pour *akêrô* « cela », $\frac{d}{\lambda}$ pour *r*, *a $\frac{d}{\lambda}$ û* pour *ara* « maintenant », $\frac{d}{\lambda}$ pour *r*.

RÉSONNANCES

Dans la prononciation lente, lorsqu'une consonne explosive initiale est suivie d'un *r* ou d'un *l*, il se place entre les deux consonnes un bruit plus ou moins léger.

Ma mère dit : *berûmâ* pour *brûmâ* « nuage », *turûbèy* pour *trûbèy*, *kurûts* pour *krûts* « crois », *éspirû* pour *éspirit*, *éspêlîngâ* pour *éspînga* « épingle », *felistas* pour *flîstas* « coup de gaulle », *apêlêga* pour *aplêga* « ramasser », *artôrkala* pour *artôrkla* « andin de foin que l'on va engranger ».

Quelquefois même ce bruit acquiert la longueur d'une voyelle ordinaire. J'ai entendu : *kalâû* pour *klâû* « clef ».

CHUTE DE CERTAINS SONS

Une fricative placée entre deux voyelles semblables tend à tomber, et les deux voyelles se réunissent en une longue.

J'ai entendu : *érânêphasâyûkrèy* pour *érânêphasâ $\frac{d}{\lambda}$ ayukrèy* « la nuit passée je crois ».

Il y a deux mois, une personne me dit sur la route : *kê $\frac{d}{\lambda}$ ê $\frac{d}{\lambda}$ ébbilâ* « tu viens du village », la finale *çyê* ne fut pas articulée.

ASSIMILATION

Voyelle + voyelle.

Tonique + atone donnent une voyelle longue si elles sont de même nature :

kê $\frac{d}{\lambda}$ éplâkîû, *kê dé plâ akiû* « il est bien là » ; *kê $\frac{d}{\lambda}$ élêlûr*, *kê dé lê êlûr* « il est

laid et sale » ; *kébi^dji^dòra*, *ké bi iji^dòra* « il vit Isidore » ; *sé^bòli*, *sé bo òli* « s'il veut de l'huile » ; *ùka^uèbrít*, *ù kae^u ùbrít* « un caisson ouvert ».

é initial atone, en contact avec une voyelle tonique, peut s'élider :

hèlae^uga, *hè la ée^uga* « fais qu'elle s'essuie » ; *ké^bhè^lènka^za*, *ké hè lè èn ka^za* « il fait laid à la maison » ; *kafinⁿàrìbàn*, *ké a finⁿ èn arìbàn* « il acheva en venant » ; *ùnta^tèt*, *ù ènta èt* « un pour lui » ; *ké^plosk^uta*, *ké plò ésk^uta* « il pleut, écoute » ; *hè^lùnk^zra*, *hè lù ènk^zra* « fais-le encadrer ».

Atone + tonique ou atone initiale. — La tonique ou l'atone initiale s'assimilent l'atone simple :

ésképéras, *é^ska è péras* « amadou et pierres » ; *ké^dé^myélakⁱù*, *ké dé myélé akⁱù* « il est mieux là » ; *éri^zé^zakébèt^ut*, *éra i^zé^za ké hè t^ut* « l'intention fait tout » ; *ké^zéròra*, *ké dé éra òra* « c'est l'heure » ; *hégūnū*, *hè gé ù nū* « fais-y un nœud ».

Consonne entre voyelles ou *l*, *r*, *z*, *w* et voyelle.

1° Les consonnes finales *p*, *t*, *k*, *s*, *ε* deviennent sonores devant une voyelle.

Ex. : *èt kap èn tēra*, *ekhabēntēra* « la tête par terre » ; *èt aūtē*, *é^zaūtē* « l'autre » ; *ké m ak as a dízé*, *kémāgāzā^zizé* « tu dois me le dire » ; *bés akéro*, *bézakéro* « vois cela » ; *ké èb'ùrée èt pūmē*, *kéb'ùrējépbūmē* « le pommier fleurit ».

2° Les consonnes douces *b*, *d*, *g* deviennent fricatives lorsqu'elles sont entre voyelles ou entre *r*, *z*, *l* + voyelle.

Ex. : *arbéyasé* « se promener » ; *māz^zaryēn*, *mās daryēn* « mains d'argent » ; *kaz^bé^zūy*, *kas bé^zūy* « tu as besoin ».

3° Les consonnes douces *b*, *d*, *g* initiales deviennent également fricatives lorsque, précédées d'une voyelle, elles sont suivies de *r* ou *l* :

Ex. : *ūablānka*, *ūa blānka* « une blanche » ; *ké^zé^zvrāba*, *ké dé vrāba* « elle est sage » ; *ké^zé^zésit* pour *ké dés g^yésit* « tu es sorti » ; *kélajūgat* pour *ké las g^yūgat* « tu l'as joué ».

Les mots introduits récemment du français font exception à cette règle : *ūbli^ga* « obliger ».

b intervocal suivi de *w* se confond avec lui : *ūawēta* pour *ūa bwēta* « une boîte ».

Consonne + consonne.

Explosive soufflée *p*, *t*, *k* + *p* = *ph*, + *t* = *th*, + *k* = *kh* :

p : *èkhabhēneat*, *èt kap pēneat* « la tête penchée » ; *aké^bhēù*, *akét pēù* « ce cheveu » ; *sabhé^zasat*, *sak pē^zasat* « sac rapiécé ».

t : *dathu*, *dap tu* « avec toi » ; *sépiartalbiut*, *sé piartal tût* « si vous portez le tout » ; *sathôkas*, *sé ak tôkas* « si tu le touches ».

ʀ ne se trouve pas ; *k* n'est initial que dans le mot *koy* « enfant ».

k : *kakbiy'*, *kap biy'* « tête nue » ; *nêrakūmākharbū*, *nêra kūmā ét karbū* « noire comme le charbon » ; *bakbaûbry?* *bé ak kaû biy?* « il le faut bien voir? »

Explosive soufflée + *b* = *bb*, + *d* = *dd*, + *g* = *gg*, + *gy* = *gg*, + *m* = *mm*, + *n* = *nn*, + *y* = *yy*, + *l* = *ll*, + *ʀ* = *ʀʀ* :

b : *nābbiy*, *nū p biy* « je ne vous veux pas » ; *ānābbēnē*, *ānāt bēnē* « allez vendre » ; *kabboyāizé*, *ké ak boy dizé* « je vais le dire ».

d : *akhaddēkaûkētēns*, *at kap dé kaûké tēns* « au bout de quelque temps » ; *séléddat?* *sé l ét dat?* « l'avez-vous donné? » ; *ēmbēddnāqûzēt*, *ēn bēk d ū aûzēt* « dans le bec d'un oiseau ».

g : *satsaggyāmēs*, *sé ak sap ggyāmēs* « si jamais il vient à le savoir » ; *nūlayrēgyétat*, *nū l ayret gyétat* « vous ne l'auriez pas jeté » ; *sélaggyūyēs*, *sé l ak gyūyēs* « si tu le lui joins ».

g : *nūggozēzizé*, *nū p gozē dizé* « je n'ose vous dire » ; *aggābbāntat*, *at gat bantat* « au chat vanté » ; *kaggozāzizé*, *ké ak gozas dizé* « tu oses le dire ».

m : *nūnēgātrōmmēs*, *nū nē êk a trop mēs* « il n'y en a guère plus » ; *āmmārea*, *at mārea* « au marcher, marcher, infinitif pris substantivement » ; *bēāmmūsu*, *bēt ak mūsu* « voyez-le monsieur ».

n : *nūnnēgāarē*, *nū p nēgē arē* « je ne vous nie rien » ; *ēnnē*, *ét nē* « le noir » ; *sélānnēgat*, *sé l ak nēgat* « si vous le lui niez ».

y : *kisānyāûtē*, *ki sap yāûtē* « qui sait un autre » ; *ēnyēvrē*, *ét yēvrē* « le genièvre » ; *sélānyākara?* *sé l ak yākara?* « le lui mordra-t-il? ».

l : *kallēüyē*, *kap lēüyē* « tête légère » ; *bēllū*, *bēt lū* « voyez-le » ; *hikallwēy*, *hika ak lwēy* « écarte cela ».

ʀ : *ūkollēyut*, *ū kop lēyut* « un coup choisi » ; *sēllēbas?* *sé l lēbas?* « te lèves-tu? » ; *sēlallésat*, *sé l ak lésat* « si vous le lui laissez ».

Explosive soufflée + *f* = *f*, + *s* = *ts*, + *e* = *te* :

f : *érātūferipūnā*, *éra atūp feripūnā* « le renard rusé » ; *nāfwēt*, *nāt fwēt* « aucun fouet » ; *safelikazakiū*, *sé ak felikas akiū* « si tu le mets là ».

s : *nūtsūvūt*, *nū p sūvūt* « vous ne vous souvenez pas » ; *k ét saʀūt*, *ké ét saʀūt* « vous avez su » ; *nūpatsavérēyāizé*, *nū p ak savérēy dizé* « je ne saurais vous le dire ».

e : *ūsklōteupaēnāyga*, *ū êsklop eupat ēnā ayga* « un sabot immergé dans l'eau » ; *sūpēteaūzīt*, *sū pé ét eaūzīt* « si vous l'avez choisi » ; *sētateukēs*, *sé t ak enkēs* « si tu le suças ».

Explosive soufflée + τ ou j . — Le τ initial n'existe que dans quelques mots empruntés au français, comme *zélatù* ; je ne crois pas qu'une explosive soufflée le précède jamais. On ne trouve pas non plus $p + j$. Mais $t + j$ et $k + j = tj$:

sélètjāmē^hbīsta, sé l ét jāmēs bīsta « si vous l'avez jamais vue » ; *sélatjēnēt*, sé l ak jēnēt « si vous la gênâtes ».

Explosive soufflée + r . — Le r n'étant jamais initial, ce groupe ne peut se rencontrer que dans le corps d'un mot. Or, comme nous l'avons vu, une résonnance vocalique se place toujours entre les deux consonnes.

Explosive soufflée + b' :

$p + b' = pb$: *ūsklopbēnūt*, ū ēsklōp bēnūt « un sabot fendu ».

$t + b' = tb'$: *sélètbikat*, sé l ét bikat « si vous l'avez mis ».

$k + b' = kb'$ tend vers tb' : *kak^hūra^hēs*, ou *kat^hūra^hēs*, ké ak hūra^hēs « tu y pratiquas un trou ».

Explosive soufflée + s + explosive soufflée ou vocalique. La première explosive tombe :

akospēr^huts (*a kōp s pēr^huts*), a kōt s pēr^huts « à coups perdus » ; *āmūeas-pēr ét*, *āmūeats pēr ét* « attirés par lui » ; *ako^hēka^hqū* (*a kōp s dé ka^hqū*), a kōt s dé ka^hqū « à coups de pierre » ; *kīnsk^hlazgrāns* (*kīns klak s grāns*), *kīns klat s grāns* « quels grands coups ».

Nasale + labiale (p, b) = m (*mp, mb*) :

m : *nū^hbūlūmpasa*, nū bulūm p̄asa « nous ne voulûmes pas passer » ; *kélēmbis*, ké l ēm bis « nous l'avons vu ».

n : *nwām^hpū^hut*, nū ān pū^hut « ils n'ont pas pu » ; *kévāmbéy*, ké bān bēy « ils vont voir ».

y : *késplampèy*, ké s plāy pèy « Pierre se plaint » ; *ékwēmbatīsta?* é kwēy batīsta? « est-il loin, Baptiste? ».

Nasale + dentale (t, d) = n (*nt, nd*) :

m : *sélēntūkat*, sé l ēm tūkat « si nous l'avons touché » ; *kévāndēca*, ké bām dēca « nous allons laisser ».

n : *kélāntirat*, ké l ān tirat « ils lui ont tiré » ; *kélāndat*, ké l ān dat « ils lui ont donné ».

y : *kēmēnsū^hbēntē*, ké m ēn sū^hbēy tē « je m'en souviens, tiens » ; *ūpū^hndēbus-kays*, ū pūy dé buskays « une poignée de branchettes ».

Nasale + palatale ($k̄y, ḡy$) = y (*yky, yḡy*) :

m : *gaytāykyoy*, *gaytām kyoy* « regarde-moi, enfant » ; *nūnzē^hbēy^hḡyāmēs*, nū ēnzē bēm ḡyāmēs « nous ne nous voyons jamais ».

n : *kâykyoys*, *ké ân kyoyis* « ils ont des enfants » ; *nûpûyēŋgyési*, *nû pûyēŋgyési* « ils ne pouvaient pas sortir ».

y : *kêlêstrêygyabhês*, *ké l êstrêy gya ak bês* « il le serre, tu le vois bien ».

y + *ky* ne se rencontre pas.

Nasale + explosive vélaire (*k*, *g*) = *n* (*nk*, *ng*) :

m : *kêlênkruûbit*, *ké l êm kruûbit* « nous l'avons couvert » ; *sé tûrnânghûbits*, *sé tûrnâm ghûbits* « si nous revenons mouillés ».

n : *kêbânkaûzi*, *ké bân kaûzi* « ils vont choisir » ; *kanûzât*, *ké ân gûzât* « ils ont osé ».

y : *nûbânkaût*, *nû bûy kaût* « un bain chaud » ; *sétatêngêra!* *sé t atêy gêra!* « tu vois bien qu'il t'atteint! ».

Nasale + nasale. — La première s'assimile à la seconde.

m, *n*, *y* + *m* = *mm* :

kêmmêt, *ké êm mêt* « nous avons peur » ; *pêrûmmâmbis?* *pêr ân m ân bis?* « par où m'a-t-on vu? » ; *nûkûûmmâûu*, *nû kûûûy mâûu* « un coing mur ».

m, *n*, *y* + *n* = *nn* :

katûstênnêyat, *ké a tûstêm nêyat* « il a toujours nié » ; *sêlânnêxyat*, *sé l ân nêxyat* « si on l'a nettoyé » ; *êsprânnûbağayrê*, *ét êsprây nû bağayrê* « l'épargne ne lui va guère ».

m, *n*, *y* + *y* = *yy* :

knêyyûûtê, *ké ên êm yûûtê* « nous en avons un autre » ; *kâyûyâkat*, *ké ân yâkat* « ils ont mordu » ; *êstrêyyûûtêkôp*, *êstrêy yûûtê kôp* « étreint une autre fois ».

Nasale + *f*, *s*, *ε*, *j*, *l* = *n* (*nf*, *ns*, *nε*, *nj*) :

f : *kêlabênfrikasqûa*, *ké l a bêm frikasqûa* « nous la voyons brisée » ; *kêsûnfwêtats*, *ké s sûn fwêtats* « ils se sont fouettés » ; *akêkhwênfînit*, *akêt kwêy fînit* « dès que ce côté sera fini... ».

s : *kêlênsêgît*, *ké l êm sêgît* « nous l'avons accompagné » ; *êmbântânsokiûizên*, *ên bântân só ki ûizên* « en vantant ce qu'ils disent » ; *kêsplânûnsêkaléy*, *ké s plây sînsê kaléy* « il se plaint sans nécessité ».

ε : *kêneûvêûûs*, *ké êm eûvêûûs* « nous avons des chevaux » ; *âneukat?* *ân eukat?* « ont-ils sucé? » ; *sêkrânêêtâûêhòra*, *sé krây éé ta dêhòra* « s'il craint qu'il s'en aille dehors ».

j : *nûbênjênât*, *nû bêm jênât* « nous ne le voyons pas gêné » ; *nâlânjâmês*, *nû l ân jâmês* « ils ne l'ont jamais ».

l : *kêsêrkânlâmbruskas*, *ké sêrkâm lâmbruskas* « nous cherchons des raisins de vigne sauvage » ; *kêbênnênlêyû*, *ké bênnênlêyû* « ils vendent du bois de chauffage » ; *ûtêrênlê*, *û têrêy lê* « un terrain laid ».

Nasale (m, n, y) + $l = yl$:

kānzēylēbat, *kū ʔnzē ʔm lēbat* « nous nous l'avons levé » ; *nāmāylésat*, *mī m ān lésat* « ils ne m'ont laissé » ; *kéléstrēylésau*, *ké l éstrēy lésau* « il le serre, laissez-le ».

La nasale + h ne souffre pas de modification.

Latérales. — La latérale l n'est jamais finale, et y remplace toujours l à la fin d'un mot.

s et ϵ finales + explosive soufflée = s :

ké^séspértūt, *ké dés pértūt* « tu es partout » ; *képartéetatārba*, plus rap. : *képartéstatārba*, *ké partée ta tārba* « il part pour Tarbes ».

Les petits enfants prononcent *érakhòla* ou bien *érahkhòla* pour *éraskòla* « l'école » : *érakhòla* est la forme la plus répandue. Les petits enfants prononcent de même *èthé* pour *èsté* « celui-ci ».

s et ϵ finales + explosive vocalique = ζ :

kélaz^sat, *ké l as dat* « tu lui as donné » ; *sařéégāra* ? plus rap. : *sařézgāra* ? *s ařée gāra* « rit-il du tout ? ».

Toutefois, dans la prononciation rapide, *s^hy* deviennent j :

sēnājāūta, *sé n as s^hyāūta* « si tu en as une autre ».

On trouve quelques exemples de la transformation du s en h devant un g et un v dans la prononciation des anciens.

s, ϵ + nasale = ζ , plus rapidement h ($\zeta m, \zeta n, \zeta y$, — hm, hm, hy), + $l, l = h$ (hl, hl), + $f = h$ (hf) :

m : *séla^smētut*, p. r. : *sélah^hmētut*, *sé l as mētut* « si tu l'as mis » ; *parté^smē*, p. r. : *parté^hmē*, *partée mē* « pars moi ».

n : *kū^viznēgat*, p. r. : *kū^hih^hnēgat*, *kū bis nēgat* « tu le vis noyé » ; *déspuz-nāskut*, p. r. : *déspuh^hnāskut*, *déspue nāskut* « depuis né ».

y : *sēnā^szyāūte*, p. r. : *sēnāshyāūte*, *sé ʔn as yāūte* « si tu en as un autre ».

ϵ + y ne se trouve pas.

l : *ūntē^vablūgya* ? *ūn té bas lūgya* ? « où vas-tu loger ? » ; *kafē^snēhlēū*, *ké afē^snē lēū* « il finit bientôt ».

l : *sahlēbat*..., *s as lēbat*... « si tu as levé... » ; *sū^vbrēhlēbat*, *sé ūbrée lēbat* « s'il ouvre, lève-toi ».

f : *dēm^smēfi*, *dé ét mēs fi* « du plus fin » ; *ēpuf^sfīnūt* *é pue fīnūt* « et puis fini ».

$s + \epsilon, j = h$ (he, hj) :

ϵ : *bo^subeiflats* ? *bos dus eiflats* ? « veux-tu deux soufflets ? ».

j : *sū^vbhjāmēs*, *sū bēs jāmēs* « si tu le vois jamais ».

$\epsilon + s = hs$:

parèhsēnū! *parée sēnū!* « parais, sinon! ».

$s + s = ss$:

sēbas̄sūkū^hi, *sé bas sūkū^hi* « si tu vas secouer ».

$\epsilon + \epsilon = \epsilon$:

kūkaūzéeaūtjū, *kū kaūzée eaūtjū* « il le choisit tout chaud ».

$s + h = ss$:

kébassé, *ké bas hē* « tu vas faire ».

$\epsilon + h = \epsilon\epsilon$:

sépartéeçēlū, *sé partée hē lū* « si tu pars fais-le ». Le *h* n'est pas toujours assimilé, et on l'entend quelquefois suivant *s* et ϵ .

Conclusions :

1° L'assimilation est régressive, c'est-à-dire que le second élément produit généralement l'assimilation du premier. Excepté cependant pour les fricatives *s* et $\epsilon + h$ comme on l'a déjà vu;

2° Les explosives soufflées donnent une explosive aspirée;

3° Une explosive soufflée + une explosive vocalique donnent une explosive vocalique redoublée;

4° Une explosive soufflée + une nasale donnent une nasale redoublée;

5° Une explosive soufflée + une latérale donnent une latérale redoublée;

6° Une explosive soufflée + une fricative soufflée donnent un *t* + cette fricative. Ce *t* disparaît devant un *f* (exception pour le *h*);

7° Une nasale + plus une explosive bilabiale donnent un *m* + cette explosive;

8° Une nasale + une explosive dentale donnent un *n* + cette explosive;

9° Une nasale + une explosive palatale donnent un *ɲ* + cette explosive;

10° Une nasale + une explosive vélaire donnent un *ŋ* vélaire + cette explosive;

11° Nasale + nasale donnent cette nasale redoublée;

12° Une nasale + *l* donnent un *n* + *l*; une nasale + *ʎ* donnent un *ɥ* + *l*;

13° Une nasale + une fricative donnent un *n* + cette fricative;

14° Une fricative + nasale donnent une nasale aspirée dans la prononciation rapide;

15° Une fricative + une latérale donnent une latérale aspirée.

Pour ma mère, ces dernières assimilations donnent une aspirée, même dans la prononciation lente.

II. — Notes de Syntaxe.

NOM

Les noms propres précédés du nom veulent toujours être précédés de la préposition *dé* : *batistū dé kalòt* « Baptiste de Calot, c.-à-d. de chez Calot ».

Il en est de même des noms féminins employés comme noms propres : *mikèù dera kaza pèy dèra krāmpa* « Michel de la maison, Pierre de la chambre ».

ARTICLE

1° L'article ne s'exprime pas dans les phrases partitives : *kèy krāmpat biù é plūmèts* « j'ai acheté fil et plumes ».

2° On peut supprimer l'article après *ou* conjonction : *dèras pètitas à grānās* « des petites ou grandes ».

3° L'article ne s'emploie pas lorsque le nom est précédé des prépositions *a* « a », *èn* « dans », *pér* « par », *ta* « pour » : *ké soy èn kaza*, *ké bām ta mīsa* « je suis dans maison » ; « nous allons pour messe ».

4° L'adjectif possessif veut toujours être précédé de l'article : *ét mē òmī* « le mien mari », *éra tò hēnnā* « la tienne femme ».

ADJECTIF

1° *grān* peut ne pas prendre la marque du féminin : *īa-grān-pòrta* pour *īa-grānā-pòrta* « une grande porte ».

2° Lorsqu'un adjectif se rapporte à deux substantifs de genres différents, il s'accorde avec le dernier et ne prend pas le pluriel, à moins que le reste de la phrase n'indique que l'adjectif se rapporte aux deux substantifs : *īa māynā^da é ñ māynāt béroj* « une fillette et un garçon joli », ou réciproquement : *ī māynāt é īa māynā^da béroja*. — *ké gayta dap èts àjèys é ra bīka àvri^da* « il regarde avec les yeux et la bouche ouverte ».

3° L'adjectif possessif est toujours invariable à Arréns.

4° *prēmē* « premier », employé dans le sens de « avant » est toujours suivi de *ké* « que » : *kāri^dvèy prēmē ké tu* « j'arrivai premier que toi (avant toi) ».

5° L'article et l'adjectif possessif se suppriment devant les noms *pay* « père », *māy* « mère », *payeēt* « grand-père », *māyeēta* « grand'mère », *ānklē* « oncle », *tata* « tante » ; mais non devant *nēbit* « neveu », *hi* « fils », etc. : *pay-kē-^dē-^hīt* « père est venu », *ēy ānklē?* « mon oncle ? »

6° *ūs* pluriel de *ū* « un » joue le rôle d'article partitif : *kū-^dē-ūs-koz-^dē-pūy* « il lui donna des coups de poing ! »

PRONOM

1° Les pronoms personnels *sé*, *lu*, *la*, *ū* compléments d'un verbe à l'impératif ou à l'infinitif se placent toujours après le verbe : *kē mārēēn sīnsē pūrtasē ēn lōk* « ils marchèrent sans se porter soi en lieu (nulle part) », *pérkē mēiēmē akérō* « pourquoi mettre moi cela ».

2° Les pronoms *pé* « vous », *té* « toi » suivent le *ké* qui précède le verbe ou le verbe lui-même : *ta ké pé èt bitat akérō?* « pourquoi vous avez-vous mis cela ? », *ta ké hika-pé sūl?* « pourquoi vous mettre seul ? ».

3° Le pronom *ēnzé* « nous » se met avant le verbe : *k-ēnzé-^hōs* « tu nous veux » ; et après, lorsqu'on interroge : *bōnzé?* « nous veux-tu ? ».

4° Le pronom interrogatif *ki* se dit toujours des personnes : *ki sūn èsté mūndé* « que sont-ils tout ce monde ».

5° Les pronoms indéfini *nāt* « aucun » fait au pluriel *nāts*, lorsqu'il signifie ni les uns ni les autres : *nāts nū sūn bīūts* « ni les uns ni les autres ne sont venus ». *ka^da* est toujours invariable.

VERBE

1° *ké* « que » précède le verbe à tous les temps, excepté à l'impératif : *ké soy* « je suis », *kaymē* « j'aime », *kaymēs* « que tu aimes », *kē ^dééaras* « tu laisseras », *lēsā* « laisse ». *bé* « bien » remplace quelquefois *ké* pour donner plus de vigueur à la phrase : *bé-bé-^héroy-^dāia* « qu'il fait jolie journée ! »

2° Le verbe avoir *ēy* se place quelquefois à la fin du membre de phrase : *āa pūzēta a* « un moment a (il y a un moment) », *sé-hē^d-a-gas* « si fait tu l'as (si tu l'as fait) ». La 3° personne du singulier *a*, quand elle est précédée d'un nom féminin pluriel, subit l'attraction de l'*a* de flexion, qui devient long : *bēras pūzētās* pour *bēras pūzētās a* « belles poses il y a, c.-à-d. beaux moments il y a (il y a déjà longtemps) ».

3° L'impératif veut être suivi du subjonctif et non du futur lorsque les deux propositions ont le même sujet : *sīas mūt kān dūs* « sois muet lorsque tu donnes » et non *kāndaras* « lorsque tu donneras ».

4° Le gascon aime à placer (complément du verbe infinitif) ou attribut en tête de la phrase : *brabé kù bùy* « sage je le veux », *p̄m̄ās nū-n bùy* « des pommes je n'en veux pas », *d̄era l̄èb̄ū nū m̄ēn parl̄és* « de la laideur ne m'en parle pas », *m̄iŷ̄ya ké kaŷ̄* « manger il faut ».

5° Devant le verbe être on peut placer immédiatement l'attribut en écartant le *ké* : *saŷ̄baŷ̄as s̄m̄* « sauvées elles sont ».

6° Lorsqu'un verbe de mouvement a pour complément l'infinitif *sérka* « chercher », on peut supprimer l'infinitif et le remplacer par *énta* « pour ». Ex. : *ké-ŷ̄é-ānāt-ta-ras-bakas* « il est allé pour les vaches (chercher s. ent.) », *ké-ŷ̄é-ānāt-ta-r-ayga* « il est allé pour l'eau ».

PRÉPOSITION

1° Lorsqu'on veut montrer qu'on stationne plus ou moins momentanément quelque part, on emploie la préposition *ēn* et non *a* : *ké soy ēn Paris* « je suis dans Paris » et non : *je suis à*.

2° Lorsqu'un verbe de mouvement est suivi de l'indication du point vers lequel on se dirige, en emploie la préposition *énta* ou sa contraction *tà* « pour » et non *à* : *ké-ŷ̄oy ta Paris* et non *à Paris*. De même on dit : *kéy ēn t̄ēra* « tomber en terre » (tomber par terre), *kéy ta t̄ēra* « tomber à terre », alors que la chose dont on parle est séparée de la terre. Cependant, on emploie souvent les deux expressions l'une pour l'autre.

ADVERBE

1° Les adverbes de quantité *tān*, *tròp*, *q̄ūtān*, *k̄ānté*, *plā*, peuvent s'employer comme adjectifs. Ils s'accordent alors en genre et en nombre, *plā* seul ne peut prendre que la marque du pluriel : *ké-no-autāntas-ki-n-būlū* « il en eut autant qu'il en voulut », *tropas-ké-n-a* « trop il en a ».

aūtān peut être suivi de *k̄m̄ā* « comme ». Ex. : *kéy aūtān k̄m̄ā tu* « j'ai autant comme toi ».

2° *Même*, adverbe, se rend par *bèt māŷ̄é*. Lorsque *même* signifie *quand même*, *lors même que*, le patois d'Arréns dit seulement *kān* : *kān nū ŷ̄ülérés* « lors même que tu ne voudrais pas ». Dans la langue des jeunes, *même* s'emploie comme en français.

3° *bèt* peut prendre une foule d'acceptions toutes différentes. Par lui-même c'est un adjectif qualificatif et il signifie *grand*, et même *beau*. Mais il entre dans beaucoup de locutions. Je vais en noter quelques-unes :

bèt-d̄ia-ké-ŷ̄irā « quelque jour il viendra ».

a-bêt-bimbòla, loc. invariable = à tort et à travers.

a-bêt-plazé, loc. inv., littéralement : avec beau plaisir = doucement, sans se presser.

bèllèù (*bèt lèù*) = dans un moment, tout à l'heure.

bèt sé pòt = cela se peut, c'est vraisemblable.

bèt kop = quelquefois.

bèt ara (*bè^zara*) = maintenant, il y a un moment, tout à l'heure.

bèt m^âù (*bèmm^âù*) = litt. beau mal = cela ne m'étonne pas.

bèra^zèz gr^ândab^ôù (*bèra dèz gr^ânda b^ôù*), interjection, pour marquer l'étonnement, la surprise.

à bèt bibl^âù, locution adverbiale : par côté.

bèt bèt, adverbe : cela ne m'étonne pas.

bèt kr^ânk b^ôù : interjection.

4° L'affirmation *o* « oui » a subi les transformations suivantes ; en composition avec *be* : *obè*, *ob^é*. De même, *oui* français est devenu : *wé*, *wé*, *wi* et s'adjoignant *bè* : *wibè*, *wibèt* ; en composition avec *ke* : *ké o* « que oui », *kio*, *k^yo*, *kèk^yo*, *kétio*.

5° Il y a un signe d'affirmation *o* inaccentué, qui se prononce en aspirant légèrement, la langue effleurant le palais.

Et encore un signe de négation inaccentué, la langue placée contre le palais comme un *l*, se met à sa position normale et on aspire doucement. On peut aussi expirer.

III. — Textes.

Parmi les textes, les uns ont été notés d'après la prononciation de ma mère, âgée de quarante-cinq ans, qui comprend le français usuel, mais ne le parle jamais ; d'autres d'après celle de mon oncle *pèya de m^îstè* (Pierre de Misté), âgé de cinquante-cinq ans, qui comprend le français, l'écrit un peu, et, comme ma mère n'a jamais quitté Arréns ; le dernier, d'après une vieille femme *twèⁿâ dèra l^ân^â* (Antonia de la Lande), que j'ai rencontrée fortuitement sur la route et dont j'ai noté la conversation sans qu'elle se crût observée.

Dans la traduction littérale, je me suis attaché, non à donner une forme française, mais à rendre le patois mot pour mot.

M. Jean Passy a très bien montré, dans son étude sur le patois d'Eaux-Bonnes, les avantages que présentent les notations successives. Son étude m'a servi de guide ; de plus, il a bien voulu revoir mes textes.

PHRASES DÉTACHÉES

Je me suis attaché à ne donner comme phrases que celles qui pouvaient intéresser par leur construction.

Je les ai saisies au vol de la conversation ; je ne possède donc jamais que la forme rapide. Je restitue la forme lente et je mets en regard la traduction littérale. Quand celle-ci n'est pas compréhensible, je la fais suivre entre parenthèse, d'une traduction plus libre.

Conversation faite le 3 mars 1891, avec *twěnā dēra lānā*. C'est elle qui parle d'abord :

{ <i>é ké sěũ hě pět bilağyē?</i>	Et, qu'est-ce qu'il se fait par le
{ <i>ékésěũhěpěbbilağyē?</i>	village ?
{ <i>arē dé nāũ nũ sé parut,</i>	Rien de nouveau n'est pas paru,
{ <i>arēđēnāũ nũsēparut,</i>	
{ <i>děspue ġyũ ki n soy ġyēsĩđa?</i>	depuis moi qui en suis sortie.
{ <i>děspũjũkĩnsoyēsĩđa?</i>	(Depuis que j'en suis sortie.)
{ <i>nũ nũ é ũn ětz ětš qũłés ?</i>	Non, non, et où avez-vous les autres?
{ <i>nũnũ ẽũnđzđzqũłés</i>	(Vos parents)?
{ <i>ét mēstré ké ẽm,</i>	Le maître nous l'avons (est),
{ <i>ẽmmēstrékẽm</i>	
{ <i>pēr asĩwés ẽn hõra.</i>	Par là-bas en haut.
{ <i>pērasĩwězẽnhõra.</i>	
{ <i>é farānsés kĩn ba ?</i>	Et François, comment va ?
{ <i>éfarānséskĩmba ?</i>	
{ <i>ó bět bět ké sarētirađba tũt sé.</i>	O bien, bien, il rentrait tout soir.
{ <i>óběbbět kēsarētirađbatũts.</i>	(Tous les soirs).
{ <i>kān ġyẽra asĩũ ħaũt.</i>	Quand il était là-bas en haut.
{ <i>kānğyẽrasiũħaũt.</i>	
{ <i>é kãn a dé sěrĩsė a hě ?</i>	Et combien a-t-il de service à faire ?
{ <i>ékānāđsěrĩsėhě ?</i>	
{ <i>nũ n a ké kwatė mēs</i>	Il n'en a que quatre mois
{ <i>nũnākekwaťmēs</i>	
{ <i>ẽnkõra dé bětš.</i>	encore de faits.
{ <i>ẽnkõrađėbětš.</i>	

{ <i>ké séré syèr pèr asi</i>	Il serait fier par ici
{ <i>késéréfyèrpérasî</i>	
{ <i>èn gar^zân éras ôlas.</i>	en gardant les brebis.
{ <i>èn gar^zânérázôlas.</i>	
{ <i>è nūs ké ènzé payrarēm dé ðyèstégé.</i>	Et nous, nous nous passerions d'y
{ <i>ènūskēnzépayrarēm déyèstégé.</i>	être.
{ <i>kīn hèreṭ, kīn ayré ké hè !</i>	Quel froid, quel vent il fait !
{ <i>kīnbèrèkbīnāyrekébè !</i>	
{ <i>a dîū syat twēnā¹.</i>	A Dieu soyez Antonia.
{ <i>a^zieathwēnā.</i>	
{ <i>a dyāūta bīsta dūnkas.</i>	A une autre vue adoncques.
{ <i>ayāūta^zīsta^zūnkas.</i>	

Explication de quelques mots : *éū* « y », *nāū* « nouveaux », *kīn* « comment », ici, c'est une contraction de *ki nē* « que j'en » ; *kīn* signifie encore : *quel* comme on le verra plus loin ; *asiwés* = là-bas, les jeunes disent : *asiū*.

DIVERS

{ <i>è kīn ba akérò ?</i>	Et comment va cela ?
{ <i>èkīmbakérò ?</i>	
{ <i>è palā béroṽ è būs ?</i>	Et bien joliment, et vous ?
{ <i>èpalā^zéroyèbūs ?</i>	
{ <i>è ké t paséyas béroṽ akiū ?</i>	Et tu te promènes gentiment là.
{ <i>èképhaséya^zéroyakiū ?</i>	
{ <i>è sīnsé ké paséyāmē tabē.</i>	Et sans que me promener aussi.
{ <i>èsīnséképaséyāmētabē.</i>	(Et je fais autre chose que me promener.)
{ <i>būlét hē akérò ?</i>	Voulez-vous faire cela ?
{ <i>būlét hē akérò ?</i>	
{ <i>ké m a bīy ðya.</i>	Je me le veux, oui.
{ <i>kēmābīyya.</i>	(Je veux le faire assurément.)
{ <i>ké hē dēū lōkū.</i>	Il fait du fou.
{ <i>kéhē^zéūlōkū.</i>	(Il fait le fou.)
{ <i>ké m ayét èūt parlat....</i>	Vous m'aviez eu parlé...
{ <i>kēmāyē^zèūpharlat....</i>	
{ <i>o ho ké m sūbē^z ðya.</i>	Oui, oui, je m'en souviens, oui.
{ <i>ohokēnsūbē^zya.</i>	

¹ Même dans la prononciation lente, *a^zīūsyat* (soyez à Dieu), se dit *a^zieat*.

{ <i>tīrnā ḡya ḡaras dé bīnā ḡra.</i>	Revenir, tu feras de bonne heure.
{ <i>tīrnāyāḡaras déḡīnḡra?</i>	(N'est-ce pas que tu reviendras de bonne heure ?)
{ <i>s ām pēnsé ḡ.</i>	Je me le pense, oui.
{ <i>sāmpēnséyḡ.</i>	(Je le crois.)
{ <i>lésa ḡras hiḡstras baḡaḡas.</i>	Laisser les fenêtres fermées.
{ <i>lésaḡrahshyḡstrazḡbaḡaḡas.</i>	
{ <i>sīkē ḡras pōrtas ūḡviri.</i>	Rien que les portes ouvrir.
{ <i>sīkēraspōrtazḡviri.</i>	(N'ouvrir que les portes.)
{ <i>sé s ēn bō sérvi ké s a ḡara.</i>	S'il s'en veut servir il se le fera.
{ <i>sésēmbosérvi kēsahḡara.</i>	
{ <i>ké p ēm éy aūtān dé gōy</i>	Je vous ai autant d'amitié
{ <i>képēmēy aūtāndégōy</i>	
{ <i>kēmā p é m ēn ét.</i>	comme vous m'en avez.
{ <i>kēmāpēmēnēt.</i>	
{ <i>ūn dés ānāt?</i>	Où es-tu allé ?
{ <i>ūndézānāt?</i>	
{ <i>ké éy ānāt hē ū tūr dé kā.</i>	Je suis allé faire un tour de chien.
{ <i>kéyānāthē ūtūrḡkākā.</i>	(Une petite promenade.)

DEVINETTES

D'après ma mère.

Comme on le verra, ma mère n'a qu'une notion très vague du mot. Elle le partage quelquefois en deux parties : *ēnūḡarri kūtēt* ou bien on réunit deux ou trois ; *ēnūkūmbēn*. Pour elle, le *ké* fait toujours partie du verbe qui le suit. J'ai mis entre crochets la division logique.

{ <i>ḡa kaḡzīlḡta¹</i>		Une petite chose
{ <i>ḡakaḡzīlḡta</i>		
{ <i>tūta platḡta,</i>		toute plate,
{ <i>tūtaplatḡta,</i>		
{ <i>kéḡits ēnūplānērēt</i>	[<i>ké dits ēn ū plānērēt</i>]	dit sur une petite plaine:
{ <i>kéḡzīlḡzīnūplānērēt</i>		
{ <i>kēḡasa ayré</i>	[<i>ké ḡasa ayré</i>]	Qu'il fasse vent
{ <i>kēḡasāyré</i>		

¹ *kaḡzīlḡta* « petite chose » signifie aussi devinette. On dit : *dīḡmḡkḡzīlḡtas* « dis-moi de petites choses », pour : « apprends-moi des devinettes. »

{ <i>ù kéḡasa sù,</i>	[<i>ù ké ḡasa sù</i>]	ou qu'il fasse soleil,
{ <i>ùkéḡasasù,</i>		
{ <i>tùstēm ḡùḡiḡa késoy ḡyù</i>	[<i>tùstēm ḡùḡiḡa ké soy ḡyù</i>]	toujours mouillée je suis
{ <i>tùstēmḡùḡiḡa késoyyù</i>		moi.
{ <i>ùā kaurilēta sīnsépēù nēos, sīnsé pēù nē os</i>		Une petite chose sans
{ <i>ùākaurilēta sīnsépēùnēos,</i>		poil ni os,
{ <i>kēnhēpū^da déḡros.</i>	<i>ké n hē pū^da dé ḡròs</i>	en fait rompre de gros.
{ <i>kēnhēpū^da^dḡros.</i>		
<i>éralēnka.</i>		La langue.

*
**

{ <i>kwatē dāmīzēlētās ēnūkūmbēnēn ù kūmbēn</i>		Quatre petites demoi-
{ <i>kwatē^dāmīzēlētās ēnūkūmbēn</i>		selles dans un couvent
{ <i>nūbēn nēplwēya nēbēn.</i>	<i>nū bēn nē plwēya nē bēn</i>	ne voient ni pluie ni
{ <i>nūbēnmēplwēyānēbēn.</i>		vent.

Les quatre demoiselles, ce sont les quartiers de la noix que l'on trouve réunis après qu'on a brisé la coque.

*
**

{ <i>kwatē sérù lētās</i>	<i>kwatē sérùlētās</i>	Quatre petites sœurs
{ <i>kwatēsérùlētās</i>		
{ <i>kēḡbēn tēsta ēḡarḡa.</i>	<i>ké ḡbēn tēsta é ḡarḡa</i>	vivent tête et barbe.
{ <i>kēḡbēntēstēḡarḡa.</i>		(Sont placées l'une de-
		vant l'autre.)

*
**

{ <i>kwatē dāmīzēlētās</i>		Quatre petites demoi-
{ <i>kwatē^dāmīzēlētās</i>		selles
{ <i>nūbēn érabrūmēta.</i>	<i>nū bēn éra brūmēta</i>	ne voient pas les nuages.
{ <i>nūbēnērabrūmēta.</i>		

*
**

{ <i>ékhaēūḡēt dé^diū lūpay</i>	<i>ét kaeūḡēt dé dīū lū pay</i>	Le petit caisson de Dieu
{ <i>ékhaēūḡēddē^diūlūpay</i>		le père
{ <i>késūḡrēe sīnsé klāū.</i>	<i>ké s iḡrēe sīnsé klāū</i>	s'ouvre sans clef.
{ <i>késūḡrēsīnséklāū.</i>		
<i>ét kalū.</i>		La noix.

Car il suffit de la pointe d'un couteau pour partager la noix en deux parties.

*
**

{ <i>blān, blān kūmākhūlat,</i>	[<i>blānk, blānk kūmā ēt kūlat</i>	Blanc, blanc comme le
{ <i>blānblānk kūmākhūlat,</i>		caillé,
{ <i>nē nē kūmāpbékāt.</i>	[<i>nē nē kūmā ēt pékat</i>]	noir, noir comme le
{ <i>nēnēkūmāpbékāt.</i>		péché.
<i>ēra piḡa.</i>		La pie.

*
**

{ <i>ērapēt péddēbōra,</i>	[<i>ēra pēt pēt débōra</i>]	La peau en dehors,
{ <i>ērapēphéddēbōra,</i>		
{ <i>ērapēla péddē^dēns.</i>	[<i>ēra pēla pēt dē^dēns</i>]	l'habit en dedans.
{ <i>ērapēlapéddē^dēns.</i>		

La peau, c'est le suif ou la résine ; l'habit, c'est la mèche qui peut être en coton ou en fil d'étoupe.

*
**

{ <i>ēpbēū péddēbat ērakraḡsta.</i>	[<i>et pēū pēt dēbat ēra kraḡsta</i>]	Le poil par dessous la
{ <i>ēpbēūpéddēbat ērakraḡsta.</i>		croûte.

La croûte, c'est-à-dire le suif, la bougie ou la résine recouvre le poil, c'est-à-dire la mèche.

*
**

{ <i>dus kats ē du^dvēts</i>	[..... <i>dus vēts</i>]	Deux têtes et deux becs
{ <i>duskadzē^du^dvēts</i>		
{ <i>nwān nē tripas nē^dbū^dvēts.</i>	[<i>nū ān nē tripas nē bū^dvēts</i>]	sans entrailles.
{ <i>nū ān nē tripas nē^dbū^dvēts.</i>		

tripas et *bū^dvēts* sont synonymes. Cependant on dit plutôt *bū^dvēts* pour les animaux.

*
**

{ <i>sēt sakats katūr^dē būrats</i>		Sept coups, quatorze
{ <i>sētsakats katūr^dēhūr^drats.</i>		trous.
<i>ēras ēstalāns.</i>		Les ciseaux.

*
**

{ <i>hāūta kāmū palē,</i>	[<i>hāūta kīma ū palē</i>]	Haute comme une meule
{ <i>hāūtakāmūpalē,</i>		de paille,
{ <i>nūn pararé ū dīnē.</i>	[<i>ūū ēmpararé ū dīnē</i>]	elle ne soutiendrait pas
{ <i>nūmpararé ū^dīnē.</i>		un denier.

{ <i>sérēna, bérēnā kēpaşa pērapēnā</i> ... <i>ké paşa pēra pēnā</i> ...	Passe par le précipice.	
{ <i>sérēnābérēnā kēpaşa pērapēna</i>		
{ <i>ēzbū^ḏēts ēnāḡaūta.</i>	<i>ēts bū^ḏēts ēnā ḡaūta</i>	les boyaux dans la gorge
{ <i>ēzbū^ḏēdzēnāḡaūta</i>		
{ <i>ē rastrupas ēnābḡaūta</i>	<i>ē ēras trupas ēnā bḡaūta</i>	et les entrailles dans le
{ <i>ērastrupazēnābḡaūta.</i>		giron.

Je ne comprends pas les deux premiers mots : *sérēnā bérēnā.*
ēraḡrūmā. Le nuage.

PRIÈRES

1° DEVANT UNE CROIX

(D'après ma mère.)

{ <i>kūrūts bēnē^ḏīta,</i>	[<i>kūrūts</i>]	Croix bénie,
{ <i>kružēvē^ḏīta,</i>		
{ <i>dān salut ēvīta.</i>	[<i>dām salut ē vīta</i>]	donne-moi salut et vie.
{ <i>dānsalu^ḏēvīta.</i>		
{ <i>satān bārābān,</i>		Satan Barabas,
{ <i>satāmbārābān,</i>		
{ <i>tiratēn dē^ḏāvān.</i>	[<i>tīra tē ēm dē dāvān</i>]	Ote-toi de devant (moi),
{ <i>tiratēndē^ḏāvān.</i>		
{ <i>sé arē ēy prīmētut</i>		si rien j'ai promis
{ <i>sarē ēyprūmētut</i>		
{ <i>āmmāū esprit,</i>	[<i>at māū esprit</i>]	au mauvais esprit,
{ <i>āmmāwēspirit,</i>		
{ <i>asi kēmēn dēstūr^ḡnē,</i>	[<i>asi kē m ēn dēstūr^ḡnē</i>]	ici j'en reviens,
{ <i>asikēmēndēstūr^ḡnē,</i>		
{ <i>asi kēmēn dē^ḏā^ḡik.</i>	[<i>asi kē m ēn dē^ḏā^ḡik¹</i>]	ici je m'en dédis.
{ <i>asikēmēndē^ḏā^ḡik.</i>		

2° LE PATER DE *prēvērī*

(D'après ma mère.)

{ <i>ḡyū lēbēy dēbū māḡī,</i>	[<i>ḡyū m lēbēy dē bū māḡī</i>]	Je me levai de bon ma-
{ <i>dyūnlēbēy dēbūmāḡī,</i>		tin.
{ <i>trūbēy ānūsta dāmēḡta</i>	[<i>...a nūsta...</i>]	Je trouvai à notre petite
{ <i>trūbēyānūsta^ḡāmēḡta</i>		Dame

¹ Les jeunes diraient : *dē^ḏā^ḡīzē.*

{ <i>ēnkāmī kēm mētū</i>	[<i>ēn kāmī ké m mētū</i>]	dans le chemin. Elle
{ <i>ēnkāmī kēm mētū</i>		me suit
{ <i>érakrūtš dabān</i>	[<i>éra krūtš dabān</i>]	la croix devant
{ <i>érakrūtš^ḏ dabān</i>		
{ <i>také épbekat nū mēngān</i>	[<i>ta ké ét pékat nū mēngān</i>]	pour que le péché ne
{ <i>taképbekān nū mēngān</i>		me trompe
{ <i>nēn drūmīn nēn buļān</i>	[<i>nēn drūmīn nēn buļān</i>]	ni en dormant, ni en
{ <i>nēndrūmīn nēn buļān</i>		veillant,
{ <i>arōra dé ra nūsta mūr</i>	[<i>à ra ora dé éra nūsta mūr</i>]	à l'heure de notre mort
{ <i>arōra^ḏ érānūstamūr</i>		
{ <i>kān nēū syām.</i>	[<i>kān ēū syām</i>]	lorsque nous y serons.
{ <i>kānēūsyām.</i>		

Au lieu de dire *dyām lēbēy* « moi je me levai », ma mère sépare le *m* du *ḡyām* « je moi » et le reporte sur *lēbēy* en renforçant le *l*. Cette forme est intéressante, les jeunes diraient *ḡyū kēm*.

mēngān. On dirait aujourd'hui : *mēngānē* « me trompe ». Ma mère récite cette prière d'après sa grand'mère, qui était née en 1800.

3° LE PATER (*éphatēr*)

(D'après mon oncle.)

La division par mots est de mon oncle lui-même. Pour éviter l'accumulation des consonnes au milieu des mots, il les partage en deux parties, dans *pēr dūnām* « pardonnons ». Réciproquement, il donne comme n'en formant qu'un seul : *ara* pour *a ra*; *éa kēras* pour *é a akéras*. Cependant, comme il écrit quelquefois le français, il a plus que ma mère la notion du mot.

Je donne entre crochets la division logique.

{ <i>nūsté pay kyētš ēn sēū,</i>	[<i>nūsté pay ki yētš ēn sēū</i>]	Notre père qui êtes dans
{ <i>nūstépay kyédzēnsēū,</i>		le ciel,
{ <i>bōsté nūm sīa sāntifikat,</i>		Votre nom soit sancti-
{ <i>bōstēnūm sīasāntifikat,</i>		fié,
{ <i>bōsté arēyqūmē</i>		Votre royaume
{ <i>bōstārēyqūmē</i>		
{ <i>nūs abēnka,</i>		nous advienne,
{ <i>nūzabēnka,</i>		
{ <i>bōsta būlētāt sīa hēta</i>		Votre volonté soit faite
{ <i>bōstābūlētāt sīabēta</i>		

(<i>ènā tēra kùmā èn sèù.</i>		dans la terre comme
(<i>ènātēra kùmānsèù.</i>		dans le ciel.
(<i>dannūs aù dia dèwè</i>	[<i>dat nūs aù diu dé wè</i>]	Donnez-nous au jour
(<i>dannūzāù^dia^dèwè</i>		d'aujourd'hui
(<i>nūsté pā dé ka^da dia,</i>		notre pain de chaque
(<i>nūstépā déka^da^dia,</i>		jour.
(<i>pér dūnāt nūstas ùfēnsas</i>	[<i>pér^dūuāt nūstas ùfēnsas</i>]	Pardonnez nos offenses,
(<i>pér^dūnāt nūstazùfēnsas</i>		
(<i>kùmā nūs aùtis</i>		comme nous autres
(<i>kùmānūzāùtis</i>		
(<i>las pér dūnām</i>	[<i>l as pér^dūnām</i>]	les pardonnons
(<i>las pér^dūnām</i>		
(<i>akèts èa kèras</i>	[<i>a akèts è a akèras</i>]	à ceux-là et à celles-là
(<i>akèdzèakèras</i>		
(<i>kīn^dzān ùfēnsat¹.</i>	[<i>ki ènzè àn</i>]	qui nous ont offensé.
(<i>kīnzānùfēnsat.</i>		
(<i>nūn léeèts</i>	[<i>nū èns léeèts</i>]	Ne nous laissez
(<i>nūnhléeèts</i>		
(<i>pas sūkūmba</i>		pas succomber
(<i>pasukūmba</i>		
(<i>ara tēntasyū</i>	[<i>a èra tēntasyū</i>]	à la tentation,
(<i>aratēntasyū</i>		
(<i>mēs debliùrānūis</i>		mais délivrez-nous
(<i>mèz^dèbliùrānūis</i>		
(<i>dé tūt māù.</i>		de tout mal.
(<i>detūmmāù.</i>		
(<i>atqù sja.</i>		Ainsi soit-il.
(<i>atqùsja.</i>		

Nombre de formes du *pater* ci-dessus sont béarnaises. Par exemple : *aù dia* pour *at dia* « au jour »; *léeèt pas* pour *léeèt* seulement. A part les contes, quelques devinettes et quelques proverbes, tous les morceaux de littérature orale se disent en béarnais plus ou moins authentique. Nos paysans éliminent à dessein dans le patois indigène l'article *èt*, *èra* et emploient volontiers *lù*, *la*. Comme on l'a vu, le *ké* qui précède toujours les verbes conjugués est supprimé, tout ceci pour imiter le béarnais littéraire.

¹ *ùfēnsat* devrait s'accorder et être ainsi d'un *s* : *ùfēnsats*.

4° L'AVE MARIA (*abēmmārija*)

(D'après mon oncle.)

La division par mots est encore de lui.

{ <i>gyū kēt salu^dē mārija</i> ,	[<i>dyū k ép...</i>]	Moi, je vous salue Marie,
{ <i>gyūkētsalu^dēmārija</i> ,		
{ <i>plēa dé (arasya</i> ,		pleine de grâce (de grâ-
{ <i>plēa^dēgarasya</i> ,		ces),
{ <i>lū sēyū kē dé dap būs</i> ,		le Seigneur est avec
{ <i>lūsēyū kē^dēabbūs</i> ,		vous,
{ <i>būjēts bēnē^dīta</i>	[<i>būs gyēts bēnē^dīta</i>]	vous, vous êtes bénie
{ <i>būjē^dēbēnē^dīta</i>		
{ <i>pēt dēsus tūtas ēras bēnnās</i> ,		par dessus toutes les
{ <i>pēddēsustūtažerashēnnās</i>		femmes.
{ <i>bēnē^dīt kē^dē é furūt</i>	[<i>bēnē^dīt kē dé ét furūt</i>]	Béni est le fruit
{ <i>bēnē^dīkbē^dé éfurūt</i>		
{ <i>dé bōsté bēntré jēzūs</i> .	[<i>dé ét¹ bōsté bēntré jēzūs</i>]	de votre ventre : Jésus.
{ <i>dēbōstēbēntréjēzūs</i> .	[<i>dēbēbōsté...</i>]	
{ <i>sēnta mārija māy' dé dīū</i> ,		Sainte Marie, mère de
{ <i>sēntāmārijamāy^dē^dīū</i> ,		Dieu,
{ <i>perēgat dīū pēr nūs</i> ,		priez pour nous,
{ <i>perēgaddīūpērnūs</i> ,		
{ <i>paraū^hēs pēka^dūs</i> ,		pauvres pécheurs,
{ <i>paraū^hēspēka^dūs</i> ,		
{ <i>ara ēarōra</i>	[<i>ara é a ra ōra</i>]	maintenant et à l'heure
{ <i>arēarōra</i>		
{ <i>dé nūsta mūr²</i> .		de notre mort.
{ <i>dēnūstāmūr</i> .		

5° LES GRACES (*ēras garasyas*)

(D'après mon oncle.)

La division par mots est de moi.

{ <i>a ra pērēmēsū dé dīū</i>	A la permission de Dieu
{ <i>arapērēmēsū^dē^dīū</i>	

¹ *de bōsté* pour *de ét bōsté*, forme qui, par imitation du français, supprime l'article précédant toujours ici l'adjectif possessif. || ² Il faudrait ici encore l'article, et dire : *dēra nūsta*.

{ è dè ra kûmpâyîa ;	Et de la compagnie ;
{ è ^è ërakûmpâyîa ;	
{ digâm ¹ sênkelès patèrs,	disons chacun de nous, <i>paters</i> ,
{ digânsênkelèspatèrs,	
{ è sênkelès abèmmârias,	et chacun de nous, <i>ave maria</i>
{ èsênkèzabèmmârias,	
{ tà ras ânâs dè èt èspurûbatòri,	pour les âmes du purgatoire,
{ tarazânâs dèzèspurûbatòri,	
{ ta ké lû bûn diû l as arèpòzè.	afin que le bon Dieu les repose.
{ takelûbûndiû lazarèpòzè.	
{ ka ^è a duas abèmmârias	Chaque deux <i>ave maria</i> ...
{ ka ^è a ^è uas abèmmârias	
{ à ra èntènsyû dè nûsta dâmâ,	à l'intention de Notre-Dame,
{ arântènsyû dènûsta ^è âmâ,	
{ kû palazÿâ dè asistânzè	qu'il lui plaise de nous assister
{ kûpalazÿa ^è asistânzè	
{ ara è partikûlyèramèns	maintenant et particulièrement
{ arèpartikûlyèramèns	
{ à ra ôra dè nûsta mûr.	à l'heure de notre mort.
{ arôra ^è ênûstâmûr.	
{ sênkelès quèlès pèras ânâs	Impossible de trad. litt. Voici le sens :
{ sênklèzquèlès pèrazânâs	Que chacun de nous dise autant
	d' <i>ave maria</i> pour les âmes...
{ dèts nûstès paye è mâye	de nos pères et mères,
{ dèhnûstèspayjèmaye	
{ faraye sôs parèns âmîts è ènèmités	Frères et sœurs, parents, amis et
{ faraysbôs parènzâmîts ènèmités	ennemis.
{ è pèr tûts akèts ki gyèm tûts	Et pour tous cela dont nous sommes
{ èpèrtû ^è akèts kiyèntûts	tenus
{ dè pèrèga nè diû,	d'en prier Dieu.
{ dèpèrègânè ^è diû,	
{ sé sùferèèèn èn èspurûbatòri.	S'ils souffrent dans le purgatoire.
{ sèsùferèèèn ènèspurûbatòri.	
{ pèra mûr dè pasyû	Par la mort de Passion
{ pèramûr ^è pasyû	
{ dè nûstè sèyè.	de Notre Seigneur.
{ dènûstèsèyè.	

¹ Arrèns dit *diÿâm* plutôt que *digâm*.

{ <i>pér pēnēlēsya dēs nāstēs pékats.</i>	Par pénitence de nos péchés.
{ <i>pérpēnēlēsya dēhnāstēs pékats.</i>	
{ <i>ké diū kēnzé dū bānā mār.</i>	Que Dieu nous donne bonne mort.
{ <i>kēzū kēnzé dū bānā mār.</i>	
{ <i>ké diū kēnzé garzé</i>	Que Dieu nous garde,
{ <i>kēzū kēnzé garzé</i>	
{ <i>dé éras bér gāyās dé ésté mūndé</i>	des abominations de ce monde,
{ <i>déraz bér gāyās dēstēmūndé</i>	
{ <i>é dé éra dāmnāsyū dé ét qūté.</i>	et de la damnation de l'autre.
{ <i>é éraz dāmnāsyū déz qūté.</i>	
{ <i>sēnkéls sarbēs a nūsta dāmā,</i>	Que chacun de nous dise un <i>salve</i>
{ <i>sēnkélsar bēs ānūsta dāmā.</i>	à Notre-Dame.
{ <i>kēnzé garzé ét kabqū,</i>	Qu'elle nous garde les bestiaux,
{ <i>kēnzé garzé kabqū,</i>	
{ <i>dé māū é dé déz garasya,</i>	de mal et disgrâce,
{ <i>dēmāwé déz garasya,</i>	
{ <i>é nās dé mūri én éstāt</i>	et nous de mourir en état
{ <i>ēmūz émūr īn éstāt</i>	
{ <i>dé pékat mūrtqū.</i>	de péché mortel.
{ <i>dépékāmmūrtqū.</i>	
{ <i>pér tūts éts fiélas téréspasats.</i>	Pour tous les fidèles trépassés.
{ <i>pértūdzēfiélas téréspasats.</i>	
{ <i>dé purāfūndis....</i>	De profundis...
{ <i>dé purāfūndis....</i>	

Aujourd'hui *pēmēsýū* se dirait : *pérmēsýū*.
éspurābātōri n'est pas le mot français purgatoire, il signifie lieu d'épreuve, du verbe *éspurāba* « éprouver ».

kabqū désigne en général toute espèce de bestiaux : vaches, moutons, etc. Etymologiquement, il ne devrait désigner que les chevaux.

On a pu remarquer que mon oncle dit toujours *kēns* « nous » ; les jeunes diraient *kēnzé*.

Les *grâces* se récitent encore telles que je viens de les transcrire. Les personnes qui n'ont pas quitté le pays et qui parlent le pur dialecte, disent cela avec des mots choisis et des intonations que ne sauraient employer les esprits cultivés.

NOTE COMPLÉMENTAIRE. — Plus exactement, *a* atone protonique devrait être noté *á* ; posttonique, *á* après une labiale, *ã* après toute autre consonne.

JEAN QUI DANSE¹

(PATOIS DE BOURNOIS — *bûnê* — CANTON DE L'ISLE-SUR-LE-DOUBS,
DÉPARTEMENT DU DOUBS.)

ê yêvê n'fwê î bâb d
bûnê k'ân î çyê djâ k
dâs. ân î çyê dinê è
kâz k'ê n'fêzê râ k d dâst.
èl ètè èt gè, k sètè tûdj
teât, tûdj fyôt, tûdj sât
dêvû lu ; èlô, sètè î çyâl,
kwê.

pê mwâ, sulê n'âpâte pê k'èl
ètè bî sêrvîjâ, mâ fwê, è pô
bî tээрîtâby.

mê è nê nû d pèrfê, è
pô lêmî djâ êvê sô pte dêfâ
ètû ; sètè dêvêvê d lè rākûn
pû sœ k vîî lû dêrdjî
kâ è sâtê, kâ è vîrê, û
bî kâ è fyôtê dêz âr d gîg
lû lô dê vî.

sôdjî vôr î pô s èl ôlê è
fêt ! è nâ mâkê pê yên î.

vvelê k lû djû dî vîrô d lè

Il y avait une fois un garçon de Bournois qu'on lui disait² Jean qui danse. On lui disait comme ça à cause qu'il ne faisait rien que de danser. Il était si gai, que c'était toujours chante, toujours siffle, toujours saute d'avec lui ; allons, c'était un diable, quoi.

Pas moins³, cela n'empêche pas qu'il était bien servissant⁴, ma foi, et puis bien charitable.

Mais il n'y a personne de parfait, et puis l'ami Jean avait son petit défaut aussi ; c'était d'avoir de la rancune pour ceux qui venaient le déranger quand il sautait, quand il virait, ou bien quand il siffait des airs de guinguette le long des voies.

Songez voir un peu s'il allait aux fêtes ! Il n'en manquait pas une.

Voilà que le jour du retour de la

¹ C'est une brave vieille femme, Julie Paillot, qui m'a appris ce conte quand j'étais tout petit berger. Elle l'appelait le conte de sa grand'mère. Je l'ai reconstruit fidèlement d'après mes souvenirs et ceux d'une de mes sœurs. || ² Qu'on lui disait = qui s'appelait. || ³ Pas moins = néanmoins. || ⁴ Servissant : celui qui aime à rendre service. || ⁵ On prononce aussi *yên*.

fēt d līl, s māgō d djā èvè eī
tā vīrī, eī tā sātā tut lè djunā,
kēl èvè rābyā d mēdjī; d
tē sōte kē nēr èprē mīnā,
kā ā kyūvī lu bēl, èl èvè ntē
lēn dā lè bdēn, kē s srē
mewētēi dēvū lè pē d sō vātr!

ā frōmē tū pētēi, eī bī
kē nu rāk lū tā dētā
ī tuteē pu mēdjī lū lō dī
temī, è pō d sā rvenī ā
fyā pē n-nē kēl ī teūzē
dē dā dīe, è pō kā n
vwēyē pē sō dwē dvā sōn āy.

kā è fu ā dzū d lè lōljōl,
è sērātē⁴ pū sōfyā n
mīnut ā mēdjā sō tuteē k
lè fyēnur ābāmē.

èl òlè mōdr lè prēmīr gūlā,
kā tū pū ī kō vwēlè n
pūr vey pūrās tut rābrīknā
k trācvōēi lè bār ā pī d lu.

— mō bō mōsyē, kēl lī
gyē, āsīt pīdī d mwē pū lēmū d
dū. dō yā swē yā bāju
mō temī, è pō yā mērtēi dā
lè teā lobwērā⁵; èl ā eī mō
kī n pō pu lēā lè emēl,
è pō ī mū d fē, kēl gyē
ā s lēyā teōr eu ī mērdjērō,
ī sā kī zī vè dmwērā
ikī.

— èlō, èlō, lè fān, k li

fête de l'Isle, ce māgō¹ de Jean avait sⁱ
tant viré, si tant sauté toute la jour-
née, qu'il avait oublié de manger; de
telle sorte qu'à une heure après minuit,
quand on clovit le bal, il avait une telle
lune dans la bedaine, qu'il se serait
mouché d'avec la peau de son ventre!

On fermait tout partout, si bien
qu'il n'eut rien que le temps d'acheter
un gâteau pour manger le long du
chemin, et puis de s'en revenir en
fuyant par une nuit qu'il y tombait
des dents de herse, et puis qu'on ne
voyait pas son doigt devant son œil.

Quand il fut au dessous² de la Lon-
geole³, il s'arrêta pour souffler une
minute en mangeant son gâteau que
le dessus embaumait.

Il allait mordre la première goulée,
quand tout pour un coup voilà une
pauvre vieille pauvresse toute brisée
qui traversa la haie au pied de lui.

— Mon bon monsieur, qu'elle lui
dit, ayez pitié de moi pour l'amour de
Dieu. Depuis hier au soir j'ai perdu
mon chemin, et puis j'ai marché dans
les champs labourés; il est si mou⁶
que je ne peux plus lever les semelles,
et puis je meurs de faim, qu'elle dit
en se laissant tomber sur un petit tas
de pierres, je sens que j'y vais rester
ici.

— Allons, allons, la femme, que lui

¹ Synonyme de farceur, diable. māgō est aussi le juron familier de femmes. || ² Au dessous = au bas. || ³ Lieu dit du territoire de Mancenans.

|| ⁴ Tous les verbes de la 1^{re} conjugaison ont une double terminaison au passé défini, on dit également bien ī mērtātī : je m'arrêterai au ī mērtātē. ||

⁵ Les illettrés disent robwērā. || ⁶ Pour la terre est si molle.

ğyè djā, è n fā pè vò lèyi olā
dīnè; vòz è fè? tēni,
mēdjī-m stè brik d tuteè. sà
n kròtòt d lè fèt, sulè vò rbèyrè
ī pò d kèr, è pò, vò
sēt, yā dè bweñ teāb è pò dè
bō ày; kā vòz èri sòfyā
n minūt, ī vò rmènrā juske
teī vò.

lè pūr fān nè dmādi pè
mè; èl s dèpādji d mēdjī n
gūlā, è pò à bī dī pte mōmā
èl s mēti è mērtēi ā s sōtīnā
d' èprè djā. kā è fun
ādeu di djēlō, lè vèy pūrās
sērātī. — vòz è prū kwè s
kō kī, mō gēēō, ā vò rmēeyā,
ī vò prū rātrā tut sāl;
iā, k vòz è sèrvijā! è fā
kī vò bèy āk pū
vò pwēñ. vòvèlè kèl tirè d sō
sèteō ī bē vyòlō tū nō è pò
ī grō sèteō d pūdr.

— tēni, mō fè, vòvèki ī vyòlō
klū sō sātā è dū li lè
rōd, è pò kām ā fuei d dāsī
kā ā lātā; kā vò lu
mènri, tu sè k lātādrā
srā fuei d dāsī, ribō mēryō.

dèvri st pudrè kī, sà āku
bī pè; ān ā teèrdjā vòt fuzi,

dit Jean, il ne faut pas vous laisser aller
comme cela; vous avez faim? tenez,
mangez-moi ce morceau de gâteau, c'est
une *kròtòt*¹ de la fête, cela vous redon-
nera un peu de cœur, et puis, vous
savez, j'ai de bonnes jambes et puis de
bons yeux; quand vous aurez soufflé
une minute, je vous remènerai jusque²
chez vous.

La pauvre femme ne demanda pas
mieux; elle se dépêcha de manger une
goulée, et puis au bout d'un petit mo-
ment elle se mit à marcher en se sou-
tenant d'après Jean. Quand ils furent
au dessus du jélo³, la vieille pauvresse
s'arrêta. — Vous êtes prou loin ce
coup-ci, mon garçon, en vous remer-
ciant, je veux prou rentrer toute seule;
Jésus⁴, que vous êtes *servisant*! il faut
que je vous donne quelque chose pour
vos peines. Voilà qu'elle tira de son
sac un beau violon tout neuf et puis
un gros sachet de poudre.

— Tenez⁵, mon fils, voici un violon
dont le son s'entend à deux lieues à la
ronde, et puis qu'on est forcé de dan-
ser quand on l'entend; quand vous le
*mènerez*⁶, tous ceux qui l'entendront
seront forcés de danser, ribon marion.

D'avec cette poudre-ci, c'est encore
bien pis; en en chargeant votre fusil,

¹ *kròtòt* = litt. petite croûte, désigne tout reste friand qu'on rapporte
de la fête. || ² Quelques vieilles personnes prononcent encore *djūske*. ||
³ Plateau qui domine à pic l'Isle-sur-le-Doubs. || ⁴ On dit aussi *jō*: *jō k tē*
bēt: Jésus, que tu es bête! puis *jōs* dans la seule expression: Jésus, Marie,
jōs, mēryā. || ⁵ Lorsque tenez a un sens impératif, *tēni* devient *tēnit*: *tnit vò*
trākil, tenez-vous tranquille. || ⁶ Mener le violon, mener le tambour, etc. =
jouer du violon, jouer du tambour.

tu suk vò tìrrì deu, vò
lu vyì byòsì kmā vò vurì,
u bì kēwā àei rwè k
bāl.

ā vwèyā tū sūlè, djā nā
rvèné pè, èl èlè rmècyā lè pūrās,
kā tū pū ī kò, lè
vwèlè ksèlāsì kmā ī l'vur è
vā lū djèlò ā fzā lè kikābòl² pè
deu lè twè.

— nō dblā, s kèl-lā bītò
èvu rāvwiknā, lè vèy, klyè djā
ān àvurā dèz ày kmā dè pòte
d grādj, llyāl āpāte kèl vè
tūt sèkòlmāèi ā djigā, pè deu
lè twè; mā fwè, tā pè pū lī,
èl nè pè bzè dèvwè lè môte
kā èl ā nā, kèl lòl lèvū èl
vūrè. tūdj ā tu k yā ī
bè vyòlò skò kī, sā n
bwèn pīr eu mè fā, sū kī
vè mā bèyī d virī skò kī!
fu dī, fu fā. sā pèdr èn mīnut,
lū vwèlè ksè mètī è mnā
sò vyòlò tū dī lō dī temū ā
sā rvèñā; è fzè dè sā d
kèbè, kān èrè dī kè lèvè lū
llyāl dā lè teāb.

èlò, mā fwè, sā bō, vwèlè
mō djā k rātrī è pō ks
kwèteī, mè è nā llyūvī pè lèy
d lè nā, lū búgr, èn fzè k
d rīr dzū zè kāl ā s pāsā

tout ce que vous tirerez dessus, vous le voulez blesser comment vous voudrez, ou bien tuer aussi raide que balle.

En voyant tout cela, Jean n'en revenait pas; il allait remercier la pauvre, quand tout pour un coup la voilà qui s'élança comme un lièvre à val le Jélo en faisant la *kikābòl*¹ par dessus les toits.

— Nom de bleu², ce qu'elle a bientôt été ressuscitée, la vicille, que dit Jean en ouvrant des yeux comme des portes de grange, diable emporte qu'elle va toute *s'èkòlmāèi*³ en *djigā*⁴ par dessus les toits; ma foi, tant pis pour elle, elle n'a pas besoin d'avoir les mouches quand il est nuit, qu'elle aille où elle voudra. Toujours est-il que j'ai un beau violon ce coup-ci, c'est une bonne pierre sur ma faux, ce que je vais m'en donner de tourner ce coup-ci! Fut dit, fut fait. Sans perdre une minute, le voilà qui se mit à mener son violon tout du long du chemin en s'en revenant; il faisait des sauts de cabri, qu'on aurait dit qu'il avait le diable dans les jambes.

Allons, ma foi, c'est bon, voilà mon Jean qui rentra et puis qui se coucha, mais il n'en ferma pas l'œil de la nuit, le bougre: il ne faisait que de rire dessous son bonnet en se pen-

¹ *kikābòl* = culbutes nombreuses et rapides. || ² Juron très employé à Bournois par les jeunes gens qui n'osent pas encore prononcer de gros jurons. || ³ *s'èkòlmāèi* = se meurtrir et se déchirer les chairs d'un même coup. || ⁴ En bondissant comme le bétail qui fuit à travers champs sous la piqure des mouches.

sū kèl òlè fàrdèwū sō wòlò.

*à fawè, tūt è lè pikòt di
djú, lū wvèlè ksān òlì eu lè teèrír
è pò ks mèti è mná di wòlò
d tut sé fòe.*

*tū pū ī kò, wvèlè lè djā
ks mètèn è débūrā dè mājō
ā sātā è pò è dāsī ā mwètā
d lè wí.*

*lè fān k trájī èwī
fyè dèwū yá swèyō pyē d lèsé,
sè k drēmī ākū sātèn
dī lè sā pār lū tā ds
wèti, è yān èwé pu dlè mwètī
dèwū yet kál d nà è pò è
pī dètéā.*

*lèz ām kè rēdjī lè
bèt sātī dèwū yè fūrte.*

*āfī lè djūn, lè wéy, lè
lón, lè bātū s mètèn è sātā
trētū ā s bōlā d rír.*

*kā è fū bī ā trē, wvèlè
k glòdō, k wèné kúná
pésè dèwū lè bōrdjeri. ā bī, s
kó kī, sfu bī īn ātr eibréli.
ās k n wvèlè pè mè būgr
d kèb è pò d bèrbī ks
mètèn è djīgā èlātū dī bākō,
è pò glòdō k kúné d tūt
sé fòe ā mwètā ! ā mēz èfū,
sūk ā ryè, sūk ā ryè ! s dju lè,
dākā sétè ī djuòvrál,
ān fèzī kèd dāsí.*

sant ce qu'il allait faire d'avec son violon.

Ma foi, tout à la petite pointe du jour, le voilà qui s'en alla sur la Charière¹ et qui se mit à mener du violon de toutes ses forces.

Tout pour un coup, voilà les gens qui se mirent à débourrer des maisons en sautant et puis à danser au milieu de la voie.

Les femmes qui trayaient avaient fui d'avec leurs seaux pleins de lait, ceux qui dormaient encore sautèrent du lit sans prendre le temps de se vêtir, il y en avait plus de la moitié d'avec leur bonnet de nuit et puis à pieds déchaus.

Les hommes qui arrangeaient les bêtes sautaient d'avec leurs fourches.

Enfin les jeunes, les vieux, les borgnes, les boiteux se mirent à sauter tous en se boulant de rire.

Quand ils furent bien en train, voilà que Claudot², qui venait de corner³, passa d'avec la bergerie. Ah bien, ce coup-ci, ce fut bien une autre chibrelle⁴. Est-ce que ne voilà pas mes bougres de chèvres et puis de brebis qui se mirent à gambader alentour du bouc, et puis Claudot qui cornait de toutes ses forces au milieu ! Ah mes enfants, ce qu'on rit, ce qu'on rit ! Ce jour-là, depuis quand (bien que) c'était un jour ouvrable, on ne fit que de danser.

¹ Place située au milieu de Bournois et où le monde se réunit habituellement le dimanche. ² Berger du village il y a une vingtaine d'années. ³ Qui venait de faire le tour du village en cornant pour rassembler la bergerie et la conduire au pâturage. ⁴ Danse du pays.

mē tū lè dūmwēn, lēmī djā
gīgē juskè skè nēvè
pu nrīnrōf dzū lè sūlī.

tū lè djā ēī bīyāj,
ormī k mōsyèr kurī.

teèk kò ks pūr djā
olè s kōmsā, sūlè nā fīntèè
pu; sōdji vōr ī pò s mōsyèr
kurī yā g̃yè, yā g̃yè!

è pò, snètè ākū rā k
dī mī dētr dīspūtā, sāk sè
pēnītās ètè tūdj d n pè
mnā dī vyōlō dū trā
dūmwēn d sēt!

sètè bō pū ī kò, mē sūlè
n pyè pè durī dīnè, è lè
fī dè fī djā bīji pāsās. ā!
sā dīnè, kēs g̃yè, vōn
vyè pè kā dās, mōsyèr
kurī? è bī! ètāt yū d sè
djū, vò vōrī vōr k vò dāsri
kmā lèz ātr, bō grè mā grè.

sūlè n fu pè lō.

lū mēgdji d lè fè d fōlō,
èprè èvèè fā vīrī lè fètèyu
tā djū d tā, djā rmōtè
swèyōt ā fyōtā, kā tū pū
ī kò è vèyī mōsyèr kurī k sèyè
n myāl kè lèvè dèdjè tīrī deu
dū trā fèvè sā lè pikā.

ā nō d blā! kēs g̃yè djā
tū dī kò ā s frūtā lè mē,
ī krè bī k skò kī mōsyèr
kurī vè dāsī dèvū dè bèl fèy.
vèyā vōr.

Mais tous les dimanches, l'ami Jean guinguit¹ jusqu'à ce qu'il n'y avait plus urīyrōf² dessous les souliers.

Tous les gens étaient bien aise, hormis que monsieur curé.

Chaque coup que ce pauvre Jean allait se confesser, cela n'en finissait plus; songez-voir un peu si monsieur curé lui en disait, lui en disait!

Et puis, ce n'était encore rien que du miel d'être disputé, c'est que sa pénitence était toujours de ne pas mener du violon deux ou trois dimanches de suite!

C'était bon pour un coup, mais cela ne pouvait pas durer comme ça. A la fin des fins Jean perdit patience. Ah! c'est comme ça, qu'il se dit, vous ne voulez pas qu'on danse, monsieur curé? Eh bien! attendez un de ces jours, vous verrez voir que vous danserez comme les autres, bon gré mal gré.

Cela ne fut pas long.

Le mercredi de la fête de Fallon, après avoir fait virer les festoyeurs trois jours de temps, Jean remontait Soyote³ en sifflant, quand tout pour un coup il vit monsieur curé qui suivait une (un) merle qu'il avait déjà tiré dessus deux ou trois fois sans la piquer (atteindre).

Ah nom de bleu! que se dit Jean tout d'un coup en se frottant les mains, je crois bien que ce coup-ci monsieur curé va danser d'avec de belles filles. Voyons voir.

¹ Jouer de la guingue ou d'un instrument qui en imite le son. || ² Rien. On dit aussi nrīf nē rōf. || ³ Lien dit entre Fallon et Bournois.

— mōsyèr kuri, kḥyè djā,
blyim vòt fuzī, vòz è eur
kin lè vò pè mākā, mwè.

— mōsyèr kuri, k tēñ è èvè
lājè, è pò k sècè k djā
ktwè tū sūk è vyè, bèyi sō
fuzī. djā lū tèrdji dèvu lè pūdr
k lè pūrās yèvè bèyi.

è fā dir klè myāl ètè vnu
s pōzā just eu ī byōsnī
kèlè tu pyè d rōs è pò
dèpen tui è lātu. sā bō, vèvèlè
k djā mīg, è pò tu dī kò,
pā, lājè dègrīçòlè è lè vālā d
lārb.

— vit, vit, mōsyèr kuri,
kḥyè djā, èl là sèlmā byōsi
fut vit lè rēmèsā.

mōsyèr kuri ātrī kmā è pyī
ā mwètā dī bwèèd; mē ā
mōmā kèl èlè mètr lè mē deu
lè myāl, vèvèlè k djā smèti è
mnā-sō vyòlō d tūt sè fōe.
ā! jōs, mèryā, mēz èfā, è nā
pè pōsiby d sīmādjinā sūk s
pēsī!

vèvèlè kån ātādā lū vyòlō,
mōsyèr kuri s rlèvi tū dī kò
è pò kè smèti è dāsī d tūt
sè fōe ā mwètā dè rōs è pò
dèz èpen. ā! mō dū, mō dū,
mèz pūr èfā, s vòz èvī
ātādu s pūr mōsyèr kuri,
kè brèyō è bèyè! è mājur
kè sātè sèz èbī s dèfrèeurī, è
pò è sègrèfnè tā k
lū sā lī pèteieè tū pèteu.

— Monsieur curé, que dit Jean.
donnez-moi votre fusil, vous êtes sûr
que je ne *la* veux pas manquer, moi,

Monsieur curé, qui tenait à avoir
l'oiseau, et puis qui savait que Jean
tuait tout ce qu'il voulait, bailla son
fusil. Jean le chargea d'avec la poudre
que la pauvrese lui avait baillé.

Il faut dire que *la* merle était venue
se poser juste sur un poirier sauvage
qui était tout plein de ronces et puis
d'épines tout alentour. C'est bon, voilà
que Jean vise, et puis tout d'un coup,
pan, l'oiseau dégringola à la vallée de
l'arbre.

— Vite, vite, monsieur curé, que
dit Jean, elle est seulement blessée,
fuyez vite la ramasser.

Monsieur curé entra comme il put
au milieu du buisson; mais au mo-
ment qu'il allait mettre la main dessus
la merle, voilà que Jean se mit à me-
ner son violon de toutes ses forces.
Ah! Jésus, Maria, mes enfants, il n'est
pas possible de s'imaginer ce qui se
passa!

Voilà qu'en entendant le violon,
monsieur curé se releva tout d'un coup
et puis qu'il se mit à danser de toutes
ses forces au mitan des ronces et puis
des épines. Ah! mon Dieu, mon Dieu,
mes pauvres enfants, si vous aviez
entendu ce pauvre monsieur curé,
quels braillements il baillait! A mesure
qu'il sautait, ses habits se *défrenchu-*
*raient*¹, et puis il *s'égraffinait* tant que
le sang lui *partissait* tout partout.

¹ s *dèfrèeurī* : se mettre en lambeaux.

— *arrêlé, arrêlé, djā, arrêlé!*
k kyè s pūr mōsyer kuri.

mē djā nērâté pé dī tū,
bī ā kōtrā, è viré, ā sātā
è pō ā s bōlā d rir èlātū
dī byòsnī, è pō mōsyer kuri étè
fūcī d virī étū.

āfī, è lè fī dé fī, djā sērātī.
sōdji vōr ī pō s spūr
mōsyer kuri étè gōnā! ô èn
pyī pé rātrā d djū ā vlédj.

mā fwèè, sá bō. mē vuvèlè k lū
lādmē lū mētī, tut è lè pīkōt
dī dju, lè djādārm vīnēn pār
lēmī djā pū lū nuū ā prījō;
è lētētēn dèrī lè kú d
yé tevā è pō lū vyólō étū.

ā! mā fwèè, skò kī, djā èrè
bī vuy rīnū lè kú āi tēè ā
yé k lè kú dé tevā, mē
sā kmā dī : è nā pu
tā d kyò lū ku kām è tēi
lè... ā fwèè è! lū vuvèlè k
fu āfrōmā è pō djudji dā ī vir-
tè mē. ā! èl u bē s dēmnā,
lū pūr gyāl, lè djudj n vyēn
ātādr nsō nkyète, è
lū kōdānēn è ètr pādu kmā
ī pō.

sōdji vō ī pō s lè djā
fyēn pū lū vōr pādr!

kā lēmē è èmā,
tūt lèz èfār ètī dēdjè èprātī;

— Arrêtez, arrêtez, Jean, arrêtez!
 que disait ce pauvre monsieur curé.

Mais Jean n'arrêtait pas du tout, bien au contraire, il virait en sautant et puis en se boulant de rire alentour du biosnie¹, et puis monsieur curé était forcé de virer étout.

Enfin, à la fin des fins, Jean s'arrêta. Songez voir un peu si ce pauvre monsieur curé était gōné²! Oh il ne put pas rentrer de jour au village.

Ma foi, c'est bon. Mais voilà que le lendemain le marin, tout à la piquette du jour, les gendarmes vinrent prendre l'ami Jean pour le mener en prison; ils l'attachèrent derrière la queue de leurs chevaux et puis le violon étout.

Ah! ma foi, ce coup-ci, Jean aurait bien voulu retenir la queue du chat au lieu que la queue des chevaux, mais c'est comme on dit : il n'est plus temps de clore le c.. quand on a ch.. au lit... Ah ma foi hein³! le voilà qui fut enfermé et puis jugé dans un *vire-ta-main*⁴. Ah! il eut beau se démener, le pauvre diable, les juges ne voulurent entendre ni son ni cloche, ils le condamnèrent à être pendu comme un porc.

Songez voir un peu si les gens fuyèrent pour le voir pendre!

Quand on l'amena à Chamar⁵, toutes les affaires étaient déjà appré-

¹ Poirier sauvage. || ² Mal arrangé, déchiré. Particulièrement couvert de boue. || ³ Exclamation fréquemment employée dans la conversation avec un sens affirmatif. || ⁴ Dans le temps qu'il faut pour tourner la main, *illico*. || ⁵ Autrefois sombre promenade de Besançon, embellie aujourd'hui, où se font les exécutions capitales.

*ā vœvā sūlē, s pūr djā
dveñi āei hyā klē mō, s
pūtea è n pēdjī pē lē lét.*

*è fā dir kka kēkū
ā kōlānā è mō, dvā k d
mērī ān ī bēy tū sūk è vō :
dē teḍrpeñī d bōbō, dē pyè d
frikō. di bō vī, āfī tū sūk è
vō.*

*djā n s fūtē pē mā d tū sūlē,
èl èrē bī mī emā nēsītā
d gōd dēri sō fānō; sūlē
fū kka ā lī dmādē sūk
è vyē, è dmādē tū bwēmā
sō vyōlō pū lū mnā ākū
n fwe dvā k d mērī.*

*ān ātādā sūlē, vœvèlè k lū kurt
d būnè, kètè vnu ètū, s
mētī è fur dvā lē djudj puk ān
lī bēy pē, mē è nē rā
èvu è fār, ā lī bēvè tū d mēm.*

*— è byē, k ḡyè mōsyer kurī,
pūvisk vū vūlè l lèsè mnē
sō vyōlō, ātāeè mwè ā un ārm
dvā kil kōmās, vū vèrè
vœvèr kil vā ārēvī dē māler.*

*sā bō, ā lwēyī mōsyer kurt
èvū dē kōdj d teḍ k dē bū
n lēz èrī pē kāsā.*

*tū pū ī kō, vœvèlè djā ks
mētī è mnā sō vyōlō d tūt
sē foè.*

*ā! mē pūr èfā, s vōz
èvī vu kē rēmēdj!*

*lē djā kētī āpilā lū
deu lātr s mētōn è sātā
kmā s lū ḡyāl lēz èvè tnu.*

*dā lū kmāsmā, è ryī
kmā dē būsu ā sātā pē
deu lū lātr, mē ā bū dī*

tées; en voyant cela, ce pauvre Jean devint aussi blanc que la mort, ce pourtant il ne perdit pas la tête.

Il faut dire que quand quelqu'un est condamné à mort, devant que de mourir on lui baille tout ce qu'il veut : des paniers de bonbons, des plats de fricot, du bon vin, enfin tout ce qu'il veut.

Jean ne se f... pas mal de tout ça, il aurait bien mieux aimé une assiettée de gaudes derrière son fourneau; cela fait que quand on lui demanda ce qu'il voulait, il demanda tout bonnement son violon pour le mener encore une fois devant que de mourir.

En entendant cela, voilà que le curé de Bournois, qui était venu étout, se mit à fuir devant les juges pour qu'on ne lui baille pas, mais il n'y eut rien à faire, on lui bailla tout de même.

— Eh bien, que dit monsieur curé, puisque vous voulez le laisser mener son violon, attachez-moi à un(e) orme devant qu'il commence, vous verrez voir qu'il va arriver des malheurs.

C'est bon, on lia monsieur curé avec des cordes de char que des bœufs ne les auraient pas cassées.

Tout pour un coup, voilà Jean qui se mit à mener son violon de toutes ses forces.

Ah! mes pauvres enfants, si vous aviez vu quel ramage!

Les gens qui étaient empilés l'un dessus l'autre se mirent à sauter comme si le diable les avait tenus.

Dans le commencement, ils riaient comme des bossus en se sautant par dessus l'un l'autre, mais au bout d'un

mòmā, è yān èvè d lè mwèlî
 k bōlî pé dzā lèz ātr,
 è pò k bèyî bî lè brèyō
 dî sâ g̃yāl. è g̃yî
 prū : arrête, arrête, djā, vū
 srè pardônè !

mè djā nèkūtè rā dî tū,
 bî dî kōtrār, è g̃gè ākū
 pu fō.

mōsyèr kurî, kân fèzè pé
 ètāsyō, diè kâ èl ètè bî lwèyî,
 fèzè dèz èfō èpivātāby pū
 dāsî ètū.

tū pū ī kò, è fòe d s
 dèmnā, āsk n lū vwèlè pé
 k dèrèsnè lūrm è pò ks mètî
 è djīgā à trèvè dèz ātr dèvū
 lārb dèrî sō dō ! à mō
 dū, mō dū, mè pūr èfā,
 s vòz èvî vu ! è tū lè sâ è
 yān èvè dū trā dèkāfyā ! à g̃yè
 prū è djā dèrātā, kân ètè
 tū fūtu, è p ò kâ lū lèyrè
 trākîl, s bāgr lè nèkūtè rā.
 è lè fî, è s mètî è dēsādr d deu
 lè pyāte ā mnā tūdj
 sō vyōlō, è pò è sâ vèntî bî
 trākîlmā è bānè ā s bōlū
 d rîr.

dè s djū tè, ī vò fū mō
 byè kèl à èvu bî trākîl,
 nū nòzè pu lābètā kâ è
 mnè dî vyōlō, pé mèm mōsyèr
 kurî.

moment, il y en avait de la moitié
 qui *boulaient*¹ par dessous les autres,
 et puis qui braillaient bien les braille-
 ments du cent diable. Ils disaient
 prou : arrêtez, arrêtez, Jean, vous
 serez pardonné !

Mais Jean n'écoutait rien du tout,
 bien du contraire, il *ginguait* encore
 plus fort.

Monsieur curé, qu'on ne faisait pas
 attention, depuis qu'il était bien lié,
 faisait des efforts épouvantables pour
 danser étout.

Tout pour un coup, à force de se
 démener, est-ce que ne le voilà pas
 qui déracina l'orme et puis qui se mit
 à gambader à travers des autres d'avec
 l'arbre derrière son dos ! Ah mon
 Dieu, mon Dieu, mes pauvres enfants,
 si vous aviez vu ! A tous les sauts il y
 en avait deux trois de broyés ! on di-
 sait prou à Jean d'arrêter, qu'on était
 tous foutus, et puis qu'on le laisserait
 tranquille, ce bougre-là n'écouta rien.
 A la fin, il se mit à descendre de des-
 sus les planches en menant toujours
 son violon, et puis il s'en revint bien
 tranquillement à Bournois en se *bou-*
lant de rire.

Depuis ce jour-là, je vous fouts mon
 billet qu'il a été bien tranquille, per-
 sonne n'osait plus l'embêter quand il
 menait du violon, pas même monsieur
 curé !...

¹ Qui roulaient comme des boules.

LEXIQUE SAINT-POLOIS

(Suite.)

bûlèt, +, boulette. — Petite quantité de laine, roulée en forme de boule, servant à arrêter les *bâglûr* d'un matelas. — Dans la banlieue : bonbon quelconque en forme de boule. *bâyê-mê pûr ê sù d'ê bûlèt lô.*

— Au fig., faute, bévue, sottise.

bûlètme. Voir *bêlètme.*

bûlî, +, s. m., bouilli. Dans la banlieue, concurr. : *êâr*, *dûe êâr*.

bûlîy +, sorte de bière commune autrefois fabriquée par les ménagers et même les *sêsyê* (fermiers). Cette boisson avait pour base le son bouilli (*bûlî*) dans l'eau. *kû k'ô n'ârvê k'dèl bûlî à bwâr, êê kârto î n'êtât-tê pweê sî dêfîsîl êdsû èèl byèr.* — Au fig., *ârvwâr dû pè kûî ê dèl bûlî brâsêy*, ne manquer de rien.

bûlîr, +, bouillir. — Absolument, terme de *bûrès*, faire bouillir le linge. *ôz âlô bûlîr.* — *bûlîr sù sâl*, faire bouillir le linge avant de l'*êbrâê.* — Au fig., *bûlîr dê s'pyôw*, ou simplement *bûlîr*, frémir d'impatience ou de colère. Même sign. : *fêkê.* — *mâl bûlîr*, avoir une mauvaise issue. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûyîr.*

bûlô, +, peloton. *â bûlô d'fîeèl.* Même sign. : *bûlê.*

bûlô, +, s. m., pomme ou poire

enveloppée de pâte et cuite au four. Même sign. : *tyûtyû.*

bûlô, *bûlôt*, +, s., personne grasse et dodue; se dit surtout des personnes de petite taille. *â ptî bûlô; ân grôs bûlôt.*

bûlôt, +, s. f., *veronica hederæfolia*, *arvensis*, *agrestis* et *filiformis*. Les pauvres gens font avec ces véroniques de l'*âfûrê* pour leur vache. *ân ôtê d'bûlôt.*

bûlôtê, ×, être en bonne santé. *êâ vâ byê? âwê, êâ bûlôt.* Même sign. : *rûlê.* — Prospérer. *ê bê! jêjêf, vî jû î vò? bê! âwê, êâ bûlôt â môlê.*

bûlôtê, +, rouler (en mauvaise part). *vò, mî, j'l'èl l'êvêrvê vît bûlôtê pû kwê.* — Même sign. : *gâltê.*

bûlût, +; n'est usité que dans cette locution : *fêr bûlût*, tomber, culbuter. — Au fig., faire faillite ou banqueroute.

bûlvêrs, +, s. m., agitation, désordre, bouleversement, catastrophe.

bûlwâr, +, bouilloire. Même sign. : *bûyôt.*

bûlwâr, ×, s. f., jeu, autrement dit *jû d'kîl à râbât.* Vieilli. — Voir *kîl.*

bûwê, ×, boueur. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûâr.*

būr, s. m. Voir *būrbūr*.

būrād', +, poussée, coups de poing; attaque en paroles.

būrādě, +, rudoyer; maltraiter, donner des *būrād'*.

būrāk, +, s. m., coup de vent violent, mais de peu de durée.

būrbūr, +, s. m., torche de paille pour *būrđě*. Beaucoup d'individus emploient la forme *būbūr*. — A Lenzeux : *būr*. — *fēr būrbūr* = *būrđě*.

būrđě, +, aller, le jour du *būrdī*, dans les vergers, danser et chanter autour des pommiers en portant des torches de paille allumées. Même sign. : *fēr būrbūr*.

būrđī (ěe), +, le premier dimanche de carême.

būrđō, +, bâton de pèlerin. — Poteau ou morceau de bois mobile qui se place verticalement au milieu d'une *būryěr* ou d'une porte cochère, afin de pouvoir y appuyer ou y fixer les deux battants. — Tige de diverses plantes; se dit surtout des pousses de l'oseille quand elle monte pour fleurir. *đě būrdō d'sūrěl*; — *eěl sūrěl āl ēt ā būrdō*.

būrdōđin, ×, coureuse, femme de mauvaise vie. Employé conc. avec la forme *būrgāđin*. — Même sign. : *drūl*, *mādrūl*.

būrdōnāj, +, bourdonnement.

būrdōnė, +, monter, pousser en *būrdō*, en parlant de certaines plantes. *ēm sūrěl āl būrdōn*. Même sign. : *mōtě*.

būrěy, +, s. f., fagot de menues branches.

būrėt, +, s. f., petit pain ou petit

gâteau de forme ronde. — Dans la banlieue on donne également ce nom aux brioches. *ān būrėt ēd đě sū*.

būrėt, ×, s. f. pl., poils enchevêtrés, feutrés. *mě byđ lāpě il ō tū sě pweł kī s' mēt ā būrėt*.

būrėyėt, +, petite *būrėy*.

būrgāj, +, voisinage. *ō sēm eł đēn ē mēkā būrgāj*. — Par extension, ensemble des localités voisines du lieu que l'on habite. *āl kōnwě tū lě jě d'sě būrgāj*.

būrgāđin, ×, coureuse. Voir *būrdōđin*.

būrīk, +, s. m. et f., âne, ânesse. — Au fig., personne stupide, ignorante. — *fēr tūrně kāk'ē ē būrīk*, l'abêtir.

būrīkě, +, fagot formé de quelques longues branches en guise de parement et bourré en dedans de brindilles ou de branches brisées; — fagot d'épines.

būrjwě, *jwāł*, +, s. bourgeois. *eł būrjwě d'sě-pō*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *būrjwā*.

būrnězjėn, +, race de bêtes à cornes de petite taille.

būrs-ā-běrjě, capsella bursa-pastoris.

būrsėt, +, petite bourse. — Par extension et familièrement, bourse. *tū sě bōnū, i mē tūt đě s'būrsėt, i n'đěpēs pwe ē yār*.

būrsōw. Voir *būrsyōw*.

būrsyě, *ěr*, +, celui, celle qui tient la bourse.

būrsyōw, +, s. m., bosse à la tête survenue à la suite d'une chute ou

d'un coup. *s'fêr â bûrsyô è kÿyâ*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûrsôw*.

bûrûr, +, s. f., gontlement, mé-téorisation (des ruminants). *ès vâk è'êt ân bûrûr k'âl ô*. — Grande quantité d'aliments prise par un individu glouton. *ên n'ârprêd' ân bûrûr*. A dans cette acception la même sign. que les mots *bâf*, *bâfrÿy*, *gâvûr*, *pâcÿy*.

bûryê, ×, bourrelier. Voir *gôyê*.

bûryê, +, s. m. pl., débris, rognures de cuir sans valcur.

bûryôw, +, bourreau. A Saint-Pol-ville, conc. : *bûrôw*.

bûsôl, +; *pêrd' la bûsôl*, perdre la tête. Même sign. : *pêrd' là bûl*.

bûstîfâl, +, bonne chère.

bût! bût! +, interj. marquant l'insouciance, l'indifférence. *rênâlé-vû dvâ l'plâcê*, ôz âlé-t'êt frêk. *bût! bût! tâ pîr!*

bûtârd', +, s. f., caprice. *è sî l'ârprê ân bûtârd' è pî k'i s'mârî pû?* — A Saint-Pol-ville, conc. : *bûtâd'*.

bûtê, +, heurter, mettre. Vieilli.

bûtêl, +, bouteille. — Dans la banlieue, a le même sens que *bôkâl*. Voir ce mot.

bût-ê-gâel, +, variété de pomme.

bûtiê, +, brique ou pierre placée dans une maçonnerie de manière à ne laisser voir qu'un de ses bouts.

bûtik ou *bûtik*, +, s. m., boutique (de marchand, d'artisan, etc.). *âcÿ sê pî bûtik âl pè vû' f'ê byê*. — S. f., en mauvaise part, maison mal tenue; maison où les domestiques sont mal nourris ou mal payés. — En langage plaisant ou libre, le derrière et les parties naturelles chez

les deux sexes. *fô mî âmâtrê tû vû tû bûtik kôm cò, dô, mè pti nêû!* — *bêbêl âl ârê rôs, âl ârgûbêl d'è è'riô k'ô li vûcê tû s'bûtik; tâlâr à s'frô rfûl ô ryôlô*.

bûtiklê, × (sauf dans le faubourg d'Hesdin, où l'on emploie la forme fêm. *bûtiklêt*), s. m., échoppe, et par extension petite boutique peu garnie.

bûtinêt, +, s. f., nombril, et par extension région ombilicale.

bûtlê, +, petit bout. — Familièrement, bout de la mamelle.

bûtâr, *âz*, +, préposé à la vente des grains sur les marchés du Nord et du Pas-de-Calais. — Faubourgs et banlieue, concurr. : *bûtâr*.

bûtiê, +, faire des rainures avec le bouvet.

bûyâr ou *bûlâr*, +, bouleau. Vieilli. Voir *bûyê*.

bûyê ou *bûlê*, +, bouleau (arbre). *â râmô d'bûyê*. Employé (de préférence) conc. avec la forme *bûyâr*.

bûyôt, +, bouilloire. Mêm sign. : *bûlwâr*.

bûyôtê, +, bouillir doucement.

bûyô, +, bouillon. — *bûyô d'ôz âr*, breuvage empoisonné. — Par plaisanterie, *bûyô pwêtû*, lavement. — Au fig., *gôbê â bûyô*, faire une perte considérable.

bûyô-blâ, +, verbascum thapsus.

bûzâ, s. m., bouse. Voir *bûzô*.

bûzâtÿr, +, vachère; servante de ferme qui prend soin des vaches, *kî ô tûdi sê pyê d'è bûzô*.

bûzê, +, tripot, lieu de débauche et de prostitution.

būzō, +, s. m., excrément des bêtes à cornes; ce que ces animaux évacuent en une seule fois. — Au fig., *ā grō būzō*, personne tout à la fois lourde, malpropre et d'un certain embonpoint. — A St-Pol-ville, beaucoup d'individus emploient la forme *būzā*.

bwār, +, s. m., aliment liquide donné aux animaux domestiques. Même sign. : *brāvāf*. Voir ce mot.

bwāt ou *bwāt*, +, boîte. — *bwāt ā brūlē*; voir *brūlē*.

bwātllēt ou *bwātllēt*, +, petite boîte.

bwāzē ou *bwēzē*, +, boiser; lambrisser. Peu usité.

bwāzrīy ou *bwēzrīy*, ×, boiserie. — Banlieue : *bwēzūr*.

bwēl, s. f., buis. Usité à Maizières.

bwēsō, +, boisson. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bwāsō* — A Manin : *bōeō*, *bwēeō*.

bwētāf, +, état d'un individu ou d'un animal qui *bwēt*. Vieilli à Saint-Pol-ville.

bwētē, +, boiter. Même sign. : *klōkē*.

bwētlaē, s. f., mesure agraire équivalente à un *kūrtyē*. Usité à Maizières, Sars-le-Bois, Ambrines, Manin, Izel-lez-Hameau.

bwētāw, *āz*, +, boiteux.

bwēzūr, boiserie, châssis de fenêtre. *ǰ āwā lēē m'gōp sū l'bwēzūr*. Usité dans la banlieue.

bwē, bon. Voir *bō*, *bōn*.

bwēnmē. Voir *bōnmē*.

bwēncēr, bonheur. Usité dans la banlieue.

bwēntāē, *bwētāē*. Voir *bōntēy*.

būē, +, faire le lessivage du linge. *ō būrō l'smān kī vyē, ēnō?* — Vieilli à Saint-Pol-ville.

būēy, +, s. f., lessivage du linge. *ō fējō l'bwē dē travē smān*. — Même sign. : *lēērb* (à Saint-Pol-ville : *lēsrb*).

būēyēt, ×, petite *būēy*.

būēs ou *būēs*, s. f., tuyau de poêle; tuyau ou conduite en terre cuite. — Concurr. : *būē*; voir ce mot.

būēsō-ārdā, ×, cratægus pyracantha. — Faubourgs et banlieue : *būēō-ārdā*.

byēy, +, biais. *e'ē kōpē ē byēy*. Voir *ēfliēā* (*ēn*).

byēf, +, s. m., terre argileuse, compacte et collante, difficile à ameuplier. — *byēf ā kāyōw*, *byēf* mélangé de silex plus ou moins gros.

byēfāw. Voir *byēvrāw*.

byēr, +, bière. *dēl fōrt byēr*; *dēl byēr mōtyē*; *dēl tūt byēr*; *dēl byēr blāk*. — *byēr ēd prōvīz yō*, bière fabriquée en mars et pouvant se conserver longtemps.

byērēt, +, bière très faible.

byēvrāw, *āz*, +, se dit d'un terrain où le *byēf* domine. *dē tēr byēvrāz*. — A Manin : *byēfāw*.

byē, ×, subst. et adv., bien. — *ēn pū fēr ēd byē*, être tracassé, préoccupé, n'avoir plus un moment de repos. — Faubourgs, concurr. : *byā*. — Banlieue : *byē*. — A Lenzeux, Œuf-en-Ternois, Guinecourt : *byē*. Cette dernière forme est aussi employée dans la banlieue par quelques individus.

byē-dī ou *byē-dīr*, ×, s. m., bavardage, ce que l'on vient de dire.

S'emploie ironiquement. *âl ârê sù sê byê-di*. — *rêstê sù sê byê-di*, ne pas ajouter un mot à ce qu'on vient de dire.

byênâràw ou *byênûràw*, *âz*, ×, bienheureux. — Banlieue : *byênârlêw*, *byênûrlêw*.

byêvnû, *ût*, ×, bienvenu. — Banlieue : *byêvnû*.

byôw, *bêl*, ×, adj. et adv., beau, belle. *dê byô swâl*; — *dê bêl-êz âvân*; — *â byô âp*; — *â byô âtû*; — *il ô byô dîr ê fêr*. — Au fig. : *â byô môr*, se dit d'une personne qui vient de mourir et dont on est bien aise d'être débarrassé, soit parce qu'on ne l'aimait pas, soit parce que l'on attendait impatientement sa succession. — *pârlê byôw*, prier, supplier, et par extension filer doux. — A Saint-Pol-ville, conc. : *bôw*, *bêl*. — Banlieue : *byôw*, *bêl*.

byô-frêr, +, beau-frère.

byô-fyû, +, beau-fils.

byô-jê, +, s. m. pl., le beau-père et la belle-mère.

byô-pârâ, +, s. m. pl., le beau-père et la belle-mère. A Saint-Pol-ville, conc. : *bô-pârâ*.

byô-pêr, +, beau-père.

byûlê (s'), +. Voir *s'myûlê*.

bzâe, +, besace. — *pôrtê â bzâe*, porter une chose sur l'épaule, à la manière d'une besace. Conc. : *bêzâe*.

bzêy, ×, course inutile. — *fêr dê*

bzêy, en parlant d'un ouvrier, quitter son ouvrage pour aller boire de cabaret en cabaret. L'ouvrier qui a cette fâcheuse habitude a toujours soin de tenir un outil à la main, en faisant ses *bzêy*; de cette manière, il a l'air de faire une course quelconque ou de se rendre à son travail. — Conc. : *êbzêy*.

bzîy ou *bsîy*, ×, vessie. *êti-lô î krârcwê byê k'dê bzî e'ê dê lâtern*. Vieilli. — A Manin : *sîy*, *bôtiê*.

bzîné, +, en parlant des bestiaux, courir, sauter, gambader, soit à la suite d'un effroi, soit à cause des piqûres des mouches ou des taons. *rêtrê lz-ê, wâ wâk, î bzênt â tuîr*. — En parlant des personnes, aller et venir de côté et d'autre, faire des sorties intempestives. *dû k'ê'ê k'âl ê rêvwê bzîné, eêl-lâl?* — En parlant d'une jeune fille, avoir une mauvaise conduite, des mœurs légères. *êm mêkên âl bzên â môlê d'trô â m'môdt, j'ên pê mî l'wârdê*. — Etre affecté d'un tremblement nerveux. — Conc. : *êbzîné*.

bzîncwâr, +, jeune personne de mœurs légères, coureuse. — Conc. : *êbzîncwâr*.

bzîr, +, faire. Voir *psîr*.

bzôyâw, *âz*. Voir *bêzôyâw*.

bzôw, besoin. — Faubourgs : *bzôwâ, dzôwâ*. — Banlieue : *bzôwê, dzôwê*.

MOTS FRANÇAIS USITÉS EN SAINT-POLOIS

<i>bā</i> , subst., adj., adv.	<i>bālō</i> , +.	<i>bāsēs</i> , +.	<i>bāzĕ</i> (s'), +.
<i>bā!</i> +, interj.	<i>bālōtĕ</i> , ×.	<i>bāsĭn</i> , ×.	<i>bāzĕ</i> , +, étoffe.
<i>bābĭyāf</i> .	<i>bālūr</i> . P. u.	<i>bāsĭnwār</i> .	<i>bāzĭlik</i> , + (plan- te).
<i>bābĭyār</i> .	<i>bālūrđĭĕ</i> . P. u.	<i>bāskin</i> , +.	<i>bā</i> , +.
<i>bābĭyĕ</i> .	<i>bānāl</i> , +.	<i>bāskūl</i> , +.	<i>bābĕ</i> .
<i>bāε</i> , + (de voi- ture).	<i>bāyĕr</i> , +.	<i>bāskūlĕ</i> .	<i>bād'</i> , ×.
<i>bāĕĕ</i> , +.	<i>bārāk</i> , +.	<i>bās-kūr</i> , +.	<i>bādāj</i> , ×.
<i>bā-fō</i> , ×.	<i>bārāj</i> (s. un cours d'eau). P. u.	* <i>bāsmā</i> (...ĕ).	<i>bādĕ</i> , ×.
<i>bāfwĕ</i> , ×.	<i>bārbār</i> , +.	<i>bāsō</i> .	<i>bādĕt</i> , +.
<i>bāgĕ</i> , +.	<i>bārbārĭy</i> , ×.	<i>bās-tāl</i> .	<i>bādāyĕr</i> , ×.
<i>bāgāj</i> , +.	<i>bārbĕ</i> , +.	<i>bāstōnād'</i> , ×.	<i>bāk</i> , +.
<i>bāgātĕl</i> , +.	<i>bārbĕε</i> , +.	<i>bātāj</i> , +.	<i>bākĕ</i> , ×.
<i>bāklĕ</i> , +, v.	<i>bārbĭfĭyĕ</i> , ×.	<i>bātār</i> , +.	<i>bākĕt</i> , +.
<i>bālāfrĕy</i> , ×.	<i>bārbōtāj</i> .	<i>bātāyō</i> , +.	<i>bāktĕ</i> .
<i>bālās</i> , ×.	<i>bārbōtĕ</i> .	<i>bātā</i> , +, s.	<i>bākyĕ</i> .
<i>bālāstāj</i> , ×.	<i>bārbāiyāj</i> , +.	* <i>bātīmā</i> (...ĕ).	<i>bĕε</i> .
<i>bālāstĕ</i> , ×.	<i>bārbūyĕ</i> , +.	<i>bātĭzĕ</i> .	<i>bĕĕĕ</i> .
<i>bālāstyĕr</i> , ×.	<i>bārbūyĕr</i> ou ... <i>āw</i> , <i>āz</i> , ×.	* <i>bātmā</i> (...ĕ).	<i>bĕdĕn</i> , +.
<i>bālā</i> , +.	<i>bārbĭyĕ</i> , +.	<i>bātōw</i> .	<i>bĕdōw</i> , ×.
<i>bālās</i> , +.	<i>bārĭk</i> , ×. P. u.	<i>bātār</i> .	<i>bĕkil</i> , +.
<i>bālāsĕ</i> .	<i>bārĭkād'</i> , +.	<i>bātāzĕ</i> .	<i>bĕl-fĭl</i> , +.
<i>bālāsmā</i> .	<i>bārĭkādĕ</i> , +.	<i>bātū</i> , +, s. f.	<i>bĕl-mĕr</i> , +.
<i>bālās-wār</i> .	<i>bārĭtō</i> , ×.	<i>bātĕ</i> , ×.	<i>bĕl-sār</i> , +.
<i>bālāsĭyĕ</i> , + (d'horloge).	<i>bārĭk</i> , ×.	<i>bāvār</i> , ×.	<i>bĕnĕ</i> , +.
<i>bālbūsyĕ</i> .	<i>bārĭkĕt</i> , +.	<i>bāvārdāj</i> , ×.	<i>bĕnĕdĭsĭtĕy</i> , +.
<i>bālĕ</i> , subst.	<i>bārōw</i> .	<i>bāvārdĕ</i> , ×.	<i>bĕnĕdĭksyō</i> , +.
<i>bālĕn</i> , × (banl. : <i>bālān</i>).	<i>bārō</i> , ōn.	<i>bāvĕ</i> .	<i>bĕnĭtyĕ</i> , +.
<i>bālĭvōw</i> .	<i>bāryōlāj</i> .	<i>bāvĕt</i> , ×.	<i>bĕyĕ</i> , v. P. u.
<i>bālĕkō</i> , ×.	<i>bāryōlĕy</i> .	<i>bāvōlĕ</i> , +.	<i>bĕyĕ</i> , +, subst.
	<i>bās</i> , + (mus.).	<i>bāvōw</i> , <i>āz</i> , +.	<i>bĕrĭf</i> .
	<i>bāsĕ</i> (chien).	<i>bāyĕ</i> , ×, bāller.	<i>bĕrĭrĭy</i> .
		<i>bāyōnĕt</i> , +.	<i>bĕs</i> , +.
		<i>bāzānĕy</i> .	

bêta, +.	blâmâp, +.	*bôbardemâ (.....ê). P. u.	brâc.
*bêtâmâ (....ê).	blâmê, +.	bôbâs, +.	brâcâj.
bêtô, ×.	blâzê (s'), ×.	bôbê, +.	brâcû.
bêtônâj, ×.	blâ-bêk.	bôbôn, + s.	brâdir, ×.
bêtônê, ×.	blâcât.	bôd. P. u.	brâl, +.
bêtrâc, +.	blâcêr.	bôdê.	brâlâ, ât, +.
bêzê.	blâkêt.	bôdir, +.	brâl-bâ, +.
bê, +, subst.	blâm.	bôdô. P. u.	brêc.
bîbrô, ×.	blêsâ, ât, +.	bôn, × (d'en- fant).	brêf, +.
bîeônê (s'), ×.	blêsê, +.	bônâs, +.	brêvê, +.
bidô, +.	blêsûr, +.	bônî.	brêvêtêy, +.
bîfê.	blêûr, +.	bônîfyê.	brêzyêr.
bîfêk, +.	blôkûs.	bônîmâ.	brê (d'herbe, etc.).
bîfûrkûsyô, ×.	blôûr (s'), +.	bônèr, +.	brêbôryô, +.
bîfûrkê, ×.	blô, ôd', +.	bôntrîy, +.	brêdîl, ×.
bîgârô, +.	blûz, +.	bôntyê, +.	brîdê, +.
bîgô, ôt, +.	bôw, bêt, ×.	bâr.	brîdô, +.
bîgôtîry.	bôâ ou bôwâ, ×.	bêrê, +, v.	brîgâdyê, +.
bîjû.	bôbêc.	bêrê, +. s.	brîgâ, +.
bîjûtrîy.	bôdrîc, ×.	brâ.	brîgê. P. u.
bîjûtyê.	bô-fîs.	brâs.	brîk, +.
bînê, +, dire deux messes.	bô-frêr.	brâsâr. P. u.	brîkêt, ×. P. u.
bînôk.	bôkû.	brâsêy.	brîktrîy, +.
bîs, +, 2 fois.	bô-pêr.	brâslê.	brîyêc, ×.
bîskâyê, +.	bôrdâj, + (d'un vêtement).	brâslê.	brîzê.
bîskôrnû, ût.	bôrdêl, +.	brâsyêr, ×.	brôdê, + (sur étouffe).
bîskûwî, +.	bôrdrôw, ×.	brâsê, +.	brôdêz, +.
bîtêr, ×.	bôrn, ×, s.	brâv, ×, adj. et subst.	brôdrîy, +.
bîvâk, ×.	bôrnâj, +.	brâvâd', ×.	brôkâtâj, +.
bîvâkê, ×.	bôrnê, +.	brâvê, +.	brôkâtê, +.
bîyâr, +.	bôs.	brâvô, +.	brôs.
bîyêw, âz.	bôskê.	brâzûr. P. u.	brôyâj.
bîzâniêl.	bôsû.	brâyâr, +.	brôcê, +.
bîzê, + (pigeon)	bôtêy.	brâyê, +.	brôz, +.
bîzôw.	bôtîn, ×.	brâyêt, ×.	brôzê, +.
bîzôtê.	bôtlâj, +.	brâzê, +.	brû, +.
blâg, × (à ta- bac).	bôtlê, +.	brâzûr, +.	brûânê.
blâgêr.	bôtÿê, +.	brâzyê, +.	bîûr.
	bô, +, subst.		

* <i>brūšsmā</i> (...ε. ē).	(musique).	<i>būlĕ</i> , + (de ca-	<i>būskūlĕ</i> , +.
<i>brūlā</i> , āt, +.	<i>būlĕ</i> , +.	non).	<i>būt-ā-trĕ</i> . P. u.
<i>brūl-pārpxvĕ</i> (ā).	<i>būrĕt</i> , +.	<i>būlō</i> , +.	<i>būtō</i> , +.
<i>brūl-tū</i> .	<i>būrĕ</i> (outil).	<i>būlōnāf</i> , +.	<i>būtōnĕ</i> , +.
<i>brūlūr</i> , +.	<i>būrōw</i> , +.	<i>būlōuĕ</i> , +.	<i>būtōyĕr</i> , +.
<i>brūlwār</i> , ×.	<i>būtĕ</i> , +.	<i>būlvār</i> .	<i>būtūr</i> .
<i>brūmāw</i> , ā ^z .	<i>būvāp</i> .	<i>būlvĕrsĕ</i> , +.	<i>būtūrāf</i> .
<i>brūskĕ</i> , +.	<i>būvār</i> , ×.	<i>būr</i> , +, s. f.	<i>būtūrĕ</i> .
* <i>brūskmā</i> (...ē)	<i>būvĕt</i> , ×.	<i>būrāe</i> .	<i>būvĕ</i> , +.
<i>brūskrīy</i> , +.	<i>bū</i> , s. f.	<i>būrākā</i> , ×.	<i>būvrīy</i> . P. u.
<i>brūt</i> , +, s. et adj.	<i>būe</i> .	<i>būrbyĕ</i> , ×.	<i>būvyĕ</i> . P. u.
<i>brūtāl</i> , +.	<i>būeĕ</i> , +, adj.	<i>būrdōuĕ</i> , +.	<i>būyā</i> , āt.
<i>brūtālītĕy</i> , +.	<i>būeĕ</i> , ĕr, +.	* <i>būrdōnmā</i>	<i>būyūr</i> .
<i>brūtālīzĕ</i> , +.	<i>būeō</i> , +.	(...ē).	<i>būyōnĕ</i> , +.
* <i>brūtālmā</i> (...ē)	<i>būeōnĕ</i> .	<i>būrĕ</i> , +.	<i>bwā</i> .
<i>brūyā</i> , āt, +.	<i>būerīy</i> , +.	<i>būrġ</i> , +.	<i>bwār</i> , +, v.
<i>brūyĕr</i> , ×.	<i>būdĕ</i> .	<i>būrġād</i> '.	<i>bwāsō</i> .
<i>brū</i> , + (de noix)	<i>būdĕ</i> , +.	<i>būrjō</i> , +.	<i>būvī</i> , +.
<i>brūĕt</i> , +.	<i>būdīyĕr</i> , +.	<i>būrjōnĕ</i> , +, v.	<i>būvīsō</i> .
<i>brūyār</i> , × (ban-	<i>būdār</i> , ā ^z .	<i>būrjōnĕy</i> , +, adj.	<i>byĕfĕ</i> , +.
lieu : ...l..).	<i>būfā</i> , āt, ×.	<i>būrjwā</i> , ā ^z .	<i>byĕfĕtĕr</i> , trīs, ×.
<i>brūyĕ</i> , +.	<i>būfĕ</i> , ×.	<i>būrjwāzīy</i> . P. u.	<i>byĕfĕzā</i> , āt, ×.
<i>brūyō</i> , + (écrit).	<i>būfīr</i> (s'), +.	<i>būrlĕ</i> , +.	<i>byĕfĕzās</i> , +.
<i>būe</i> , ×.	<i>būġōnĕ</i> , +.	<i>būrōw</i> .	<i>byĕn-ĕt</i> , ×.
<i>būeĕ</i> , ×, v. et s.	<i>būġrā</i> , ×.	<i>būrs</i> , +.	<i>byĕtō</i> .
<i>būf</i> , ×.	<i>būjīy</i> , +.	<i>būrsākō</i> , +.	<i>byĕvĕyā</i> , āt.
<i>būjĕ</i> , ×.	<i>būkĕ</i> , +.	<i>būrsāflĕ</i> .	<i>byĕvĕyās</i> .
<i>būġ</i> , <i>būġl</i> , ×	* <i>būlājĕ</i> (...ē..).	<i>būrsūflūr</i> .	<i>byĕvnr</i> (s'fĕr), +
	<i>būl-dōġ</i> , +.	<i>būskūlād</i> , +.	

C

eā, ×, ça, cela. La forme *eā* ne s'emploie que devant un verbe : *eā vyē* ; *eā kmēe* à s'vir. On dit *eō* dans tous les autres cas : *e'ē kōm eō* ; *e'ētā eō*. — Banlieue : *eā*, *eā umwāe* ; — *eaō*, *e'ē eaō*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sā*. — A Ligny-St-Flochel, Marquay, Bailleul-aux-Cornailles : *eō*, *elō*, *ēelō* (devant un verbe), *eō umwāe*, *elō ē bwāe*, *k'ēelō ē byāe* ; — *elō*, *hlō*, *ēelō* (dans les autres cas), *e'ē byē elō*, *āl fawē kōm hlō* ou *kōm ēelō*.

eābō, +, sabot ; — jouet d'enfant en forme de toupie, appelé aussi *tūpti* à *kāewār*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sābō*.

eābōtāf, +, s. m., action de *eābōtē*.

eābōtē, +, marcher bruyamment avec des sabots ou d'autres chaussures. — Par extension, remuer beaucoup et avec bruit, en parlant des enfants. — A Saint-Pol-ville : conc. : *sābōtē*. — A Fruges : *eāflōtē*.

eābōtyē, *ēr*, +, celui, celle qui *eābōt* ; — fabricant de sabots. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sābōtyē*.

eābrāk, ×, terme injurieux, femme grande, mal bâtie et peu intelligente. Même sign. : *brēgē*.

eābukē. Voir *eābukē*.

eābukāw. Voir *eābukāw*.

eāflōtē, marcher avec bruit. Usité à Fruges. Voir *eābōtē*.

eāgrē, *ēn*, +, adj., chagrin, ine.

eāk, +, chaque ; — chacun. *īz ō ā ēāk ā sū* ou bien *īz ō ā ā sū ēāk*.

eākā, *ān* (ou *ām*), +, chacun, une. — *ā ēākā*, locution fréquemment employée. *ām eākā-n n'ō s' bōt*.

— Beaucoup d'individus, croyant bien parler, emploient la forme *sākā*.

eālā, *āt*, adj., lambin, nonchalant, paresseux. *sī k'jē l'fwirāe pwe*, *mē kūrtilāj*, *ēj pāsraē pār eālā*. Usité à Ceuf-en-Ternois.

eāmāyār, *ywār*, ×, celui, celle qui chameille. — Banlieue : *eāmālār*, *lwār*.

eāmē, +, essaimer. *mē māk ī eāmt*. Même sign. : *ēeāmē*. — Par extension, déguerpir, décamper, se disperser. *ālō*, *ti*, *eām bē vit!* — S'emploie aussi quelquefois dans le sens de déménager.

eāmō, +, chameau. — Terme injurieux ; s'adresse surtout à une femme de mauvaise vie.

eāpēyē, chapelier. Voir *kāplīē*.

eāpē, +, sapin ; arbre résineux

d'une espèce quelconque : le pin, le mélèze, le thuya, etc., sont des *eāpē*.

— A Saint-Pol, conc. : *sāpē*.

eāpīyēr, sapinière. Peu usité, Employé dans la banlieue. — A Saint-Pol-ville : *sāpīyēr*.

eāpōw, ×, chapeau. Voir *kāpyōw*.

eār, +, chair, viande. Dans la banlieue, se dit spécialement de la viande de bœuf. *ō mōjrō dēl eār ā l' dūkās*; — *dēl bīz eār*; — *dēl dūe eār*.

— Peu usité à Saint-Pol.

eārēy, +, s. f., raclures ou parties charnues enlevées aux cuirs pendant leur préparation.

eārſū. Voir *eērſū*.

eārī ou *eārī*, +, céleri (apium graveolens).

eārkwātrīy, ×, charcuterie, et

eārkwātyē, ×, charcutier. Formes employées par un grand nombre d'individus.

eārlātā, +, charlatan. Les personnes qui ont la prétention de vouloir bien parler emploient la forme *sārlātā*.

eārtrīē, *ēr*, ×, perclus, e. Voir *kārtrīē*.

eās-gōvil, +, s. m., cheville de ter servant à faire sortir une autre cheville. *fōrwē ā eās-gōvil pūr dēgōvyē*.

eās-klū, ×, outil de fer ou d'acier servant à enfoncer les clous ou les pointes plus avant dans le bois. — Même sign. : *kāēēt*.

eās-mānēy. Voir *kāe-mānēy*.

eāvāt, +, savate.

eātyē, +, savetier; par extension, mauvais ouvrier.

eāzūp, + chasuble. Quelques in-

dividus emploient la forme *eāzūr*.

eābōrā, ×; *vyū eābōrā*, terme injurieux usité surtout dans le faubourg de Béthune.

eābūké, +, faire du bruit en frappant ou en remuant les meubles. On emploie également la forme *eābūké*.

eābūkāv, *āz*, +, celui, celle qui *eābūk*. On dit aussi *eābūkāv*.

eādīyēt. Voir *kādīyēt*.

eādllēz, ×, Chandeleur. A Saint-Pol-ville, conc. : *eādllēr*. Voir *kādīyē*.

eāk, +, chancre, cancer, affection cancéreuse quelconque; — loupe ou excroissance (sur un tronc d'arbre).

eākīyāf ou *eākīlāf*, +, s. m., action de *eākīyē*.

eākīyār, *yvār* ou *eākīlār*, *lvār*, +, celui, celle qui *eākēl*.

eākīyē ou *eākīlē*, +, remuer sans cesse dans son lit. *eē dū lō ī eākēlt ā tūūr*.

eākrāv, *āz*, +, chancreux, cancéreux.

eāp, +, chambre. *ēl eāp*, dans les chaumières des paysans, se dit particulièrement de la seconde pièce, où sont les lits de la famille. La première pièce est dite : *ēl māzō*. — Concurr. : *kāp* (×); — *kāp* (banlieue).

eāprāēl, +, s. f., cannelle (de tonneau).

eāv. Voir *kēf*.

†† *eēēēt* (*fēr*), +, faire froid. *māe tē mēnōt, ī fē eēēēt*.

eēdē, céder. Forme des faubourgs et de la banlieue.

eē-d'āēv, +, chef-d'œuvre. —

S'emploie surtout ironiquement en parlant d'un ouvrage mal fait, d'une bévue ou d'une action dont on n'a pas à se vanter. *vlà-t-i pâ â byò eê-d'âê!* — La forme *sê-d'âê* est employée par les individus qui ont la prétention de vouloir bien parler.

eêf, +, chef; — luron. *sê fyū e' êt â rîud' eêf*. Voir *brêgâ*.

eêk. Voir *eêrk*.

eên, +, chaîne; — sorte de herse en fer articulée.

eênê, +, chainer; — passer la *eên* sur une terre ensemencée.

eênwî, ×, chènevis. Concurr. : *kênwî*. Voir ce mot.

eêrân, +, baratte. *ân eêrân â bâtê*.

eêrê, +, instrument servant à peigner le lin et le chanvre, à en séparer les étoupes de la filasse.

eêrêeê, +, s. m., action de *eêrêeê*. Peu usité.

eêrêeê, +, peigner le lin ou le chanvre à l'aide du *eêrê*. — Au fig., par plaisanterie ou dénigrement, jouer du violon. Même sign. : *krê-eônê*, *trêeônê*. Ces trois verbes ne s'emploient guère qu'en parlant d'un mauvais musicien.

eêrêeêw, +, ouvrier qui *eêrêeê*. — Au fig. et par analogie, ménétrier. Même sign. : *krêeônêw*, *trêeônêw*, *râklâ d' bôyôw*. On n'applique ordinairement ces différents termes qu'à un mauvais musicien; on les emploie aussi par plaisanterie.

eêrêgê, ×, seringue. — A Saint-Pol-ville, conc. : *srêgê*.

eêrêgê, ×, seringuer. — A Saint-Pol-ville, conc. : *srêgê*.

eêrfu ou *eêrfū*, cerfeuil. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sêrfûl*.

eêrk, +, cercle (dans ses principales acceptions); cerceau. — Au fig. : *î bâerwê eêrk ê tōyôw*, il a très soif. — Quelques individus emploient la forme *eêk*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sêrk*.

eêrkâl, +, s. m., action de *eêrklê*.

eêrklê, +, cercler (un tonneau, etc.). — A Saint-Pol-ville, concurr. : *sêrklê*.

eêrklê, +, sarcler. *î eêrklwêt-tê kârôt*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sêrklê*.

eêrkâl, ×, cercueil. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sêrkâl*. — Banlieue : *lîjê*.

eêrû, *ût*, +, charnu, bien garni de chair. *î n'ê pâ grô, sê fyū, mê il ê kôr byê eêrû*. — *dê pwâr fôr eêrû*.

eêrvêl, +, cervelle. — Au fig. : *ân tût eêrvêl*, se dit de celui qui a la tête faible. — Consistance. *dû pê, dû bûr sê eêrvêl*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sêrvêl*.

eêzyê, êr, ×, loueur de chaises à l'église. Peu usité.

eê, ×, cent. *â eê d'â; eêt êkû*. — Conc. : *sâ*. — Banlieue : *eê*.

eêe, +, minutieux à l'excès, s'occupant à des riens. — Avare; se dit souvent d'un marchand qui pèse ou mesure trop juste. *k' ôx êt byê eêe? mêtê n' ê kôr â môrsyôw*. — Concurr. : *eêê*.

eêeêl, +, s. f., cousin, tipule, moucheron. *êt mêjê â eêeêl*, être tourmenté par les mouches. — Par analogie : *e'ê mêjê â eêeêl*, se dit d'une

substance ou d'un objet quelque peu détérioré, paraissant en quelque sorte mangé par les mouches. — Au fig. : *èt mējē à ēēēl*, être tracassé au point d'en perdre le sommeil. Dans cette acception on dit également : *èt myē à māk*.

ēēēt, +, adj. des deux genres, un peu *ēēē*.

ēēē, +, autre forme de l'adj. *ēēē*. Voir ce mot.

ēēēnē, ×, flâner, se promener en ayant l'air de tout examiner, mais sans intention malveillante. Vieilli. Voir *rōdāyē*.

ēēēnē, +, agiter de droite et de gauche, imprimer un mouvement horizontal de va-et-vient. *ēēēnē* un van, un tamis.

ēēd', ×, s. f. pl., cendres. *pāsē dē ēēd'*; *rēkūlē āvāk dē ēēd'*. — Banlieue : *ēēd'*, *ēēn*.

ēēdrīē, +, grand morceau de toile grossière dont on garnit intérieurement le *pāsūwār*, et dans laquelle on dépose les cendres qui doivent être coulées en lessive. A St-Pol-ville, conc. : *sādrīē*.

ēēdrō, +, s. m. s., cendres tamisées; — poussière de chaux, menue chaux qui se trouve au fond du four. *ān brātē d' ēēdrō*.

ēēk, ×, cinq. *ēēk ār*. A St-Pol-ville, conc. : *sēk*. — Banlieue : *ēēk*, *ēōk*. *ēēk sā*; *ēn pyēē ēōk fūrē*.

ēēkāt, ×, cinquante. — A St-Pol-ville, conc. : *sēkāt*. — Banlieue : *ēēkāt*.

ēēkātān, +, cinquantaîne. Concurr. : *ēēkātēn* (×); *sēkātēn* (Saint-Pol-ville).

ēēkātēm, +, cinquantième. Concurr. : *sēkātēm* (Saint-Pol-ville).

ēēkyēm, +, cinquième. Concurr. : *sēkyēm* (Saint-Pol-ville).

ēēn. Voir *ēēd'*.

ēēlān, +, centaine. Conc. : *ēēlēn* (×); *sātēn* (Saint-Pol-ville).

ēēlūp, +, centuple. A Saint-Pol-ville, conc. : *sātūp*. Peu usité.

ēētūr, +, ceinture. *ēn āblūk ēd ēētūr*. Quelques individus, voulant bien parler, disent *sātūr*. — A Saint-Pol-ville, conc. : *sētūr*. — *ēētūr* ou *kōrwōy*, ceinture de fagoteur munie d'un *āōkē* servant à y suspendre la *sārp fāgōtwār* quand l'ouvrier ne s'en sert pas. La *ēētūr* de fagoteur est aussi désignée sous les noms d' *ōkē* ou *āōkē*. *ā fāgōtwār il ō tādī sn ōkē, pās ī n' pē mī jējtē s' sārp ā tēr*.

ēētūrō, +, ceinturon. A Saint-Pol-ville, conc. : *sētūrō*.

ēētēm, +, centième. A Saint-Pol-ville, conc. : *sātēm*.

ēfāl ou *ēvāl* (pl. *ēfōw* ou *ēvōw*), ×, cheval. *ā bō ēfāl*; *trwā ēfōw*; *kāt ēvōw*. Employé conc. avec la forme *ēvō* (+). *ā ēvō, dē ēvō*.

ēfāyē ou *ēvāyē*, chevalier. Peu usité.

ēfē ou *ēvē*, chevet, oreiller. — Faubourgs et banlieue : *kāvē*. Voir ce mot.

ēfīl ou *ēvīl*, ×, cheville. Conc. : *gūvīl* (+).

ēfīyē ou *ēvīyē*, cheviller. — Faub. et banlieue : *gūvīyē*, *gūvīlē*.

ēfīw ou *ēvīw*, ×, cheveu. — Au fig. : *ēā ā d' bō ēfīw*, se dit de ce qui est en mauvais état, usé, ou

de ce dont on ne peut tirer parti.

— Concurr. : *kāvāw* (+).

ēi, +, ci. *ēelī-ēi*, *ēel om-ēi*. — Ici. *ēj sū ēi*, *vyē ēi*. — Ceci. *ā ēēl-lāl ī li fō tūdi ēi ē ēō*. — *ēi*, ici, s'emploie conc. avec la forme *īēi*. — Usité surtout dans la banlieue.

ēibilē, +, injurier, malmener, maltraiter. *ā l'ōpītāl, ō mwō, ō n' ē pā ēibilēy*. — Trimer. *l'ērō l' tū d' ēibilē*. — Même sign. : *ēōlē*.

cid' ou *ēit*, +, cidre. *dū dūe cid'*. A Saint-Pol-ville, conc. : *sīd'*, *sit*.

ēif, +, chiffre. — *kāt ēd ēif*, piège consistant en une lourde planche supportée par trois petits bâtons placés comme les trois lignes qui forment le chiffre 4 et accrochés l'un à l'autre par des entailles.

ēifārnēy ou *ēifārnēy*, +, s. f., enchifrenement. *ātrāpē l' ēifārnēy*, s'enchifrener.

ēifārnēyēt, +, petite *ēifārnēy*.

ēifē, +, chiffonner. *ēifē s' rōp*; — *ā pālō tū ēifēy*.

ēiflōāw, ×, siffleur. N'est guère usité que dans les faubourgs.

ēifō, ×, chiffon. — Terme injurieux, femme ou fille quelque peu coquette, mais d'une propreté douteuse. Même sign. : *gōnil*.

ēifō, +, siphon (d'eau gazeuze). A Saint-Pol-ville on emploie de préférence la forme *sifō*.

ēijē, ciseau de menuisier. Employé à Ramecourt conc. avec les formes *ēijēw*, *ēijēw*.

ēijōw, ×, s. m. s., ciseaux (de couturière, etc.); ciseau (de menuisier, etc.). — *ēijō ānū*, ciseau à froid.

— Banlieue : *ēijāw*, *ēijēw*. Voir *ēijē*. *ēijōw*, ×, s. m., tipule (les grandes espèces).

ēik, ×, s. m., élégance, distinction, perfection. *āvār dū ēik*; *ē' ē tāpē dā l' ēik*. — Adj., beau, distingué, élégant, capable, parfait. *ān ēik pīp*; *ān rōp ēik*; *ān ēik fēm*.

ēik, +, chique (de tabac). — *ī n' vō pōē ān ēik*, il ne vaut pas grand' chose; se dit d'un malade dont l'état ne s'améliore pas. — Au fig. : *kōpē lā ēik* à quelqu'un, le surpasser (chanter mieux que lui, par ex.).

ēik, +, s. f., gros morceau. *ān ēik ēd pē*. Même sign. : *brif*, *ēikō*, *klip*, *klipō*, *trik*.

ēikātrē, taillader, couper mal.

ēikātrūr, +, cicatrice; plaie qui n'est pas encore bien cicatrisée.

ēikān, +, chicane, discussion, dispute.

ēikānāj, +, s. m., action de *ēikānē*.

ēikānār, *ncār*; *ēikānāw*, *āz*; *ēikānyē*, *ēr*, +, celui, celle qui *ēikān*, qui aime à *ēikānē*. Formes employées indifféremment.

ēikānē, +, chicaner, discuter, disputailler, disputer. — *ēikānē* quelqu'un, lui chercher querelle. *jā k' ī vārwē kōr īēi pā m' ēikānē, ēī-lō?*

ēikānāw. Voir *ēikānār*.

ēikānyē. Voir *ēikānār*.

ēikē, +, v., chiquer (du tabac). — Manger, surtout avec appétit. *īz kōm ī ēik. ēēti-lō!* Même sign. : *bīfē*.

ēikē, +, s. m., petit morceau de

cuir aminci par un bout que les cordonniers placent dans le talon d'une chaussure pour le tenir un peu plus haut sur le derrière.

ėikėt, +, s. f., petit morceau. *dė ėikėt ėd pãpyė*.

ėikmã, ×, avec *ėik*. Concurr. : *ėikmė*.

ėikómòr, +, sycomore (acer pseudoplatanus). La graine ailée de cet arbre porte le nom de *kódãkó*.

ėikô, +, gros morceau de pain. Moins fréquemment usité que les synonymes *brif*, *ėik*, *klip*, *trik*.

ėikãw, +, celui qui chique. — Bon mangeur. *w rūd' ėikãw*.

ėiktãf, +, s. m., action de *ėiklė*; résultat de cette action; état de ce qui est *ėiktėy*.

ėiktė, +, découper, mettre en menus morceaux, faire des *ėikėt*. — *ô ėikėt w mólė d' pãrsė dsũ*. — Par extension, couper de travers, d'une manière inhabile.

ėiktũr, +, s. f. pl., résultat de l'action de *ėiklė*. Même sign. : *ėiktãf*, m. s.

ėil, +, s. f., cil, sourcil. *ãvwãr dė lŏf ėil ă sãz yũ*. — Vieilli.

ėimė, +, produire des *ėimėt*, en parlant des choux et de quelques autres plantes.

ėimėt, +, s. f. pl., rejetons qui poussent sur les *tũrlŏ* de choux restés en terre. *kŏr byėn ũrã d' ãvwãr dđl sãp ă ėimėt*. — *ėimėt*, choux de Bruxelles. — Au fig., avoir des *ėimėt* *dė s' tėt*, avoir des soucis, de l'inquiétude. *ă s' fũtwė lė mł ėimėt dė s' tėt*.

ėimė, ×, ciment. Concc. : *simã*.

ėimėtlãf, ×, s. m., action de *ėimėtlė*. Peu usité.

ėimėtlė, ×, lier avec du *ėimė*, enduire de *ėimė*. Concc. : *simũtlė*.

ėimėtyėr, +. Voir *ėimtyėr*.

ėimtyėr, +, s. des deux genres, cimetière. Employé concc. avec les formes *ėimėtyėr* (+, s. f.) et *simtyėr* (×).

ėimwãr, ×, adj. *pãyl ėimwãr*, lèche-frite. Ce mot a complètement disparu du langage saint-polois : on le retrouve dans les anciens inventaires. Voir *simė*.

ėipãr, *pwãr* ou *ėipãw*, *ãz*, ×, celui, celle qui a l'habitude de *ėipė*. Peu usités.

ėipė, ×, dérober adroitement. *ı l' ô ėipė s' pēm*.

ėipŏtlãf, +, s. m., action de *ėipŏtlė*. Concurr. : *ėipŏtrıy*.

ėipŏtlė, +, trouver à redire à un ouvrage fait, ou dénigrer une marchandise pour ne pas en payer la valeur; soulever des contestations au moment du règlement d'un compte ou de l'exécution d'une convention; marchander chichement.

ėipŏtlãw. Voir *ėipŏtyė*.

ėipŏtrıy. Voir *ėipŏtlãf*.

ėipŏtyė, *ır* ou *ėipŏtlãw*, *ãz*, +, celui, celle qui *ėipŏt*.

ėipãw. Voir *ėipãr*.

ėir, +, cire. *dđl ėir gãn*. — *ėir ă drėc* (faub. et banlieue), cire molle pour cirer les meubles. A Saint-Polville, on emploie de préférence la forme *sir*.

ėirãf, +, cirage. A St-Polville, concc. : *sirãf*.

éirê, +, cirer. A Saint-Pol-ville, concurr. : *sîrê*.

éirk, cirque. Forme des faub. et de la banlieue.

éirô, +, sirop. *dû éirô d' grîjêl*. — Absolument : *dû éirô*, de la melle, dite aussi : *éirô d' kârt ê-cûk*. Voir ce mot.

éirô, cierge. N'est plus usité ; on le retrouve dans les vieux inventaires.

éirûjyê, ×, chirurgien. Concur. : *serûzjê*. Dans la banlieue, se dit aussi pour médecin.

éiryê, +, cirier. A St-Pol-ville, concur. : *sîryê*.

éis, +, s. m., huile de schiste. Brûler du *éis*.

êit. Voir *eid'*.

êitâdêl, citadelle. Forme des faub. et de la banlieue. Peu usité.

êit-êit, +, n'est employé que dans cette phrase : *y' à pâ* (ou *y' ô pawê*) *d' êit-êit*, il n'y a pas à tortiller.

êitêrn, citerne. Forme des faub. et de la banlieue.

êitêrnê, +, garnir (une cave, etc.) d'un enduit imperméable. A Saint-Pol-ville, on dit plutôt *sîtêrnê*.

êitrê, +, v. N'est employé que dans cette expression : *pêm à êitrê*, pomme à cidre. A Saint-Pol-ville, concur. : *sîtrê*.

êitrô, citron. Forme des faub. et de la banlieue.

êitrônêl, +, melissa officinalis. A Saint-Pol-ville, concurr. : *sîtrônêl*.

êitrôjê, citronnier. Forme des faub. et de la banlieue. Peu usité.

êitrûl, +, citrouille, potiron. *dêl*

sûp à êitrûl. A St-Pol-ville, conc. : *sîtrûl*.

êivârûc (à là), à la diable. *dêl twâl fêt à là êivârûc*. Usité à Ramecourt. Très vicilli.

êivô, +, oignon récolté l'année précédente et replanté pour être utilisé vert.

êivyêr, +, civière. *pôrtê à êivyêr*. — Sorte de caisse ou de bâti à claire-voie que l'on suspend sous un charriot ou une charrette.

êlâgê, ×, fouetter, battre, donner la schlague. Peu usité.

êlô, *êclô*. Voir *êâ*.

êlôf, +. *âlê à êlôf*, aller dormir, aller se coucher.

ênê. Voir *kmê*.

ênînêy. Voir *kmînêy*.

ênîno, ×, ouvrier terrassier sans domicile fixe. N'est usité que depuis la construction du chemin de fer. Voir *vâlêw*.

ênâp. Voir *ênik*.

ênâfêr ou *ênêlêr*, +, perche ou baliveau tenant lieu de solive dans un *ênêl*.

ênê, ×, chenêt. Anciennement : *kmîyôw*.

ênêl, +, grenier à fourrages au dessus des étables, dont le plancher, formé tout simplement de perches ou de jeunes baliveaux posés d'une poutre à l'autre, reste complètement à jour. — Par extension, petit grenier situé au dessus d'une mansarde.

ênik ou *ênâp*, +, eau-de-vie.

ênîkê, +, boire de l'eau-de-vie.

ênîkêr ou *ênîkêw*, *âx*, +, qui aime à *ênîkê*.

εὐ. Voir *εἶ*. — *εὐ*, +, cette personne. Se prononce en ce cas avec un air de dédain. *εἶ n' ε̄ p̄w̄ fūt ε̄d εὐ ἰεἷ*. — *εὐ!* exclamation affirmative. *εὐ! ἄw̄é! p̄r s̄r k' ἄl ἰ v̄r̄ó!* — A Saint-Pol-ville, concurr. : *εἶ*.

εὐεὐ (*fēr*) ou *εὐεὐ*, +, se dit de deux petits cultivateurs qui s'associent et réunissent leurs chevaux pour cultiver leurs terres. On dit aussi : *fēr ἄ εὐεὐ*. — Se prend parfois dans le sens de : vivre en concubinage.

εὐκ, +, souche, grosse bûche neuve. — Absolument : *εἶl εὐκ*, la bûche de Noël. N'est plus guère employé dans cette acception. — Au fig., personne lourde, maladroite et stupide.

εὐκῆ, +, taller. *ε̄d̄z ἄv̄ān k̄i εὐκῆ-ε̄ byē*. On emploie aussi dans le même sens le mot *jēm̄lῆ*.

εὐκῆ, +, trinquer. *j̄ō k' ὀ εὐκῆε ἔs̄ān*. Concurr. : *εἶkῆ*.

εὐκῆt, +, petite *εὐκ*. — Au fig. : *ε̄t k̄ōm ἄn t̄it εὐκῆt*, se dit d'une vieille personne ratatinée qui ne veut plus quitter le coin du feu.

εὐκῆl, +, éclat de bois enlevé par la cognée à la souche d'un arbre que l'on abat. *ε̄n ὄtῆ d' εὐκῆl*. — Au fig., individu peu intelligent.

εὐλῆr, *lwār*, +, fainéant, paresseux, celui qui bat continuellement le pavé sans vouloir jamais travailler d'une manière suivie. S'emploie aussi adjectivement.

εὐlῆ, +, pousser avec le pied, fouler aux pieds. *εὐlῆ ἄ k̄ō d' pyῆ*. — Manier sans soin, sans précaution. *εὐlῆs*

m̄r̄ε̄ād̄iῆz. — Par extension, rudoyer, maltraiter, *b̄ir̄ād̄ē*. *ἰ εὐl̄w̄ēt l̄ē p̄r*. — Flâner, battre les champs ou le pavé sans vouloir travailler d'une manière régulière. *s̄ē jyū ἰ εὐl̄ t̄ū l' t̄ū k̄ōm εὐ*. — Au fig. : *y' ἔn ὀ t̄ēlm̄ē, d̄ē l̄āp̄ē, d̄ē ε' b̄ō, k' ὀ l̄z̄ē εὐl̄ ἄ k̄ō d' pyῆ*, c'est-à-dire qu'on les voit détaler à chaque pas que l'on fait.

εὐlῆy, +, s., se dit d'un enfant continuellement maltraité ou battu. *ε' ε̄ l' εὐlῆ d' ἔs m̄āz̄ō*.

εὐp̄, +, s. f., vase de verre ou de faïence de forme cylindrique ou en cône tronqué, contenant un demi-litre (*p̄t*). Cette contenance est loin d'être atteinte aujourd'hui. *ε̄n εὐp̄ ε̄d byēr*. — Contenu de ce vase. *bwār d̄ē εὐp̄*.

εὐp̄ār, bouvreuil. Usité à Fruges. Voir *r̄īvyū*.

εὐp̄é, +, boire des *εὐp̄*, surtout en grande quantité.

εὐp̄é, +, heurter, buter. *ἰ m' εὐp̄ t̄id̄i ἔ p̄ās̄ū*; — *m̄ē pyῆ ἰl ὀ εὐp̄é ἄē k̄āyōw*. — Toucher à, être auprès de. *ἔs m̄āz̄ōn ἄl εὐp̄ ἄ l' n̄ōt*; — *ε̄m j̄in̄ōfr̄ē s̄ēp̄ ἄl εὐp̄w̄ē ἄ d̄ē d̄ūp̄*. — A Manin : *ἄεὐp̄é*.

εὐp̄ēr, celui qui aime à boire des *εὐp̄*. — Faubourgs : *εὐp̄ār̄w*. — Même sign. : *p̄ēt̄l̄ēv*.

εὐr̄e, s. m., mauvaise odeur (de rat, de souris, par ex.). *p̄w̄ē l' εὐr̄e*. Usité à Manin.

εὐr̄ēl, +, sorcière. A Saint-Pol-ville, concurr. : *s̄ōrsyēr*. — La forme *s̄ōrsyēl* est employée par ceux qui prétendent bien parler.

εὐtyῆ, +, trou à purin. — Par

extens., purin, urine des animaux. Voir *râsi*, *râvê*.

eôs ou *eôs*, ×, chose. — Se dit aussi d'un individu ou d'un objet dont on ne retrouve pas le nom. *Ëy! eôs il è rôs*. — *pâs-mê e' eôs lâ-bô*. Concur. : *mâeê*. — *eôs* (objet dont le nom échappe) est toujours du même genre que l'objet qu'il désigne. — Adjectivement : *èt tû eôs*, être quelque peu chagriné, éprouver un peu de malaise.

eōē. Voir *eōē* (*fēr*).

eōē, +, fruit du pommier sauvage, et, par extension, mauvaise pomme. Même sign. : *pēm à kōē*. — Au fig. : *e' èt àn mēkāt pēm k' à eōē*, se dit d'un individu grossier ou vicieux dont on a cherché vainement à améliorer le caractère.

eōglē, +, fouetter avec une baguette (*eōglêt*).

eōglēy, ×, volée de coups de baguette. — Banlieue : *eōglâe*. — Concurr. : *eōglûr*.

eōglêt, +, baguette flexible pouvant servir à donner une *eōglēy*; baguette rameuse ou non avec laquelle on chasse les bestiaux.

eōglûr. Voir *eōglēy*. Ces quatre mots sont surtout employés dans la banlieue.

eōk. Voir *eēk*.

† *eāeā*, tablier (*ākōrēā*.) Usité dans la banlieue.

erij, +, cerise. *riij kōm àn erij*. — A St-Pol-ville, conc. : *srīs*, *sriz*.

erijê, +, cerisier, appelé également *āp à erij*. — Peu usité à Saint-Pol-ville, où la forme *srizyê* est em-

ployée de préférence. — A Maizières : *erijyōw*.

erō, +, s. m. pl., tiges de fèves battues. Conc. : *fâflō*. Voir *rāk*.

eūcāj, +, s. m., action de *eūē*. Peu usité.

eūcār, *ewār*, +, celui, celle qui *eūe*. Voir *eūcūw*.

eūē, +, sucer. à li *fē eūē dū rē-gōrie*. — Par extension, manger de baisers. *j' è pā kēr k'ō eūe kōm eō sz ēfā*. — *s' eūē*, se dit ironiquement de deux amoureux qui s'entre-baisent sans cesse. — Au fig. : *eūē* quelqu'un, lui tirer peu à peu son argent ou ses marchandises, etc. *t' è bō tū jûs à eūē lz ôt*.

eūēt, +, s. f., petit morceau de toile renfermant soit une figue ou un morceau de sucre candi, soit du pain trempé dans du lait sucré, que l'on donne à sucer aux jeunes enfants.

eūēt, +, s. f., lamium album, appelé aussi *ōrtil blāk*; lonicera periclymenum. S'emploie ordinairement au pluriel.

eūētāf, +, s. m., action de *eūē*. — Chuchoterie.

eūētē, +, suçoter. — Chuchoter.

eūētāw, *āz*, +, celui, celle qui *eūēt*. — Chuchoteur.

eūcūw, *āz*, +, autre forme de *eūcār*, *ewār*. — Se dit aussi de celui qui aime à se faire payer à boire ou à dîner.

eūerōl, s. f., coup, horion. Usité à Œuf-en-Ternois. Voir *ōryōk*.

† *eūcūk*, +, bonbon, friandise. A Saint-Pol-ville, conc. : *sūsūk*.

eũk, +, s. f., coup, heurt, légère contusion. *æn tĩt eũk*. — Coup, choc entamant l'écorce d'un arbre. — Par extension, secousse physique ou morale reçue par un malade. *ũl pẽ mũrĩr* à l'*mwẽdẽr pẽĩt eũk*.

eũk, +, sucre. *dũ eũk d'õrj*. Quelques individus prononcent *eũkr*. — A Saint-Pol-ville, concur. : *sũk, sũkr*.

eũkãd' ou *eũkrãt*, +, sucreries, friandises. — A St-Pol-ville, conc. : *sũkãd'*.

eũkẽ, +, heurter (un objet dur). *eũkẽ e' pũãl*. — Autre forme de *eõkẽ*, trinquer.

eũkẽryẽ. Voir *eũkrĩẽ*.

eũkõlã, +, chocolat.

eũkrãt. Voir *eũkãd'*.

eũkrẽ, +, v., sucrer. *eũkrẽ snẽkũlẽy*. — A Saint-Pol-ville, concur. : *sũkrẽ*.

eũkrẽy, +, s., variété de pomme.

eũkrẽrĩy, ×, fabrique de sucre. Peu usité. — A St-Pol-ville, conc. : *sũkrẽrĩy*.

eũkrĩẽ, +, sucrier. Quelques individus emploient la forme *eũkẽryẽ*. — A Saint-Pol-ville, concur. : *sũkrĩẽ*.

eũrẽẽ, +, s. m. s., ce qui reste de la paille, du papier ou d'autres

matières rongées par les rats ou les souris.

eũrẽĩnẽ, +, ronger, *kõpiyẽ*, en parlant des rats et des souris. *eẽ rõ ĩ eũrẽĩnt-ẽ tũ mẽ sũkrĩõ*. — Par extension, se dit aussi parfois des autres animaux. *mẽ pũrẽõw ĩl ãvwẽ eũrẽĩnẽ s' rẽtrãmĩr*.

eũ! *eũ!* +, cri pour chasser les poules.

eã-blã (*f'ẽr*), ×, revenir bredouille, ne pas réussir dans ce qu'on a entrepris.

eũmãk, +, savetier, cordonnier. Se dit en mauvaise part.

eũvãrĩf (*coiffẽe à la*), coiffée à la diable. Usité dans les faubourgs.

eũvẽ, +, choix. *ãvwãr ĩl eũvẽ dũ rvvẽy*, avoir fille et garçon. — A St-Pol-ville, concurr. : *eũã*.

eũvẽz'ĩr. Voir *kũj'ĩr*.

eũvẽt, ×, beau, bon, superbe.

eũvẽ, s. m., mare, abreuvoir. Usité à Manin.

eyãr. Voir *tyãr*.

eyãs, ×, diarrhée. Voir *drĩs*.

eyãt, ×, excrément d'insecte, de mouche notamment.

eyẽrj, cierge. Forme de la banlieue.

CHRONIQUE

La *Revue* a fait une perte qui nous est particulièrement sensible. Un de nos premiers et plus utiles collaborateurs, M. l'abbé Rabiet, est mort à la Bourboule, le 8 août dernier, à l'âge de trente-trois ans. Je ne puis mieux faire que de reproduire en grande partie la notice que M. l'abbé Lejay, son ami, lui a consacrée.

« Il avait fait au petit Séminaire de Plombières (Côte-d'Or) des études excellentes. Au grand Séminaire s'étaient révélés cette ardeur de travail, cette curiosité toujours éveillée, ce goût des études littéraires qui devaient faire à la fois l'honneur et le tourment de sa vie. Après un court passage à Plombières, en 1880-1881, il entra à l'Université catholique de Lyon l'année suivante, et en sortait licencié en 1883. Ce fut pendant les vacances de cette année qu'il entra en relations avec une famille qui, depuis, ne cessa de l'entourer de la plus touchante sollicitude, à laquelle il dut longtemps la tranquillité de ses études et la sécurité de sa vie, à laquelle il aurait dû de conserver la vie elle-même, si la Providence l'avait permis. Il revint passer l'année 1883-1884 à Plombières, où l'ancien professeur de cinquième a laissé à ses collègues le souvenir du meilleur des amis, et à ses élèves celui de l'éducateur le plus intelligent.

« Mgr Rivet comprit que, malgré les services qu'il pouvait rendre au diocèse, il y aurait plus grand profit à laisser poursuivre à ce jeune prêtre les hautes études à peine entrevues. Soucieux avant tout des intérêts généraux de l'Église et du besoin toujours plus sensible de s'assurer les domaines de la science en occupant les sommets, il le laissa partir, quoique à regret.

« Ce fut ainsi que l'abbé Rabiet put passer à Fribourg-en-Brigau l'année 1884-1885 ; il connut là un enseignement supérieur, tout dévoué à la recherche scientifique, dont la fonction est de créer la science et d'en propager les méthodes, sans la préoccupation tyrannique d'un programme fait d'avance.

« Cette année décida de sa vocation. Venu à Paris en octobre 1885, il fut élève de la Faculté des lettres et de l'École pratique des hautes études, et reçut une large formation philologique. Fribourg-en-Brigau lui avait montré le chemin : Paris lui donna véritablement le viatique nécessaire à la route. Il montra quelque hésitation, au début, sur la voie qu'il devait suivre.

« L'archéologie, la philologie grecque, les langues romanes l'attiraient à la fois. Il écrivit, en 1888, un petit travail sur les *Inscriptions de Cadeneet (Vaucluse)*, qui semblait faire présager un épigraphiste. Mais, à cette époque, MM. Gillieron et l'abbé Rousselot fondèrent la *Revue des patois gallo-romans*, où ils se proposaient d'étudier les parlers vivants d'après une méthode rigoureuse, et de les noter d'après un système uniforme et précis. Ce fut pour l'abbé Rabiet une révélation. Il se mit à étudier son propre patois, celui qui avait bercé son enfance sous les grands ombrages de la forêt de Velours. *Le Patois de Bourberain* parut d'abord en article, puis en brochure. En même temps, il entreprenait la traduction de la *Grammaire des langues romanes*, de M. W. Meyer-Lübke. Cette grammaire devait s'appliquer à l'étude non des textes, comme l'avait fait Diez presque exclusivement, mais des parlers vivants.

« Ces deux importants travaux mettaient en vue l'abbé Rabiet. Aussi quand, en 1889, fut fondée l'Université catholique de Fribourg en Suisse, il fut désigné, par les professeurs

de Paris, pour occuper la chaire de philologie romane. Il y a enseigné deux ans, exposant la grammaire du vieux français et expliquant les textes, avec cette précision et cette élégance qui étaient comme un ressouvenir de ses précédentes études archéologiques. Déjà très fatigué à son départ, le rude hiver de la Suisse l'affaiblit encore. Il soutint courageusement la lutte contre le mal, supportant la double tâche d'un enseignement chargé et des fonctions de doyen, rendues plus délicates encore par la confection des règlements de l'Université. Au mois de janvier 1891, il était très malade, quand ses amis de Paris le virent pour la dernière fois. Depuis il n'a fait que décliner. En quittant Fribourg, au mois de juillet, — l'année scolaire achevée, — il n'était plus que l'ombre de lui-même.

« Il s'est éteint à la Bourboule, où il venait d'arriver, comme une lampe dont l'huile est brûlée jusqu'à la dernière goutte.

« Il laisse, outre les ouvrages mentionnés plus haut, de nombreuses notes sur les patois de la Bourgogne et de la Gruyère. On espère en tirer parti. Il laisse surtout, à tous ceux qui l'ont connu, le souvenir de son affection si accueillante et si intime, de son ardeur à la poursuite du vrai, de sa largeur d'esprit et de sa générosité de caractère. Dieu l'accueille en son repos éternel ! Il peut s'y abandonner, car il a rempli sa courte vie de l'activité de deux jeunesses. »

— M. d'Arbois de Jubainville a fait paraître, à la librairie Bouillon, un nouveau volume, *Les noms gaulois chez César et Hirtius de bello gallico*. Première série, les composés dont *rix* est le dernier terme (in-18 Jésus, xv-259 pages ; prix, 4 fr.). Je reviendrai, dans le prochain fascicule, sur ce livre dont je rendrai compte, ainsi que de deux autres du même auteur : *Les premiers habitants de l'Europe* et *Les noms de lieux habités en France*. C'est dans les ouvrages du savant professeur du Collège de France que les hommes, curieux de connaître ce qui est resté dans notre langue de l'ancien celtique, doivent puiser leurs renseignements.

— *Le dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas, est à son sixième fascicule. Il est arrivé au mot *coller*. On trouvera sans doute que la publication va lentement. Mais, si l'on songe à l'importance des recherches auxquelles est obligé M. Thomas par la tâche qu'il s'est imposée de dater l'apparition de chaque mot nouveau dans la langue, on sera encore étonné du résultat obtenu. Les nouveaux fascicules sont intéressants comme les premiers. Seulement je regrette que l'on ait conservé, même en la notant comme douteuse, certaine étymologie hasardée (*calembour*) qui tenait à cœur à M. Darmesteter, mais que l'on n'a aucune raison de respecter.

— On nous signale l'apparition prochaine chez l'éditeur Vaillant-Carmanne, à Liège, d'un volume dû à la collaboration de plusieurs membres de la Société du Folklore wallon, les *Mélanges Wallons*. Il se composera d'une série d'études relatives au dialecte et aux croyances populaires du pays wallon. On y trouvera, notamment, les articles suivants : Auguste Gittée, *A propos d'un jeu wallon*, explication d'une ronde de petites filles qui a conservé des traces très intéressantes de vieilles coutumes du mariage ; Eugène Monseur, *A propos d'un jeu wallon* ; Jules Simon, *Les limites du picard et du wallon en Belgique*, sur la ligne de démarcation du dialecte wallon et du dialecte picard parlé dans l'ouest du Hainaut ; A. Bovy, *Les patois de Hannut et de Jobay-Bodegnée* ; G. Doutrepoint et J. Haust, *Les parlers du Nord et du Sud-Ouest de la province de Liège* ; A. Doutrepoint, *Formes variées de quelques mots wallons*. Le prix est de trois francs payables à la réception. Les souscriptions doivent être adressées à M. Aug. Gittée, professeur à l'Athénée, rue Fond-Pirette, Liège.

TABLES

TABLE GÉOGRAPHIQUE

[Les mots en italiques annoncent des publications de texte].

Aigremont, 7.	Chambourcy, 7.	Maule, 8.
Arréns, 228.	Chavenay, 8.	Meuse, 33.
<i>Arréns</i> , 245.	Crépières, 8.	Montainville, 8.
Bèze, 35.	Davron, 8.	Provence, 214.
Beynes, 8.	Doubs, 255.	Saint-Jamme, 7.
<i>Bourberain</i> , 35.	Fallon, 260.	Saint-Nom, 8.
<i>Bournois</i> , 255.	Feucherolles, 8.	Saint-Pol, 40, 205.
Bretons, 8, n. 1.	<i>Lachaussée</i> , 33.	Seine-et-Oise, 7.
Cellefrouin, 97 sqq.	Luxembourg central,	Vallon (pays), 284.
<i>Cellefrouin</i> , 136, 137,	17.	
166 sqq., 193 sqq.	Mancenans, 256, n. 3.	

TABLE DES NOMS GÉOGRAPHIQUES ÉTUDIÉS OU DONNÉS EN PATOIS

Bournois, <i>būnè</i> , 255.	Jélo (le), <i>djèlo</i> , 257.	Longeolle (la), <i>lōdjōl</i> ,
Chamar, <i>çèrnâ</i> , 262.	Lachaussée, <i>lâçôsî</i> , 33.	256.
Charrière (la), <i>teèrîr</i> ,	L'Isle, <i>lîl</i> , 256.	Soyotte, <i>soèyot</i> , 260.
259.		Vigneulles, <i>vègnûl</i> , 33.

TABLE DES MOTS ÉTUDIÉS

al entr., 19.	digitum, 25.	-ittam, 26.	sc latin, 29.
-alam, 19.	<i>djîçâ</i> , 258, n. 4.	<i>kîkâbôl</i> , 258,	<i>sêkôlmâéî</i> , 258,
ar entr., 19.	-ellam, 21.	n. 1.	n. 3.
-are, 18.	-ellum, 21.	mère-goutte,	sitim, 25.
-as entr., 19.	-eta, 22.	38, n. 1.	tectum, 25.
-aticum, 19.	gôné, 262.	<i>urîyrôf</i> , 260.	umam, 27.
atura, 28.	-ia, 22.	-oi, -eau, 16.	unam, 27.
-avam, 19.	-ica, 22.	or entr., 26.	ur libre, 27.
-avum, 19.	-icl-, 26.	orium, 26.	utum, 28.
bl final, 30.	-ily-, 26.	os entr., 26.	venelle, 39, n. 1.
<i>eibréli</i> , 259, n. 4.	(i)s, (i)ss fr., 29.	qu, 29.	-yare, 19.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Accent de force, 10; d'intensité, 134. — Acuité, 173. — Appareils pour l'étude physique des patois, 72 (v. figures). — D'Arbois de Jubainville (H.), *Les noms Gaulois*, 284.

Carte : Luxembourg central, 17.

Consonnes : à Arréns, 230; à Saint-Jamme, 13; notées graphiquement, 88 et sqq; assimilations de consonnes, 234; fricatives (chute des), 233; *l* mouillée + *s*, 217; groupes, 16; terminaison des groupes, 10; variations dans la sonorité des consonnes, 101.

Conte : Jean qui danse, 255. — Costume : *bônê târnâ*, 49. — Croque-mitaine (v° *brikâsî*), 55.

Devinettes, 246.

Etudes romanes (offertes à G. Paris), 63.

Fêtes : Jeudi-Saint, 44.

Figures : appareil enregistreur, 73; *bôdê d' sê-nîkôlà*, 46; *brâk*, 52; explorateurs : de la langue (externe), 75; des lèvres, 76; de la respiration, 77; du larynx, 78 et 79; du nez, 79; inscripteur de la parole, 80 et 81; notation des consonnes, 88 ss.; des voyelles, 92; des voyelles nasales, 106; des consonnes isolées, 107 sqq.; des groupes de consonnes, 110 sqq.; diverses, 140 sqq.; palais artificiel, 87; signal électrique, 74; tambour à levier, 73; souffle (mesure du), 126 sqq.; spiromètre, 82; stéthoscope biauriculaire, 83.

Folklore : v. costume, conte, croquemitaine, devinettes, fêtes, gesticulation, jeux, prières populaires.

Genre : changement de genre, 21, n. 3. — Gesticulation, 42.

Hatzfeld, Darmesteter, A. Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, 64, 284. — Hauteur musicale des sons, 173.

Intonation, 10.

Jeu : bouchon (v^o *büt*), 60.

Mot (notion du), 246.

Mélanges wallons, 284.

Nombre : pluriel, 29, n. 2.

Participes : passés, 32.

Patois, méthode, 66, 214; graphie, 5, 209. — Phonétique syntactique, 14, 232. — Prières populaires : Ave Maria, 252; les Grâces, 252; Pater, 249.

Rabiet (Eugène), 283.

Résonnances, 233.

Sémantique : *bik*, 41; *bïllô*, 42; *bïyê*, 42; *blâ bô*, 43; *blâ-bônê*, 43; *blâw*, 46; *briskô*, 55; *bûk*, 58. — Sons : disparition, 207; durée, 138; interjectifs (sons), 99. — Souffle, 125. — Syntaxe : du patois d'Arréns, 240; syntactique (phonétique), 14, 232.

Tutoiement et non tutoiement, 33, n. 1; 34, n. 1.

Voyelles : à Arréns, 229; à Saint-Jamme, 12; insérées, 30; notées graphiquement, 92 sqq.; assimilation de voyelles, 233; nasales, 220; quantité, 11; diphtongues : à Arréns, 230; diphtongaison, 10; triptongues à Arréns : 231; variations dans la sonorité des voyelles nasales, 101; *ê* entr., 20; *ê* libre, 23; *e* + gut. + dent., 24; *ö* libre, 26.

Zanardelli, *Langues et dialectes*, 64.

TABLE DES ARTICLES PAR NOMS D'AUTEURS

CAMÉLAT. — Le Patois d'Arréns.....	229
Chroniques.....	63, 283
DION (A.). — Patois de Lachaussée (Meuse).....	33
EDMONT (E.). — Lexique Saint-Polois (suite) [B. C.].....	40, 265
KOSCHWITZ. — La Phonétique expérimentale et la philologie franco-provençale.....	214
MARCHOT (Paul). — Les Patois du Luxembourg central.....	17
PASSY (Paul). — Patois de Saint-Jamme (Seine-et-Oise).....	5
RABIET (E.). — Lettre de Jean Tiercelet sur le chemin de fer de Châtillon à Besançon.....	35

ROUSSELOT (J.). — Patois de Cellefrouin; étude expérimentale des sons.....	65
Première partie. Analyse physiologique des sons de mon patois; leurs modifications inconscientes; mesure du travail qu'en exige la production.....	71
Ch. I. Méthode graphique appliquée à la phonétique.	72
Ch. II. Régions d'articulations.....	87
Ch. III. Fonction du larynx; variation dans la sonorité des voyelles nasales et des consonnes.....	101
Ch. IV. Souffle employé pour la parole; mesure de l'effort; accent d'intensité.....	125
Ch. V. Durée des sons; accent temporel.....	139
Ch. VI. Hauteur musicale des sons; accent d'acuité..	173
La méthode graphique appliquée à la recherche des transformations inconscientes du langage.....	209
ROUSSEY (Ch.). — Jean qui danse (Patois de Bournois, Doubs)....	255
Système graphique.....	5



PC
2701
R56
t.4

Revue des patois gallo-
romans

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
